This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

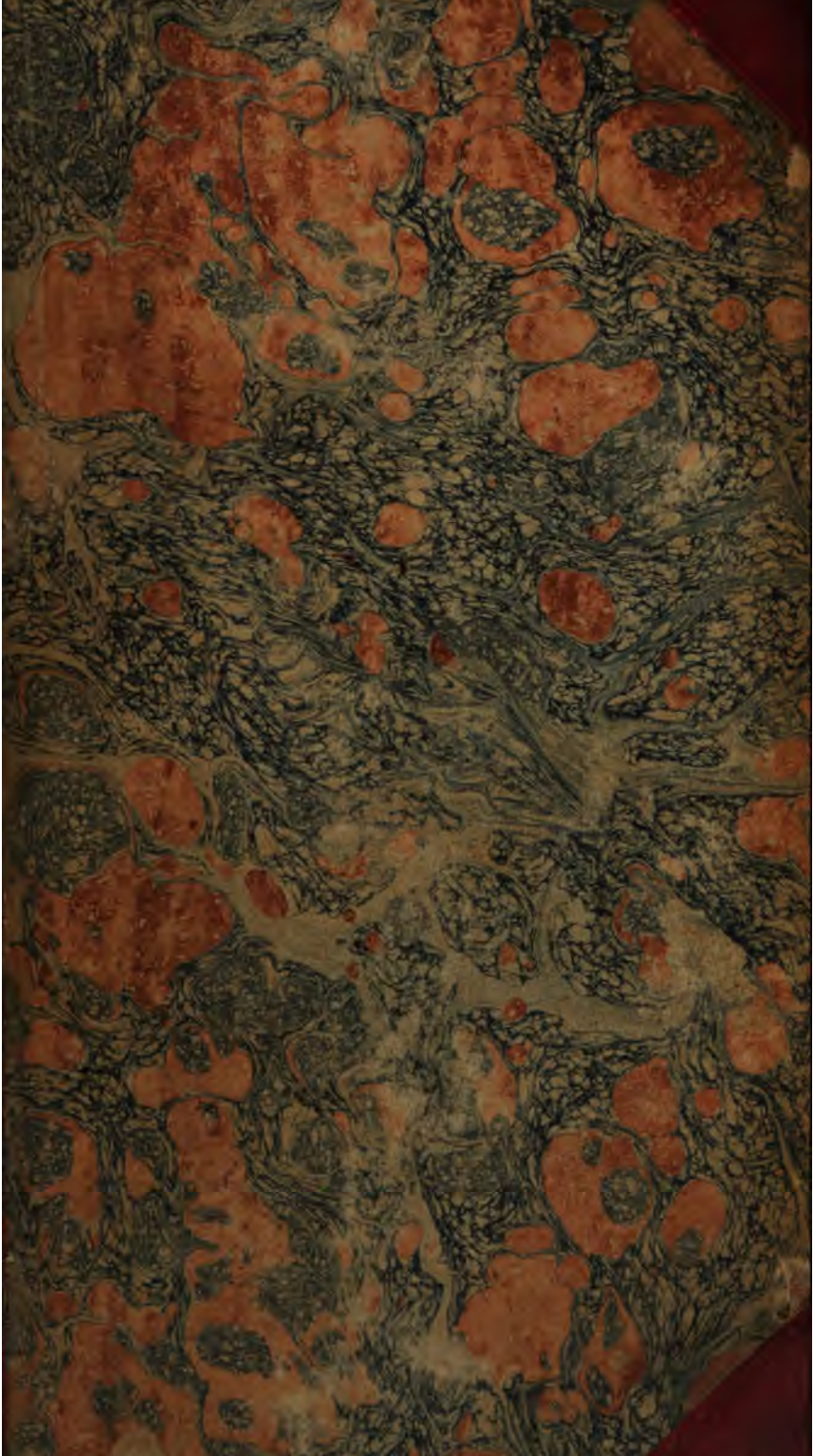
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

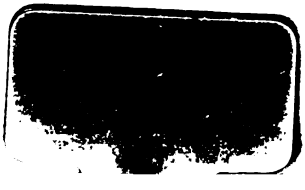
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II B. 1472



Lonchamp, L'oeuvre imprimé de
Madame Germaine de Staël, 1949.
no. 24, p 25

DE LA

LITTÉRATURE

considérée dans ses rapports avec les institutions sociales;

PAR

Madame DE STAËL-HOLSTEIN.

La mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon coeur à de hautes pensées.

Les Ruines, par Volney.

1800.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 NOV 1981
OF OXFORD
LIBRARY

INTRODUCTION.

Je me ſuis propoſé d'examiner quelle eſt l'influence de la religion, des moeurs et des loix ſur la littérature, et quelle eſt l'influence de la littérature ſur la religion, les moeurs et les loix. Il exiſte, dans la langue françaiſe, ſur l'art d'écrire et ſur les principes du goût, des traités qui ne laiſſent rien à deſirer (1); mais il me ſemble que l'on n'a pas ſuffiſamment analyſé les cauſes morales et politiques, qui modifient l'eſprit de la littérature. Il me ſemble que l'on n'a pas encore philoſophiquement conſidéré comment les facultés humaines ſe ſont graduellement développées par les ouvrages illuſtres en tout genre, qui ont été compoſés depuis Homère jusqu'à nos jours.

Les livres fameux dans chaque ſiècle, prouvent évidemment les progrès ſucceſſifs de tout ce qui tient à la penſée. J'ai eſſayé de rendre compte

(1) Les ouvrages de Voltaire; ceux de Marmontel et de Laharpe.

de la marche lente, mais continuelle, de l'esprit humain dans la philosophie, et de ses succès rapides, mais interrompus, dans les arts. En observant les différences caractéristiques qui se trouvent entre les écrits contemporains des Italiens, des Anglais, des Allemands et des Français, j'ai cru pouvoir démontrer que les institutions politiques et religieuses avoient la plus grande part à ces diversités constantes. Enfin, en contemplant, et les ruines, et les espérances que la révolution française a, pour ainsi dire, confondues ensemble, j'ai pensé qu'il importoit de connoître quelle étoit la puissance que cette révolution a exercée sur les lumières, et quels effets il pourroit en résulter un jour, si l'ordre et la liberté, la morale et l'indépendance républicaine étoient sagement et politiquement combinées ensemble.

Avant d'offrir un apperçu plus détaillé du plan de cet ouvrage, il est nécessaire de retracer l'importance de la littérature, considérée dans son acception la plus étendue; c'est-à-dire, renfermant en elle les écrits philosophiques et les ouvrages d'imagination, tout ce qui concerne enfin l'exercice de la pensée dans les écrits, les sciences physiques exceptées.

Je vais examiner d'abord la littérature d'une manière générale dans ses rapports avec la vertu,

la gloire, la liberté et le bonheur; et s'il eſt impoſſible de ne pas reconnoître qu'elle agit fortement ſur ces grands ſentimens, premiers mobiles de l'homme, c'eſt avec un intérêt plus vif qu'on s'unira peut-être à moi pour ſuivre les progrès, et pour obſerver le caractère dominant des écrivains de chaque pays et de chaque ſiècle.

Que ne puis-je rappeller tous les eſprits éclairés à la jouiſſance des méditations philoſophiques! Les contemporains d'une révolution perdent ſouvent tout intérêt à la recherche de la vérité. Tant d'événemens décidés par la force, tant de crimes abſous par le ſuccès, tant de vertus flétries par le blâme, tant d'infortunes inſultées par le pouvoir, tant de ſentimens généreux devenus l'objet de la moquerie, tant de vils calculs philoſophiquement commentés, tout laſſe de l'eſpérance les hommes les plus fidèles au culte de la raiſon. Néanmoins ils doivent ſe ranimer en obſervant, dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, qu'il n'a exiſté ni une penſée utile, ni une vérité profonde qui n'ait trouvé ſon ſiècle et ſes admirateurs. C'eſt ſans doute un triſte effort que de transporter ſon intérêt, de repoſer ſon attente, à travers l'avenir, ſur nos ſucceſſeurs, ſur les étrangers bien loin de nous, ſur les inconnus, ſur tous les hommes enfin dont le ſouvenir et l'image ne peuvent ſe re-

tracer à notre eſprit. Mais, hélas! ſi l'on en excepte quelques amis inaltérables, la plupart de ceux qu'on ſe rappelle après dix années de revolution, contriſtent votre coeur, étouffent vos mouvemens, en impoſent à votre talent même, non par leur ſupériorité, mais par cette malveillance qui ne cauſe de la douleur qu'aux ames douces, et ne fait ſouffrir que ceux qui ne la méritent pas.

Enfin relevons-nous ſous le poids de l'exiſtence, ne donnons pas à nos injuſtes ennemis, à nos amis ingrats, le triomphe d'avoir abattu nos facultés intellectuelles. Ils réduiſent à chercher la gloire, ceux qui ſeroient contentés des affections: eh bien! il faut l'atteindre. Ces eſſais ambitieux ne porteront point remède aux peines de l'ame; mais ils honoreront la vie. La conſacrer à l'eſpoir toujours trompé du bonheur, c'eſt la rendre encore plus infortunée. Il vaut mieux réunir tous ſes efforts pour deſcendre avec quelque nobleſſe, avec quelque réputation, la route qui conduit de la jeuneſſe à la mort.

De l'importance de la Littérature dans ſes rapports avec la Vertu.

La parfaite vertu eſt le beau idéal du monde moral. Il y a quelques rapports entre l'impreſ-

ſion qu'elle produit ſur nous et le ſentiment que fait éprouver tout ce qui eſt ſublime, ſoit dans les beaux arts, ſoit dans la nature phyſique. Les proportions régulières des ſtatues antiques, l'expreſſion calme et pure de certains tableaux, l'harmonie de la muſique, l'aſpect d'un beau ſite dans une campagne féconde, nous transportent d'un enthouſiasme qui n'eſt pas ſans analogie avec l'admiration qu'inſpire le ſpectacle des actions honnêtes. Les bizarreries, inventées ou naturelles, étonnent un moment l'imagination, mais la penſée ne ſe repoſe que dans l'ordre. Quand on a voulu donner une idée de la vie à venir, on a dit que l'eſprit de l'homme retourneroit dans le ſein de ſon créateur: c'étoit peindre quelque choſe de l'émotion qu'on éprouve, lorsqu'après les longs égaremens des paſſions, on entend tout-à-coup cette magnifique langue de la vertu, de la fierté, de la pitié, et qu'on y retrouve encore ſon ame entière ſenſible.

La littérature ne puiſe ſes beautés durables que dans la morale la plus délicate. Les hommes peuvent abandonner leurs actions au vice, mais jamais leur jugement. Il n'eſt donné à aucun poète, quel que ſoit ſon talent, de faire ſortir un effet tragique d'une ſituation qui admettroit en principe une immoralité. L'opinion, ſi vacillan-

te ſur les événemens réels de la vie, prend un caractère de fixité quand on lui préſente à juger des tableaux d'imagination. La critique littéraire eſt bien ſouvent un traité de morale. Les écrivains distingués, en ſe livrant ſeulement à l'impulſion de leur talent, découvriroient ce qu'il y a de plus héroïque dans le dévouement, de plus touchant dans les ſacrifices. Etudier l'art d'émouvoir les hommes, c'eſt approfondir les ſecrets de la vertu.

Les chefs-d'oeuvre de la littérature, indépendamment des exemples qu'ils préſentent, produiſent une ſorte d'ébranlement moral et phyſique, un treſſaillement d'admiration qui nous diſpoſe aux actions généreuſes. Les légiſlateurs grecs attachoient une haute importance à l'effet que pouvoit produire une muſique guerrière ou voluptueuſe. L'éloquence, la poéſie, les ſituations dramatiques, les penſées mélancoliques agiſſent auſſi ſur les organes, quoiqu'elles s'adreſſent à la réflexion. La vertu devient alors une impulſion involontaire, un mouvement qui paſſe dans le ſang, et vous entraîne irréſiſtiblement comme les paſſions les plus impérieuſes. Il eſt à regretter que les écrits qui paroiſſent de nos jours n'excitent pas plus ſouvent ce noble enthouſiasme. Le goût ſe forme ſans doute par la lecture de tous les chefs-d'oeuvre déjà connus que nous poſſé-

dons en littérature; mais nous nous y accoutumons dès l'enfance; chacun de nous eſt frappé de leurs beautés à des époques différentes, et reçoit iſolément l'impreſſion qu'elles doivent produire. Si nous aſſiſtions en foule aux premières repréſentations d'une tragédie digne de Racine, ſi nous liſions Rouſſeau, ſi nous écoutions Cicéron ſe faiſant entendre pour la première fois au milieu de nous, l'intérêt de la ſurpriſe et de la curioſité fixeroit l'attention ſur des vérités délaiſſées; et le talent commandant en maître à tous les eſprits, rendoit à la morale un peu de ce qu'il a reçu d'elle; il rétabliroit le culte auquel il doit ſon inſpiration.

Il exiſte une telle connexion entre toutes les facultés de l'homme, qu'en perfectionnant même ſon goût en littérature, on agit ſur l'élévation de ſon caractère: on éprouve ſoi-même quelque impreſſion du langage dont on ſe ſert; les images qu'il nous retrace modifient nos diſpoſitions. Chaque fois qu'appellé à choiſir entre différentes expreſſions, l'écrivain ou l'orateur ſe détermine pour celle qui rappelle l'idée la plus délicate, ſon eſprit choiſit entre ces expreſſions, comme ſon ame devroit ſe décider dans les actions de la vie; et cette première habitude peut conduire à l'autre.

Le ſentiment du beau intellectuel, alors même

qu'il ſ'applique aux objets de littérature, doit inſpirer de la répugnance pour tout ce qui eſt vil et féroce; et cette averſion involontaire eſt une garantie presqu'auſſi ſûre que les principes réfléchis.

On eſt honteux de juſtifier l'eſprit, tant il paroît évident, au premier apperçu, que ce doit être un grand avantage. Néanmoins on ſ'eſt plu quelquefois, par une ſorte d'abus de l'eſprit même, à nous tracer ſes inconvéniens. Une équivoque de mots a ſeule donné quelque apparence de raiſon à ce paradoxe. Le véritable eſprit n'eſt autre choſe que la faculté de bien voir; le ſens commun eſt beaucoup plutôt de l'eſprit que les idées fauſſes. Plus de bon ſens, c'eſt plus d'eſprit; le génie, c'eſt le bon ſens appliqué aux idées nouvelles. Le génie groſſit le tréſor du bon ſens; il conquiert pour la raiſon. Ce qu'il découvre aujourd'hui ſera dans peu généralement connu, parce que les vérités importantes une fois découvertes, frappent tout le monde presque également. Les ſophismes, les apperçus appellés ingénieux, quoiqu'ils manquent de juſteſſe, tout ce qui diverge enfin, doit être uniquement conſidéré comme un défaut. L'eſprit donc ainſi aſſimilé, ſous tous les rapports, à la raiſon ſupérieure, ne peut pas plus nuire qu'elle. Encourager l'eſprit dans une nation, appeller aux emplois publics les hom-

mes qui ont de l'esprit, c'est faire prospérer la morale.

On attribue souvent à l'esprit toutes les fautes qui viennent de n'avoir pas assez d'esprit. Les demi-réflexions, les demi-apperçus troublent l'homme sans l'éclairer. La vertu est à-la-fois une affection de l'ame, et une vérité démontrée; il faut la sentir ou la comprendre. Mais si vous prenez du raisonnement ce qui trouble l'instinct, sans atteindre à ce qui peut en tenir lieu, ce ne sont pas les qualités que vous possédez qui vous perdent, ce sont celles qui vous manquent. A tous les malheurs humains, cherchez le remède plus haut. Si vous tournez vos regards vers le ciel, vos pensées s'ennoblissent: c'est en s'élevant que l'on trouve l'air plus pur, la lumière plus éclatante. Excitez l'homme enfin à tous les genres de supériorité, ils serviront tous au perfectionnement de sa morale. Les grands talens obtiennent des applaudissemens, et une bienveillance qui porte à la douceur l'ame de ceux qui les possèdent. Voyez les hommes cruels; ils sont, pour la plupart, dépourvus de facultés distinguées. Le hasard même a frappé leur figure de quelques désavantages repoussans; ils se vengent sur l'ordre social, de ce que la nature leur a refusé. Je me confie sans

crainte à ceux qui doivent être contens du ſort, à ceux qui peuvent, de quelque manière, mériter les ſuffrages des hommes. Mais celui qui ne ſauroit obtenir de ſes ſemblables aucun témoignage d'approbation volontaire, quel intérêt a-t-il à la conſervation de la race humaine? Celui que l'univers admire a beſoin de l'univers.

On a ſouvent répété que les hiſtoriens, les auteurs comiques, tous ceux enfin qui ont étudié les hommes pour les peindre, devenoient indifférens au bien et au mal. Une certaine connoiſſance des hommes peut produire un tel effet; une connoiſſance plus approfondie conduit au réſultat contraire. Celui qui peint les hommes comme Saint-Simon ou Duclos, ne fait qu'ajouter à la légéreté de leurs opinions et de leurs moeurs; mais celui qui les jugeroit comme Tacite, ſeroit néceſſairement utile à ſon ſiècle. L'art d'obſerver les caractères, d'en expliquer les motifs, d'en faire reſſortir les couleurs, eſt d'une telle puiſſance ſur l'opinion, que dans tout pays où la liberté de la preſſe eſt établie, aucun homme public, aucun homme connu ne réſiſteroit au mépris, ſi le talent l'infligeoit. Quelles belles formes d'indignation le crime n'a-t-il pas fait découvrir à l'éloquence! quelle puiſſance vengereſſe de tous les ſentimens généreux! Rien ne peut égaler

l'impreſſion que font éprouver certains mouvemens de l'ame ou des portraits hardiment tracés. Les tableaux du vice laiſſent un ſouvenir ineffaçable, alors qu'ils ſont l'ouvrage d'un écrivain pénétrant. Il analyſe des ſentimens intimes, des détails inapperçus; et ſouvent une expreſſion énergique s'attache à la vie d'un homme coupable, et fait un avec lui dans le jugement du public. C'eſt encore une utilité morale du talent littéraire, que cet opprobre imprimé ſur les actions par l'art de les peindre (1).

Il me reſte à parler de l'objection qu'on peut tirer des ouvrages où l'on a peint avec talent des moeurs condamnables. Sans doute de tels écrits pourroient nuire à la morale, s'ils produiſoient une profonde impreſſion; mais ils ne laiſſent jamais qu'une trace légère, et les ſentimens véritables l'effacent bien aiſément. L'attendriſſement eſt pour l'amour ce que l'eſtime eſt pour la vertu;

(1) Sans doute on pourroit oppoſer à l'utilité qu'on peut eſpérer de la publicité du vrai, les dégoûtans libelles dont la France a été ſouillée; mais je n'ai voulu parler que des ſervices qu'on doit attendre du talent; et le talent craint de s'avilir par le menſonge: il craint de tout confondre, car il perdroit alors ſon rang parmi les hommes. En toutes choſes ce qui eſt raſſurant, c'eſt la ſupériorité; et ce qu'il faut craindre, ce ſont tous les défauts qu'entraîne la pauvreté de l'eſprit ou de l'ame.

et comme on ne peut obtenir aucune eſtime ſans moralité, on ne peut faire verſer aucunes larmes ſans délicateſſe. Les ouvrages gais ſont, en général, un ſimple délaſſement de l'eſprit, dont il conſerve très-peu de ſouvenir. La nature humaine eſt ſérieuſe, et dans le ſilence de la méditation, l'on ne recherche que les écrits raiſonnables ou ſenſibles. C'eſt dans ce genre ſeul que la gloire littéraire a été acquiſe, et qu'on peut reconnoître ſa véritable influence.

Diroit-on que la carrière des lettres détourne l'homme, et de ſes devoirs domeſtiques, et des ſervices politiques qu'il pourroit rendre à ſon pays? Nous n'avons plus d'exemples de ces républiques qui donnoient à chaque citoyen ſa part d'influence ſur le ſort de la patrie; nous ſommes encore plus loin de cette vie patriarchale qui concentroit tous les ſentimens dans l'intérieur de ſa famille. Dans l'état actuel de l'Europe, les progrès de la littérature doivent ſervir au développement de toutes les idées généreuſes. Ce qu'on mettroit à la place de ces progrès, ce ne ſeroient ni des vertus publiques, ni des affections privées, mais les plus avides calculs de l'égoïsme ou de la vanité.

La plupart des hommes, épouvantés des viciſſitudes effroyables dont les événemens politiques

nous ont offert l'exemple, ont perdu maintenant tout intérêt au perfectionnement d'eux-mêmes, et ſont trop frappés de la puiſſance du haſard pour croire à l'aſcendant des facultés intellectuelles. Si les Français cherchoient à obtenir de nouveau des ſuccès dans la carrière littéraire et philoſophique, ce ſeroit un premier pas vers la morale; le plaiſir même cauſé par les ſuccès de l'amour-propre, formeroit quelques liens entre les hommes. Nous ſortirions par dégré du plus affreux période de l'eſprit public, l'égoïsme de l'état de nature combiné avec l'active multiplicité des intérêts de la ſociété, la corruption ſans politeſſe, la groſſièreté ſans franchiſe, la civiliſation ſans lumières, l'ignorance ſans enthouſiasme, enfin cette ſorte de *désabuſé*, maladie de quelques hommes ſupérieurs, dont les eſprits bornés ſe croient atteints, alors que, tout occupés d'eux-mêmes, ils ſe ſentent indifférens aux malheurs des autres.

De la Littérature dans ſes rapports avec la Gloire.

Si la littérature peut ſervir utilement à la morale, elle influe par cela ſeul puiſſamment auſſi ſur la gloire; car il n'y a point de gloire durable dans un pays où il n'exiſteroit point de morale publique. Si la nation n'adoptoit pas des princi-

pes invariables pour baſe de ſon opinion, ſi chaque individu n'étoit pas fortifié dans ſon jugement par la certitude que ce jugement eſt d'accord avec l'aſſentiment univerſel, les réputations brillantes ne ſeroient que des accidens ſe ſuccédant par haſard les uns aux autres. L'éclat de quelques actions pourroit frapper; mais il faut une progreſſion dans les ſentimens pour arriver au plus ſublime de tous, à l'admiration. Vous ne pouvez juger qu'en comparant. L'eſtime, l'approbation, le reſpect, ſont des degrés néceſſaires à la puiſſance de l'enthouſiasme. La morale poſe les fondemens ſur lesquels la gloire peut s'élever, et la littérature, indépendamment de ſon alliance avec la morale, contribue encore, d'une manière plus directe, à l'exiſtence de cette gloire, noble encouragement de toutes les vertus publiques.

L'amour de la patrie eſt une affection purement ſociale. L'homme créé par la nature pour les relations domeſtiques, ne porte ſon ambition au-delà, que par l'irréſiſtible attrait de l'eſtime générale; et c'eſt ſur cette eſtime, formée par l'opinion, que le talent d'écrire a la plus grande influence. A Athènes, à Rome, dans les villes dominatrices du monde civiliſé, en parlant ſur la place publique, on diſpoſoit des volontés d'un peuple et du ſort de tous; de nos jours, c'eſt par

la lecture que les événemens ſe préparent et que les jugemens ſ'éclairent. Que ſeroit une nation nombreuſe, ſi les individus qui la compoſent ne communiquoient point entr'eux par le ſecours de l'imprimerie? L'aſſociation ſilencieuſe d'une multitude d'hommes n'établiroît aucun point de contact dont la lumière pût jaillir, et la foule ne ſ'enrichiroit jamais des penſées des hommes ſupérieurs.

L'eſpèce humaine ſe recrutant toujours, un individu ne peut faire de vide que dans l'opinion; et pour que cette opinion exiſte, il faut avoir un moyen de ſ'entendre à diſtance, de ſe réunir par les idées et les ſentimens généralement approuvés. Les poètes, les moraliſtes caractériſent d'avance la nature des belles actions; l'étude des lettres met une nation en état de récompenſer ſes grands hommes, en l'inſtruiſant à les juger ſelon leur valeur relative. La gloire militaire a exiſté chez les peuples barbares. Mais il ne faut jamais comparer l'ignorance à la dégradation; un peuple qui a été civiliſé par les lumières, ſ'il retombe dans l'indifférence pour le talent et la philoſophie, devient incapable de toute eſpèce de ſentiment vif; il lui reſte une ſorte d'eſprit de dénigrement, qui le porte à tout haſard à ſe refuſer à l'admiration; il craint de ſe tromper dans

les louanges, et croit, comme les jeunes gens qui prétendent au bon air, qu'on ſe fait plus d'honneur en critiquant même avec injuſtice, qu'en approuvant trop facilement. Un tel peuple eſt alors dans une diſpoſition presque toujours inſouciante; le froid de l'âge ſemble atteindre la nation toute entière: on en ſait aſſez pour n'être pas étonné; on n'a pas acquis aſſez de connoiſſances pour démêler avec certitude ce qui mérite l'eſtime; beaucoup d'illuſions ſont détruites, ſans qu'aucune vérité ſoit établie; on eſt retombé dans l'enfance par la vieilleſſe, dans l'incertitude par le raiſonnement; l'intérêt mutuel n'exiſte plus: on eſt dans cet état que le Dante appelloit l'*enfer des tièdes*. Celui qui cherche à ſe diſtinguer inſpire d'abord une prévention défavorable; le public malade eſt fatigué d'avance par qui veut obtenir encore un ſigne de lui.

Quand une nation acquiert chaque jour de nouvelles lumières, elle aime les grands hommes, comme ſes précurſeurs dans la route qu'elle doit parcourir; mais lorsqu'elle ſe ſent rétrograder, le petit nombre d'eſprits ſupérieurs qui échappent à ſa décadence, lui ſemble, pour ainſi dire, enrichi de ſes dépouilles. Elle n'a plus d'intérêt commun avec leurs ſuccès; ils ne lu font éprouver que le ſentiment de l'envie.

La diſſémination d'idées et de connoiſſances qu'ont produite chez les Européens la deſtruction de l'eſclavage et la découverte de l'imprimerie, cette diſſémination doit amener ou des progrès ſans terme, ou l'aviliſſement complet des ſociétés. Si l'analyſe remonte jusqu'au vrai principe des inſtitutions, elle donnera un nouveau degré de force aux vérités qu'elle aura conſervées; mais cette analyſe ſuperficielle, qui décompoſe les premières idées qui ſe préſentent, ſans examiner l'objet tout entier, cette analyſe affoiblit néceſſairement le mobile des opinions fortes. Au milieu d'une nation indéciſe et blaſée, l'admiration profonde ſeroit impoſſible; et les ſuccès militaires même ne pourroient obtenir une réputation immortelle, ſi les idées littéraires et philoſophiques ne rendoient pas les hommes capables de ſentir et de conſacrer la gloire des héros.

Il n'eſt pas vrai qu'un grand homme ait plus d'éclat, en étant ſeul célèbre, qu'environné de noms fameux qui le cèdent au premier de tous, au ſien. On a dit en politique qu'un roi ne pouvoit pas ſubſiſter ſans nobleſſe ou ſans pairie; à la cour de l'opinion, il faut auſſi que des gradations de rangs garantiſſent la ſuprématie. Qu'eſt-ce qu'un conquérant oppoſant des barbares à des barbares dans la nuit de l'ignorance? Céſar n'eſt

ſi fameux dans l'hiſtoire, que parce qu'il a décidé du deſtin de Rome, et que dans Rome étoient Cicéron, Salluſte, Caton, tant de talens et tant de vertus que ſubjuguoit l'épée d'un ſeul homme. Derrière Alexandre ſ'élévoit encore l'ombre de la Grèce. Il faut, pour l'éclat même des guerriers illuſtres, que le pays qu'ils aſſerviſſent ſoit enrichi de tous les dons de l'eſprit humain. Je ne ſais ſi la puiſſance de la penſée doit détruire un jour le fléau de la guerre; mais avant ce jour, c'eſt encore elle, c'eſt l'éloquence et l'imagination, c'eſt la philoſophie même qui relèvent l'importance des actions guerrières. Si vous laiſſez tout ſ'effacer, tout ſ'avilir, la force pourra dominer; mais aucun éclat véritable ne l'environnera; les hommes ſeront mille fois plus dégradés par la perte de l'émulation, que par les fureurs jalouſes dont la gloire du moins étoit encore l'objet.

De la Littérature dans ſes rapports avec la Liberté.

La liberté, la vertu, la gloire, les lumières, ce cortége impoſant de l'homme dans ſa dignité naturelle, ces idées alliées entr'elles, et dont l'origine eſt la même, ne ſauroient exiſter iſolément. Le complément de chacune eſt dans la réunion de toutes. Les ames qui ſe complaiſent

à rattacher la deſtinée de l'homme à une penſée divine, voient dans cet enſemble, dans cette relation intime entre tout ce qui eſt bien, une preuve de plus de l'unité morale, de l'unité de conception qui dirige cet univers.

Les progrès de la littérature, c'eſt-à-dire, le perfectionnement de l'art de penſer et de l'exprimer, ſont néceſſaires à l'établiſſement et à la conſervation de la liberté. Il eſt évident que les lumières ſont d'autant plus indiſpenſables dans un pays, que tous les citoyens qui l'habitent ont une part plus immédiate à l'action du gouvernement. Mais ce qui eſt également vrai, c'eſt que l'égalité politique, principe inhérent à toute conſtitution philoſophique, ne peut ſubſiſter, que ſi vous claſſez les différences d'éducation, avec encore plus de ſoin que la féodalité n'en mettoit dans ſes diſtinctions arbitraires. La pureté du langage, la nobleſſe des expreſſions, images de la fierté de l'ame, ſont néceſſaires ſur-tout dans un état fondé ſur les baſes démocratiques. Ailleurs de certaines barrières factices empêchent la confuſion totale des diverſes éducations; mais lorsque le pouvoir ne repoſe que ſur la ſuppoſition du mérite perſonnel, quel intérêt ne doit-on pas mettre à conſerver à ce mérite tous ſes caractères extérieurs!

Dans un état démocratique, il faut craindre ſans ceſſe que le déſir de la popularité n'entraîne à l'imitation des moeurs vulgaires; bientôt on ſe perſuaderoit qu'il eſt inutile, et presque nuiſible, d'avoir une ſupériorité trop marquée ſur la multitude qu'on veut captiver. Le peuple s'accoutumeroit à choiſir des magiſtrats ignorans et groſſiers; ces magiſtrats étoufferoient les lumières; et, par un cercle inévitable, la perte des lumières ramèneroit l'aſſerviſſement du peuple.

Il eſt impoſſible que, dans un état libre, l'autorité publique ſe paſſe du conſentement véritable des citoyens qu'elle gouverne. Le raiſonnement et l'éloquence ſont les liens naturels d'une aſſociation républicaine. Que pouvez-vous ſur la volonté libre des hommes, ſi vous n'avez pas cette force, cette vérité de langage qui pénètre les ames, et leur inſpire ce qu'elle exprime? Si les hommes appellés à diriger l'état n'ont point le ſecret de perſuader les eſprits, la nation ne s'éclaire point, et les individus conſervent, ſur toutes les affaires publiques, l'opinion que le haſard a fait naître dans leur tête. Un des principaux motifs pour regretter l'éloquence, c'eſt qu'une telle perte iſoleroit les hommes entr'eux, en les livrant uniquement à leurs impreſſions perſonnelles. Il faut opprimer lorsqu'on ne ſait pas

convaincre; dans toutes les relations politiques des gouvernans et des gouvernés, une qualité de moins exige une usurpation de plus.

Des institutions nouvelles doivent former un esprit nouveau dans les pays qu'on veut rendre libres. Mais comment pouvez-vous rien fonder dans l'opinion, sans le secours des écrivains distingués ? Il faut faire naître le desir, au lieu de commander l'obéissance; et lors même qu'avec raison le gouvernement souhaite que telles institutions soient établies, il doit ménager assez l'opinion publique, pour avoir l'air d'accorder ce qu'il desire. Il n'y a que des écrits bien faits qui puissent à la longue diriger et modifier de certaines habitudes nationales. L'homme a, dans le secret de sa pensée, un asyle de liberté impénétrable à l'action de la force; les conquérans ont souvent pris les mœurs des vaincus; la conviction a seule changé les anciennes coutumes. C'est par les progrès de la littérature qu'on peut combattre efficacement les vieux préjugés. Les gouvernemens, dans les pays devenus libres, ont besoin, pour détruire les antiques erreurs, du ridicule qui en éloigne les jeunes gens, de la conviction qui en détache l'âge mûr; ils ont besoin, pour fonder de nouveaux établissemens, d'exciter la curiosité, l'espérance, l'enthousiasme, les sen-

timens créateurs enfin, qui ont donné naiſſance à tout ce qui exiſte, à tout ce qui dure; et c'eſt dans l'art de parler et d'écrire que ſe trouvent les ſeuls moyens d'inſpirer ces ſentimens.

L'activité néceſſaire à toutes les nations libres, s'exerce par l'eſprit de faction, ſi l'accroiſſement des lumières n'eſt pas l'objet de l'intérêt univerſel, ſi cette occupation ne préſente pas une carrière ouverte à tous, qui puiſſe exciter l'ambition générale. Il faut d'ailleurs une étude conſtante de l'hiſtoire et de la philoſophie, pour approfondir et pour répandre la connoiſſance des droits et des devoirs des peuples, et de leurs magiſtrats. La raiſon ne ſert, dans les empires despotiques, qu'à la réſignation individuelle; mais, dans les états libres, elle protège le repos et la liberté de tous.

Parmi les divers développemens de l'eſprit humain, c'eſt la littérature philoſophique, c'eſt l'éloquence et le raiſonnement que je conſidère comme la véritable garantie de la liberté. Les ſciences et les arts ſont une partie très-importante des travaux intellectuels; mais leurs découvertes, mais leurs ſuccès n'exercent point une influence immédiate ſur cette opinion publique qui décide de la deſtinée des nations. Les géomètres, les phyſiciens, les peintres et les

poètes recevroient des encouragemens ſous le règne de rois tout-puiſſans; tandis que la philoſophie politique et religieuſe paroîtroit à de tels maîtres la plus redoutable des inſurrections.

Ceux qui ſe livrent à l'étude des ſciences poſitives, ne rencontrant point dans leur route les paſſions des hommes, s'accoutument à ne compter que ce qui eſt ſuſceptible d'une démonſtration mathématique. Les ſavans claſſent preſque toujours parmi les illuſions, ce qui ne peut être ſoumis à la logique du calcul. Ils évaluent d'abord la force du gouvernement, quel qu'il ſoit; et comme ils ne forment d'autre deſir que de ſe livrer en paix à l'activité de leurs travaux, ils ſont portés à l'obéiſſance envers l'autorité qui domine. La méditation profonde qu'exigent les combinaiſons des ſciences exactes, détourne les ſavans de s'intéreſſer aux événemens de la vie; et rien ne convient mieux aux monarques abſolus, que des hommes ſi profondément occupés des loix phyſiques du monde, qu'ils en abandonnent l'ordre moral à qui voudra s'en ſaiſir. Sans doute les découvertes des ſciences doivent à la longue donner une nouvelle force à cette haute philoſophie qui juge les peuples et les rois; mais cet avenir éloigné n'effraie point les tyrans: l'on en a vu pluſieurs protéger les ſciences et les arts; tous ont

redouté les ennemis naturels de la protection même, les penſeurs et les philoſophes.

La poéſie eſt de tous les arts celui qui appartient de plus près à la raiſon. Cependant la poéſie n'admet ni l'analyſe, ni l'examen qui ſert à découvrir et à propager les idées philoſophiques. Celui qui voudroit énoncer une vérité nouvelle et hardie, écriroit de préférence dans la langue qui rend exactement et préciſément la penſée; il chercheroit l'aſcendant de l'évidence, plus encore que les parures de l'imagination. La poéſie a été plus ſouvent conſacrée à louer le pouvoir qu'à le renverſer. Les beaux arts, en général, peuvent quelquefois contribuer, par leurs jouiſſances mêmes, à former des ſujets tels que les tyrans les deſirent. Les arts peuvent diſtraire l'eſprit par les plaiſirs de chaque jour, de toute penſée dominante; ils ramènent les hommes vers les ſenſations, et ils inſpirent à l'ame une philoſophie voluptueuſe, une inſouciance raiſonnée, un amour du préſent, un oubli de l'avenir très-favorable à la tyrannie. Par un ſingulier contraſte, les arts, qui font goûter la vie, rendent aſſez indifférens à la mort. Les paſſions ſeules attachent fortement à l'exiſtence, par l'ardente volonté d'atteindre leur but; mais cette vie conſacrée aux plaiſirs, amuſe ſans captiver; elle prépare à l'ivreſſe, au

ſommeil, à la mort. Dans les temps devenus fameux par des proſcriptions ſanguinaires, les Romains et les Français ſe livroient aux amuſemens publics avec le plus vif empreſſement; tandis que dans les républiques heureuſes, les affections domeſtiques, les occupations ſérieuſes, l'amour de la gloire, détournent ſouvent l'eſprit des jouiſſances mêmes des beaux arts. La ſeule puiſſance littéraire qui faſſe trembler toutes les autorités injuſtes, c'eſt l'éloquence généreuſe, c'eſt la philoſophie indépendante, qui juge au tribunal de la penſée toutes les inſtitutions et toutes les opinions humaines.

L'influence trop grande de l'eſprit militaire, eſt auſſi un imminent danger pour les états libres; et l'on ne peut prévenir un tel péril, que par les progrès des lumières et de l'eſprit philoſophique. Ce qui permet aux guerriers de jetter quelque dédain ſur les hommes de lettres, c'eſt parce que leurs talens ne ſont pas toujours réunis à la force et à la vérité du caractère. Mais l'art d'écrire ſeroit auſſi une arme, la parole ſeroit auſſi une action, ſi l'énergie de l'ame s'y peignoit toute entière, ſi les ſentimens s'élevoient à la hauteur des idées, et ſi la tyrannie ſe voyoit ainſi attaquée par tout ce qui la condamne, l'indignation généreuſe et la raiſon inflexible. La conſidé-

ration alors ne seroit pas exclusivement attachée aux talens militaires; ce qui nécessairement expose la liberté.

La discipline bannit toute espèce d'opinion parmi les troupes. A cet égard, leur esprit de corps a quelques rapports avec celui des prêtres; il exclut de même le raisonnement, en admettant pour unique règle la volonté des supérieurs. L'exercice continuel de la toute-puissance des armes finit par inspirer du mépris pour les progrès lents de la persuasion. L'enthousiasme qu'inspirent des généraux vainqueurs, est tout-à-fait indépendant de la justice de la cause qu'ils soutiennent. Ce qui frappe l'imagination, c'est la décision de la fortune, c'est le succès de la valeur. En gagnant des batailles, on peut soumettre les ennemis de la liberté; mais pour faire adopter dans l'intérieur les principes de cette liberté même, il faut que l'esprit militaire s'efface; il faut que la pensée, réunie à des qualités guerrières, au courage, à l'ardeur, à la décision, fasse naître dans l'ame des hommes quelque chose de spontané, de volontaire, qui s'éteint en eux lorsqu'ils ont vu pendant long-temps le triomphe de la force. L'esprit militaire est le même dans tous les siècles et dans tous les pays; il ne caractérise point la nation, il ne lie point le peuple à telle

ou telle institution. Il est également propre à les défendre toutes. L'éloquence et la philosophie peuvent seules faire d'un territoire une patrie, en donnant à la nation qui l'habite les mêmes goûts, les mêmes habitudes et les mêmes sentimens. La force se passe du temps, et brise la volonté; mais par cela même elle ne peut rien fonder parmi les hommes. L'on a souvent répété dans la révolution de France, qu'il falloit du despotisme pour établir la liberté. On a lié par des mots un contre-sens dont on a fait une phrase; mais cette phrase ne change rien à la vérité des choses. Les institutions établies par la force, imiteroient tout de la liberté, excepté son mouvement naturel; les formes y seroient comme dans ces modèles qui vous effraient par leur ressemblance: vous y retrouvez tout, hors la vie.

De la Littérature dans ses rapports avec le Bonheur.

On a presque perdu de vue l'idée du bonheur au milieu des efforts qui sembloient d'abord l'avoir pour objet; et l'égoïsme, en ôtant à chacun le secours des autres, a de beaucoup diminué la part de félicité que l'ordre social promettoit à tous. Vainement les ames sensibles voudroient-elles exercer autour d'elles leur expansive bien-

veillance; d'insurmontables difficultés mettroient obstacle à ce généreux dessein: l'opinion même le condamneroit; elle blâme ceux qui cherchent à sortir de cette sphère de personnalité que chacun veut conserver comme son asyle inviolable. Il faut donc exister seul, puisqu'il est interdit de secourir le malheur, et qu'on ne peut plus rencontrer l'affection. Il faut exister seul, pour conserver dans sa pensée le modèle de tout ce qui est grand et beau, pour garder dans son sein le feu sacré d'un enthousiasme véritable, et l'image de la vertu, telle que la méditation libre nous la représentera toujours, et telle que nous l'ont peinte les hommes distingués de tous les temps. Que deviendroit-on dans le monde, si l'on n'entendoit jamais parler la langue des sentimens bons et généreux, si l'on portoit l'émotion au milieu d'êtres égoïstes, si la raison impartiale luttoit en vain contre les sophismes du vice, et si la pitié sérieuse étoit livrée sans cesse à tous les dédains de la frivolité cruelle? Peut-être finiroit-on par perdre jusqu'à l'estime de soi. L'homme a besoin de s'appuyer sur l'opinion de l'homme; il craint de prendre son amour-propre pour sa conscience; il s'accuse de folie, s'il ne voit rien de semblable à lui; et telle est la foiblesse de la nature humaine, telle est sa dépendance de la société, que

l'homme pourroit presque se repentir de ses qualités comme de défauts involontaires, si l'opinion générale s'accordoit à l'en blâmer: mais il a recours, dans son inquiétude, à ses livres, monumens des meilleurs et des plus nobles sentimens de tous les âges. S'il aime la liberté, si ce nom de république, si puissant sur les ames fières, se réunit dans sa pensée à l'image de tous les vertus, quelques vies de Plutarque, une lettre de Brutus à Cicéron, des paroles de Caton d'Utique dans la langue d'Addison, des réflexions que la haine de la tyrannie inspiroit à Tacite, les sentimens recueillis ou supposés par les historiens et par les poètes, relèvent l'ame, que flétrissoient les événemens contemporains. Un caractère élevé redevient content de lui-même, s'il se sent d'accord avec ces nobles sentimens, avec les vertus que l'imagination même a choisies, lorsqu'elle a voulu tracer un modèle à tous les siècles. Que de consolations nous sont données par les écrits d'un certain ordre! Les grands hommes de la première antiquité, s'ils étoient calomniés pendant leur vie, n'avoient de ressource qu'en eux-mêmes; mais, pour nous, c'est le Phédon de Socrate, ce sont les plus beaux chefs-d'oeuvre de l'éloquence qui soutiennent notre ame dans ses revers. Les philosophes de tous les pays nous exhortent et nous

encouragent; et cette langue pénétrante de la morale et de la connoiſſance intime du coeur humain, ſemble ſ'adreſſer perſonnellement à tous ceux qu'elle conſole.

Qu'il eſt humain, qu'il eſt utile d'attacher à la littérature, à l'art de penſer, une haute importance! Le type de ce qui eſt bon et juſte ne ſ'anéantira plus; l'homme que la nature deſtine à la vertu ne manquera plus de guide; enfin (et ce bien eſt infini) la douleur pourra toujours éprouver un attendriſſement ſalutaire. Cette triſteſſe aride qui naît de l'iſolement, cette main de glace qu'appeſantit ſur nous le malheur, lorsque nous croyons n'exciter aucune pitié, nous en ſommes du moins préſervés par les écrits conſervateurs des idées, des affections vertueuſes. Ces écrits font couler des larmes dans toutes les ſituations de la vie; ils élèvent l'ame à des méditations générales qui détournent la penſée des peines individuelles; ils créent pour nous une ſociété, une communication avec les écrivains qui ne ſont plus, avec ceux qui exiſtent encore, avec les hommes qui admirent, comme nous, ce que nous liſons. Dans les déſerts de l'exil, au fond des priſons, à la veille de périr, telle page d'un auteur ſenſible a relevé peut-être une ame abattue: moi qui la lis, moi qu'elle touche, je

crois y retrouver encore la trace de quelques larmes; et par des émotions ſemblables, j'ai quelques rapports avec ceux dont je plains ſi profondément la deſtinée. Dans le calme, dans le bonheur, la vie eſt un travail facile; mais on ne ſait pas combien, dans l'infortune, de certaines penſées, de certains ſentimens qui ont ébranlé votre coeur, font époque dans l'hiſtoire de vos impreſſions ſolitaires. Ce qui peut ſeul ſoulager la douleur, c'eſt la poſſibilité de pleurer ſur ſa deſtinée, de prendre à ſoi cette ſorte d'intérêt qui fait de nous deux êtres pour ainſi dire ſéparés, dont l'un a pitié de l'autre. Cette reſſource du malheur n'appartient qu'à l'homme vertueux. Alors que le criminel éprouve l'adverſité, il ne peut ſe faire aucun bien à lui-même par ſes propres réflexions; tant qu'un vrai repentir ne le remet pas dans une diſpoſition morale, tant qu'il conſerve l'âpreté du crime, il ſouffre cruellement: mais aucune parole douce ne peut ſe faire entendre dans les abîmes de ſon coeur. L'infortuné qui, par le concours de quelques calomnies propagées, eſt tout-à-coup généralement accuſé, ſeroit presque auſſi lui-même dans la ſituation d'un vrai coupable, ſ'il ne trouvoit quelques ſecours dans ces écrits qui l'aident à ſe reconnoître, qui lui font croire à ſes pareils, et lui donnent l'aſſu-

rance que, dans quelques lieux de la terre, il a exiſté des êtres qui ſ'attendriroient ſur lui, et le plaindroient avec affection, ſ'il pouvoit ſ'adreſſer à eux.

Qu'elles ſont précieuſes ces lignes toujours vivantes qui ſervent encore d'ami, d'opinion publique et de patrie! Dans ce ſiècle où tant de malheurs ont peſé ſur l'eſpèce humaine, puiſſions-nous poſſéder un écrivain qui recueille avec talent toutes les réflexions mélancoliques, tous les efforts raiſonnés qui ont été de quelque ſecours aux infortunés dans leur carrière: alors du moins nos larmes ſeroient fécondes!

Le voyageur que la tempête a fait échouer ſur des plages inhabitées, grave ſur le roc le nom des alimens qu'il a découverts, indique où ſont les reſſources qu'il a employées contre la mort, afin d'être utile un jour à ceux qui ſubiroient la même deſtinée. Nous, que le haſard de la vie a jettés dans l'époque d'une révolution, nous devons aux générations futures la connoiſſance intime de ces ſecrets de l'ame, de ces conſolations inattendues, dont la nature conſervatrice ſ'eſt ſervie pour nous aider à traverſer l'exiſtence.

Plan de l'Ouvrage.

Après avoir raſſemblé quelques-unes des idées

générales qui montrent la puiſſance que peut exercer la littérature ſur la deſtinée de l'homme, je vais les développer par l'examen ſucceſſif des principales époques célèbres dans l'hiſtoire des lettres. La première partie de cet ouvrage contiendra une analyſe morale et philoſophique de la littérature grecque et latine; quelques réflexions ſur les conſéquences qui ſont réſultées, pour l'eſprit humain, des invaſions des peuples du nord, de l'établiſſement de la religion chrétienne, et de la renaiſſance des lettres; un apperçu rapide des traits diſtinctifs de la littérature moderne, et des obſervations plus détaillées ſur les chefs-d'oeuvre de la langue italienne, anglaiſe, allemande et françaiſe, conſidérés ſelon le but général de cet ouvrage, c'eſt-à-dire, d'après les rapports qui exiſtent entre l'état politique d'un pays et l'eſprit dominant de la littérature. J'eſſayerai de montrer quel eſt le caractère que telle ou telle forme de gouvernement donne à l'éloquence, les idées de morale que telle ou telle croyance religieuſe développe dans l'eſprit humain, les effets d'imagination qui ſont produits par la crédulité des peuples, les beautés poétiques qui appartiennent au climat, le degré de civiliſation le plus favorable à la force ou à la perfection de la littérature, les différens changemens

qui ſe ſont introduits dans les écrits comme dans les moeurs, par le mode d'exiſtence des femmes avant et depuis l'établiſſement de la religion chrétienne, enfin le progrès univerſel des lumières par le ſimple effet de la ſucceſſion des temps; tel eſt le ſujet de la première partie.

Dans la ſeconde, j'examinerai l'état des lumières et de la littérature en France, depuis la révolution; et je me permettrai des conjectures ſur ce qu'elles devroient être, et ſur ce qu'elles ſeront, ſi nous poſſédons un jour la morale et la liberté républicaine. Pour arriver à l'inconnu, je me ſers de l'analogie du paſſé; et rappellant ce que j'aurai obſervé dans la première partie ſur l'influence qu'ont exercée telle religion, tel gouvernement ou telles moeurs, j'en tirerai quelques conſéquences pour l'avenir que je ſuppoſe. Cette ſeconde partie montrera à-la-fois, et notre dégradation actuelle, et notre amélioration poſſible. Ce ſujet ramène néceſſairement quelquefois à la ſituation politique de la France depuis dix ans; mais je ne la conſidère que dans ſes rapports avec la littérature et la philoſophie, ſans me livrer à aucun développement étranger à mon but.

En parcourant les révolutions du monde et la ſucceſſion des ſiècles, il eſt une idée première

dont je ne détourne jamais mon attention; c'eſt la perfectibilité de l'eſpèce humaine. Je ne penſe pas que ce grand oeuvre de la nature morale ait jamais été abandonné; dans les périodes lumineuſes, comme dans les ſiècles de ténèbres, la marche graduelle de l'eſprit humain n'a point été interrompue.

Ce ſyſtème eſt devenu odieux à quelques perſonnes, par les conſéquences atroces qu'on en a tirées à quelques époques déſaſtreuſes de la révolution; mais rien cependant n'a moins de rapport avec de telles conſéquences que ce noble ſyſtème. Comme la nature fait quelquefois ſervir des maux partiels au bien général, de ſtupides barbares ſe croyoient des légiſlateurs ſuprêmes, en verſant ſur l'eſpèce humaine des infortunes ſans nombre dont ils ſe promettoient de diriger les effets, et qui n'ont amené que le malheur et la deſtruction. La philoſophie peut quelquefois conſidérer les malheurs paſſés comme des leçons utiles, comme des moyens réparateurs dans la main du temps; mais cette idée n'autoriſe point à l'écarter ſoi-même en aucune circonſtance des loix poſitives de la juſtice. L'eſprit humain ne pouvant jamais connoître l'avenir avec certitude, la vertu doit être ſa divination. Les ſuites quelconques des actions des hommes ne ſauroient ni

les rendre innocentes, ni les rendre coupables; l'homme a pour guide des devoirs fixes, et non des combinaisons arbitraires; et l'expérience même a prouvé qu'on n'atteint point au but moral qu'on se propose, lorsqu'on se permet des moyens coupables pour y parvenir. Mais parce que des hommes cruels ont prostitué dans leur langage des expressions généreuses, s'ensuivroit-il qu'il n'est plus permis de se rallier à de sublimes pensées? Le scélérat pourroit ainsi ravir à l'homme de bien tous les objets de son culte; car c'est toujours au nom d'une vertu que se commettent les attentats politiques.

Non, rien ne peut détacher la raison des idées fécondes en résultats heureux. Dans quel découragement l'esprit ne tomberoit-il pas, s'il cessoit d'espérer que chaque jour ajoute à la masse des lumières, que chaque jour des vérités philosophiques acquièrent un développement nouveau; persécutions, calomnies, douleurs, voilà le partage des penseurs courageux et des moralistes éclairés. Les ambitieux et les avides, tantôt cherchent à tourner en dérision la duperie de la conscience, tantôt s'efforcent de supposer d'indignes motifs à des actions généreuses: ils ne peuvent supporter que la morale subsiste encore; ils la poursuivent dans le coeur où elle se refugie.

L'envie des méchans s'attache à ce rayon lumineux qui brille encore sur la tête de l'homme moral. Cet éclat que leurs calomnies obscurcissent souvent aux yeux du monde, ne cesse jamais d'offusquer leurs propres regards. Que deviendroit l'être estimable que tant d'ennemis persécutent, si l'on vouloit encore lui ôter l'espérance la plus religieuse qui soit sur la terre, les progrès futurs de l'espèce humaine?

J'adopte de toutes mes facultés cette croyance philosophique: un de ses principaux avantages, c'est d'inspirer un grand sentiment d'élévation; et je le demande à tous les esprits d'un certain ordre, y a-t-il au monde une plus pure jouissance que l'élévation de l'ame? C'est par elle qu'il existe encore des momens où tous ces hommes si bas, tous ces calculs si vils disparoissent à nos regards. L'avenir des idées, l'avenir de la vertu, l'avenir de la gloire, inspirent une force nouvelle; des impressions vagues, des sentimens qu'on ne peut entièrement se définir, soulèvent le poids de la vie, et tout notre être moral s'enivre du bonheur et de l'orgueil de la vertu. Si tous les efforts devoient être inutiles, si les travaux intellectuels étoient perdus, si les siècles les engloutissoient sans retour, quel but l'homme de bien pourroit-il se proposer dans ses méditations solitaires? Je

ſuis donc revenue ſans ceſſe, dans cet ouvrage, à tout ce qui peut prouver la perfectibilité de l'eſpèce humaine. Ce n'eſt point une vaine théorie, c'eſt l'obſervation des faits qui conduit à ce réſultat. Il faut ſe garder de la métaphyſique qui n'a pas l'appui de l'expérience; mais il ne faut pas oublier que, dans les ſiècles corrompus, l'on appelle métaphyſique tout ce qui n'eſt pas auſſi étroit que les calculs de l'egoïſme, auſſi poſitif que les combinaiſons de l'intérêt perſonnel.

PREMIERE PARTIE.

De la Litterature chez les Anciens et chez les Modernes.

CHAPITRE PREMIER.

De la première Epoque de la Littérature des Grecs.

Les succès étonnans des Grecs dans la littérature, et sur-tout dans la poésie, pourroient être présentés comme une objection contre la perfectibilité progressive de l'esprit humain. Les premiers écrivains qui nous soient connus, diroit-on, et en particulier le premier poète, n'ont point été surpassés depuis près de trois mille ans, et souvent même les successeurs et les imitateurs des Grecs sont restés bien au-dessous d'eux. J'ai compris sous la dénomination de littérature, la poésie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie, ou l'étude de l'homme moral. Dans ces diverses branches de la littérature, il faut distinguer ce qui appartient à l'imagination, de ce qui appartient à la pensée: il est donc nécessaire d'examiner jusqu'à quel point l'une et l'autre de ces facultés sont perfectibles; nous saurons alors quelle est la principale cause de la supériorité des Grecs dans les beaux arts, et nous verrons ensuite si leurs connoissances en philosophie ont été au-delà de leur siècle, de leur gouvernement et de leur civilisation.

On peut marquer un terme aux progrès des arts; il

n'en eſt point aux découvertes de la penſée. Or, dans la nature morale, dès qu'il exiſte un terme, la route qui y conduit eſt promptement parcourue; mais les pas ſont toujours lents dans une carrière ſans bornes. Cette obſervation me paroît s'appliquer encore à beaucoup d'autres objets que ceux qui ſont uniquement du reſſort de la littérature. Les beaux arts ne ſont pas perfectibles à l'infini; auſſi l'imagination, qui leur donna naiſſance, eſt-elle beaucoup plus brillante dans ſes premières impreſſions que dans ſes ſouvenirs même les plus heureux.

La poéſie moderne ſe compoſe d'images et de ſentimens. Sous le premier rapport, elle appartient à l'imitation de la nature; ſous le ſecond, à l'éloquence des paſſions. C'eſt dans le premier genre, c'eſt par la deſcription animée des objets extérieurs que les Grecs ont excellé dans la plus ancienne époque de leur littérature. En exprimant ce qu'on éprouve, on peut avoir un ſtyle poétique, recourir à des images pour fortifier des impreſſions; mais la poéſie proprement dite, c'eſt l'art de peindre par la parole tout ce qui frappe nos regards. L'alliance des ſentimens avec les ſenſations eſt déjà un premier pas vers la philoſophie. Il ne s'agit ici que de la poéſie, conſidérée ſeulement comme l'imitation de la nature phyſique. Celle-là n'eſt point ſuſceptible d'une perfection indéfinie.

Vous produiſez de nouveaux effets par les mêmes moyens, en les adaptant à des langues différentes. Mais le portrait ne peut aller plus loin que la reſſemblance, et les ſenſations ſont bornées par les ſens. La deſcription du printemps, de l'orage, de la nuit, de la beauté, des combats, peut ſe varier dans ſes détails; mais la plus

forte impreſſion a dû être produite par le premier poète qui a ſu les peindre. Les élémens ſe combinent, mais ne ſe multiplient pas. Vous perfectionnez par les nuances; mais celui qui a pu ſ'emparer avant tous les autres des couleurs primitives, conſerve un mérite d'invention, donne à ſes tableaux un éclat que ſes ſucceſſeurs ne peuvent atteindre.

Les contraſtes de la nature, les effets remarquables qui frappent tous les yeux, transportés pour la première fois dans la poéſie, préſentent à l'imagination les peintures les plus énergiques, et les oppoſitions les plus ſimples. Les penſées qu'on ajoute à la poéſie, ſont un heureux développement de ſes beautés; mais ce n'eſt pas la poéſie même; Ariſtote l'a nommée le premier un art d'imitation. La puiſſance de la raiſon ſe développe et ſ'étend chaque jour à des objets nouveaux. Les ſiècles en ce genre ſont héritiers des ſiècles; les générations partent du point où ſe ſont arrêtées les générations précédentes, et les penſeurs philoſophes forment à travers les temps une chaîne d'idées que n'interrompt point la mort; il n'en eſt pas de même de la poéſie, elle peut atteindre du premier jet à un certain genre de beautés qui ne ſeront point ſurpaſſées, et tandis que dans les ſciences progreſſives le dernier pas eſt le plus étonnant de tous, la puiſſance de l'imagination eſt d'autant plus vive que l'exercice de cette puiſſance eſt plus nouveau.

Les anciens étoient animés par une imagination enthouſiaſte, dont la méditation n'avoit point analyſé les impreſſions. Ils prenoient poſſeſſion de la terre non encore parcourue, non encore décrite; étonnés de chaque jouiſſance, de chaque production de la nature, ils y

plaçoient un dieu pour l'honorer, pour en assurer la durée. Ils écrivoient sans autre modèle que les objets même qu'ils retraçoient; aucune littérature antécédente ne leur servoit de guide; l'exaltation poétique s'ignorant elle-même, a par cela seul un degré de force et de candeur que l'étude ne peut atteindre, c'est le charme du premier amour; dès qu'il existe une autre littérature, les écrivains ne peuvent méconnoître en eux-mêmes les sentimens que d'autres ont exprimés; ils ne sont plus étonnés par rien de ce qu'ils éprouvent; ils se savent en délire; ils se jugent enthousiastes; ils ne peuvent plus croire à une inspiration surnaturelle.

On peut considérer les Grecs, relativement à la littérature, comme le premier peuple qui ait existé: les Egyptiens qui les ont précédés, ont eu certainement des connoissances et des idées, mais l'uniformité de leurs règles les rendoit, pour ainsi dire, immobiles sous les rapports de l'imagination; les Egyptiens n'avoient point servi de modèles à la poésie des Grecs; elle étoit en effet la première de toutes (1); et loin qu'il faille s'étonner que la première poésie ait été peut-être la plus digne de notre admiration, c'est à cette circonstance même qu'est due sa supériorité. Donnons encore à cette opinion quelques nouveaux développemens.

En examinant les trois différentes époques de la littérature des Grecs, on y apperçoit très-distinctement la marche naturelle de l'esprit humain. Les Grecs ont

(1) On croit que la poésie des Hébreux a précédé celle d'Homère; mais il ne paroît pas que les Grecs en aient eu aucune connoissance.

été d'abord, dans les temps reculés de leur hiſtoire connue, illuſtrés par leurs poètes. C'eſt Homère qui caractériſe la première époque de la littérature grecque: pendant le ſiècle de Périclès, on remarque les rapides progrès de l'art dramatique, de l'éloquence, de la morale et les commencemens de la philoſophie: du temps d'Alexandre, une étude plus approfondie des ſciences philoſophiques devient l'occupation principale des hommes ſupérieurs dans les lettres. Il faut, ſans doute, un certain dégré de développement dans l'eſprit humain, pour atteindre à la hauteur de la poéſie; mais cette partie de la littérature doit perdre néanmoins quelquesuns de ſes effets, lorsque les progrès de la civiliſation et de la philoſophie rectifient toutes les erreurs de l'imagination.

On a beaucoup dit que les beaux arts, que la poéſie proſpéroient ſur-tout dans les ſiècles corrompus; cela ſignifie ſeulement que la plupart des peuples libres ne ſe ſont occupés que de conſerver leur morale et leur liberté, tandis que les rois et les chefs despotiques ont encouragé volontiers les diſtractions et les amuſemens. Mais l'origine de la poéſie, mais le poëme le plus remarquable par l'imagination, celui d'Homère, eſt d'un temps renommé pour la ſimplicité des moeurs; ce n'eſt ni la vertu ni la dépravation qui ſervent ou nuiſent à la poéſie; mais elle doit beaucoup à la nouveauté de la nature, à l'enfance de la civiliſation; la jeuneſſe du poète ne peut ſuppléer en tout à celle du genre humain; il faut que ceux qui écoutent les chants poétiques ſoient avides de la nature entière, étonnés par ſes merveilles, et flexibles à ſes impreſſions; les difficultés que préſenteroit une diſpoſition plus philoſophique dans les auditeurs ne ſe

roient pas que l'art des vers atteignît à de nouvelles beautés ; c'est au milieu des hommes qui s'émeuvent, naïvement, que l'inspiration sert mieux le véritable poète.

L'origine des sociétés, la formation des langues, ces premiers pas de l'esprit humain nous sont entièrement inconnus, et rien n'est plus fatigant, en général, que cette métaphysique qui suppose de faits à l'appui de ses systèmes, et ne peut jamais avoir pour base aucune observation positive. Mais une réflexion que je ferai cependant sur ce sujet, parce qu'elle est nécessaire à celui que je traite, c'est que la nature morale acquiert promptement ce qu'il faut à son développement, comme la nature physique découvre d'abord ce qui est nécessaire à sa conservation. La force créatrice a été prodigue du nécessaire. Les productions nutritives, les idées élémentaires, ont été, pour ainsi dire, offertes à l'homme spontanément. Ce dont il avoit un impérieux besoin, il l'a promptement connu : mais les progrès qui ont suivi les découvertes indispensables, sont à proportion infiniment plus lents que les premiers pas. Il semble qu'une main divine conduise l'homme dans les recherches nécessaires à son existence, et le livre à lui-même dans les études d'une utilité moins immédiate. Par exemple, la théorie d'une langue, celle du grec, suppose une foule de combinaisons abstraites fort au-dessus des connoissances métaphysiques que possédoient les écrivains, qui parloient cependant avec tant d'art cette langue perfectionnée ; mais le langage est l'instrument nécessaire pour acquérir tous les autres développemens ; et, par une sorte de prodige, cet instrument existe, sans qu'à la même époque, aucun homme puisse atteindre, dans quelque autre

ſujet que ſe ſoit, à la puiſſance d'abſtraction qu'exige la compoſition d'une grammaire; les auteurs grecs ne doivent point être conſidérés comme des penſeurs auſſi profonds que le feroit ſuppoſer la métaphyſique de leur langue. Ce qu'ils ſont, c'eſt poètes, et tout les favoriſoit à cet égard.

Les faits, les caractères, les ſuperſtitions, les coutumes des temps héroïques étoient ſingulièrement propres aux images poétiques. Homère, quelque grand qu'il ſoit, n'eſt point un homme au-deſſus de tous les autres hommes, ni ſeul au milieu de ſon ſiècle, et de pluſieurs ſiècles en avant de lui. Le plus rare génie eſt toujours en rapport avec les lumières de ſes contemporains, et l'on doit calculer, à-peu-près, de combien la penſée d'un homme peut dépaſſer les connoiſſances de ſon temps. Homère a recueilli les traditions qui exiſtoient lorſqu'il a vécu, et l'hiſtoire de tous les événemens principaux étoit alors très-poétique en elle-même. Moins il y avoit de communications faciles entre les divers pays, plus le récit des faits ſe groſſiſſoit par l'imagination; les brigands et les animaux féroces qui infeſtoient la terre, rendoient les exploits des guerriers néceſſaires à la ſécurité individuelle de leurs concitoyens; les événemens publics ayant une influence directe ſur la deſtinée de chacun, la reconnoiſſance et la crainte animoient l'enthouſiasme. On confondoit enſemble les héros et les dieux, parce qu'on en attendoit les mêmes ſecours; et les hauts faits de la guerre s'offroient à l'eſprit épouvanté avec des traits gigantesques. Le merveilleux ſe mêloit ainſi à la nature morale comme à la nature phyſique. La philoſophie, c'eſt-à-dire, la connoiſſance

des cauſes et de leurs effets, porte l'admiration des penſeurs ſur l'enſemble du grand ouvrage de la création; mais chaque fait particulier reçoit une explication ſimple. L'homme, en acquérant la faculté de prévoir, perd beaucoup de celle de s'étonner, et l'enthouſiasme, comme l'effroi, ſe compoſe ſouvent de la ſurpriſe.

On accordoit, dans l'héroïsme antique, une grande eſtime à la force du corps; la valeur ſe compoſoit beaucoup moins de vertu morale que de puiſſance phyſique; la délicateſſe du point d'honneur, le reſpect pour la foibleſſe, ſont les idées plus nobles des ſiècles ſuivans. Les héros grecs s'accuſent publiquement de lâcheté, le fils d'Achille immole une jeune fille aux yeux de tous les Grecs qui applaudiſſent à ce forfait. Les poètes ſavoient peindre de la manière la plus frappante les objets extérieurs; mais ils ne deſſinoient jamais des caractères, où la beauté morale fût conſervée ſans tache juſqu'à la fin du poëme ou de la tragédie, parce que ces caractères n'avoient point de modèle dans la nature. Quelque ſublime que ſoit Homère par l'ordonnance des événemens et la grandeur des caractères, il arrive ſouvent à ſes commentateurs de ſe tranſporter d'admiration pour les termes les plus ordinaires du langage, pour de ſimples épithètes, comme ſi le poète avoit découvert les idées que ces paroles exprimoient avant lui.

Homère et les poètes grecs ont été remarquables par la ſplendeur et par la variété des images, mais non par les réflexions approfondies de l'eſprit. Le poète a vu, il vous fait voir; il a été frappé, il vous tranſmet ſon impreſſion, et tous ſes auditeurs, à quelques égards, ſont poètes auſſi comme lui; ils croient, ils admirent,

ils ignorent, ils s'étonnent, et la curiosité de l'enfance s'unit en eux aux passions des hommes. Lisez Homère, il décrit tout, il vous dit que *l'île est entourée d'eau*; que *la farine fait la force de l'homme*; que *le soleil est à midi au-dessus de vos têtes*. Il décrit tout, parce que tout intéressoit encore ses contemporains. Il se répète quelquefois, mais il n'est pas monotone, parce qu'il est sans cesse animé par des sensations nouvelles. Il n'est pas fatigant, parce qu'il ne vous présente jamais d'idées abstraites, et que vous voyagez avec lui à travers une suite d'images plus ou moins agréables, mais qui parlent toujours aux yeux. La métaphysique, l'art de généraliser les idées, a de beaucoup hâté la marche de l'esprit humain; mais, en abrégeant la route, elle a pu quelquefois la dépouiller de ses brillans aspects. Tous les objets se présentent un à un aux regards d'Homère; il ne choisit pas toujours avec sévérité, mais il peint toujours avec intérêt.

Les poètes grecs en général mettoient peu de combinaison dans leurs écrits; la chaleur du climat, la vivacité de leur imagination, les louanges continuelles qu'ils recevoient, tout conspiroit à leur donner une sorte de délire poétique qui leur inspiroit la parole, comme les compositeurs italiens trouvent les airs en modifiant eux-mêmes leur organisation par des accords enivrans. La musique étoit chez les Grecs inséparable de la poésie; et l'harmonie de leur langue achevoit d'assimiler les vers aux accens de la lyre.

Quand on aime véritablement la musique, il est rare qu'on écoute les paroles des beaux airs. On préfère de se livrer au vague indéfini de la rêverie qu'excitent les

sons. Il en est de même de la poésie d'images et de celle qui contient des idées philosophiques. La réflexion qui exigent ces idées distrait, à quelques égards, de la sensation causée par la poésie. Il ne s'ensuit pas que, pour faire de beaux vers, il fallût de nos jours renoncer aux pensées philosophiques que nous avons acquises. L'esprit qui les conçoit, est sans cesse ramené vers elles; et il seroit impossible aux modernes de faire abstraction de tout ce qu'ils savent, pour peindre les objets comme les anciens les ont considérés. Nos grands écrivains ont mis dans leurs vers les richesses de notre siècle; mais toutes les formes de la poésie, tout ce qui constitue l'essence de cet art, nous l'empruntons de la littérature antique, parce qu'il est impossible, je le répète, de dépasser une certaine borne dans les arts, même dans le premier de tous, la poésie.

On remarque, avec raison, que le goût de la première littérature (à quelques exceptions près que je motiverai en parlant des pièces de théâtre) étoit d'une grande pureté; mais comment le bon goût n'existeroit-il pas, dans l'abondance et dans la nouveauté de tous les objets agréables? C'est la satiété qui fait recourir à la bizarrerie; c'est le besoin de variété qui rend souvent l'esprit recherché; mais les Grecs, au milieu de tant d'images et de sensations vives, s'abandonnoient à peindre celles qui leur causoient le plus de plaisir. Ils devoient leur bon goût aux jouissances même de la nature; nos théories ne sont que l'analyse de leurs impressions.

Le paganisme des Grecs étoit l'une des principales causes de la perfection de leur goût dans les arts; ces dieux toujours près des hommes, et néanmoins toujours

au-dessus d'eux, consacroient l'élégance et la beauté des formes dans tous les genres de tableaux. Cette même religion étoit aussi d'un puissant secours pour les divers chefs-d'œuvre de la littérature: les prêtres et les législateurs avoient tourné la crédulité des hommes vers des idées purement poétiques; les mystères, les oracles, l'enfer, tout, dans la mythologie des Grecs, sembloit la création d'une imagination libre dans son choix. On eût dit, que les peintres et les poètes avoient disposé de la croyance populaire, pour placer dans les cieux les ressorts et les secrets de leur art. Les usages communs de la vie étoient annoblis par des pratiques religieuses; notre luxe confondu, nos machines combinées par les sciences, nos relations sociales simplifiées par le commerce, ne peuvent se peindre en vers d'un genre élevé. Rien n'est moins poétique que la plupart des coutumes modernes; et chez les Grecs ces coutumes ajoutoient toutes à l'effet des événemens et à la dignité des hommes. On faisoit précéder les repas de libations aux dieux propices; sur le seuil de la porte, on se prosternoit devant Jupiter hospitalier; la vie agricole, la chasse, les occupations champêtres des plus fameux héros de l'antiquité, servoient encore à la poésie, en rapprochant des faits politiques les plus importans, les images naturelles.

L'esclavage, cet abominable fléau de l'espece humaine, en augmentant la force des distinctions sociales, faisoit remarquer davantage encore la hauteur des grands caractères. Aucun peuple, donc, n'a réuni pour la poésie autant d'avantages que les Grecs; mais il leur manquoit ce qu'une philosophie plus morale, une sensibilité

plus profonde, peuvent ajouter à la poésie même, en y mêlant des idées et des impressions nouvelles.

Les progrès des Grecs, sous les rapports philosophiques, sont extrêmement faciles à suivre. Eschyle, Sophocle, Euripide, introduisirent successivement et progressivement la morale dans la poésie dramatique. Socrate et Platon s'occupèrent uniquement des préceptes de la vertu. Aristote a fait faire des pas immenses à la science de l'analyse. Mais, à l'époque d'Homère et d'Hésiode, et quelque temps encore après, lorsque Pindare a composé ses odes, dans l'âge le plus remarquable par les chefs-d'oeuvre de la poésie, les idées de morale étoient très-incertaines. Elles autorisoient la vengeance, la colère, tous les mouvemens impétueux de l'ame. Hérodote, qui vivoit presqu'à la même époque, raconte le juste et l'injuste, comme les présages et les oracles; le crime lui paroît de mauvais augure, mais ce n'est jamais par sa conscience qu'il en décide. Anacréon, dans sa poésie voluptueuse, est de plusieurs siècles en arrière du genre de philosophie qu'un tel sujet peut admettre. Le mot de vertu n'a point un sens positif, dans les auteurs grecs d'alors. Pindare donne ce nom à l'art de triompher dans les courses de char aux jeux olympiques; ainsi les succès, les plaisirs, la volonté des dieux, les devoirs de l'homme, tout se confondoit dans ces têtes ardentes; et l'existence sensitive laissoit seule des traces profondes. L'incertitude de la morale, dans ces temps reculés, n'est point une preuve de corruption; elle indique seulement combien les hommes avoient alors peu d'idées philosophiques; tout les détournoit de la méditation, rien ne les y ramenoit. L'esprit de réflexion se

montre rarement dans la poésie des Grecs. On y trouve encore moins de véritable sensibilité.

Tous les hommes, sans doute, ont connu les douleurs de l'ame, et l'on en reconnoît l'énergique peinture dans Homère; mais la puissance d'aimer semble s'être accrue avec les autres progrès de l'esprit humain, et surtout par les mœurs nouvelles qui ont appelé les femmes au partage de la destinée de l'homme. Quelques courtisanes, sans pudeur, des esclaves, que leur sort avilissoit, et des femmes, inconnues au reste du monde, enfermées dans leurs maisons, étrangères aux intérêts de leurs époux, élevées de manière à ne comprendre aucune idée, aucun sentiment, voilà tout ce que les Grecs connoissoient des liens de l'amour. Les fils mêmes respectoient à peine leur mère. Télémaque ordonne à Pénélope de garder le silence; et Pénélope sort, pénétrée d'admiration pour sa sagesse. Les Grecs n'ont jamais exprimé, n'ont jamais connu le premier sentiment de la nature humaine, l'amitié dans l'amour. L'amour, tel qu'ils le peignoient, est une maladie, un sort jetté par les dieux, un genre de délire, qui ne suppose aucune qualité morale dans l'objet aimé. Ce que les Grecs entendoient par l'amitié, existoit entre les hommes; mais ils ne savoient pas, mais leurs mœurs leur interdisoient d'imaginer, qu'on pouvoit rencontrer dans les femmes un être égal par l'esprit, et soumis par l'amour, une compagne de la vie, heureuse de consacrer ses facultés, ses jours, ses sentimens, à compléter une autre existence. La privation absolue d'une telle affection se fait appercevoir non-seulement dans la peinture de l'amour, mais dans tout ce qui tient à la délicatesse du coeur. Téléma-

que, en partant pour chercher Ulysse, dit, qu'il *apprend la mort de son père, son premier fils, en revenant, sans doute, lui élever un tombeau, et faire prendre à sa mère un second époux.* Les Grecs honoroient les morts; les dogmes de leur religion ordonnoient expressément de veiller sur la pompe des funérailles; mais la mélancolie, les regrets sensibles et durables ne font point dans leur nature; c'est dans le cœur des femmes qui habitent les longs intervalles. J'aurai souvent l'occasion de faire remarquer les changemens qui se sont opérés dans la littérature, à l'époque où les femmes ont commencé à faire partie de la vie morale de l'homme.

Après avoir essayé de montrer quelles sont les causes premières des beautés originales de la poésie grecque, et des défauts qu'elle devoit avoir dans l'époque la plus reculée de la civilisation, il me reste à examiner, comment le gouvernement et l'esprit national d'Athènes ont influé sur le rapide développement de tous les genres de littérature. On ne sauroit nier, que la législation d'un peuple ne soit toute-puissante sur ses goûts, sur ses talens, et sur ses habitudes; puisque Lacédémone a existé à côté d'Athènes, dans le même siècle, sous le même climat, avec des dogmes religieux à peu près semblables, et cependant avec des mœurs si différentes.

Toutes les institutions d'Athènes excitoient l'émulation. Les Athéniens n'ont pas toujours été libres. Mais l'esprit d'encouragement n'a jamais cessé d'exercer parmi eux la plus grande force. Aucune nation ne s'est jamais montrée plus sensible à tous les talens distingués. Ce penchant à l'admiration créoit les chefs-d'oeuvre qui la méritent. La Grèce, et dans la Grèce l'Attique, étoit

un petit pays civilisé, au milieu du monde encore barbare. Les Grecs étoient peu nombreux, mais l'univers les regardoit. Ils réuniſſoient le double avantage des petits états et des grands théâtres: l'émulation qui naît de la certitude de ſe faire connoître au milieu des ſiens, et celle que doit produire la poſſibilité d'une gloire ſans bornes. Ce qu'ils diſoient entr'eux retentiſſoit dans le monde. Leur population étoit très-circonſcrite, et l'esclavage de près de la moitié des habitans reſtreignoit encore la claſſe des citoyens. Tout contribuoit à réunir les lumières, à raſſembler les talens dans le cercle de concurrens en petit nombre, qui ſ'excitoient l'un l'autre et ſe meſuroient ſans ceſſe. La démocratie qui appelle tous les hommes diſtingués à toutes les places éminentes, portoit les eſprits à ſ'occuper des évenemens publics. Néanmoins les Athéniens ne ſe renfermoient point dans les intérêts politiques de leur pays. Ils vouloient conſerver leur premier rang de nation éclairée. La haine, le mépris pour les barbares fortifioient en eux le goût des arts et des belles-lettres. Il vaut mieux pour le genre humain que les lumières ſoient généralement répandues. Mais l'émulation de ceux qui les poſſédent eſt plus grande lorsqu'elles ſont concentrées. La vie des hommes célèbres étoit plus glorieuſe chez les anciens, et celle des hommes obſcurs plus heureuſe chez les modernes.

La paſſion dominante du peuple d'Athènes, c'étoit l'amuſement. On l'a vu décréter la peine de mort, contre quiconque propoſeroit de diſtraire, pour le ſervice militaire même, l'argent conſacré aux fêtes publiques. Il n'avoit point, comme les Romains, l'ardeur de conquérir. Il repouſſoit les barbares, pour conſerver ſans mé-

lange ſes goûts et ſes habitudes. Il aimoit la liberté, comme aſſurant à tous les genres de plaiſirs la plus grande indépendance. Mais il n'avoit pas cette haine profonde de la tyrannie qu'une certaine dignité de caractère gravoit dans l'ame des Romains. Les Athéniens ne cherchoient point à établir une forte garantie dans leur législation. Ils vouloient ſeulement alléger tous les jougs, et donner aux chefs de l'état le beſoin continuel de captiver les citoyens et de leur plaire.

Ils applaudiſſoient aux talens avec transport. Ils louoient avec paſſion les grands hommes : leur loi d'exil, leur oſtracisme n'eſt qu'une preuve de la défiance que leur inſpiroit à eux-mêmes leur penchant à l'enthouſiasme. Tout ce qui peut ajouter à l'éclat des noms fameux, tout ce qui peut exciter l'ambition de la gloire, cette nation le prodiguoit. Les auteurs tragiques alloient faire des ſacrifices ſur le tombeau d'Eſchyle, avant d'entrer dans la carrière qu'il avoit ouverte le premier. Pindare, Sophocle, la lyre à la main, paroiſſoient dans les jeux publics, couronnés de lauriers et déſignés par les oracles. L'imprimerie, ſi favorable aux progrès, à la diffuſion des lumières, nuit à l'effet de la poéſie; on l'étudie, on l'analyſe, tandis que les Grecs la chantoient, et n'en recevoient l'impreſſion qu'au milieu des fêtes, de la muſique, et de cette ivreſſe que les hommes réunis éprouvent les uns par les autres.

On peut attribuer quelques uns des caractères de la poéſie des Grecs au genre de ſuccès que ſe propoſoient leurs poètes. Leurs vers devoient être lus dans les ſolemnités publiques. La réflexion, la mélancolie, ces jouiſſances ſolitaires, ne conviennent point à la foule;

le ſang ſ'anime, la vie ſ'exalte parmi les hommes raſſemblés. Il falloit que les poètes ſecondaſſent ce mouvement. La monotonie des hymmes pindariques, cette monotonie ſi fatigante pour nous, ne l'étoit point dans les fêtes grecques; de certains airs, qui ont produit de grands effets ſur les habitans de pays de montagne, ſont compoſés d'un très-petit nombre de notes. Il en étoit peut-être ainſi des idées, que contenoit la poéſie lyrique des Grecs. Les mêmes images, les mêmes ſentimens, et ſur-tout la même harmonie, excitoient toujours les applaudiſſemens de la multitude.

L'approbation du peuple grec, ſ'exprimoit bien plus vivement que les ſuffrages réfléchis des modernes. Une nation qui encourageoit de tant de manières les talens diſtingués, devoit faire naître entr'eux de grandes rivalités; mais ces rivalités ſervoient à l'avancement des arts. La palme la plus glorieuſe excitoit moins de haine, que n'en font naître les témoignages comptés de l'eſtime rigoureuſe qu'on peut obtenir de nos jours. Il étoit permis au génie de ſe nommer, à la vertu de ſ'offrir, et tous les hommes qui ſe croyoient dignes de quelque renommée, pouvoient ſ'annoncer ſans crainte comme les candidats de la gloire. La nation leur ſavoit gré d'être ambitieux de ſon eſtime.

Maintenant la médiocrité toute-puiſſante force les eſprits ſupérieurs à ſe revêtir de ſes couleurs effacées. Il faut ſe gliſſer dans la gloire, il faut dérober aux hommes leur admiration à leur inſçu. Il importe non-ſeulement de raſſurer par ſa modeſtie, mais il faut même affecter de l'indifférence pour les ſuffrages, ſi l'on veut les obtenir. Cette contrainte aigrit quelques eſprits,

étouffe dans les autres les talens auxquels l'effor et l'abandon ſont néceſſaires. L'amour-propre perſiſte; le véritable génie eſt ſouvent découragé. L'envie chez les Grecs exiſtoit quelquefois entre les rivaux; elle a paſſé maintenant chez les ſpectateurs, et par une ſingularité bizarre, la maſſe des hommes eſt jalouſe des efforts que l'on tente pour ajouter à ſes plaiſirs, ou mériter ſon approbation.

CHAPITRE II.

Des Tragédies grecques.

C'EST ſur-tout dans les pièces de théâtre qu'on apperçoit viſiblement quelles ſont les moeurs, la religion, et les loix du pays où elles ont été compoſées et repréſentées avec ſuccès. Il faut, pour être applaudi au théâtre, que l'auteur poſſède, indépendamment des qualités littéraires, un peu de ce qui conſtitue le mérite des actions politiques, la connoiſſance des hommes, de leurs habitudes, et de leurs préjugés.

La douleur et la mort ſont les premiers moyens des ſituations tragiques, et la religion modifie toujours puiſſamment l'action de la douleur, et la terreur de la mort. Voyons donc quels effets les opinions religieuſes des Grecs pouvoient ajouter à leurs tragédies, et quels effets elles leur interdiſoient.

La religion des Grecs étoit ſingulièrement théâtrale; on raconte qu'une tragédie d'Eſchyle, les Euménides, produiſit une fois une impreſſion ſi prodigieuſe, que les femmes enceintes ne purent en ſupporter le ſpectacle; les terreurs de l'enfer, la puiſſance de la ſuperſtition, bien plus que la beauté de la pièce, agiſſoient ainſi ſur les ames. Le poète diſpoſoit en même temps de la foi religieuſe, et des paſſions humaines. Si l'on transportoit le même ſujet, la même tragédie, dans les pays où les croyances ſont différentes, rien ne ſeroit plus différent auſſi que l'impreſſion que l'on en recevrait. Nous

verrons, en examinant la littérature du Nord, quelles ſources d'émotions on peut trouver dans une religion d'un autre caractère; et je montrerai en parlant de la littérature moderne, comment les idées religieuſes du chriſtianisme étant trop abstraites et trop myſtiques pour être repréſentées ſur le théâtre, les auteurs dramatiques ont dû ſ'occuper uniquement d'exciter l'intérêt par l'énergique peinture des paſſions. Je me borne maintenant à ce qui concerne les Grecs. Quelle impreſſion recevoient-ils par le tableau de la mort et de la douleur? et de quelle manière devoient-ils peindre les égaremens des paſſions d'après leur ſyſtême religieux et politique?

Leur religion attribuoit aux dieux une grande puiſſance ſur les remords des coupables. Elle repréſentoit ſous les couleurs les plus effrayantes, les tourmens des criminels. Cette ſituation miſe en ſcène ſous diverſes formes, cauſoit toujours au théâtre un inſurmontable effroi. C'eſt auſſi par ce moyen de terreur que les légiſlateurs exerçoient une grande puiſſance, et que des principes de moralité ſe maintenoient entre les hommes. L'image de la mort produiſoit un effet moins ſombre ſur les Grecs que ſur les modernes. La croyance du paganisme adouciſſoit extrêmement la crainte de la mort. Les anciens revêtiſſoient la vie à venir des images les plus brillantes; ils avoient matérialiſé l'autre monde par des deſcriptions, par des tableaux, par des récits de tous les genres; et l'abîme que la nature a mis entre l'exiſtence et la mort étoit, pour ainſi dire, comblé par leur mythologie. Ces opinions pouvoient avoir leur utilité politique; mais comme l'idée de la mort fait éprouver à l'imagination des modernes une impreſſion plus forte et

plus ſenſible, elle eſt parmi nous d'un plus grand effet tragique.

Les Grecs étoient beaucoup moins ſuſceptibles de malheur qu'aucun autre peuple de l'antiquité: on trouve parmi eux moins d'exemples de ſuicide que chez les Romains; leurs inſtitutions politiques, leur eſprit national, les diſpoſoient davantage au plaiſir comme au bonheur. En général, il faut attribuer, chez les anciens, l'allégement d'une certaine intenſité de douleur, aux ſuperſtitions du paganiſme. Les ſonges, les preſſentimens, les oracles, tout ce qui jette dans la vie de l'extraordinaire, de l'inattendu, ne permet pas de croire au malheur irrévocable. Les ſituations les plus funeſtes ne paroiſſent jamais ſans reſſources; on ſe flatte toujours d'un prodige. Le calcul des probabilités morales peut ſouvent préſenter un réſultat inflexible, tandis que lorsqu'on croit au ſurnaturel, l'impoſſible n'exiſte pas; ainſi l'eſpoir n'eſt jamais totalement détruit. Ce découragement profond dans lequel tombe l'infortuné, cet abattement ſi douloureuſement exprimé par Shakespear, les Grecs ne pouvoient le peindre, ils ne l'éprouvoient pas. Les hommes célébres étoient expoſés à la perſécution; mais jamais à l'iſolement ni à l'oubli. Les grandes infortunes étonnoient encore l'eſpece humaine; on leur ſuppoſoit une cauſe miraculeuſe; on les entouroit de rêves mythologiques. La vie étoit ſoutenue de toutes parts.

La religion des Grecs n'étant pour nous que de la poéſie, jamais leurs tragédies ne nous feront éprouver une émotion égale à celle qu'ils reſſentoient en les écoutant. Les auteurs grecs comptoient ſur un certain nombre d'effets tragiques qui tenoient à la crédulité de leurs

ſpectateurs, et ils pouvoient ſuppléer par les terreurs religieuſes à quelques émotions naturelles.

Tout, chez les Grecs, a le charme et l'avantage de la jeuneſſe; la douleur elle-même, ſi l'on peut le dire, y eſt encore dans ſa nouveauté, conſervant l'eſpérance, et rencontrant toujours la pitié. Les ſpectateurs étoient ſi facilement émus, prenoient un ſi vif intérêt à la ſuffrance, que cette certitude mettoit le poète en confiance avec ſes auditeurs; il ne redoutoit pas ce qu'on peut craindre de nos jours, jusques dans les fictions mêmes, de fatiguer par la plainte, comme ſi l'infortune, même dans les tableaux d'imagination, étoit encore en préſence de l'égoïsme.

Le malheur chez les Grecs ſe montroit auguſte; il offroit aux peintres de nobles attitudes, aux poètes des images impoſantes; il donnoit aux idées religieuſes une ſolemnité nouvelle, mais l'attendriſſement que cauſent les tragédies modernes eſt mille fois plus profond. Ce qu'on repréſente de nos jours, ce n'eſt plus ſeulement la douleur offrant aux regards un majeſtueux ſpectacle, c'eſt la douleur dans ſes impreſſions ſolitaires, ſans appui comme ſans eſpoir; c'eſt la douleur telle que la nature et la ſociété *l'ont faite.*

Les Grecs n'exigeoient point comme nous le jeu des ſituations, le contraſte des caractères; leurs tragiques ne faiſoient point reſſortir les beautés par l'oppoſition des ombres. Leur art dramatique reſſembloit à leur peinture, où les plus vives couleurs, où tous les objets ſont placés ſur le même plan, ſans que les loix de la perſpective y ſoient obſervées.

Les tragiques grecs, fondant la plupart de leurs

pièces ſur l'action continuelle de la volonté des dieux, étoient diſpenſés d'un certain genre de vraiſemblance, qui eſt la gradation des événemens naturels; ils produiſoient de grands effets, ſans les avoir amenés par des nuances progreſſives; l'eſprit étant toujours préparé à la crainte par la religion, à l'extraordinaire par la foi, les Grecs n'étoient point astreints aux plus grandes difficultés de l'art dramatique; ils ne deſſinoient point les caractères avec cette vérité philoſophique, exigée dans les temps modernes. Le contraſte des vices et des vertus, les combats intérieurs, le mêlange et l'oppoſition des ſentimens qu'il faut peindre pour intéreſſer le coeur humain, étoient à peine indiqués. Il ſuffiſoit aux Grecs d'un oracle des dieux pour tout expliquer.

Oreſte tuoit ſa mère; Electre l'y encourageoit ſans un moment d'incertitude ni de regrets; les remords d'Oreſte après la mort de Clitemneſtre ne ſont point préparés par les combats qu'il devoit éprouver avant de la tuer; l'oracle d'Apollon avoit commandé le meurtre; alors qu'il eſt commis, les Euménides ſe ſaiſiſſent du coupable; à peine apperçoit-on les ſentimens de l'homme, à travers ſes actions. C'eſt dans les choeurs que ſont releguées les réflexions, les incertitudes, les délibérations et les craintes; les héros agiſſent toujours par l'ordre des dieux.

Racine, en imitant les Grecs dans quelques-unes de ſes pièces, explique par des raiſons tirées des paſſions humaines, les forfaits commandés par les dieux, il place un développement moral à côté de la puiſſance du fatalisme; dans un pays où l'on ne croit point à la religion des païens, un tel développement eſt néceſſaire; mais

chez les Grecs, l'effet tragique étoit d'autant plus terrible, qu'il avoit pour fondement une cauſe ſurnaturelle. La foi que les Grecs avoient à de telles cauſes, donnoit néceſſairement moins d'indépéndance et de variété aux affections de l'ame.

Il exiſtoit un dogme religieux pour décider de chaque ſentiment, comme une divinité pour perſonnifier chaque arbre, chaque fontaine. On ne pouvoit refuſer la pitié à qui ſe préſentoit avec une branche d'olivier, ornée de bandelettes, ou tenoit embraſſé l'autel des dieux. Tel eſt le ſujet unique de la tragédie des Suppliantes; de ſemblables croyances donnent une élégance poétique à toutes les actions de la vie; mais elles banniſſent habituellement ce qu'il y a d'irrégulier, d'imprévu, d'irréſiſtible dans les mouvemens du coeur.

L'amour eſt chez les Grecs, comme toutes les autres paſſions violentes, un ſimple effet de la fatalité. Dans les tragédies, comme dans les poëmes, on eſt ſans ceſſe frappé de ce qui manquoit aux affections du coeur, lorsque les femmes n'étoient point appellées à ſentir ni à juger. Alceſte donne ſa vie pour Admète; mais avant de ſ'y réſoudre, que ne lui fait pas dire Euripide pour engager le père d'Admète à ſe dévouer à ſa place? Les Grecs peignoient une action généreuſe; mais ils ne ſavoient pas quelles jouiſſances on peut trouver à braver la mort pour ce qu'on aime, quelle jalouſie on peut attacher à n'avoir point de rivaux dans ce ſacrifice paſſionné. On dit, avec raiſon, qu'on ne pourroit pas mettre ſur le théâtre français la plupart des pièces grecques, exactement traduites: ce ne ſont point quelques négligences de l'art qui empêcheroient d'applaudir à tant de beautés

originales; mais on auroit de la peine à ſupporter maintenant, un certain manque de délicateſſe dans les expreſſions ſenſibles. En étudiant les deux Phèdres, il eſt ſurtout facile de ſe convaincre de cette vérité.

Racine a risqué ſur le théâtre français un amour dans le genre grec; un amour qu'il faut attribuer à la vengeance des dieux. Mais combien on voit néanmoins dans le même ſujet la différence des ſiècles et des moeurs! Euripide auroit pu faire dire à Phèdre:

Ce n'eſt plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'eſt Vénus toute entière à ſa proie attachée.

Mais jamais un Grec n'auroit trouvée ce vers:

Ils ne ſe verront plus; —
Ils s'aimeront toujours.

Les tragédies grecques ſont donc, je le crois, très-inférieures à nos tragédies modernes, parce que le talent dramatique ne ſe compoſe pas ſeulement de l'art de la poéſie, mais conſiſte auſſi dans la profonde connoiſſance des paſſions; et ſous ce rapport la tragédie a dû ſuivre les progrès de l'eſprit humain.

Les Grecs n'en ſont pas moins admirables dans cette carrière comme dans toutes les autres, quand on compare leurs ſuccès à l'époque du monde dans laquelle ils ont vécu. Ils ont transporté ſur leur théâtre tout ce qu'il y avoit de beau dans l'imagination des poètes, dans les caractères antiques, dans le culte du paganisme; et le ſiècle de Périclès étant beaucoup plus avancé en philoſophie que le ſiècle d'Homère, les pièces de théâtre ont auſſi dans ce genre acquis plus de profondeur.

On peut remarquer un perfectionnement ſenſible dans les trois tragiques Eſchyle, Sophocle et Euripide; il y a même trop de diſtance entre Eſchyle et les deux autres, pour expliquer ſeulement cette ſupériorité par la marche naturelle de l'esprit dans un ſi court eſpace de temps: mais Eſchyle n'avoit vu que la prospérité d'Athènes: Sophocle et Euripide ont été témoins de ſes revers; leur génie dramatique ſ'en eſt accru: le malheur a auſſi ſa fécondité.

Eſchyle ne preſente aucun réſultat moral: il n'unit presque jamais par des réflexions la douleur phyſique (1) à la douleur de l'ame. Un cri de ſouffrance, une plainte ſans développement, ſans ſouvenir, ſans prévoyance, exprime les impreſſions du moment, montre quel étoit l'état de l'ame avant que la réflexion eût placé au-dedans de nous-mêmes un témoin de nos mouvemens intérieurs.

Sophocle met ſouvent des maximes philoſophiques dans les paroles des choeurs. Euripide prodigue ces maximes dans les diſcours de ſes perſonnages, ſans qu'elles ſoient toujours parfaitement liées à la ſituation et au caractère. On voit dans ces trois auteurs et leur talent perſonnel, et le développement de leur ſiècle; mais aucun d'eux n'atteint à la peinture déchirante et mélancolique que les tragiques anglais, que les écrivains modernes nous ont donnée de la douleur; aucun d'eux ne préſente une philoſophie ſenſible, auſſi profondément analogue aux ſouffrances de l'ame. Le genre humain, en vieilliſſant, devient moins acceſſible à la pitié; il a donc

(1) *Voyez* Prométhée.

fallu creuſer plus avant pour retrouver la ſource de l'émotion; et le malheur iſolé a eu beſoin de recourir à une force intérieure plus agiſſante.

Les récompenſes ſans nombre qu'on accordoit au génie dramatique parmi les Grecs, encourageoient ſous beaucoup de rapports les progrès de l'art; mais les délices mêmes de la louange nuiſoient, à quelques égards, au talent tragique. Le poète étoit trop ſatisfait, trop exalté, pour donner au malheur une expreſſion profondément mélancolique. Dans les tragédies modernes, on apperçoit presque toujours, par le caractère du ſtyle, que l'auteur lui-même a éprouvé quelques-unes des douleurs qu'il repréſente.

Le goût des Grecs, dans les tragédies, eſt ſouvent remarquable par ſa pureté. Comme ils étoient les premiers, comme ils ne pouvoient être imitateurs, ils ont dû commencer par les défauts de la ſimplicité, plutôt que par ceux de la recherche. Toutes les littératures modernes ont eſſayé d'abord de faire mieux, ou du moins autrement que les anciens. Les Grecs ayant la nature ſeule pour modèle, ont eu quelquefois de la groſſièreté, mais jamais d'affectation. Aucun de leurs efforts n'étoit perdu; ils étoient dans la véritable route.

On peut quelquefois reprocher aux tragiques grecs la longueur des récits et des diſcours qu'ils mettoient ſur la ſcène; mais les ſpectateurs n'avoient pas encore appris à s'ennuyer; et les auteurs ne reſſerrent leurs moyens d'effet, que lorsqu'ils redoutent la prompte laſſitude des ſpectateurs. L'esprit philoſophique rend plus ſévère ſur l'emploi du temps; et loin que les peuples à imagination exigent de la rapidité dans les tableaux qu'on leur pré-

ſente, ils ſe plaiſent dans les détails, et ſe fatigueroient bien plutôt des abrégés.

Les Grecs ſont auſſi, relativement à nous, beaucoup de fautes dans leur manière de parler des femmes. Ils faiſoient repréſenter leurs rôles dans les tragédies par des hommes, et ne concevoient pas le charme que les modernes attachent à l'idée d'une femme. A l'exception de ce petit nombre de critiques, les Grecs ont dans leurs tragédies un goût parfait, une régularité remarquable. Ce peuple, ſi orageux dans ſes diſcuſſions politiques, avoit un eſprit ſage et modéré dans tous les arts (excepté dans la comédie.) C'eſt à leur religion qu'il faut ſurtout attribuer leur fixité dans les principes du genre noble et ſimple.

Le peuple d' Athènes n'exigeoit point qu'on mêlât, comme en Angleterre, les ſcènes grotesques de la vie commune aux ſituations héroïques. On repréſentoit les tragédies grecques dans les fêtes conſacrées aux dieux; elles étoient presque toutes fondées ſur des dogmes religieux. Un reſpect pieux écartoit de ces chefs-d'oeuvre, comme d'un temple, tout rôle ignoble ou toute image groſſière. Les héros que peignoient les auteurs dramatiques, n'avoient point cette grandeur ſoutenue que leur a donnée Racine; mais ce n'étoit point à une condescendance populaire qu'il faut attribuer cette différence; tous les poètes ont peint ainſi les caractères, avant que de certaines habitudes monarchiques et chevaleresques nous euſſent donné l'idée d'une nature de convention.

La plupart des perſonnages mis en action dans les pièces grecques, ſont tirés de l'Iliade ou de l'hiſtoire héroïque de la même époque. L'idée forte qu'Homère

avoit donnée de ſes héros, a beaucoup ſervi les auteurs tragiques. Les ſeuls noms d'Ajax, d'Achille, d'Agamemnon, produiſoient d'abord une émotion de ſouvenir. Leur deſtinée étoit pour les Grecs un ſujet national; le poète dramatique, en les repréſentant, n'avoit qu'à développer les idées reçues: il n'étoit point obligé de créer à la fois le caractère et la ſituation; le reſpect et l'intérêt exiſtoient d'avance en faveur des hommes qu'il vouloit peindre. Les modernes eux-mêmes ont profité de l'auguſte célébrité des perſonnages tragiques de l'antiquité. Nos ſituations tragiques les plus belles et les plus ſimples ſont tirées du grec. Ce n'eſt pas que les Grecs ſoient ſupérieurs aux modernes, c'eſt qu'ils ont peint les premiers ces affections dominantes, dont les principaux traits doivent toujours reſter les mêmes.

Tous les ſentimens d'amour maternel ont une analogie quelconque avec la douleur de Clytemneſtre. Le dévoûment filial doit rappeller Antigone. Enfin il exiſte dans la nature morale, comme dans la lumière du ſoleil, un certain nombre de rayons qui produiſent des couleurs tranchantes ou diſtinctes: vous variez ces couleurs par leur mélange, mais vous n'en pouvez créer une entièrement nouvelle.

Les trois tragiques grecs ont tous traité les mêmes ſujets; ils n'en ont point inventé de nouveaux; les ſpectateurs n'en avoient nullement le deſir; les auteurs n'y ſongeoient pas, et ils n'y auroient peut-être pas réuſſi. Les conceptions heureuſes d'événemens extraordinaires ſont beaucoup plus l'ouvrage des traditions que des poètes. La chaîne des raiſonnemens conduit à des découvertes en philoſophie; mais la première idée

de l'invention des faits poétiques eſt presque toujours l'effet du hasard. L'hiſtoire, les moeurs, les contes populaires même aident l'imagination des écrivains. Sophocle n'eut point trouvé dans ſa tête le ſujet de Tancrède, ne Voltaire celui d'Oedipe. On ne découvre point de nouvelles fables merveilleuſes, lorsque la crédulité du vulgaire ne ſ'y prête plus. On le voudroit en vain; l'eſprit ſ'y refuſeroit toujours.

L'importance donnée aux choeurs, qui ſont cenſés représenter le peuple, eſt presque la ſeule trace de l'eſprit républicain qu'on puiſſe remarquer dans les tragédies grecques. Les comédies rappellent ſouvent l'état politique de la nation; mais, dans les tragédies, on peignoit ſans ceſſe les malheurs des rois, (1) on intéreſſoit à leur ſort. L'illuſion de la royauté ſubſiſtoit chez les Athéniens, quoiqu'ils aimaſſent leur gouvernement républicain. Cet enthouſiaſme de liberté qui caractériſe les Romains, il ne paroît pas que les Grecs l'éprouvaſſent avec la même énergie: ils avoient eu beaucoup moins d'efforts à faire pour conquérir leur liberté; ils n'avoient point expulſé du trône, comme les Romains, une race de rois cruels, propre à leur inſpirer l'horreur de tout

(1) Barthelemy, dans ſon célèbre Voyage du jeune Anacharſis, dit que c'étoit pour fortifier l'esprit républicain que les Athéniens faiſoient repréſenter les revers des rois ſur leur théâtre. Je ne crois point que rappeller ſans ceſſe les infortunes des rois, fût un moyen d'anéantir l'amour de la royauté. Les grands déſaſtres ſont dramatiques; ils ébranlent fortement l'imagination: or ce n'eſt pas ainſi qu'on détruit un préjugé, quel qu'il ſoit.

ce qui pouvoit en rappeller le ſouvenir. L'amour de la liberté étoit pour les Grecs une habitude, une manière d'être, et non une paſſion dominante dont ils euſſent beſoin de retrouver par tout l'expreſſion.

Les Athéniens aimoient leurs inſtitutions et leur pays; mais ce n'étoit pas, comme les Romains, par un ſentiment excluſif: ils acceptoient les plaiſirs nouveaux, de quelque part qu'ils leur fuſſent offerts. On ne trouve dans leurs tragédies qu'un trait caractéristique de la démocratie; ce ſont les réflexions que les principaux perſonnages, que les choeurs répètent ſans ceſſe, ſur la rapidité des revers de la deſtinée et ſur l'inconſtance de la fortune. Les révolutions ſubites et fréquentes du gouvernement populaire, ramènent ſouvent à ce genre d'obſervations philoſophiques. Racine n'a point imité les Grecs à cet égard. Sous l'empire d'un monarque tel que Louis XIV, ſa volonté devoit remplacer le ſort, et l'on n'oſoit lui ſuppoſer des caprices; mais dans un pays où le peuple domine, ce qui frappe le plus les eſprits, ce ſont les bouleverſemens qui s'opèrent dans les deſtinées, c'eſt la chûte rapide et terrible, du faîte de la grandeur dans l'abîme de l'adverſité.

Les auteurs tragiques cherchent toujours à ranimer les impreſſions que la nation qui les écoute a ſouvent éprouvées. En effet, les ſouvenirs ſont toujours de quelque choſe dans l'attendriſſement; et loin qu'il ſoit néceſſaire, dans les ſentimens comme dans les penſées, de captiver l'attention par des rapports nouveaux quand on veut faire couler des larmes, c'eſt le paſſé qu'il faut rappeller.

CHAPITRE III.

De la Comédie grecque.

Les tragédies (si l'on en excepte quelques chefs-d'oeuvre) exigent moins de connoissance du coeur humain que les comédies, et l'imagination suffit pour peindre ce qui s'offre naturellement aux regards, l'expression de la douleur. Les caractères tragiques doivent avoir entr'eux une certaine ressemblance qui exclut la finesse des observations; et les modèles de l'histoire héroïque tracent d'avance la route qu'il faut suivre. Mais cette délicatesse de goût, cette philosophie supérieure, que Molière a montrée dans ses comédies, il faut des siècles pour y amener l'esprit humain; et quand un génie égal à celui de Molière eût vécu dans Athènes, il n'auroit pu deviner la bonne comédie.

On se demande cependant avec étonnement, en lisant les comédies d'Aristophane, comment il se peut qu'on ait applaudi de semblables pièces dans le siècle de Périclès, comment il se peut que les Grecs aient montré tant de goût dans les beaux arts, et une grossièreté si rebutante dans les plaisanteries. C'est qu'ils avoient le bon goût qui appartient à l'imagination, et non celui qui naît de la moralité des sentimens. Les belles formes en tout genre plaisoient à leurs yeux; mais leur ame n'étoit point avertie par une scrupuleuse délicatesse des égards qu'on doit ménager. Ils éprouvoient beaucoup plus d'enthousiasme que de respect pour les grands caractères.

Le malheur, la puiſſance, la religion, le génie, tout ce qui frappoit l'imagination des Athéniens excitoit en eux une ſorte de fanatiſme; mais cette impreſſion ſe détruiſoit avec la même facilité, dès qu'on en ſubſtituoit une autre également vive. Les effets graduels et nuancés ne conviennent guère aux moeurs démocratiques; et comme c'étoit toujours du peuple qu'il falloit ſe faire entendre et ſe faire applaudir, on ſe livroit pour l'amuſer aux contraſtes ſaillans qui frappent aiſément tous les hommes.

La tragédie ſe reſſentoit moins de ce deſir de plaire à la multitude; elle faiſoit partie, comme je l'ai déjà dit, d'une fête religieuſe. D'ailleurs ce ne ſont ni les goûts ni les lumières du peuple, qu'il faut conſulter pour l'attendrir; l'émotion de la pitié parvient à tous les coeurs par la même route. C'eſt à l'homme que vous vous adreſſez dans la tragédie; mais c'eſt une telle époque, c'eſt un tel peuple, ce ſont de telles moeurs, qu'il faut connoître pour obtenir dans la comédie un ſuccès populaire: les pleurs ſont priſes dans la nature, et la plaiſanterie dans les habitudes.

Les principes de la moralité ſervent communément de règles de goût aux dernières claſſes de la ſociété, et ces principes ſuffiſent ſouvent pour les éclairer, même en littérature. Le peuple athénien n'avoit point cette moralité délicate qui peut ſuppléer au tact le plus fin de l'eſprit; il ſe livroit aux ſuperſtitions religieuſes: mais il n'avoit point d'idées fixes ſur la vertu, et ne reconnoiſſoit aucun principe, aucune borne, aucune pudeur, dans les objets de ſes amuſemens.

L'excluſion des femmes empêchoit auſſi que les Grecs ne ſe perfectionnaſſent dans la comédie. Les auteurs

n'ayant aucun motif pour rien ménager, rien voiler, rien sous-entendre, la grace et la fineſſe devoient néceſſairement manquer à leur gaîté. Ces masques, ces porte-voix, toutes ces bizarres coutumes du théâtre des anciens diſpoſoient l'eſprit, comme les caricatures dans le deſſin, à l'invention groteſque, et non à l'étude de la nature. Ariſtophane faiſiſſoit quelques plaiſanteries populaires; il préſentoit quelques contraſtes d'une invention commune et d'une expreſſion groſſière; mais ce n'eſt jamais par la peinture des caractères, ni par la vérité des ſituations, que les ridicules des hommes et les travers de la ſociété reſſortent dans ſes pièces.

La plupart des comédies d'Ariſtophane étoient relatives aux événemens de ſon temps. On n'avoit point encore imaginé de ſoutenir la curioſité par une intrigue romaneſque; l'intérêt des aventures particulières dépend abſolument du rôle que jouent les femmes dans un pays. L'art comique, tel qu'il étoit du temps des Grecs, ne pouvoit ſe paſſer d'alluſions: on n'avoit pas aſſez approfondi le coeur humain dans ſes paſſions ſecrètes, pour intéreſſer ſeulement en les peignant; mais il étoit très-aiſé de plaire au peuple, en tournant ſes chefs en deriſion.

La comédie de circonſtance réuſſit ſi facilement, qu'elle ne peut obtenir aucune réputation durable. Ces portraits des hommes vivans, ces épigrammes ſur les faits contemporains, ſont des plaiſanteries de famille et des ſuccès d'un jour, qui doivent ennuyer les nations et les ſiècles; le mérite de tels ouvrages peut diſparoître même d'une année à l'autre. Si votre mémoire vous manque, votre eſprit ne vous ſuffit pas pour comprendre la gaîté de ces écrits; et ſ'il faut réfléchir à une plaiſan-

terie pour en découvrir le ſens, tout ſon effet eſt manqué.

Le ſpectateur entre tout-à-fait dans l'illuſion de la tragédie; il s'intéreſſe aſſez au héros de la pièce, pour comprendre des moeurs étrangères, pour ſe transporter dans des pays entièrement nouveaux. L'émotion fait tout adopter et tout concevoir; mais à la comédie, l'imagination du ſpectateur eſt tranquille; elle ne prête point ſon ſecours à l'auteur: l'impreſſion de la gaîté eſt tellement légère et ſpontanée, que le plus foible effort, que la plus foible diſtraction pourroit en détourner.

Ariſtophane n'a compoſé que des pièces de circonſtance, parce que les Grecs étoient extrêmement loin de la profondeur philoſophique, qui permet de concevoir une comédie de caractère, une comédie qui intéreſſe l'homme de tous les pays et de tous les temps. Les comédies de Ménandre et les caractères de Théophraſte ont fait faire des progrès, l'un dans la décence théâtrale, l'autre dans l'obſervation du coeur humain, parce que ces deux écrivains avoient ſur Ariſtophane l'avantage d'un ſiècle de plus; mais en général les auteurs ſe laiſſent aiſément ſéduire dans les démocraties, par l'irréſiſtible attrait des applaudiſſemens populaires. C'eſt un écueil pour les pièces de théâtre des peuples libres, que les ſuccès qu'on obtient, en mettant en ſcène des allusions aux affaires publiques. Je ne ſais ſi de telles comédies ſont un ſigne de liberté; mais elles ſont néceſſairement la perte de l'art dramatique.

Le peuple d'Athènes, comme je l'ai déjà dit, étoit extrêmement ſuſceptible d'enthouſiaſme; mais il n'en aimoit pas moins la ſatyre qui inſultoit aux hommes ſu-

périeurs. Les comédies d'Athènes ſervoient, comme les journaux de France, au nivellement démocratique, avec cette différence, que la repréſentation d'une comédie, remplie de perſonnalités contre un homme vivant, eſt un genre d'attaque, à laquelle de nos jours aucun nom conſidéré ne pourroit réſiſter. Nous nous livrons trop peu à l'admiration, pour n'avoir pas tout à craindre de la calomnie; les amis, en France, abandonnent trop facilement, pour qu'il ne ſoit pas néceſſaire de mettre une borne à la violence des ennemis. A Athènes on pouvoit ſe faire connoître, et ſe juſtifier ſur la place publique au milieu de la nation entière; mais, dans nos aſſociations nombreuſes, on ne pourroit oppoſer que la lumière lente des écrits au ridicule animé du théâtre. Aucune réputation, aucune autorité politique ne ſauroit ſoutenir cette lutte inégale.

La république d'Athènes elle-même a dû ſon aſſervilſement à cet abus du genre comique, à ce goût déſordonné pour les plaiſanteries, qu'excitoit chaque jour le beſoin de s'amuſer. La comédie des Nuées prépara les eſprits à l'accuſation de Socrate. Démoſthène, dans le ſiècle ſuivant, ne put arracher les Athéniens à leurs ſpectacles, à leurs occupations frivoles, pour les occuper de Philippe. Ce qu'on avoit toujours craint pour la république, c'étoit le trop grand aſcendant que pourroit prendre ſur elle un de ſes grands hommes, ce qui la fit périr, ce fut ſon indifférence pour tous.

Après avoir ſacrifié leur gloire pour conſerver leurs amuſemens, les Athéniens ſe virent enlever juſqu'à leur indépendance, et avec elle les plaiſirs mêmes qu'ils avoient préférés à la défenſe de leur liberté.

CHAPITRE IV.

De la Philoſophie et de l'Eloquence des Grecs.

LA philoſophie et l'éloquence étoient ſouvent réunies chez les Athéniens. Les ſyſtêmes métaphyſiques et politiques de Platon ont bien moins contribué à ſa gloire, que la beauté de ſon langage et la nobleſſe de ſon ſtyle. Les philoſophes grecs ſont, pour la plupart, des orateurs éloquens ſur des idées abſtraites. Je dois cependant conſidérer d'abord la philoſophie des Grecs ſéparément de leur éloquence: mon but eſt d'obſerver les progrès de l'eſprit humain, et la philoſophie peut ſeule les indiquer avec certitude.

L'éloquence, ſoit par ſes rapports avec la poéſie, ſoit par l'intérêt des diſcuſſions politiques dans un pays libre, avoit atteint chez les Grecs un grade de perfection, qui ſert encore de modèle; mais la philoſophie des Grecs me paroît fort au-deſſous de celle de leurs imitateurs, les Romains; et la philoſophie moderne a, ſur celle des Grecs, la ſupériorité, que doivent aſſurer à la penſée de l'homme deux mille ans de méditation de plus.

Les Grecs ſe ſont perfectionnés eux-mêmes, d'une manière très-remarquable, pendant le cours de trois ſiècles. Dans le dernier, celui d'Alexandre, Ménandre, Théophraſte, Euclide, Ariſtote, marquent ſenſiblement les pas faits dans divers genres. L'une des principales cauſes finales des grands événemens qui nous ſont connus, c'eſt la civiliſation du monde. Je développerai

ailleurs cette aſſertion; ce qu'il m'importe d'obſerver maintenant, c'eſt combien les Grecs étoient propres à répandre les lumières; combien ils excitoient aux travaux néceſſaires pour les acquérir. Les philoſophes inſtituoient des ſectes, moyen auſſi utile alors qu'il ſeroit nuiſible maintenant. Ils environnoient la recherche de la vérité de tout ce qui pouvoit frapper l'imagination; ces promenades où de jeunes diſciples ſe réuniſſoient autour de leur maître, pour écouter de nobles penſées en préſence d'un beau ciel; cette langue harmonieuſe qui exaltoit l'ame par les ſens avant même que les idées euſſent agi ſur elle; le myſtère qu'on apportoit à Eleuſis dans la découverte, dans la communication de certains principes de morale, toutes ces choſes ajoutoient à l'effet des leçons des philoſophes. A l'aide du merveilleux mythologique, on faiſoit adopter des vérités à l'univers dans ſon enfance. L'on enflammoit de mille manières le goût de l'étude; et les éloges flatteurs qu'obtenoient les diſciples de la philoſophie, en augmentoient encore le nombre.

Ce qui contribue à nous donner une idée prodigieuſe des anciens, ce ſont les grands effets produits par leurs ouvrages; ce n'eſt pas néanmoins d'après cette règle qu'il faut les juger. Le petit nombre d'hommes éclairés qu'offroit la Grèce à l'admiration du reſte du monde, la difficulté des voyages, l'ignorance où l'on étoit de la plupart des faits recueillis par les écrivains, la rareté de leurs manuſcrits, tout contribuoit à inſpirer la plus vive curioſité pour les ouvrages célèbres. Les témoignages multipliés de cet intérêt général excitoient les philoſophes à franchir les grandes difficultés que préſen-

toit l'étude, avant que la méthode et la généralisation en eussent abrégé la route. La gloire moderne n'eût pas suffi pour récompenser de tels efforts; il ne falloit pas moins que la gloire antique, pour donner la force de soulever de si grands obstacles. Les anciens philosophes ont obtenu, dans leur temps, une réputation beaucoup plus éclatante que celle des modernes; mais il n'est pas moins vrai que les modernes, dans la métaphysique, la morale et les sciences, sont infiniment supérieurs aux anciens.

Les philosophes de l'antiquité ont combattu quelques erreurs; mais ils en ont adopté un grand nombre. Lors que les croyances les plus absurdes sont établies généralement, les écrivains qui en appellent aux lumières de la raison, ne peuvent jamais se dégager entièrement des préjugés qui les environnent. Quelquefois ils mettent une erreur à la place de celle qu'ils combattent; d'autres fois ils conservent une superstition qui leur est propre, en attaquant les dogmes reçus. Les paroles fortuites paroissoient redoutables à Pythagore. Socrate et Platon croyoient aux démons familiers. Cicéron a craint les présages tirés des songes. Dès qu'un revers, une peine quelconque s'appesantit sur l'ame, il est impossible qu'elle repousse absolument toutes les superstitions de son siècle: l'appui qu'on trouve en soi ne suffit pas; on ne se croit protégé que par ce qui est au-dehors de nous. En s'étudiant soi-même, l'on verra que, dans toutes les douleurs de la vie, on est porté à croire les autres plus que ses propres réflexions, à chercher les motifs de ses craintes et de ses espérances ailleurs que dans sa raison. Un génie supérieur, quel qu'il soit, ne peut s'affranchir à lui seul

de ce beſoin du ſurnaturel, inhérent à l'homme: il faut que la nation faſſe corps avec le philoſophe contre de certaines erreurs, pour qu'il ſoit poſſible à ce philoſophe de les attaquer toutes.

Les Grecs ſe ſont livrés avec folie à la recherche des différens ſyſtêmes du monde. Moins ils étoient avancés dans la carrière des ſciences, moins ils reconnoiſſoient les bornes de l'eſprit humain. Les philoſophes ſe plaiſoient ſur-tout dans l'inconnu et l'inexplicable. Pythagore diſoit qu'*il n'y avoit de réel que ce qui étoit ſpirituel; que le matériel n'exiſtoit pas.* Platon, cet écrivain ſi brillant d'imagination, revient ſans ceſſe à une métaphyſique bizarre du monde, de l'homme et de l'amour, où les loix phyſiques de l'univers et la vérité des ſentimens ne ſont jamais obſervées. La métaphyſique qui n'a ni les faits pour baſe, ni la méthode pour guide, eſt ce qu'on peut étudier de plus fatigant; et je crois impoſſible de ne pas le ſentir, en liſant les écrits philoſophiques des Grecs, quel que ſoit le charme de leur langage.

Les anciens ſont plus forts en morale qu'en métaphyſique; l'étude des ſciences exactes eſt néceſſaire pour rectifier la métaphyſique, tandis que la nature a placé dans le coeur de l'homme tout ce qui peut le conduire à la vertu. Cependant rien n'eſt moins arrêté, rien n'a moins d'enſemble que le code de morale des anciens. Pythagore paroît attacher la même importance à des proverbes, à des conſeils de prudence et d'habileté, qu'aux préceptes de la vertu. Pluſieurs des philoſophes grecs confondent de même les rangs dans la morale; ils placent l'amour de l'étude ſur la même ligne que l'accompliſſement des premiers devoirs. L'enthouſiasme

pour les facultés de l'esprit l'emporte en eux sur tout autre genre d'estime : ils excitent l'homme à se faire admirer ; mais ils ne portent point un regard inquiet ou pénétrant dans les peines intérieures de l'ame.

Je ne crois pas que le mot de bonheur soit une fois prononcé dans les écrits des Grecs, selon l'acception moderne. Ils ne mettoient pas une grande importance aux vertus particulières. La politique étoit chez eux une branche de la morale ; ils méditoient sur l'homme en société ; ils ne le jugeoient presque jamais que dans ses rapports avec ses concitoyens ; et comme les états libres étoient composés en général d'une population fort peu nombreuse, que les femmes n'étoient de rien dans la vie, (1) toute l'existence de l'homme consistoit dans les relations sociales : c'étoit au perfectionnement de cette existence politique que les études des philosophes s'attachoient exclusivement. Platon, dans sa République, propose comme un moyen d'accroître le bonheur de la race humaine, la destruction de l'amour conjugal et paternel, par la communauté des femmes et des enfans. Le gouvernement monarchique et l'étendue des empires modernes ont détaché la plupart des hommes de l'intérêt des affaires publiques : ils se sont concentrés dans leurs familles, et le bonheur n'y a pas perdu ; mais tout excitoit les anciens à suivre la carrière politique, et leur morale avoit pour premier objet de les y encourager. Ce qu'il y a de vraiment beau dans leur doctrine n'est point contraire à cette assertion. S'il est utile, dans

(1) On ne trouve pas le mot de *femme* une seule fois dans les caractères de Théophraste.

toutes les ſituations, d'exercer un grand empire ſur ſoi-même, c'eſt ſurtout aux hommes d'état que cette puiſſance eſt néceſſaire.

Combien cette morale, qui conſiſte toute entière dans le calme, la force d'ame et l'enthouſiasme de la ſageſſe, eſt admirablement peinte dans l'apologie de Socrate et dans le Phédon! Si l'on pouvoit faire entrer dans ſon ame cet ordre d'idées, il ſemble que l'on ſeroit invinciblement armé contre les hommes. Les anciens prenoient ſouvent leur point d'appui dans des erreurs, ſouvent dans des idées factices; mais enfin ils ſe ſacrifioient eux-mêmes à ce qu'ils reconnoiſſoient pour la vertu; et ce qui nous manque aujourd'hui, c'eſt un levier pour ſoulever l'égoïsme: toutes les forces morales de chaque homme ſe trouvent concentrées dans l'intérêt perſonnel.

Les philoſophes grecs étoient en très-petit nombre, et des travaux antérieurs à leur ſiècle ne leur offroient point de ſecours; il falloit qu'ils fuſſent univerſels dans leurs études. Ils ne pouvoient donc aller loin dans aucun genre; il leur manquoit ce qu'on ne peut devoir qu'aux ſciences exactes, la méthode, c'eſt-à-dire l'art de réſumer. Platon n'auroit pu raſſembler dans ſa mémoire ce qu'à l'aide de cette méthode, les jeunes gens retiennent ſans peine aujourd'hui; et les erreurs s'introduiſoient beaucoup plus facilement avant qu'on eût adopté dans le raiſonnement l'enchaînement mathématique.

Socrate lui-même, dans les dialogues de Platon, emprunte, pour combattre les ſophiſtes, quelques-uns de leurs défauts; ce ſont des longueurs, des développemens, qui ne ſeroient pas maintenant tolérés. On doit recourir aux anciens pour le goût ſimple et pur des

beaux arts; on doit admirer leur énergie, leur enthousiasme pour tout ce qui eſt grand, ſentimens jeunes et forts des premiers peuples civiliſés; mais il faut conſidérer tous leurs raiſonnemens en philoſophie, comme l'échafaudage de l'édifice que l'eſprit humain doit élever.

Ariſtote cependant, qui vécut dans le troiſième ſiècle grec, par conſéquent dans le ſiècle ſupérieur pour la penſée aux deux précédens, Ariſtote a mis l'eſprit d'obſervation à la place de l'eſprit de ſyſtême; et cette différence ſuffit pour aſſurer ſa gloire. Ce qu'il écrit en littérature, en phyſique, en métaphyſique, eſt l'analyſe des idées de ſon temps. Hiſtorien du progrès des connoiſſances à cette époque, il les rédige, il les place dans l'ordre dans lequel il les conçoit. C'eſt un homme admirable pour ſon ſiècle; mais c'eſt vouloir forcer les hommes à marcher en arrière, que de chercher dans l'antiquité toutes les vérités philoſophiques; c'eſt porter l'eſprit de découverte ſur le paſſé, tandis que le préſent le réclame. Les anciens, et ſur-tout Ariſtote, ont été presque auſſi forts que les modernes ſur de certaines parties de la politique; mais cette exception à l'invariable loi de la progreſſion, tient uniquement à la liberté républicaine dont les Grecs ont joui, et que les modernes n'ont pas connue.

Ariſtote eſt dans l'ignorance la plus complette ſur toutes les queſtions générales que l'hiſtoire de ſon temps n'a point éclaircies; il ne ſuppoſe pas l'exiſtence du droit naturel pour les eſclaves. Antagoniſte de Platon ſur pluſieurs autres ſujets, il n'imagine pas que l'eſclavage puiſſe être un objet de diſcuſſion; et, dans le même ouvrage, il traite les cauſes des révolutions et les princi-

pes du gouvernement avec une ſupériorité rare, parce que l'exemple des républiques grecques lui avoit fourni la plupart de ſes idées. Si le régime républicain n'avoit pas ceſſé d'exiſter depuis Ariſtote, les modernes lui ſeroient auſſi ſupérieurs dans la connoiſſance de l'art ſocial que dans toute autre étude intellectuelle. Il faut que la penſée ſoit avertie par les événemens; c'eſt ainſi qu'en examinant les travaux de l'eſprit humain, on voit conſtamment les circonſtances ou le temps donner le fil qui ſert de guide au génie. Le penſeur fait tirer des conſéquences d'une idée principale; mais le premier mot de toutes choſes, c'eſt le hazard, et non la réflexion, qui le fait découvrir à l'homme.

Le ſtyle des hiſtoriens grecs eſt remarquable par l'art de narrer avec intérêt et ſimplicité, et par la vivacité de quelques-uns de leurs tableaux; mais il n'approfondiſſent point les caractères, ils ne jugent point les inſtitutions. Les faits inſpiroient alors une telle avidité, qu'on ne reportoit point encore ſa penſée vers les cauſes. Les hiſtoriens grecs marchent avec les événemens; ils ſuivent leur impulſion, mais ne s'arrêtent point pour les conſidérer. On diroit que, nouveaux dans la vie, ils ne ſavent pas ſi ce qui eſt pourroit exiſter autrement; ils ne blâment ni n'approuvent; ils transmettent les vérités morales, comme les faits phyſiques, les beaux diſcours comme les mauvaiſes actions, les bonnes loix comme les volontés tyranniques, ſans analyſer ni les caractères, ni les principes. Ils vous peignent, pour ainſi dire, la conduite des hommes comme la végétation des plantes, ſans porter ſur elle un jugement de réflexion. C'eſt aux hiſtoriens des premiers âges de la Grèce, que

ces obſervations s'appliquent. Plutarque, contemporain de Tacite, appartient à une époque différente de l'eſprit humain.

L'éloquence des philoſophes égaloit presque, chez les Grecs, l'éloquence des orateurs. Socrate, Platon, aimoient mieux parler qu'écrire, parce qu'ils ſentoient, ſans ſe rendre préciſément compte de leur talent, que leurs idées appartenoient plus à l'inſpiration qu'à l'analyſe. Ils aimoient à s'aider du mouvement et de l'exaltation produite par le langage animé de la converſation; ils cherchoient ce qui pouvoit agir ſur l'imagination, avec autant de ſoin que les métaphyſiciens et les moraliſtes modernes en mettent à ſe garantir de toute parure poétique. L'éloquence philoſophique des Grecs fait encore effet ſur nous, par la nobleſſe et la pureté du langage. La doctrine calme et forte qu'ils enſeignoient, donne à leurs écrits un caractère que le temps n'a point uſé. L'antiquité ſied bien aux beautés ſimples; néanmoins nous trouverions les discours des philoſophes grecs ſur les affections de l'ame trop monotones, s'ils étoient écrits de nos jours: il leur manque une grande puiſſance pour faire naître l'émotion; c'eſt la mélancolie et la ſenſibilité.

Les opinions ſtoïques n'uniſſoient point la ſenſibilité à la morale; la littérature des peuples du nord n'avoit point encore fait aimer les images ſombres; le genre humain n'avoit pas atteint l'âge de la mélancolie; l'homme luttant contre les ſuffrances de l'ame, ne leur oppoſoit que la force, et non cette réſignation ſenſible, qui n'étouffe point la peine et ne rougit point des regrets. Cette réſignation peut ſeule faire ſervir la douleur même aux plus ſublimes effets du talent.

L'éloquence de la tribune étoit, dans la république d'Athènes, auſſi parfaite qu'il le falloit, pour entraîner l'opinion des auditeurs. Dans les pays où l'on peut produire, par la parole, un grand réſultat politique, ce talent ſe développe néceſſairement. Quand on connoît la valeur du prix, on ſait d'avance quels efforts ſeront tentés pour l'obtenir. L'éloquence étoit chez les Athéniens, tant qu'ils ont été libres, une eſpèce de gymnaſtique, dans laquelle on voit l'orateur preſſer le peuple par ſes argumens, comme ſ'il vouloit le terraſſer. Le mouvement que Démoſthène exprime le plus ſouvent, c'eſt l'indignation que lui inſpirent les Athéniens; cette colère contre le peuple, aſſez naturelle peut-être dans une démocratie, revient ſans ceſſe dans les discours de Démoſthène. Il parle de lui-même d'une manière digne; c'eſt-à-dire, rapide et indifférente.

J'examinerai, dans le chapitre ſuivant, quelques-unes des raiſons politiques de la différence qui exiſte entre Cicéron et Démoſthène; ce qu'on peut remarquer en général dans les orateurs grecs, c'eſt qu'ils ne ſe ſervent que d'un petit nombre d'idées principales, ſoit qu'on ne puiſſe frapper le peuple qu'avec peu d'argumens exprimés fortement et long-temps développés, ſoit que les harangues des Grecs euſſent le même défaut que leur littérature, l'uniformité. Les anciens, pour la plupart, n'ont pas une grande variété de penſées. Leurs écrits ſont comme la muſique des Ecoſſais, qui compoſent des airs avec cinq notes, dont la parfaite harmonie éloigne toute critique, ſans captiver profondément l'intérêt.

Enfin, les Grecs, tout étonnans qu'ils ſont, laiſſent peu de regrets. C'eſt ainſi que devoit être un peuple,

qui commençoit la civiliſation du monde. Ils ont toutes les qualités néceſſaires pour exciter le développement de l'eſprit humain; mais on n'éprouve point, en les voyant diſparoître de l'hiſtoire, la même douleur qu'inſpire la perte du nom et du caractère des Romains. Les moeurs, les habitudes, les connoiſſances philoſophiques, les ſuccès militaires, tout ſemble chez les Grecs ne devoir être que paſſager; c'eſt la ſemence que le vent emportera dans tous les lieux de la terre, mais qui ne reſtera point où elle eſt née.

L'amour de la réputation étoit le principe de toutes les actions des Grecs; ils étudioient, pour être admirés; ils ſupportoient la douleur, pour exciter l'intérêt; ils adoptoient des opinions, pour avoir des diſciples; ils défendoient leur patrie, pour la gouverner (1). Mais ils n'avoient point ce ſentiment intime, cette volonté réfléchie, cet eſprit national, ce dévouement patriotique qui ont diſtingué les Romains. Les Grecs devoient donner l'impulſion à la littérature et aux beaux arts. Les Romains ont fait porter au monde l'empreinte de leur génie.

(1) Alcibiade et Thémiſtocle ont voulu ſe venger de leur patrie en lui ſuſcitant des ennemis étrangers; jamais un Romain ne ſe fût rendu coupable d'un tel crime. Coriolan en eſt le ſeul exemple, et il ne put ſe réſoudre à l'achever.

CHAPITRE V.

De la littérature latine, pendant que la République Romaine duroit encore.

Il faut diſtinguer dans toutes les littératures ce qui eſt national de ce qui appartient à l'imitation. L'empire romain ayant ſuccédé à la domination d'Athènes, la littérature latine ſuivit la route que la littérature grecque avoit tracée, d'abord parce que c'étoit la meilleure à beaucoup d'égards, et que vouloir s'en écarter en tout, eût été renoncer au bon goût et à la vérité; peut-être auſſi, parce que la néceſſité ſeule produit l'invention, et qu'on adopte au lieu de créer quand on trouve un modèle d'accord avec ſes idées habituelles. Le genre humain s'applique de préférence à perfectionner, quand il eſt diſpenſé de découvrir.

Le paganiſme romain avoit beaucoup de rapport avec le paganiſme grec. Les préceptes des beaux arts et de la littérature, un grand nombre de loix, la plupart des opinions philoſophiques, ont été transportés ſucceſſivement de Grèce en Italie. Je ne m'attacherai donc pas ici à l'analyſe des effets ſemblables, qui devoient naître des mêmes cauſes. Tout ce qui tient dans la littérature grecque à la religion païenne, à l'eſclavage, aux coutumes des nations du midi, à l'eſprit général de l'antiquité avant l'invaſion des peuples du nord et l'établiſſement de la religion chrétienne, doit ſe retrouver avec quelques modifications chez les Latins.

Ce qu'il importe de remarquer, ce ſont les différences caractériſtiques de la littérature grecque et de la littérature latine, et les progrès de l'eſprit humain, dans les trois époques ſucceſſives de l'hiſtoire littéraire des Romains, celle qui a précédé le règne d'Auguſte, celle qui porte le nom de cet empereur, et celle qui peut ſe compter, depuis ſa mort jusqu'au règne des Antonins. Les deux premières ſe confondent à quelques égards par les dates; mais leur eſprit eſt extrêmement différent. Quoique Cicéron ſoit mort ſous le triumvirat d'Octave, ſon génie appartient en entier à la république; et quoique Ovide, Virgile, Horace ſoient nés pendant que la république ſubſiſtoit encore, leurs écrits portent le caractère de l'influence monarchique. Sous le règne d'Auguſte même, quelques écrivains, Tite-Live ſur tout, montrent ſouvent dans leur manière d'écrire l'hiſtoire, un eſprit républicain; mais pour analyſer avec juſteſſe le genre diſtinctif de ces trois époques, il faut examiner leurs couleurs générales, et non les exceptions particulières.

Le caractère romain ne s'eſt montré tout entier, que pendant le temps qu'a duré la république. Une nation n'a de caractère, que lorsqu'elle eſt libre. L'ariſtocratie de Rome avoit quelques-uns des avantages de l'ariſtocratie des lumières. Quoiqu'on puiſſe, avec raiſon, lui reprocher tout ce qui, dans la nomination des ſénateurs, tenoit purement à l'hérédité, néanmoins le gouvernement de Rome, dans l'enceinte de ſes murs, étoit un gouvernement libre et paternel. Mais les conquêtes donnoient un pouvoir immenſe aux chefs de l'état, et

les principaux Romains, élite de la ville, reine de l'univers, se considéroient comme poſſeſſeurs du patriciat du monde. C'eſt de ce ſentiment d'ariſtocratie chez les nobles, de ſupériorité excluſive dans les habitans de la cité, que dérive l'éminent caractère des écrits romains, de leur langue, de leurs mœurs, de leurs habitudes, la dignité.

Les Romains ne montroient jamais, dans quelques circonſtances que ce fût, une agitation violente; lors même qu'ils deſiroient d'émouvoir par l'éloquence, il leur importoit encore plus de conſerver la dignité calme d'une ame forte, de ne point compromettre le ſentiment de reſpect, qui étoit la baſe de toutes leurs inſtitutions politiques, comme de toutes leurs relations ſociales. Il y a dans leur langue une autorité d'expreſſion, une gravité de ſon, une régularité de périodes, qui ſe prête à peine aux accens briſés d'une ame troublée, aux ſaillies rapides de la gaîté. Ils triomphoient dans les combats par leur courage; mais leur force morale conſiſtoit dans l'impreſſion ſolemnelle et profonde que produiſoit le nom romain. Ils ne ſe permettoient, pour aucun motif, pas même pour un ſuccès préſent, ce qui pouvoit porter atteinte aux rapports durables de ſubordination, d'égards et de ſageſſe.

C'étoit un peuple, dont la puiſſance conſiſtoit dans une volonté ſuivie, plutôt que dans l'impétuoſité de ſes paſſions. Il falloit le perſuader par le développement de la raiſon, et le contenir par l'eſtime. Plus religieux que les Grecs, quoique moins fanatique, plus obéiſſant aux autorités politiques, moins enthouſiaſte, et par conſéquent moins jaloux des réputations individuelles, il n'é-

toit jamais privé de l'exercice de la raison, par aucun événement de la vie humaine.

Les Romains avoient commencé par mépriser les beaux arts, et en particulier la littérature, jusqu'au moment où les philosophes, les orateurs, les historiens rendirent le talent d'écrire utile aux affaires et à la morale publique. Lorsque les premiers de leur occupèrent de littérature, leurs livres eurent sur ceux des Grecs l'avantage que donne toujours la connoissance pratique des hommes et de l'administration; mais il furent composés nécessairement avec plus de circonspection. Cicéron n'osoit attaquer qu'avec timidité les idées reçues à Rome. Les opinions nationales ne pouvoient être bravées par qui vouloit obtenir de la nation son suffrage, pour les premières places de la république; l'écrivain aspiroit toujours à se conserver la réputation d'homme d'état.

Dans les démocraties, telles qu'étoit celle d'Athènes, l'étude de la philosophie et l'occupation des affaires politiques se trouvent presque aussi rarement réunies, que dans une monarchie le métier de courtisan et le mérite de penseur. Les moyens par lesquels on acquiert la popularité, occupent entièrement le temps, et n'ont presque point de rapport avec les travaux nécessaires à l'accroissement des lumières. Les chefs du peuple n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de la postérité, les orages du présent sont si terribles, les revers et la prospérité portent si loin la destinée, que toutes les passions sont absorbées par les événemens contemporains. Le gouvernement aristocratique offrant une carrière plus lente et plus mesurée, fixe davantage l'intérêt sur tous les genres d'avenir; les lumières philosophiques sont néces-

faires à la considération dans un corps d'hommes choisis, tandis qu'il suffit des ressources de l'imagination pour émouvoir la multitude assemblée.

Excepté Xénophon, qui avoit été lui-même acteur dans l'histoire militaire qu'il raconte, mais qui néanmoins n'a jamais eu de pouvoir dans l'intérieur de la république, aucun des hommes d'état d'Athènes ne fut en même temps célèbre par ses talens littéraires; aucun, comme Cicéron et César, ne crut ajouter par ses écrits, à son existence politique. Scipion et Salluste furent soupçonnés, l'un d'être l'auteur secret des comédies de Térence, l'autre d'avoir été l'acteur caché de la conspiration dont il est l'historien; mais on ne voit point d'exemple dans Athènes, que le même homme ait suivi la double carrière des lettres et des affaires publiques. Il résultoit de cette séparation presque absolue, entre les études philosophiques et les occupations de l'homme d'état, que les écrivains grecs cédoient davantage à leur imagination, et que les écrivains latins prenoient pour règle de leurs pensées la réalité des choses humaines.

La littérature latine est la seule qui ait débuté par la philosophie; dans toutes les autres, les premiers essais de l'esprit humain ont appartenu à l'imagination. Les comédies de Plaute et de Térence, ne sont que des imitations du grec. Les autres poètes antérieurs à Cicéron, ou méritent à peine d'être nommés, ou, comme Lucrèce, ont mis en vers des idées philosophiques. L'utilité est le principe créateur de la littérature latine; le besoin de s'amuser, le principe créateur de la littérature grecque. Les patriciens instituoient, par condescendance pour le peuple, des spectacles, des chants et des fêtes;

mais la puiſſance durable étant concentrée dans le ſénat, ce corps devoit néceſſairement donner l'impulſion à l'eſprit public.

Le peuple romain étoit une nation déjà célèbre, ſagement gouvernée, fortement conſtituée, avant qu'aucun écrivain eût exiſté dans la langue latine. La littérature a commencé, lorsque l'eſprit des Romains étoit déjà formé par pluſieurs ſiècles, dans leſquels les principes philoſophiques avoient été mis en pratique. L'art d'écrire ne fetoit développé que long-temps après le talent d'agir; la littérature eut donc, chez les Romains, un tout autre caractère, un tout autre objet, que dans les pays où l'imagination ſe réveille la première.

Un goût plus ſévère que celui des Grecs devoit réſulter, à Rome, de la diſtinction des claſſes. Les premières cherchant toujours à s'élever, ne tardent pas à remarquer que la nobleſſe des manières, la délicateſſe de l'éducation, font mieux ſentir la diſtance des rangs, que toutes les gradations légales. Les Romains n'auroient jamais ſupporté, ſur leur théâtre, les plaiſanteries groſſières d'Ariſtophane; ils n'auroient jamais ſouffert que les événemens contemporains, les perſonnages publics fuſſent ainſi livrés en ſpectacle. Ils permettoient qu'on jouât devant eux de certaines moeurs théâtrales, ſans aucun rapport avec leurs vertus domeſtiques, des eſclaves grecques faiſant le principal rôle dans des ſujets grecs, mais rien qui pût avoir la moindre analogie avec les moeurs des Romains. Les idées, les ſentimens qu'on exprimoit dans ces comédies étoient, pour les ſpectateurs de Rome, comme une fiction de plus dans un ouvrage d'imagination; et néanmoins Térence conſer-

voit dans ces ſujets étrangers le genre de décence et de meſure qu'exige la dignité de l'homme, alors même qu'il n'y a point de femmes pour auditeurs.

Les femmes avoient plus d'exiſtence chez les Romains que chez les Grecs; mais c'étoit dans leurs familles qu'elles obtenoient de l'aſcendant: elles n'en avoient point acquis encore dans les rapports de la ſociété. Le goût, l'urbanité romaine avoient quelque choſe de mâle qui n'empruntoit rien de la délicateſſe des femmes, et ſe maintenoient ſeulement par l'auſtérité des moeurs.

L'éloquence orageuſe de la Grèce, ni l'ingénieuſe flatterie de la France ne ſont point faites pour les gouvernemens ariſtocratiques: ce n'eſt ni le peuple, ni l'individu roi qu'il faut captiver; c'eſt un corps, c'eſt un petit nombre, mettant en commun ſes intérêts ſéparés. Dans un tel ordre de choſes, il falloit que les patriciens ſe reſpectaſſent mutuellement pour en impoſer au reſte de la nation; il falloit obtenir une eſtime de durée; il falloit que chacun eût des qualités ſérieuſes et graves, qui puſſent honorer ſes pareils, et ſervir à leur exiſtence, autant qu'à la ſienne propre. Ce qui ſingulariſe, ce qui excite trop d'applaudiſſemens ou trop d'envie, ne convient point à la dignité d'un corps. Les Romains ne cherchoient donc point à ſe diſtinguer, comme les Grecs, par des ſyſtêmes extraordinaires, par d'inutiles ſophismes, par un genre de vie bizarrement philoſophique (1).

(1) Qu'auroit-on dit à Rome des ſingularités de Diogènes? Rien; car il ne s'y ſeroit point livré, dans un pays, où elles ne lui auroient point valu de ſuccès.

Ce qui pouvoit obtenir l'eſtime des patriciens étoit l'objet de l'émulation générale : on pouvoit les haïr ; mais on vouloit leur reſſembler.

Quoique les Romains ſe ſoient moins livrés que les Grecs à la littérature, ils leur ſont ſupérieurs par la ſagacité et l'étendue, dans les obſervations morales et philoſophiques. Les Romains avoient ſur les Grecs une avance de quelques ſiècles, dans la carrière de l'eſprit humain. D'ailleurs, plus il exiſte de convenances à ménager, plus la pénétration de l'eſprit eſt néceſſaire. La démocratie inſpire une émulation vive et presque univerſelle ; mais l'ariſtocratie excite davantage à perfectionner ce qu'on entreprend. L'écrivain qui compoſe a toujours ſes juges préſens à la penſée ; et tous les ouvrages ſont un réſultat combiné du génie de l'auteur, et des lumières du public, qu'il ſ'eſt choiſi pour tribunal.

Les Grecs étoient beaucoup plus excercés que les Romains, à ces reparties promptes et piquantes qui aſſurent la popularité au milieu d'une nation ſpirituelle et gaie ; mais les Romains avoient plus d'eſprit véritable ; c'eſt-à-dire, qu'ils voyoient un plus grand nombre de rapports entre les idées, et qu'ils approfondiſſoient davantage tous les genres de réflexion. Leurs progrès dans les idées philoſophiques, ſont extrêmement ſenſibles, depuis Cicéron jusqu'à Tacite. La litterature d'imagination a ſuivi une marche inégale ; mais la connoiſſance du coeur humain et de la morale qui lui eſt propre, ſ'eſt toujours perfectionnée progreſſivement. Les principales baſes des opinions philoſophiques des Romains, ſont empruntées des Grecs ; mais comme les Romains adoptèrent, dans la conduite de leur vie, les principes que les Grecs

avoient développés dans leurs livres, l'exercice de la vertu les a rendus très-supérieurs aux Grecs, pour l'analyse de tout ce qui tient à la morale. Le code des devoirs est présenté par Cicéron avec plus d'ensemble, plus de clarté, plus de force, que dans aucun autre ouvrage précédent. Il étoit impossible d'aller plus loin avant l'établissement d'une religion bienfaisante, et l'abolition de l'esclavage politique et civil.

Les anciens n'ont point approfondi les passions humaines, comme l'ont fait quelques moralistes modernes; leurs idées mêmes sur la vertu s'opposoient nécessairement. La vertu consistoit, chez les anciens, dans la force sur soi-même et l'amour de la réputation. Ces ressorts, plus extérieurs qu'intimes, n'ont point introduit l'homme dans les secrets du coeur de l'homme; et la philosophie morale y a perdu sous plusieurs rapports.

Les opinions stoïciennes étoient le point d'honneur des Romains: une vertu dominante soutient toutes les associations politiques, indépendamment du principe de leur gouvernement; c'est-à-dire qu'entre toutes ses qualités, on en préfère une, sans laquelle toutes les autres ne sont rien, et qui suffit seule à faire pardonner l'absence de toutes. Cette qualité est le lien de patrie, le caractère distinctif des citoyens d'un même pays. Chez les Lacédémoniens, c'étoit le mépris de la douleur physique; chez les Athéniens, la distinction des talens; chez les Romains, la puissance de l'ame sur elle même; chez les Français, l'éclat de la valeur; et telle étoit l'importance qu'un Romain mettoit à l'exercice d'un empire absolu sur tout son être, que, seul avec lui-même, le stoï-

cien l'avouoit à peine les affections, qu'il lui étoit ordonné de surmonter.

Si un homme d'honneur étoit susceptible de quelque crainte, il la repousseroit avec tant d'énergie, qu'il n'auroit jamais l'occasion ni la volonté de l'observer dans son propre coeur. Il en étoit de même, parmi les philosophes romains, des sentimens tumultueux de peine ou de colère, d'envie ou de regret: ils trouvoient efféminés tous les mouvemens involontaires; et rougissant de les éprouver, ils ne s'attachoient point à les connoître ni dans eux-mêmes, ni dans les autres. L'étude du coeur humain n'étoit pour eux que celle de la force ou de la foiblesse. Toujours ambitieux de réputation, ils ne s'abandonnoient point à leur propre caractère; ils ne montroient jamais qu'une nature commandée.

Cicéron est le seul dont l'individualité perce à travers ses écrits; encore combat-il par son système ce que son amour-propre laisse échapper. Sa philosophie est composée de préceptes, et non d'observations. Les Romains n'étoient point hypocrites; mais ils se formoient au-dedans d'eux-mêmes pour l'ostentation. Le caractère romain étoit un modèle auquel tous les grands hommes adaptoient leur nature particulière; et les écrivains moralistes présentoient toujours le même exemple.

Cicéron, dans ses Offices, parle du *décorum*, c'est-à-dire, des formes extérieures de la vertu, comme faisant partie de la vertu même; il enseigne, comme un devoir de morale, les divers moyens d'imposer le respect, par la pureté du langage, par l'élégance de la prononciation. Tout ce qui peut ajouter à la dignité de l'homme étoit la vertu des Romains. Ce sont les jouis-

ſances philoſophiques, et non les idées douces d'une religion élevée, qu'ils propoſent pour récompenſe des ſacrifices. Ce ne ſont point aux conſolations du cœur qu'ils en appellent pour ſoutenir les hommes, c'eſt à la fierté; tant leur nature eſt majeſtueuſe, tant ils s'efforcent d'éloigner d'eux tout ce qui pourroit appartenir à des mouvemens ſenſibles, ces mouvemens fuſſent-ils même à l'appui de la plus ſévère morale!

On ne voit donc, dans la première époque de leur littérature, aucun ouvrage qui montre une profonde connoiſſance du cœur humain, qui peigne ni le ſecret des caractères, ni les diverſités ſans nombre de la nature morale. C'eût été peut-être encourager les foibleſſes, que d'en démêler les cauſes, tandis que les Romains vouloient en ignorer juſqu'à la poſſibilité. Leur éloquence elle-même n'eſt point animée par des paſſions irréſiſtibles; c'eſt la chaleur de la raiſon qui n'exclut point le calme de l'ame.

Les Romains avoient cependant plus de vraie ſenſibilité que les Grecs; les mœurs ſévères conſervent mieux les affections ſenſibles, que la vie licencieuſe à laquelle les Grecs s'abandonnoient.

Plutarque, qui laiſſe de ce qu'il peint des ſouvenirs ſi animés, raconte que Brutus, prêt à s'embarquer pour quitter l'Italie, ſe promenant ſur le bord de la mer avec Porcie, qu'il alloit quitter, entra avec elle dans un temple; ils y adreſſèrent enſemble leur prière aux dieux protecteurs. Un tableau qui repréſentoit les adieux d'Hector à Andromaque, frappa d'abord leurs regards. La fille de Caton, qui juſqu'alors avoit réprimé les expreſſions de ſa douleur, en voyant ce tableau, ne put contenir l'excès

de ſon émotion. Brutus, alors attendri lui-même, dit en s'approchant de quelques amis qui l'avoient accompagné: „Je vous confie cette femme, qui unit à tou„tes les vertus de ſon ſexe le courage du nôtre;“ et il s'éloigna.

Je ne ſais ſi nos troubles civils, où tant d'adieux ont été les derniers, ajoutent à mon impreſſion en liſant ce récit; mais il me ſemble qu'il en eſt peu de plus touchans. L'auſtérité romain donne un grand caractère aux affections qu'elle permet. Le ſtoïcien Brutus, dont la farouche vertu n'avoit rien épargné, laiſſant voir un ſentiment ſi tendre dans ces momens qui précèdent, et ſes derniers efforts, et ſes derniers jours, ſurprend le coeur par une émotion inattendue: et l'action terrible et la funeſte deſtinée de ce dernier des Romains, entourent ſon image d'idées ſombres, qui jettent ſur Porcie l'intérêt le plus douloureux (1).

Comparez à cette ſituation Périclès, défendant, devant l'aréopage, Aſpaſie accuſée; l'éclat de la puiſſance, le charme de la beauté, l'amour même, tel que la ſéduction peut l'exciter, vous trouverez tous ces moyens d'effet réunis dans le récit de ce plaidoyer; mais ils ne pénetreront point jusqu'au fond de votre ame. Dans le ſecret de la conſcience ſe trouve auſſi la ſource de l'attendriſſement. Ce ne ſont ni les préjugés de la ſociété, ni les opinions philoſophiques qui diſpoſent de notre coeur; c'eſt la vertu, telle que le ciel l'a créée, vertu d'amour ou vertu de ſacrifice, mais toujours délicateſſe et vérité.

(1) Elle vint ſur ce ſeuil accompagner ſes pas,
Et les infortunés ne ſe revirent pas.
Les Grecques, par M. de Guiraut.

Quoique les Romains, par la pureté de leurs moeurs et les progrès de leur esprit, fussent plus capables que les Grecs d'affections profondes, on ne trouve point, dans leurs écrits, jusqu'au règne d'Auguste, la trace des idées et des expressions sensibles que ces affections devoient leur inspirer. L'habitude de ne laisser voir aucune de leurs impressions personnelles, de porter toujours l'intérêt vers les principes philosophiques, donne de l'énergie, mais souvent aussi de la sécheresse et de l'uniformité à leur littérature. „Quant à ce sentiment, dit „Cicéron, vulgairement appellé l'amour, il est presque „superflu de démontrer combien il est indigne de l'homme." Ailleurs il dit, en parlant des regrets et des pleurs versés sur les tombeaux, que „ces témoignages „de douleur ne conviennent qu'aux femmes." Il ajoute „qu'ils sont de mauvais augure." Ainsi l'homme qui vouloit dompter la nature, cédoit à la superstition.

Sans vouloir discuter ici quel avantage résulte, pour une nation, de cette force morale, exaltée par tous les efforts réunis des institutions et des moeurs, il est certain que la littérature doit avoir moins de variété, lorsque l'esprit de chaque homme a sa route tracée par l'esprit national, et que les efforts individuels tendent tous à perfectionner un seul genre, au lieu de se diriger vers celui pour lequel chacun a le plus de talent.

Les combats des gladiateurs avoient pour objet d'intéresser fortement le peuple romain par l'image de la guerre et le spectacle de la mort; mais dans ces jeux sanglans, les Romains exigeoient encore que les esclaves sacrifiés à leurs barbares plaisirs, fussent triompher de la douleur, et n'en laissassent échapper aucun témoigna-

ge. Cet empire continuel sur les affections, est peu favorable aux grands effets de la tragédie : aussi la littérature latine ne contient-elle rien de vraiment célèbre en ce genre. Le caractère romain avoit certainement la grandeur tragique ; mais il étoit trop contenu pour être théâtral. Dans les classes même du peuple, une certaine gravité distinguoit toutes les actions. La folie causée par le malheur, ce cruel tableau de la nature physique, troublée par les souffrances de l'ame, ce puissant moyen d'émotion, dont Shakespear a tiré le premier des scènes si déchirantes, les Romains n'y auroient vu que la dégradation de l'homme. On ne cite même dans leur histoire aucune femme, aucun homme connu, dont la raison ait été dérangée par le malheur. Le suïcide étoit très-fréquent parmi les Romains, mais les signes extérieurs de la douleur extrêmement rares. Le mépris qu'excitoit la démonstration de la peine, faisoit une loi de mourir ou d'en triompher. Il n'y a rien dans une telle disposition, qui puisse fournir aux développemens de la tragédie.

On n'auroit jamais pu, d'ailleurs, transporter à Rome l'intérêt que trouvoient les Grecs dans les tragédies dont le sujet étoit national. Les Romains n'auroient point voulu, qu'on représentât sur le théâtre ce qui pouvoit tenir à leur histoire (1), à leurs affections, à leur patrie. Un sentiment religieux consacroit tout ce qui

(1) Il existe une tragédie sur un sujet romain, la mort d'Octavie ; mais elle a été composée, comme la nature du sujet le prouve, long-temps après la destruction de la république ; et quoiqu'elle soit dans les Oeuvres de Sénèque, on en ignore l'auteur, et l'on ne sait pas si elle a jamais été représentée.

leur étoit cher. Les Athéniens croyoient aux mêmes dogmes, défendoient auſſi leur patrie, aimoient auſſi la liberté; mais ce reſpect qui agit ſur la penſée, qui écarte de l'imagination juſqu'à la poſſibilité des actions interdites, ce reſpect qui tient à quelques égards de la ſuperſtition de l'amour, les Romains ſeuls l'éprouvoient pour les objets de leur culte.

A Athènes, la philoſophie étoit, pour ainſi dire, l'un des beaux arts que cultivoit ce peuple, enthouſiaſte de tous les genres de célébrité. A Rome, la philoſophie avoit été adoptée comme un appui de la vertu; les hommes d'état l'étudioient comme un moyen de mieux gouverner leur patrie. La grandeur de la republique romaine étoit l'unique objet de leurs travaux; elle réfléchiſſoit ſur ſes guerriers, ſur ſes écrivains, ſur ſes magiſtrats plus d'éclat, qu'aucune gloire iſolée n'auroit pu leur en aſſurer.

Un même but doit donner à la littérature créée par la république romaine, un même eſprit, une même couleur. C'eſt par la perfection, et non par la variété, par la dignité, et non par la chaleur, par la ſageſſe, et non par l'invention, que les écrits de ce temps ſont remarquables. Une autorité de raiſon, une majeſté de caractère ſingulièrement impoſante, garantit à chaque phraſe, à chaque mot ſon acception toute entière. Loin d'avoir rien à retrancher à la valeur de chaque terme, il ſemble, au contraire, qu'ils ſuppoſent au-delà de ce qu'ils expriment. Les Romains donnent beaucoup trop de développemens à leurs idées; mais ce qui appartient aux ſentimens eſt toujours exprimé avec conciſion.

La première époque de la littérature latine étant très

rapprochée de la dernière de la littérature des Grecs, on y remarque auſſi les mêmes défauts, qui tiennent, comme ceux des Grecs, à ce que le monde connu n'exiſtoit pas depuis long-temps. On trouve beaucoup de longueurs dans de certains ſujets, de l'ignorance et de l'erreur ſur pluſieurs autres. Les Romains ſont ſupérieurs aux Grecs dans la carrière de la penſée: mais combien toutefois dans cette même carrière ne ſont-ils pas au-deſſous des modernes!

La principale cauſe de l'admiration qui nous ſaiſit en liſant le petit nombre d'écrits qu'il nous reſte de la première époque de la littérature romaine, c'eſt l'idée que ces écrits nous donnent du caractère et du gouvernement des Romains. L'hiſtoire de Salluſte, les lettres de Brutus (1), les ouvrages de Cicéron, rappellent des ſouvenirs tout-puiſſans ſur la penſée; vous ſentez la force de l'ame à travers la beauté du ſtyle; vous voyez l'homme dans l'écrivain, la nation dans cet homme, et l'univers aux pieds de cette nation.

Sans doute Salluſte et Cicéron même n'étoient pas les plus grands caractères de l'époque où ils ont vécu: mais des écrivains d'un tel talent ſe pénétroient de l'eſprit d'un ſi beau ſiècle; et Rome vit toute entière dans leurs écrits.

(1) Brutus ne l'étoit point occupé du talent d'écrire, et dans ſes lettres ſur-tout il n'avoit pour but que de ſervir les intérêts politiques de ſon pays; et cependant la lettre qu'il adreſſe à Cicéron, pour lui reprocher les flatteries qu'il prodiguoit au jeune Octave, eſt peut-être ce qui a été écrit de plus beau dans la proſe latine.

Lorsque Cicéron plaide devant le peuple, devant le sénat, devant les prêtres ou devant César, son éloquence change de formes. On peut observer dans ses harangues, non seulement le caractère qui convenoit à la nation romaine en général, mais toutes les modifications qui doivent plaire aux différens esprits, aux différentes habitudes des hommes en autorité dans l'état. Le parallèle de Cicéron et de Démosthène se trouve donc presque entièrement dans la comparaison qu'on peut faire de l'esprit et des moeurs des Grecs, avec l'esprit et les moeurs des Romains. La verve injurieuse de Démosthène, l'éloquence imposante de Cicéron, les moyens que Démosthène emploie pour agiter les passions dont il a besoin, les raisonnemens dont Cicéron se sert pour repousser celles qu'il veut combattre, ses longs développemens, les rapides mouvemens de l'orateur grec, la multitude d'argumens que Cicéron croit nécessaires, les coups répétés que Démosthène veut porter, tout a rapport au gouvernement et au caractère des deux peuples.

L'écrivain solitaire peut n'appartenir qu'à son talent; mais l'orateur qui veut influer sur les délibérations politiques, se conforme avec soin à l'esprit national, comme un habile général étudie d'avance le terrein sur lequel il doit livrer le combat.

CHAPITRE VI.

De la Littérature latine ſous le règne d'Auguſte.

L'on regarde ordinairement Cicéron et Virgile comme appartenans tous les deux au même ſiècle, appellé le ſiècle d'or de la littérature latine. Cependant les écrivains, dont le génie s'étoit formé au milieu des luttes ſanglantes de la liberté, devoient avoir un autre caractère, que les écrivains, dont les talens s'étoient perfectionnés ſous les dernières années du paiſible deſpotiſme d'Auguſte. Ces temps ſont ſi rapprochés, qu'on pourroit en confondre les dates; mais l'esprit général de la littérature latine, avant et depuis la perte de la liberté, offre à l'obſervation des différences remarquables.

Les habitudes républicaines ſe prolongèrent encore, pendant quelques années du règne d'Auguſte; pluſieurs hiſtoriens en conſervent les traces. Mais tout, dans les poètes, rappelle l'influence des cours: la plupart d'entr'eux, deſirant de plaire à Auguſte, vivant auprès de lui, donnèrent à la littérature le caractère qu'elle doit prendre ſous l'empire d'un monarque, qui veut captiver l'opinion, ſans rien céder de la puiſſance qu'il poſſède. Ce ſeul point d'analogie établit quelques rapports entre la litrérature latine et la littérature françaiſe, dans le ſiècle de Louis XIV, quoique d'ailleurs ces deux époques ne ſe reſſemblent nullement.

La philoſophie, à Rome, précéda la poéſie; c'eſt l'or-

dre habituel renverſé, et c'eſt peut-être la principale cauſe de la perfection des poètes latins.

Avant le règne d'Auguſte, l'émulation n'avoit point été portée vers la poéſie. Les jouiſſances du pouvoir et des intérêts politiques l'emportent presque toujours ſur les ſuccès purement littéraires; et quand la forme du gouvernement appelle les talens ſupérieurs à l'exercice des emplois publics, c'eſt vers l'éloquence, l'hiſtoire et la philoſophie, c'eſt vers la partie de la littérature qui tient plus immédiatement à la connoiſſance des hommes et des événemens, que ſe dirigent les travaux. Sous l'empire d'un ſeul, au contraire, les beaux arts ſont l'unique moyen de gloire qui reſte aux eſprits diſtingués; et quand la tyrannie eſt douce, les poètes ont ſouvent le tort d'illuſtrer ſon régne par leurs chefs-d'oeuvre.

Cependant Virgile, Horace, Ovide, malgré les flatteries qu'ils ont prodiguées à Auguſte, ſe ſont montrés beaucoup plus philoſophes, beaucoup plus penſeurs dans leurs écrits qu'aucun des poètes grecs. Ils doivent en partie cet avantage à la raiſon profonde des écrivains qui les ont précédés. Toutes les littératures ont leur époque de poéſie. De certaines beautés d'images et d'harmonie ſont transportées ſucceſſivement dans la plupart des langues nouvelles et perfectionnées; mais quand le talent poétique d'une nation ſe développe, comme à Rome, au milieu d'un ſiècle éclairé, il s'enrichit des lumières de ce ſiècle. L'imagination, ſous quelques rapports, n'a qu'un temps dans chaque pays; elle précéde ordinairement les idées philoſophiques; mais lorsqu'elle les trouve déjà connues et développées, elle fournit ſa courſe avec bien plus d'éclat.

Les poètes, ſous le règne d'Auguſte, adoptoient presque tous dans leurs écrits le ſyſtême épicurien; il eſt d'abord très-favorable à la poéſie, et de plus, il ſemble qu'il donne quelque nobleſſe à l'inſouciance, quelque philoſophie à la volupté, quelque dignité même à l'eſclavage. Ce ſyſtême eſt immoral, mais il n'eſt pas ſervile; il abandonne la liberté, comme tous les biens qui peuvent exiger un effort; mais il ne fait pas du deſpotiſme un principe, et de l'obéiſſance un fanatisme, comme le vouloient les adulateurs de Louis XIV. Cette brièveté de la vie, dont Horace mêle ſans ceſſe le ſouvenir à ſes peintures les plus riantes, cette penſée de la mort, qu'il ramène continuellement à travers toutes les proſpérités, rétabliſſent une ſorte d'égalité philoſophique, à côté même de la flatterie. Ce n'eſt pas avec une vertueuſe ſenſibilité, que ces poètes nous peignent la paſſagère deſtinée de l'homme; ſi leur ame ſe montroit capable d'émotions profondes, on leur demanderoit de combattre la tyrannie, au lieu de chanter l'uſurpateur. Mais on ſe les repréſente, voyant paſſer la vie comme ils regardent couler le ruiſſeau qui rafraîchit leur climat brûlant, et l'on finit presque par leur pardonner d'oublier la morale et la liberté, comme ils laiſſent échapper le temps et l'exiſtence.

Malgré cette molleſſe de caractère, qui ſe fait remarquer ſous le règne d'Auguſte dans la plupart des poètes, on trouve en eux un grand nombre de beautés réfléchies. Ils ont emprunté des Grecs beaucoup d'inventions poétiques, que les modernes ont imitées à leur tour, et qui ſemblent devoir être à jamais les élémens de l'art. Mais

ce qu'il y a de tendre et de philoſophique dans les poètes latins, eux ſeuls en ont la gloire.

L'amour de la campagne, qui a inſpiré tant de beaux vers, prend chez les Romains un autre caractère que chez les Grecs. Ces deux peuples ſe plaiſent également dans les images qui conviennent aux mêmes climats. Ils invoquent, ils rappellent avec délices la fraîcheur de la nature, pour échapper à leur ſoleil dévorant; mais les Romains demandent de plus à la campagne un abri contre la tyrannie, c'étoit pour ſe repoſer des ſentimens pénibles, c'étoit pour oublier un joug aviliſſant, qu'ils ſe retiroient loin des cités habitées. Des réflexions morales ſe mêlent à leur poéſie deſcriptive; on croit appercevoir des regrets et des ſouvenirs dans tout ce que les poètes écrivoient alors; et c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'ils réveillent plus que les Grecs une impreſſion ſenſible dans notre ame. Les Grecs vivoient dans l'avenir, et les Romains aimoient déjà, comme nous, à porter leurs regards ſur le paſſé.

Auſſi long-temps que dura la république, il y eut de la délicateſſe dans les affections des Romains pour les femmes. Elles n'avoient point encore l'exiſtence indépendante que leur aſſurent les loix modernes; mais reléguées avec les dieux pénates, elles inſpiroient, comme ces divinités domeſtiques, quelques ſentimens religieux. Les écrivains qui ont exiſté pendant la république, ne s'étant jamais permis d'exprimer les affections qu'ils éprouvoient, c'eſt dans le court paſſage des moeurs les plus ſévères à la plus effroyable corruption, que les poètes latins ont montré une ſenſibilité plus touchante que celle qu'on peut trouver dans aucun ouvrage grec.

On se rappelloit encore, sous le règne d'Auguste, l'austérité républicaine, et la peinture de l'amour empruntoit quelques charmes des souvenirs de la vertu (1).

(1) Je cite au hasard deux traits qui peuvent confirmer ce que je dis de la sensibilité des poètes latins. Lorsque les dieux voyageurs demandent à Philémon, dans les Métamorphoses d'Ovide, ce que Baucis et lui souhaitent de la faveur du ciel; Philémon leur répond:

Poscimus; et quoniam concordes egimus annos,	Comme nous avons passé ensemble des années toujours d'accord, nous demandons que
Auferat hora duos eadem; nec conjugis unquam	la même heure termine notre carrière, que je ne voie jamais
Busta meæ videam; neu sim tumulandus ab illa.	le tombeau de mon épouse, et que je ne sois point enseveli par elle.

Je choisis dans Virgile, le poète du monde où l'on peut trouver le plus de vers sensibles, ceux qui peignent la tendresse paternelle; car il faut pour attendrir, sans employer la langue de l'amour, une sensibilité beaucoup plus profonde. Evandre, en disant adieu à son fils Pallas, prêt à partir pour la guerre, s'adresse au ciel en ces termes:

At vos, ô superi, et divûm tu maxime rector	Mais vous, ô divinités suprêmes! et toi, maître des
Juppiter, Arcadii quæso miserescite regis,	dieux, Jupiter, ayez pitié du roi d'Arcadie, écoutez les prières paternelles. Si votre volonté, si celle des destins me réservent Pallas, si je dois le revoir et l'embrasser encore, je vous demande de vivre. Je supporterai la peine, quelle que soit sa durée; mais si le sort le menace de quelque acci-
Et patrias audite preces. Si numina vestra	
Incolumem Pallanta mihi, si fata reservant;	
Si visurus eum vivo, et venturus in unum:	
Vitam oro: patiar quemvis durare laborem.	

Des vers de Tibulle à Délie, le quatrième chant de l'Enéïde, Ceyx et Alcione, Philémon et Baucis, peignent les sentimens de l'ame avec cette langue des Latins qui répond au loin dans la pensée. Quelle impression ne produit-elle pas, cette langue créée pour la force et la raison, alors qu'on la consacre à l'expression de la tendresse? C'est une puissance majestueuse qui vous émeut d'autant plus en s'abandonnant aux mouvemens de la nature, que vous êtes plus accoutumés à la respecter. Cependant le langage vrai d'une sensibilité profonde et passionnée est extrêmement rare, même chez les Romains du siècle d'Auguste. Le système d'Epicure, le dogme du fatalisme, les moeurs de l'antiquité avant l'établissement de la religion chrétienne, dénaturent presque entièrement ce qui tient aux affections du coeur.

Ovide introduisit, par plusieurs de ses écrits, une sorte de recherche, d'affectation et d'antithèse dans la langue de l'amour, qui en éloignoit tout-à-fait la vérité. Il rappelle, à cet égard, le mauvais goût du siècle de Louis XIV. La manie d'exercer son esprit à froid sur les sentimens du coeur, doit produire par-tout des résul-

---

Sin aliquem infandum casum, Fortuna, minaris;
Nunc ô, nunc liceat crudelem abrumpere vitam:
Dum curae ambiguae, dum spes incerta futuri;
Dum te, care puer, mea fera et sola voluptas,
Complexu teneo: gravior ne nuntius aures
Vulneret.

dent funeste, ô dieux! qu'il me soit permis maintenant de briser ma vie malheureuse, tandis que des inquiétudes douteuses, tandis que l'espérance incertaine de l'avenir m'agitent, tandis que je t'embrasse encore, toi mon enfant, toi la seule volupté du soir de ma vie, qu'il me soit permis de mourir, de peur qu'un messager cruel ne déchire mon coeur.....

tats à-peu-près ſemblables, malgré la différence des temps. Mais cette affectation eſt le défaut de l'eſprit d'Ovide; il ne rappelle en rien le caractère générale de l'antiquité.

Ce qui manque aux anciens dans la peinture de l'amour eſt précisément ce qui leur manque en idées morales et philoſophiques. Lorsque je parlerai de la littérature des modernes, et en particulier de celle du dix-huitième ſiècle, où l'amour a été peint dans Tancrède, la nouvelle Héloïſe, Werther et les poètes anglais, etc., je montrerai comment le talent exprime avec d'autant plus de force et de chaleur les affections ſenſibles, que la réflexion et la philoſophie ont élevé plus haut la penſée.

On a fait trop ſouvent la comparaiſon du ſiècle de Louis XIV avec celui d'Auguſte, pour qu'il ſoit poſſible de la recommencer ici; mais je développerai ſeulement une obſervation importante pour le ſyſtême de perfectibilité que je ſoutiens. Deſcartes, Bayle, Paſcal, Molière, Labruyère, Boſſuet, les philoſophes anglais qui appartiennent auſſi à la même époque de l'hiſtoire des lettres, ne permettent d'établir aucune parité entre le ſiècle de Louis XIV et celui d'Auguſte, pour les progrès de l'eſprit humain. Néanmoins on ſe demande pourquoi les anciens, et ſur-tout les Romains, ont poſſédé des hiſtoriens tellement parfaits, qu'ils n'ont été jamais égalés par les modernes, et en particulier pourquoi les Français n'ont aucun ouvrage complet à préſenter en ce genre.

J'analyſerai, dans le chapitre ſur le ſiècle de Louis XIV, les cauſes de la médiocrité des Français, comme

hiſtoriens. Mais je dois prouver ici que, pour bien écrire l'hiſtoire, une connoiſſance très-approfondie du cœur humain n'eſt pas néceſſaire; car, en la ſuppoſant indiſpenſable, il ſeroit contradictoire au ſyſtême de progreſſion dans la penſée, que les hiſtoriens de l'antiquité fuſſent infiniment au-deſſus des modernes.

On a beſoin d'une plus profonde connoiſſance de l'homme pour être un grand moraliſte, que pour devenir un bon hiſtorien. Tacite eſt le ſeul écrivain de l'antiquité qui ait réuni ces deux qualités à un degré presque égal. Les ſouffrances et les craintes attachées à la ſervitude avoient hâté ſa réflexion; et ſon expérience étoit plus âgée que le monde. Tite-Live, Salluſte, des hiſtoriens d'un ordre inférieur, Florus, Cornelius Népos, etc. nous charment par la grandeur et la ſimplicité des récits, par l'éloquence des harangues qu'ils prêtent à leurs grands hommes, par l'intérêt dramatique qu'ils ſavent donner à leurs tableaux. Mais ces hiſtoriens ne peignent, pour ainſi dire, que l'extérieur de la vie. C'eſt l'homme tel qu'on le voit, tel qu'il ſe montre; ce ſont les fortes couleurs, les beaux contraſtes du vice et de la vertu; mais on ne trouve dans l'hiſtoire ancienne, ni l'analyſe philoſophique des impreſſions morales, ni l'obſervation pénétrante des caractères, ni les ſymptômes inapperçus des affections de l'ame. La vue intellectuelle de Montagne va bien plus loin que celle d'aucun écrivain de l'antiquité. On ne defire point, il eſt vrai, ce genre de ſuperiorité dans l'hiſtoire; il faut que la nature humaine y ſoit repréſentée ſeulement dans ſon enſemble; il faut que les héros y reſtent grands, qu'ils paroiſſent tels à travers les ſiècles. Les moraliſtes découvrent des foibleſſes, qui

ſont les reſſemblances cachées de tous les hommes entr'eux: l'hiſtorien doit prononcer fortement leurs différences.

Les anciens, qui ſe complaiſoient dans l'admiration, qui ne cherchoient point à diminuer l'odieux du vice, ni le mérite de la vertu, avoient une qualité presque auſſi néceſſaire à l'intérêt de la vérité qu'à celui de la fiction; ils étoient fidèles à l'enthouſiaſme comme au mépris, et ſouvent même les caractères étoient plus ſoutenus dans leurs tableaux hiſtoriques que dans leurs ouvrages d'imagination. Le mérite de l'hiſtoire ainſi conçu, il me ſemble que l'on ne peut arguer de la ſupériorité des hiſtoriens de l'antiquité contre la marche progreſſive de la penſée.

Cette ſupériorité avoit pour principale cauſe la manière de peindre et de raconter que les anciens avoient adoptée; elle exigeoit le mouvement, l'intérêt, l'imagination, mais non la connoiſſance intime des ſecrets du cœur humain. Comment auroient-ils pu la poſſéder, en effet, à l'égal de ceux que des ſiècles et des générations multipliées ont inſtruits par de nouveaux exemples, et qui peuvent contempler dans la longue hiſtoire du paſſé, tant de crimes, tant de revers, tant de ſouffrances de plus!

CHAPITRE VII.

De la Littérature latine, depuis la mort d'Auguſte jusqu'au règne des Antonins.

Apres le ſiècle de Louis XIV, et pendant le ſiècle de Louis XV, la philoſophie a fait de grands progrès, ſans que la poéſie ni le goût littéraire ſe ſoient perfectionnés. On peut obſerver une marche à peu-près pareille depuis Auguſte jusqu'aux Antonins, avec cette différence cependant, que les empereurs qui ont régné pendant ce temps, ayant été des monſtres abominables, l'empire n'a pu ſe ſoutenir, l'eſprit général a dû ſe dégrader, et un très-petit nombre d'hommes ont conſervé la force d'eſprit néceſſaire, pour ſe livrer aux études philoſophiques et littéraires.

Le règne d'Auguſte avoit avili les ames; un repos ſans dignité avoit presque effacé jusqu'aux ſouvenirs des vertus courageuſes auxquelles Rome devoit ſa grandeur. Horace ne rougiſſoit point de publier lui-même dans ſes vers qu'il avoit fui le jour d'une bataille. Cicéron et Ovide ſupportèrent tous les deux difficilement le malheur de l'exil. Mais quelle différence dans la démonſtration de leurs regrets! Les Triſtes d'Ovide ſont remplis des témoignages les plus foibles d'une douleur abattue, des flatteries les plus baſſes pour ſon perſécuteur; et Cicéron, dans l'intimité même de ſa correſpondance avec Atticus, contient et ennoblit de mille manières la peine que lui cauſe ſon injuſte banniſſement. Ce n'eſt pas ſeulement à

la diverſité des caractères, c'eſt à celle des temps qu'il faut attribuer de telles diſſemblances. L'opinion qui domine eſt un centre avec lequel les individus conſervent toujours de certains rapports; et l'eſprit général du ſiècle, s'il ne change pas le caractère, modifie les formes que l'on choiſit pour le montrer.

Après le règne floriſſant d'Auguſte, on vit naître les plus féroces et les plus groſſières tyrannies dont l'antiquité nous ait offert l'exemple. L'excès du malheur retrempa les ames; le joug tranquille énervoit les eſprits ſupérieurs, ainſi que la multitude; les fureurs de la cruauté, long-temps tolérées, avilirent encore davantage la maſſe de la nation, mais quelques hommes éclairés ſe relevèrent de cet abattement général, et reſſentirent plus que jamais le beſoin de la philoſophie ſtoïcienne.

Sénèque (que je ne juge ici que par ſes ouvrages), Tacite, Epictète, Marc-Aurèle, quoique dans des ſituations différentes, et avec des caractères que l'on ne peut comparer, furent tous inſpirés par l'indignation contre le crime. Leurs écrits en latin et en grec ont un caractère tout-à-fait diſtinct de celui des littérateurs du temps d'Auguſte; ils ont plus de force et plus de conciſion, que les philoſophes républicains eux-mêmes. La morale de Cicéron a pour but principal l'effet que l'on doit produire ſur les autres, celle de Sénèque, le travail qu'on peut opérer ſur ſoi; l'un cherche une honorable puiſſance, l'autre un aſyle contre la douleur; l'un veut animer la vertu, l'autre combattre le crime; l'un ne conſidère l'homme que dans ſes rapports avec les intérêts de ſon pays, l'autre qui n'avoit plus de patrie, s'occupe des

relations privées. Il y a plus de mélancolie dans Sénèque, et plus d'émulation dans Cicéron.

Quand ce ſont les tyrans qui menacent de la mort, les philoſophes, contraints à ſupporter ce que la nature a de plus terrible et ce que le crime a de plus atroce, ne pouvant agir au-dehors d'eux-mêmes, étudient plus intimement les mouvemens de l'ame. Les écrivains de la troiſième époque de la littérature latine, n'avoient pas encore atteint à la connoiſſance parfaite, à l'obſervation pénétrante des caractères, telle qu'on la voit dans Montaigne et Labruyère; mais ils en ſavoient déjà plus ſur eux-mêmes: l'oppreſſion avoit renfermé leur génie dans leur propre ſein.

La tyrannie, comme tous les grands malheurs publics, peut ſervir au développement de la philoſophie; mais elle porte une atteinte funeſte à la littérature, en étouffant l'émulation et en dépravant le goût.

On a prétendu que la décadence des arts, des lettres et des empires devoit arriver néceſſairement, après un certain degré de ſplendeur. Cette idée manque de juſteſſe; les arts ont un terme, je le crois, au-delà duquel ils ne s'élèvent pas; mais ils peuvent ſe maintenir à la hauteur à laquelle ils ſont parvenus; et dans toutes les connoiſſances ſuſceptibles de progreſſion, la nature morale tend à ſe perfectionner. L'amélioration précédente eſt une cauſe de l'amélioration future; cette chaîne peut être interrompue par des événemens accidentels qui contrarient les progrès à venir, mais qui ne ſont point la conſéquence des progrès antérieurs.

Les écrivains du temps des empereurs, malgré les affreuſes circonſtances contre leſquelles ils avoient à lut-

ter, ſont ſupérieurs, comme philoſophes, aux écrivains du ſiècle d'Auguſte. Le ſtyle des auteurs latins, dans la troiſième époque de leur littérature, a moins d'élegance et de pureté; la délicateſſe du goût ne pouvoit ſe conſerver ſous des maîtres ſi groſſiers et ſi féroces. La multitude s'aviliſſoit par la flatterie imitatrice des moeurs du tyran; et le petit nombre des hommes diſtingués, communiquant difficilement entr'eux, ne pouvoient établir cette opinion critique, cette législation littéraire, qui trace une ligne poſitive entre l'eſprit et la recherche, entre l'énergie et l'exagération.

Sous la tyrannie des empereurs, il n'étoit ni permis ni poſſible de remuer le peuple par l'éloquence; les ouvrages philoſophiques et littéraires n'avoient point d'influence ſur les événemens publics. On ne trouve donc point, dans les écrits de ce temps, le caractère qu'imprime toujours l'eſpoir d'être utile, cette juſte meſure, qui ſuppoſe l'eſpoir de déterminer une action, d'amener par la parole un réſultat actuel et poſitif. Il faut donner de l'amuſement à l'eſprit, pour être lu par des hommes iſolés entr'eux, et dont l'ambition ne peut rien faire ni rien attendre de la penſée. Il eſt poſſible que, dans une telle ſituation, les écrivains tombent dans l'affectation, parce qu'il leur importe trop de rendre piquantes les formes de leur ſtyle. Sénèque et Pline le jeune en particulier ne ſont pas à l'abri de ce défaut.

On peut auſſi manquer de goût, comme Juvenal, lorsqu'on eſſaie, par tous les moyens poſſibles, de réveiller l'horreur du crime dans une nation engourdie. La penſée de l'auteur, ſouillée par l'hiſtoire de ſon temps, ne peut ſ'aſtreindre à cette pureté d'expreſſions, qui doit

toujours ſervir à peindre les images même les plus révoltantes. Mais ces défauts, qu'on ne peut nier, ne doivent pas empêcher de reconnoître que la troiſième époque de la littérature romaine eſt illuſtrée par des penſeurs plus profonds que tous ceux qui les avoient précédés.

Il y a plus d'idées fines et neuves dans le traité de Quintilien, ſur l'art oratoire, que dans les écrits de Cicéron, ſur le même ſujet. Quintilien a réuni ſes propres penſées à celles de Cicéron; il part du point où Cicéron s'eſt arrêté. La philoſophie de Sénèque pénètre plus avant dans le coeur de l'homme. Pline l'ancien eſt l'écrivain de l'antiquité qui a le plus approché de la vérité dans les ſciences. Tacite, ſous tous les rapports, l'emporte de beaucoup ſur les meilleurs hiſtoriens latins.

Les premiers qui écrivent, et parlent une belle langue, ſe laiſſent charmer par l'harmonie des phraſes; et Cicéron, ni ſes auditeurs, ne ſentoient pas encore le beſoin d'un ſtyle plus fort d'idées. Mais en avançant dans la littérature, on ſe blaſe ſur les jouiſſances de l'imagination, l'eſprit devient plus avide d'idées abſtraites, la penſée ſe généraliſe, les rapports des hommes entr'eux ſe multiplient avec les ſiécles, la variété des circonſtances fait naître et découvrir des combinaiſons nouvelles, des apperçus plus profonds; la réflexion hérite du temps. C'eſt ce genre de progreſſion qui ſe fait ſentir, dans les écrivains de la dernière époque de la littérature latine, malgré les cauſes locales qui luttoient alors contre la marche naturelle de l'eſprit humain.

A l'honneur du peuple romain, les arts d'imagination tombèrent presque entièrement pendant la tyrannie des

empereurs. Lucain n'écrivit que pour ranimer par de grands ſouvenirs les cendres de la république; et ſa mort atteſta le péril d'un ſi beau deſſein. Vainement la plupart des féroces empereurs de Rome montrèrent-ils un goût exceſſif pour les jeux et pour les ſpectacles; aucune pièce de théâtre digne d'un ſuccès durable ne parut ſous leur règne, aucun chant poétique ne nous eſt reſté des honteux loiſirs de la ſervitude. Les hommes de lettres d'alors n'ont point décoré la tyrannie; et la ſeule occupation à laquelle on ſe ſoit livré ſous ces maîtres déteſtables, c'eſt à l'étude de la philoſophie et de l'éloquence; on ſ'exerçoit aux armes qui pouvoient ſervir à renverſer l'oppreſſion même.

Les flatteries ont ſouillé les écrits de quelques philoſophes de ce temps, et leurs réticences même étoient honteuſes. Néanmoins, l'ignorance où l'on étoit alors de la découverte de l'imprimerie étoit favorable, à quelques égards, à la liberté d'écrire; les livres étoient moins ſurveillés par le deſpotisme, lorsque les moyens de publicité étoient infiniment reſtreints. Les écrits polémiques, ceux qui doivent agir ſur l'opinion du moment et ſur l'événement du jour, n'auroient jamais pu être d'aucune utilité, d'aucune influence avant l'uſage de la preſſe, ils n'auroient jamais été aſſez répandus pour produire un effet populaire: la tribune ſeule pouvoit atteindre à ce but: mais on ne compoſoit jamais un ouvrage, que ſur des idées générales ou des faits antérieurs propres à l'enſeignement des générations. Les tyrans étoient donc beaucoup plus indifférens que de nos jours à la liberté d'écrire; la poſtérité n'étant pas de leur domaine, ils laiſſoient aſſez volontiers les philoſophes ſ'y refugier.

On se demande comment, à cette époque, les sciences exactes n'ont pas fait plus de progrès, comment il est arrivé que presqu'aucun Romain ne s'y soit consacré. C'est sous la tyrannie que ces recherches indépendantes ont souvent captivé les esprits, qui ne vouloient ni se révolter ni s'avilir. Peut-être que les dangers qui menaçoient alors tous les hommes distingués étoient trop imminens pour leur laisser le loisir nécessaire à de tels travaux; peut-être aussi les Romains avoient-ils conservé trop d'indignation républicaine, pour pouvoir distraire entièrement leur attention de la destinée de leur pays. Les pensées philosophiques se rallient à tous les sentimens de l'ame; les sciences vous transportent dans un tout autre ordre d'idées. Enfin à cette époque, comme on n'avoit pas découvert la véritable méthode qu'il faut suivre dans l'étude de la nature physique, l'émulation n'étoit point excitée dans une carrière, où de grands succès n'avoient point encore été obtenus.

Une des causes de la destruction des empires dans l'antiquité, c'est l'ignorance de plusieurs découvertes importantes dans les sciences; ces découvertes ont mis plus d'égalité entre les nations, comme entre les hommes. La décadence des empires n'est pas plus dans l'ordre naturel, que celle des lettres et des lumières. Mais avant que toute l'Europe fût civilisée, avant que le système politique et militaire et l'emploi de l'artillerie eussent balancé les forces, enfin avant l'imprimerie, l'esprit national, les lumières nationales devoient être aisément la proie des barbares, toujours plus aguerris que les autres hommes. Si l'imprimerie avoit existé, le caractère romain se seroit conservé, et avec lui la nation et la ré-

publique; on n'auroit pas vu disparoître de la terre, ce peuple qui aimoit la liberté sans insubordination, et la gloire sans jalousie; ce peuple qui, loin d'exiger qu'on se dégradât pour lui plaire, s'étoit élevé lui-même jusqu'à la juste appréciation des vertus et des talens pour les honorer par son estime; ce peuple dont l'admiration étoit dirigée par les lumières, et que les lumières cependant n'ont jamais blasé sur l'admiration.

L'esprit humain, et sur-tout l'émulation patriotique, seroient entièrement découragés, s'il étoit prouvé qu'il est de nécessité morale, que les nations fameuses s'éclipsent du monde après l'avoir éclairé quelque temps. Cette succession de peuples détrônés n'est point une inévitable fatalité. En étudiant les sublimes réflexions de Montesquieu, sur les causes de la décadence des Romains, on voit évidemment que la plupart de ces causes n'existent plus de nos jours.

La moitié de l'Europe, non encore civilisée, devoit enfin envahir l'autre. Il falloit que les avantages de la société devinssent universels; car tout dans la nature tend au niveau: mais les douceurs de la vie privée, la diffusion des lumières, les relations commerciales établissant plus de parité dans les jouissances, appaiseront par degré les sentimens de rivalité entre les nations.

Les crimes inouis dont l'empire romain a été le théâtre, sont l'une des principales causes de sa décadence. La désorganisation de l'opinion publique pouvoit seule permettre de tels excès. Si l'on en excepte les années de la terreur en France, l'atrocité n'est pas dans la nature des moeurs européennes de ce siècle. L'esclavage qui mettoit une classe d'hommes hors des devoirs de la mo-

rale, le petit nombre des moyens qui pouvoient ſervir à l'inſtruction générale, la diverſité des ſectes philoſophiques qui jettoit dans les eſprits de l'incertitude ſur le juſte et l'injuſte, l'indifférence pour la mort, indifférence qui commence par le courage, et finit par tarir les ſources naturelles de la ſympathie; tels étoient les divers principes de la cruauté ſauvage qui a exiſté parmi les Romains.

Une corruption dégoûtante, et qui fait autant frémir la nature que la morale, acheva de dégrader ce peuple jadis ſi grand. Les nations du midi tombèrent dans l'aviliſſement, et cet aviliſſement prépara le triomphe des peuples du nord. La civiliſation de l'Europe, l'établiſſement de la religion chrétienne, les découvertes des ſciences, la publicité des lumières ont poſé de nouvelles barrières à la dépravation, et détruit d'anciennes cauſes de barbarie. Ainſi donc la décadence des nations, et par conſéquent celle des lettres, eſt maintenant beaucoup moins à craindre. C'eſt ce que le chapitre ſuivant achévera, je crois, de démontrer.

CHAPITRE VIII.

De l'invaſion des Peuples du Nord, de l'établiſſement de la Religion Chrétienne et de la renaiſſance des Lettres.

On compte dans l'hiſtoire plus de dix ſiècles, pendant leſquels l'on croit aſſez généralement que l'eſprit humain a rétrogradé. Ce ſeroit une forte objection contre le ſyſtême de progreſſion dans les lumières, qu'un ſi long cours d'années, qu'une portion ſi conſidérable des temps qui nous ſont connus, pendant leſquels le grand oeuvre de la perfectibilité ſembleroit avoir reculé; mais cette objection, que je regarderois comme toute-puiſſante, ſi elle étoit fondée, je la réfute d'une manière ſimple. Je ne penſe pas que l'eſpèce humaine ait rétrogradé pendant cette époque; je crois, au contraire, que des pas immenſes ont été faits dans le cours de ces dix ſiècles, et pour la propagation des lumières, et pour le développement des facultés intellectuelles.

En étudiant l'hiſtoire, il me ſemble qu'on acquiert la conviction, que tous les événemens principaux tendent au même but, la civiliſation univerſelle. L'on voit que, dans chaque ſiècle, de nouveaux peuples ont été admis au bienfait de l'ordre ſocial, et que la guerre, malgré tous ſes déſaſtres, a ſouvent étendu l'empire des lumières. Les Romains ont civiliſé le monde qu'ils avoient ſoumis. Il falloit que d'abord la lumière partit d'un point brillant, d'un pays de peu d'étendue, comme la Grèce; il falloit

que, peu de ſiècles après, un peuple de guerriers réunit ſous les mêmes loix une partie du monde pour la civiliſer, en la conquérant. Les nations du nord, en faiſant diſparoître pendant quelque temps les lettres et les arts qui régnoient dans le midi, acquirent néanmoins quelques-unes des connoiſſances que poſſédoient les vaincus; et les habitans de plus de la moitié de l'Europe, étrangers jusqu'alors à la ſociété civiliſée, participèrent à ſes avantages. Ainſi le temps nous découvre un deſſein, dans la ſuite d'événemens qui ſembloient n'être que le pur effet du haſard; et l'on voit ſurgir une penſée, toujours la même, de l'abîme des faits et des ſiècles.

L'invaſion des barbares fut ſans doute un grand malheur pour les nations contemporaines de cette révolution; mais les lumières ſe propagèrent par cet événement même. Les habitans énervés du midi, ſe mêlant avec les hommes du nord, empruntèrent d'eux un forte d'énergie et leur donnèrent une forte de ſoupleſſe, qui devoit ſervir à compléter les facultés intellectuelles. La guerre, pour de ſimples intérêts politiques, entre des peuples également éclairés, eſt le plus funeſte fléau que les paſſions humaines aient produit; mais la guerre, mais la leçon éclatante des événemens peut quelquefois faire adopter de certaines idées par la rapide autorité de la puiſſance.

Pluſieurs écrivains ont avancé que la religion chrétienne étoit la cauſe de la dégradation des lettres et de la philoſophie; je ſuis convaincue que la religion chrétienne, à l'époque de ſon établiſſement, étoit indiſpenſablement néceſſaire à la civiliſation et au mélange de l'eſprit du nord avec les moeurs du midi. Je crois de plus

que les méditations religieuses du christianisme, à quelque objet qu'elles aient été appliquées, ont développé les facultés de l'esprit pour les sciences, la métaphysique et la morale. Je vais chercher à prouver ces assertions sous des rapports purement philosophiques.

Il est de certaines époques de l'histoire, dans lesquelles l'amour de la gloire, la puissance du dévouement, tous les sentimens énergiques enfin, semblent ne plus exister. Quand l'infortune est générale dans un pays, l'égoïsme est universel; une portion quelconque de bonheur est un élément nécessaire de la force nationale; et l'adversité n'inspire du courage aux individus atteints par elle, qu'au milieu d'un peuple assez heureux, pour avoir conservé la faculté d'admirer ou de plaindre. Mais quand tous sont également frappés par le malheur, l'opinion publique ne soutient plus personne: il reste des jours, mais il n'y a plus de but pour la vie. On perd en soi-même toute émulation, et les plaisirs de la volupté deviennent le seul intérêt d'une existence sans gloire, sans honneur et sans morale; tel on nous peint l'état des hommes du midi sous les chefs du bas empire.

Une autre nation, non moins éloignée des vrais principes de la vertu, vint conquérir cette nation avilie. La férocité guerrière, l'ignorance dominatrice, offroient à l'homme épouvanté des crimes opposés aux bassesses du midi, mais plus redoutables dans leurs effets, quoique moins corrompus dans leur source. Pour dompter de tels conquérans, pour relever de tels vaincus, il falloit l'enthousiasme, noble puissance de l'ame, l'égarant quelquefois, mais pouvant seule combattre avec succès l'instinct habituel de l'amour de soi, et la per-

ſonnalité toujours croiſſante. Il falloit ce ſentiment, qui fait trouver le bonheur dans le ſacrifice de ſoi-même.

Certes, je ne veux pas affoiblir l'indignation qu'inſpirent aujourd'hui les crimes et les folies de la ſuperſtition; mais je conſidère chaque grande époque de l'hiſtoire philoſophique de la penſée, relativement à l'état de l'eſprit humain dans cette époque même; et la religion chrétienne, lorsqu'elle a été fondée, étoit, ce me ſemble, néceſſaire aux progrès de la raiſon.

Les peuples du nord n'attachoient point de prix à la vie. Cette diſpoſition les rendoit courageux pour eux-mêmes, mais cruels pour les autres. Ils avoient de l'imagination, de la mélancolie, du penchant à la myſticité, mais un profond mépris pour les lumières, comme affoibliſſant l'eſprit guerrier. Les femmes étoient plus inſtruites que les hommes, parce qu'elles avoient plus de loiſir qu'eux; ils les aimoient, ils leur étoient fidèles, ils leur rendoient un culte. Ils pouvoient éprouver quelque ſenſibilité par l'amour. La force, la loyauté guerrière, la vérité, comme attribut de la force, étoient les ſeules idées qu'ils euſſent jamais conçues de la vertu. Ils plaçoient dans le ciel les délices de la vengeance. En montrant leurs fronts cicatriſés, en comptant le nombre des ennemis dont ils avoient verſé le ſang, ils croyoient captiver le coeur des femmes. Ils offroient des victimes humaines à leurs maîtreſſes comme à leurs dieux. Leur climat ſombre n'offroit à leur imagination que des orages, et des ténèbres; ils déſignoient la révolution des jours par le calcul des nuits, celle des années par les hivers. Les géans de la gelée préſidoient à leurs

exploits. Le déluge, dans leurs traditions, c'étoit la terre inondée de ſang. Ils croyoient que, du haut du ciel, Odin les animoit au carnage. Le dogme des peines et des récompenſes n'avoit pour but que d'encourager ou de punir les actions de la guerre. L'homme naiſſoit pour immoler l'homme. La vieilleſſe étoit mépriſée, l'étude avilie, l'humanité ignorée. Les facultés de l'ame n'avoient qu'un ſeul uſage parmi ces hommes, c'étoit d'accroître la puiſſance phyſique. La guerre étoit leur unique but.

Voilà de quels élémens il falloit faire ſortir cependant la moralité des actions, la douceur des ſentimens et le goût des lettres.

Le travail à opérer ſur les peuples du midi n'étoit pas d'une difficulté moins grande. Le caractère romain, ce miracle de l'orgueil national et des inſtitutions politiques, n'exiſtoit plus: les habitans de l'Italie étoient dégoûtés de toute idée de gloire; ils ne croyoient plus qu'à la volupté; ils admettoient tous les dieux en l'honneur desquels on célébroit des fêtes; ils recevoient tous les maîtres que quelques ſoldats élevoient ou renverſoient à leur gré; ſans ceſſe menacés d'une proſcription arbitraire, ils bravoient la mort, non par le ſecours du courage, mais par l'étourdiſſement du vice. La mort n'interrompoit point des projets illuſtres, ni la progreſſion d'utiles penſées; elle ne briſoit point des liens chéris, elle n'arrachoit point à des affections profondus; elle empêchoit ſeulement de goûter le lendemain l'amuſement qui peut-être avoit déjà fatigué la veille. La corruption univerſelle avoit effacé jusqu'au ſouvenir de la vertu. Qui auroit voulu la rappeller, n'auroit obtenu qu'un étonnement mê-

lé de blâme. La nature morale de l'homme du midi ſe perdoit toute entière dans les jouiſſances de la volupté, celle de l'homme du nord dans l'exercice de la force. Si quelque goût inné pour les lettres, les arts et la philoſophie ſe trouvoit encore dans le midi, il étoit dirigé principalement vers les ſubtilités métaphyſiques; l'eſprit ſophiſtique mettoit en doute les vérités du raiſonnement, et l'inſouciance des affections du coeur.

C'eſt au milieu de cet affaiſſement déplorable, dans lequel les nations du midi étoient tombées, que la religion chrétienne leur fit adopter l'empire du devoir, la volonté du dévouement et la certitude de la foi. Mais n'auroit-il pas mieux valu, dira-t-on, ramener à la vertu par la philoſophie? Il étoit impoſſible à cette époque d'influer ſur l'eſprit humain ſans le ſecours des paſſions. La raiſon les combat; les religions s'en ſervent.

Toutes les nations de la terre avoient ſoif de l'enthouſiasme. Mahomet, en ſatisfaiſant ce beſoin, fit naître un fanatisme avec la plus étonnante facilité. Quoique Mahomet fût un grand homme, ſes prodigieux ſuccès tinrent aux diſpoſitions morales de ſon temps; toutefois, ſa religion n'étant deſtinée qu'aux peuples du midi, elle eut pour unique but de relever l'eſprit militaire, en offrant les plaiſirs pour récompenſe des exploits. Elle créa des conquérans; mais elle ne portoit en elle aucun germe de développement intellectuel. Le général-prophète ne s'étoit occupé que de l'obéiſſance; il n'avoit formé que des ſoldats. Le dogme de la fatalité, qui rend invincible à la guerre, abrutiſſoit pendant la paix. L'Islamisme fut ſtationnaire dans ſes effets; il arrêta l'eſprit humain, après l'avoir avancé de quelques pas. La reli-

gion chrétienne ayant un législateur, dont le premier but étoit de perfectionner la morale, devant réunir sous la même bannière des nations de moeurs opposées, la religion chrétienne étoit bien plus favorable à l'accroissement des vertus et des facultés de l'ame.

Pour s'emparer de caractères si différens, ceux du nord et ceux du midi, il falloit combiner ensemble plusieurs mobiles divers.

La religion chrétienne dominoit les peuples du nord, en se saisissant de leur disposition à la mélancolie, de leur penchant pour les images sombres, de leur occupation continuelle et profonde du souvenir et de la destinée des morts. Le paganisme n'avoit rien dans ses bases et dans ses principes, qui pût le rendre maître de tels hommes. Le dogme de la religion chrétienne, l'esprit exalté de ses premiers sectaires, favorisoient et dirigeoient la tristesse passionnée des habitans d'un climat nébuleux; quelques-unes de leurs vertus, la vérité, la chasteté, la fidélité dans les promesses, étoient consacrées par des loix divines. La religion, sans altérer la nature de leur courage, parvint à lui donner un autre objet. Il étoit dans leurs moeurs de tout supporter pour s'illustrer à la guerre. La religion leur demandoit de braver les souffrances et la mort, pour la défense de sa foi et l'accomplissement de ses devoirs. L'intrépidité destructive fut changée en résolution inébranlable; la force qui n'avoit d'autre but que l'empire de la force, fut dirigée par des principes de morale. Les erreurs du fanatisme pervertirent souvent ces principes; mais des hommes, jadis indomtables, reconnurent cependant une puissance au-dessus d'eux, des devoirs pour loix, des terreurs religieuses pour frein,

L'homme foiblé put menacer l'homme fort, et l'on entrevit l'aurore de l'égalité dès cette époque.

Les peuples du midi, ſuſceptibles d'enthouſiaſme, ſe vouèrent facilement à la vie contemplative, qui étoit d'accord avec leur climat et leurs goûts. Ils accueillirent les premiers avec ardeur les inſtitutions monacales. Les macérations, les auſtérités furent promptement adoptées par une nation que la ſatiété même des voluptés jettoit dans l'exagération des obſervances religieuſes. Dans ces têtes ardentes, aiſément crédules, aiſément fanatiques, germèrent toutes les ſuperſtitions et tous les crimes dont la raiſon a gémi. La religion leur fut moins utile qu'aux peuples du nord, parce qu'ils étoient beaucoup plus corrompus, et qu'il eſt plus facile de civiliſer un peuple ignorant, que de relever de ſa dégradation un peuple dépravé. Mais la religion chrétienne ranima cependant des principes de vie morale dans quelques hommes ſans but et ſans liens; elle ne put leur rendre une patrie, mais elle donna de l'énergie à pluſieurs caractères. Elle porta vers le ciel des regards fouillés par les vices de la terre. A travers toutes les folies du martyre, il reſta dans quelques ames la force des ſacrifices, l'abnégation de l'intérêt perſonnel, et une puiſſance d'abſtraction et de penſée, dont on vit ſortir des réſultats utiles pour l'eſprit humain.

La religion chrétienne a été le lien des peuples du nord et du midi; elle a fondu, pour ainſi dire, dans une opinion commune des moeurs oppoſées; et rapprochant des ennemis, elle en a fait des nations, dans leſquelles les hommes énergiques fortifioient le caractère des hommes éclairés, et les hommes éclairés développoient l'eſprit des hommes énergiques.

Ce mélange ſ'eſt fait lentement, ſans doute. La providence éternelle prodigue les ſiècles à l'accompliſſement de ſes deſſeins; et notre exiſtence paſſagère ſ'en irrite et ſ'en étonne: mais enfin les vainqueurs et les vaincus ont fini par n'être plus qu'un même peuple dans les divers pays de l'Europe, et la religion chrétienne y a puiſſamment contribué.

Avant d'analyſer encore quelques autres avantages de la religion chrétienne, qu'il me ſoit permis de m'arrêter ici pour faire ſentir un rapport qui m'a frappé entre cette époque et la révolution françaiſe.

Les nobles, ou ceux qui tenoient à cette première claſſe, réuniſſoient en général tous les avantages d'une éducation diſtinguée; mais la proſpérité les avoit amollis, et ils perdoient par degré les vertus qui pouvoient excuſer leur prééminence ſociale. Les hommes de la claſſe du peuple, au contraire, n'avoient encore qu'une civiliſation groſſière, et des moeurs que les loix contenoient, mais que la licence devoit rendre à leur férocité naturelle. Ils ont fait, pour ainſi dire, une invaſion dans les claſſes ſupérieures de la ſocieté, et tout ce que nous avons ſouffert, et tout ce que nous condamnons dans la révolution, tient à la néceſſité fatale qui a fait ſouvent confier la direction des affaires à ces conquérans de l'ordre civil. Ils ont pour but et pour bannière une idée philoſophique; mais leur éducation eſt à pluſieurs ſiècles en arrière de celle des hommes qu'ils ont vaincus. Les vainqueurs, à la guerre et dans l'intérieur, ont pluſieurs caractères de reſſemblance avec les hommes du nord, les vaincus beaucoup d'analogie avec les lumières et les préjugés, les vices et la ſociabilité des habitans du midi.

Il faut que l'éducation des vainqueurs se fasse, il faut que les lumières qui étoient renfermées dans un très-petit nombre d'hommes s'étendent fort au delà, avant que les gouvernans de la France soient tous entièrement exempts de vulgarité et de barbarie. L'on doit espérer que la civilisation de nos hommes du nord, que leur mélange avec nos hommes du midi, n'exigera pas dix à douze siècles. Nous marcherons plus vîte que nos ancêtres, parce qu'à la tête des hommes sans éducation il se trouve quelquefois des esprits remarquablement éclairés, parce que le siècle où nous vivons, la découverte de l'imprimerie, les lumières du reste de l'Europe doivent hâter les progrès de la classe nouvellement admise à la direction des affaires politiques; mais l'on ne sauroit prévoir encore par quel moyen la guerre des anciens possesseurs et des nouveaux conquérans sera terminée.

Heureux si nous trouvions, comme à l'époque de l'invasion des peuples du nord, un système philosophique, un enthousiasme vertueux, une législation forte et juste, qui fût, comme la religion chrétienne l'a été, l'opinion dans laquelle les vainqueurs et les vaincus pourroient se réunir.

Ce mélange, cette réconciliation du nord et du midi, qui fut un si grand soulagement pour le monde, n'est pas le seul résultat utile de la religion chrétienne. La destruction de l'esclavage lui est généralement attribuée. Il faut encore ajouter à cet acte de justice, deux bienfaits dont on doit reconnoître en elle ou la source ou l'accroissement, le bonheur domestique et la sympathie de la pitié.

Tout se ressentoit, chez les anciens, même dans les

relations de famille, de l'odieuſe inſtitution de l'eſclavage. Le droit de vie et de mort ſouvent accordé à l'autorité paternelle, les communs exemples du crime de l'expoſition des enfans, le pouvoir des époux aſſimilé, ſous beaucoup de rapports, à celui des pères, toutes les loix civiles enfin avoient quelque analogie avec le code abominable qui livroit l'homme à l'homme, et créoit entre les humains deux claſſes, dont l'une ne ſe croyoit aucun devoir envers l'autre. Cette baſe une fois adoptée, on n'arrivoit à la liberté que par gradation. Les femmes pendant toute leur vie, les enfans pendant leur jeuneſſe, étoient ſoumis à quelques conditions de l'eſclavage.

Dans les ſiècles corrompus de l'empire romain, la licence la plus effrénée avoit arraché les femmes à la ſervitude par la dégradation; mais c'eſt le chriſtianisme qui, du moins dans les rapports moraux et religieux, leur a accordé l'égalité. Le chriſtianiſme, en faiſant du mariage une inſtitution ſacrée, a fortifié l'amour conjugal, et toutes les affections qui en dérivent. Le dogme de l'enfer et du paradis annonce les même peines, promet les mêmes récompenſes aux deux ſexes. L'évangile qui commande des vertus privées, une deſtinée obſcure, une humilité pieuſe, offroit aux femmes autant qu'aux hommes les moyens d'obtenir la palme de la religion. La ſenſibilité, l'imagination, la foibleſſe diſpoſent à la dévotion. Les femmes devoient donc ſouvent ſurpaſſer les hommes, dans cette émulation de chriſtianiſme qui s'empara de l'Europe durant les premiers ſiècles de l'hiſtoire moderne.

La religion et le bonheur domeſtique fixèrent la vie

errante des peuples du nord; ils s'établirent dans une contrée, ils demeurèrent en ſociété. La législation de la vie civile ſe réforma ſelon les principes de la religion. C'eſt donc alors que les femmes commencèrent à être de moitié dans l'aſſociation humaine. C'eſt alors auſſi que l'on connut véritablement le bonheur domeſtique. Trop de puiſſance déprave la bonté, altère toutes les jouiſſances de la délicateſſe; les vertus et les ſentimens ne peuvent réſiſter d'une part à l'exercice du pouvoir, de l'autre à l'habitude de la crainte. La félicité de l'homme s'accrut de toute l'indépendance qu'obtint l'objet de ſa tendreſſe; il put ſe croire aimé; un être libre le choiſit; un être libre obéit à ſes deſirs. Les apperçus de l'eſprit, les nuances ſenties par le coeur ſe multiplièrent avec les idées et les impreſſions de ces ames nouvelles, qui s'eſſayoient à l'exiſtence morale, après avoir long-temps langui dans la vie.

Les femmes n'ont point compoſé d'ouvrages véritablement ſupérieurs; mais elles n'en ont pas moins éminemment ſervi les progrès de la littérature, par la foule de penſées qu'ont inſpirées aux hommes les relations entretenues avec ces êtres mobiles et délicats. Tous les rapports ſe ſont doublés, pour ainſi dire, depuis que les objets ont été conſidérés ſous un point de vue tout-à-fait nouveau. La confiance d'un lien intime en a plus appris ſur la nature morale, que tous les traités et tous les ſyſtêmes qui peignoient l'homme tel qu'il ſe montre à l'homme, et non tel qu'il eſt réellement.

La pitié pour la ſouffrance devoit exiſter de tous les temps au fond du coeur: cependant une grande différence caractériſe la morale des anciens, et la diſtingue

de celle du christianisme; l'une est fondée sur la force, et l'autre sur la sympathie. L'esprit militaire, qui doit avoir présidé à l'origine des sociétés, se fait sentir encore jusques dans la philosophie stoïcienne; la puissance sur soi-même y est exercée, pour ainsi dire, avec une énergie guerrière. Le bonheur des autres n'est point l'objet de la morale des anciens; ce n'est pas les servir, c'est se rendre indépendant d'eux, qui est le but principal de tous les conseils des philosophes.

La religion chrétienne exige aussi l'abnégation de soi-même, et l'exagération monacale pousse même cette vertu fort au-delà de l'austérité philosophique des anciens; mais le principe de ce sacrifice dans la religion chrétienne, c'est le dévouement à son Dieu ou à ses semblables, et non, comme chez les stoïciens, l'orgueil et la dignité de son propre caractère. En étudiant le sens de l'évangile, sans y joindre les fausses interprétations des prêtres, on voit aisément que l'esprit général de ce livre, c'est la bienfaisance envers les malheureux. L'homme y est considéré, comme devant recevoir une impression profonde par la douleur de l'homme.

Une morale toute sympathique étoit singulièrement propre à faire connoître le coeur humain; et quoique la religion chrétienne commandât, comme toutes les religions, de dompter ses passions, elle étoit beaucoup plus près que le stoïcisme de reconnoître leur puissance. Plus de modestie, plus d'indulgence dans les principes, plus d'abandon dans les aveux, permettoient davantage au caractère de l'homme de se montrer; et la philosophie, qui a pour but l'étude des mouvemens de l'ame, a beaucoup acquis par la religion chrétienne.

La littérature lui doit beaucoup auſſi dans tous les effets qui tiennent à la puiſſance de la mélancolie. La religion des peuples du nord leur inſpiroit de tout temps, il eſt vrai, une diſpoſition à quelques égards ſemblable; mais c'eſt au chriſtianiſme que les orateurs français ſont redevables des idées fortes et ſombres qui ont agrandi leur éloquence.

On a reproché à la religion chrétienne d'avoir affoibli les caractères; l'évangile a eu pour but de combattre la férocité. Or il eſt impoſſible d'inſpirer tout-à-la-fois beaucoup d'humanité pour ſes ſemblables, et la plus complette inſenſibilité pour ſoi. Il falloit rendre au meurtre ſes épouvantables couleurs, il falloit faire horreur du ſang et de la mort; et la nature ne permet pas que la ſympathie s'exerce toute entière au-dehors de nous. Le fanatiſme, à diverſes époques, étouffa les ſentimens de douceur qu'inſpiroit la religion chrétienne; mais c'eſt l'eſprit général de cette religion que je devois examiner; et de nos jours, dans les pays où la réformation eſt établie, on peut encore remarquer combien eſt ſalutaire l'influence de l'évangile ſur la morale.

Le paganiſme, tolérant par ſon eſſence, eſt regretté par les philoſophes, quand ils le comparent au fanatiſme que la religion chrétienne a inſpiré. Quoique les paſſions fortes entraînent à des crimes, que l'indifférence n'eût jamais cauſés, il eſt des circonſtances dans l'hiſtoire, où ces paſſions ſont néceſſaires pour remonter les reſſorts de la ſociété. La raiſon, avec l'aide des ſiècles, s'empare de quelques effets de ces grands mouvemens; mais il eſt de certaines idées que les paſſions ſont découvrir, et qu'on auroit ignorées ſans elles. Il faut des

ſecouſſes violentes pour porter l'eſprit humain ſur des objets entièrement nouveaux; ce ſont les tremblemens de terre, les feux ſouterrains, qui montrent aux regards de l'homme des richeſſes, dont le temps ſeul n'eût pas ſuffi pour creuſer la route.

Je crois voir une preuve de plus de cette opinion, dans l'influence qu'a exercée ſur les progrès de la métaphyſique l'étude de la théologie. On a ſouvent conſidéré cette étude comme l'emploi le plus oiſif de la penſée, comme l'une des principales cauſes de la barbarie des premiers ſiècles de notre ère. Néanmoins c'eſt un genre d'effort intellectuel, qui a ſingulièrement développé les facultés de l'eſprit. Si l'on ne juge le réſultat d'un tel travail, que dans ſes rapports avec les arts d'imagination, rien ne peut en donner une idée plus défavorable. La nobleſſe, l'élegance, la grace des formes antiques ſembloient devoir diſparoître à jamais, ſous les pédantesques erreurs des écrivains théologiques. Mais le genre d'eſprit qui rend propre à l'étude des ſciences, ſe formoit par les diſputes ſur les dogmes, quoique leur objet fût auſſi puérile qu'abſurde.

L'attention et l'abſtraction ſont les véritables puiſſances de l'homme penſeur; ces facultés ſeules peuvent ſervir aux progrès de l'eſprit humain. L'imagination, les talens qui en derivent ne raniment que les ſouvenirs; mais c'eſt uniquement par la méthode métaphyſique qu'on peut atteindre aux idées vraiment nouvelles. Les dogmes ſpirituels exerçoient les hommes à la conception des penſées abſtraites; et la longue contention d'eſprit, qu'exigeoit l'enchaînement des ſubtiles conſéquences de la théologie, rendoit la tête propre à l'étude des ſcien-

ces exactes. Comment le fait-il, dira-t-on, qu'approfondir l'erreur puiſſe jamais ſervir à la connoiſſance de la vérité? C'eſt que l'art du raiſonnement, la force de méditation qui permet de ſaiſir les rapports les plus métaphyſiques, et de leur créer un lien, un ordre, une méthode, eſt un exercice utile aux facultés penſantes, quel que ſoit le point d'où l'on part et le but où l'on veut arriver.

Sans doute, ſi les facultés développées dans ce genre de travail n'avoient point été depuis dirigées ſur d'autres objets, il n'en fût réſulté que du malheur pour le genre humain; mais quand on voit, à la renaiſſance des lettres, la penſée prendre tout-à-coup un ſi grand eſſor, les ſciences avancer en peu de temps d'une manière ſi étonnante, on eſt conduit à croire que, même en faiſant fauſſe route, l'eſprit acquéroit des forces, qui ont hâté ſes pas dans la véritable carrière de la raiſon et de la philoſophie.

Quelques hommes peuvent ſe livrer par goût à l'étude des idées abſtraites; mais le grand nombre n'y eſt jamais jetté, que par un intérêt de parti. Les connoiſſances politiques avoient fait de grands progrès, dans les premières années de la révolution françaiſe, parce qu'elles ſervoient l'ambition de pluſieurs, et agitoient la vie de tous. Les queſtions théologiques, dans leur temps, avoient été l'objet d'un intérêt auſſi vif, d'une analyſe auſſi profonde, parce que les querelles qu'elles faiſoient naître étoient animées, par l'avidité du pouvoir et la crainte de la perſécution. Si l'eſprit de faction ne s'étoit pas introduit dans la métaphyſique, ſi les paſſions ambitieuſes n'avoient pas été intéreſſées dans les diſcuſſions abſtraites, les eſprits ne s'y feroient jamais aſſez

vivement attachés, pour acquérir, dans ce genre difficile, tous les moyens nécessaires aux découvertes des siècles suivans.

Ainsi marche l'instruction, pour la masse des hommes. Quand les opinions que l'on professe sur un ordre d'idées quelconque, deviennent la cause et les armes des partis, la haine, la fureur, la jalousie parcourent tous les rapports, saisissent tous les côtés des objets en discussion, agitent toutes les questions qui en dépendent, et lorsque les passions se retirent, la raison va recueillir, au milieu du champ de bataille, quelques débris utiles à la recherche de la vérité.

Toute institution bonne relativement à tel danger du moment, et non à la raison éternelle, devient un abus insupportable, après avoir corrigé des abus plus grands. La chevalerie étoit nécessaire pour adoucir la férocité militaire, par le culte des femmes et l'esprit religieux; mais la chevalerie, comme un ordre, comme une secte, comme tout ce qui sépare les hommes au lieu de les réunir, dût être considérée comme un mal funeste, dès qu'elle cessât d'être un remède indispensable.

La jurisprudence romaine, qu'il étoit trop heureux de faire recevoir à des peuples, qui ne connoissoient que le droit des armes, devint une étude astucieuse et pédantesque, et absorba la plupart des savans, échappés à la théologie.

La connoissance des langues anciennes, qui a ramené le véritable goût de la littérature, inspira pendant quelque temps une ridicule fureur d'érudition. Le présent et l'avenir furent comme anéantis, par le puérile examen des moindres circonstances du passé. Des com-

mentaires sur les ouvrages des anciens, avoient pris la place des observations philosophiques; il sembloit qu'entre la nature et l'homme, il dût toujours exister des livres. Le prix qu'on attachoit à l'érudition étoit tel, qu'il absorboit en entier l'esprit créateur. Tout ce qui concernoit les anciens obtenoit alors un égal degré d'intérêt; on eût dit qu'il importoit bien plus de savoir que de choisir.

Néanmoins tous ces défauts avoient eu leur utilité; et l'on s'apperçoit, à la renaissance des lettres, que les siècles appellés barbares ont servi, comme les autres, d'abord à la civilisation d'un plus grand nombre de peuples, puis au perfectionnement même de l'esprit humain.

Si l'on ne considère cette époque de la renaissance des lettres, que sous le seul rapport des ouvrages de goût et d'imagination, l'on trouvera sans doute que près de seize cents ans ont été perdus, et que depuis Virgile jusqu'aux mystères catholiques représentés sur le théâtre de Paris, l'esprit humain, dans la carrière des arts, n'a fait que reculer vers la plus absurde des barbaries; mais il n'en est pas de même des ouvrages de philosophie. Bacon, Machiavel, Montaigne, Galilée, tous les trois presque contemporains dans des pays différens, ressortent tout-à-coup de ces temps obscurs, et se montrent cependant de plusieurs siècles en avant des derniers écrivains de la littérature ancienne, et sur-tout des derniers philosophes de l'antiquité.

Si l'esprit humain n'avoit pas marché pendant les siècles mêmes durant lesquels on a peine à suivre son histoire, auroit-on vu dans la morale, dans la politique, dans les sciences, des hommes qui, à l'époque même

de la renaiſſance des lettres, ont de beaucoup dépaſſé les génies les plus forts parmi les anciens? S'il exiſte une diſtance infinie entre les derniers hommes célèbres de l'antiquité et les premiers qui, parmi les modernes, ſe ſont illuſtrés dans la carrière des ſciences et des lettres; ſi Bacon, Machiavel et Montaigne ont des idées et des connoiſſances infiniment ſupérieures à celles de Pline, de Marc-Aurèle, etc. n'eſt-il pas évident que la raiſon humaine a fait des progrès pendant l'intervalle qui ſépare la vie de ces grands hommes? Car il ne faut pas oublier ce que j'ai poſé en principe dès le commencement de cet ouvrage; c'eſt que le génie le plus remarquable ne s'élève jamais au-deſſus des lumières de ſon ſiècle, que d'un petit nombre de degrés.

L'hiſtoire de l'eſprit humain, pendant les temps qui ſe ſont écoulés entre Pline et Bacon, entre Epictète et Montaigne, entre Plutarque et Machiavel, nous eſt peu connue, parce que la plupart des hommes et des nations ſe confondent dans un ſeul événement, la guerre. Mais les exploits militaires ne conſervent qu'un foible intérêt, par-delà l'époque de leur puiſſance. Il n'y a qu'un fait pour l'homme éclairé depuis le commencement du monde, ce ſont les progrès des lumières et de la raiſon. Néanmoins, de même que le ſavant obſerve le travail ſecret par lequel la nature combine ſes développemens, le moraliſte apperçoit la réunion des cauſes qui ont préparé, pendant quatorze cents ans, l'état actuel des ſciences et de la philoſophie.

Quelle force l'eſprit humain n'a-t-il pas montrée tout-à-coup au milieu du quinzième ſiècle! que de découvertes importantes! quelle marche nouvelle a été

adoptée dans peu d'années! Des progrès ſi rapides, des ſuccès ſi étonnans peuvent-ils ne ſe rapporter à rien d'antérieur? et dans les arts mêmes, le mauvais goût n'a-t-il pas été promptement écarté? Les progrès de la penſée ont fait trouver en peu de temps les principes du vrai beau dans tous les genres; et la littérature ne ſ'eſt perfectionnée ſi vîte que parce que l'eſprit étoit tellement exercé, qu'une fois rentré dans la route de la raiſon, il devoit y marcher à grands pas.

Une cauſe principale de l'émulation ardente qu'ont excitée les lettres au moment de leur renaiſſance, c'eſt le prodigieux éclat que donnoit alors la réputation de bon écrivain. On eſt confondu des hommages ſans nombre qu'obtint Pétrarque, de l'importance inouie qu'on attachoit à la publication de ſes ſonnets. On étoit laſſé de cet abſurde préjugé militaire qui vouloit dégrader la littérature; on ſe jetta dans l'extrême oppoſé. Peut-être auſſi que tout le faſte de ces récompenſes d'opinion étoit néceſſaire pour exciter aux difficiles travaux qu'exigeoient, il y a trois ſiècles, le perfectionnement des langues modernes, la régénération de l'eſprit philoſophique, et la création d'une méthode nouvelle pour la métaphyſique et les ſciences exactes.

Arrêtons-nous cependant à l'époque qui commence la nouvelle ère, à dater de laquelle peuvent ſe compter, ſans interruption, les plus étonnantes conquêtes du génie de l'homme; et comparant nos richeſſes avec celles de l'antiquité, loin de nous laiſſer décourager par l'admiration ſtérile du paſſé, ranimons-nous par l'enthouſiaſme fécond de l'eſpérance; uniſſons nos efforts, livrons nos voiles au vent rapide qui nous entraîne vers l'avenir.

CHAPITRE IX.

De l'Esprit général de la Littérature chez les Modernes.

Ce ne fut pas l'imagination, ce fut la pensée qui dût acquérir de nouveaux trésors pendant le moyen âge. Le principe des beaux arts, l'imitation, ne permet pas, comme je l'ai dit, la perfectibilité indéfinie; et les modernes, à cet égard, ne font et ne feront jamais que recommencer les anciens. Toutefois si la poésie d'images et de description reste toujours à-peu-près la même, le développement nouveau de la sensibilité et la connoissance plus approfondie des caractères ajoutent à l'éloquence des passions, et donnent à nos chefs-d'oeuvre en littérature un charme qu'on ne peut attribuer seulement à l'imagination poétique, et qui en augmente singulièrement l'effet.

Les anciens avoient des hommes pour amis, et ne voyoient dans leurs femmes que des esclaves élevées pour ce triste sort. La plupart en devenoient presque dignes; leur esprit n'acquéroit aucune idée, et leur ame ne se développoit point par de généreux sentimens. De-là vient que les poètes de l'antiquité n'ont le plus souvent peint dans l'amour que les sensations. Les anciens n'avoient de motif de préférence pour les femmes, que leur beauté; et cet avantage est commun à un assez grand nombre d'elles. Les modernes connoissant d'autres rapports et d'autres liens, ont pu seuls exprimer ce senti-

ment de prédilection qui intéreſſe la deſtinée de toute la vie aux ſentimens de l'amour.

Les romans, ces productions variées de l'eſprit des modernes, ſont un genre presqu'entièrement inconnu aux anciens. Ils ont compoſé quelques paſtorales, ſous la forme de romans, qui datent du temps où les Grecs cherchoient à occuper les loiſirs de la ſervitude; mais avant que les femmes euſſent créé des intérêts dans la vie privée, les avantures particulières captivoient peu la curioſité des hommes; ils étoient abſorbés par les occupations politiques.

Les femmes ont découvert dans les caractères une foule de nuances, que le beſoin de dominer ou la crainte d'être aſſervies leur a fait appercevoir: elles ont fourni au talent dramatique de nouveaux ſecrets pour émouvoir. Tous les ſentimens auxquels il leur eſt permis de ſe livrer, la crainte de la mort, le regret de la vie, le dévouement ſans bornes, l'indignation ſans meſure, enrichiſſent la littérature d'expreſſions nouvelles. Les femmes n'étant point, pour ainſi dire, reſponſables d'elles-mêmes, vont auſſi loin dans leurs paroles que les ſentimens de l'ame les conduiſent. La raiſon forte, l'éloquence mâle peuvent choiſir, peuvent l'éclairer dans ces développemens, où le coeur humain ſe montre avec abandon. De-là vient que les moraliſtes modernes ont en général beaucoup plus de fineſſe et de ſagacité dans la connoiſſance des hommes, que les moraliſtes de l'antiquité.

Quiconque, chez les anciens, ne pouvoit atteindre à la renommée, n'avoit aucun motif de développement. Depuis qu'on eſt deux dans la vie domeſtique, les communications de l'eſprit et l'exercice de la morale exiſtent

toujours, au moins dans un petit cercle; les enfans ſont devenus plus chers à leurs parens, par la tendreſſe réciproque qui forme le lien conjugal; et toutes les affections ont pris l'empreinte de cette divine alliance de l'amour et de l'amitié, de l'eſtime et de l'attrait, de la confiance méritée et de la ſéduction involontaire.

Un âge aride, que la gloire et la vertu pouvoient honorer, mais qui ne devoit plus être animé par les émotions du coeur, la vieilleſſe s'eſt enrichie de toutes les penſées de la mélancolie; il lui a été donné de ſe reſſouvenir, de regretter, d'aimer encore ce qu'elle avoit aimé. Les affections morales, unies, dès la jeuneſſe, aux paſſions brûlantes, peuvent ſe prolonger par de nobles traces jusqu'à la fin de l'exiſtence, et laiſſer voir encore le même tableau ſous le crêpe funèbre du temps.

Une ſenſibilité rêveuſe et profonde eſt un des plus grands charmes de quelques ouvrages modernes, et ce ſont les femmes qui, ne connoiſſant de la vie que la faculté d'aimer, ont fait paſſer la douceur de leurs impreſſions dans le ſtyle de quelques écrivains. En liſant les livres compoſés depuis la renaiſſance des lettres, l'on pourroit marquer à chaque page, quelles ſont les idées qu'on n'avoit pas, avant qu'on eût accordé aux femmes une ſorte d'égalité civile.

La généroſité, la valeur, l'humanité ont pris, à quelques égards, une acception différente. Toutes les vertus des anciens étoient fondées ſur l'amour de la patrie; les femmes exercent leurs qualités d'une manière indépendante. La pitié pour la foibleſſe, la ſympathie pour le malheur, une élévation d'ame, ſans autre but que la jouiſſance même de cette élévation, ſont beaucoup plus

dans leur nature que les vertus politiques. Les modernes, influencés par les femmes, ont facilement cédé aux liens de la philantropie; et l'esprit est devenu plus philosophiquement libre, en se livrant moins à l'empire des associations exclusives.

Le seul avantage des écrivains des derniers siècles sur les anciens, dans les ouvrages d'imagination, c'est le talent d'exprimer une sensibilité plus délicate, et de varier les situations et les caractères par la connoissance du coeur humain. Mais quelle supériorité les philosophes de nos jours n'ont-ils pas dans les sciences, dans la méthode et l'analyse, la généralisation des idées et l'enchaînement des résultats! Ils tiennent le fil qu'ils peuvent dérouler chaque jour davantage, sans jamais s'égarer.

Le raisonnement mathématique est, comme les deux plus grandes idées de la haute métaphysique, l'espace et l'éternité. Vous ajoutez des milliers de lieues, vous multipliez des siècles; chaque calcul est juste, et le terme est indéfini. Le plus grand pas qu'ait fait l'esprit humain, c'est de renoncer au hasard des systèmes, pour adopter une méthode susceptible de démonstration; car il n'y a de conquis pour le bonheur général, que les vérités qui ont atteint l'évidence.

L'éloquence enfin, quoiqu'elle manquât sans doute, chez la plupart des modernes, de l'émulation des pays libres, a néanmoins acquis, par la philosophie et par l'imagination mélancolique, un caractère nouveau dont l'effet est tout puissant.

Je ne pense pas que, chez les anciens, aucun livre, aucun orateur ait égalé, dans l'art sublime de remuer les ames, ni Bossuet, ni Rousseau, ni les Anglais dans quelques poé-

ſies, ni les Allemands dans quelques pages. C'eſt à la ſpiritualité des idées chrétiennes, à la ſombre vérité des idées philoſophiques qu'il faut attribuer cet art de faire entrer, même dans la diſcuſſion d'un ſujet particulier, des réflexions touchantes et générales, qui ſaiſiſſent toutes les ames, réveillent tous les ſouvenirs, et ramènent l'homme tout entier dans chaque intérêt de l'homme.

Les anciens ſavoient animer les argumens néceſſaires à chaque circonſtance; mais de nos jours les eſprits ſont tellement blaſés, par la ſucceſſion des ſiècles, ſur les intérêts individuels des hommes, et peut-être même ſur les intérêts inſtantanés des nations, que l'écrivain éloquent a beſoin de remonter toujours plus haut, pour atteindre à la ſource des affections communes à tous les mortels.

Sans doute il faut frapper l'attention par le tableau préſent et détaillé de l'objet pour lequel on veut émouvoir, mais l'appel à la pitié n'eſt irréſiſtible, que quand la mélancolie ſait auſſi bien généraliſer que l'imagination a ſu peindre.

Les modernes ont dû réunir à cette éloquence, qui n'a pour but que d'entraîner, l'éloquence de la penſée dont l'antiquité ne nous offre que Tacite pour modèle. Montesquieu, Paſcal, Machiavel ſont éloquens par une ſeule expreſſion, par une épithète frappante, par une image rapidement tracée, dont le but eſt d'éclaircir l'idée, mais qui agrandit encore ce qu'elle explique. L'impreſſion de ce genre de ſtyle pourroit ſe comparer à l'effet que produit la révélation d'un grand ſecret, il vous ſemble, que beaucoup de penſées ont précédé la penſée qu'on vous exprime, que chaque idée ſe rapporte à des mé-

ditations profondes, et qu'un mot vous permet, tout-à-coup, de porter vos regards dans les régions immenſes que le génie a parcourues.

Les philoſophes anciens, exerçant, pour ainſi dire, une magiſtrature d'inſtruction parmi les hommes, avoient toujours pour but l'enſeignement univerſel; ils découvroient les élémens, ils poſoient les baſes, ils ne laiſſoient rien en arrière; ils n'avoient point encore à ſe préſerver de cette foule d'idées communes, qu'il faut indiquer dans ſa route, ſans néanmoins fatiguer en les retraçant. Il étoit impoſſible qu'aucun écrivain de l'antiquité pût avoir le moindre rapport avec Montesquieu; et rien ne doit lui être comparé, ſi les ſiècles n'ont pas été perdus, ſi les générations ne ſe ſont pas ſuccédées en vain, ſi l'eſpèce humaine a recueilli quelque fruit de la longue durée du monde.

La connoiſſance de la morale a dû ſe perfectionner avec les progrès de la raiſon humaine. C'eſt à la morale ſur-tout que, dans l'ordre intellectuel, la démonſtration philoſophique eſt applicable. Il ne faut point comparer les vertus des modernes avec celles des anciens, comme hommes publics; ce n'eſt que dans les pays libres qu'il exiſte de généreux rapports et de conſtans devoirs entre les citoyens et la patrie. Les habitudes ou les préjugés, dans les pays gouvernés despotiquement, peuvent encore ſouvent inſpirer des actes brillans de courage militaire; mais le pénible et continuel dévouement des emplois civils et des vertus législatives, le ſacrifice déſintéreſſé de toute ſa vie à la choſe publique, n'appartient qu'à la paſſion profonde de la liberté. C'eſt donc dans les qualités privées, dans les ſentimens philantropiques et dans quel-

ques écrits ſupérieurs, qu'il faut examiner les progrès de la morale.

Les principes reconnus par les philoſophes modernes, contribuent beaucoup plus au bonheur particulier que ceux des anciens. Les devoirs impoſés par nos moraliſtes ſe compoſent de bonté, de ſympathie, de pitié, d'affection. L'obéiſſance filiale étoit ſans bornes chez les anciens. L'amour paternel eſt plus vif chez les modernes; et il vaut mieux ſans doute qu'entre le père et le fils, celui des deux qui doit être le bienfaiteur, ſoit en même temps celui dont la tendreſſe eſt la plus forte.

Les anciens ne peuvent être ſurpaſſés dans leur amour de la juſtice; mais il n'avoient point fait entrer la bienfaiſance dans les devoirs. Les loix peuvent forcer à la juſtice, mais l'opinion générale fait ſeule un précepte de la bonté, et peut ſeule exclure de l'eſtime des hommes l'être inſenſible au malheur.

Les anciens ne demandoient aux autres que de s'abstenir de leur nuire; ils deſiroient uniquement qu'on s'écartât de *leur ſoleil* pour les laiſſer à eux-mêmes et à la nature. Un ſentiment plus doux donne aux modernes le beſoin du ſecours, de l'appui, de l'intérêt qu'ils peuvent inſpirer; ils ont fait une vertu de tout ce qui peut ſervir au bonheur mutuel, aux rapports conſolateurs des individus entr'eux. Les liens domeſtiques ſont cimentés par une liberté raiſonnable; l'homme n'a plus légalement aucun droit arbitraire ſur ſon ſemblable.

Chez les anciens peuples du nord, des leçons de prudence et d'habileté, des maximes qui commandoient un empire ſurnaturel ſur ſa propre douleur, étoient placées parmi les préceptes de la vertu. L'importance des devoirs

eſt bien mieux claſſée chez les modernes; les relations avec ſes ſemblables y tiennent le premier rang; ce qui nous concerne nous-mêmes mérite ſurtout d'être conſidéré, relativement à l'influence que nous pouvons avoir ſur la deſtinée des autres. Ce que chacun doit faire pour ſon propre bonheur eſt un conſeil, et non un ordre; la morale ne fait point un crime à l'homme de la douleur qu'il ne peut s'empêcher de reſſentir et de témoigner, mais de celle qu'il auroit cauſée.

Enfin ce que l'évangile et la philoſophie prêchent également, c'eſt l'humanité. On a appris à reſpecter profondément le don de la vie; l'exiſtence de l'homme, ſacrée pour l'homme, n'inſpire plus cette ſorte d'indifférence politique, que quelques anciens croyoient pouvoir réunir à de véritables vertus. Le ſang treſſaille à la vue du ſang; et le guerrier qui brave ſes propres périls avec la plus parfaite impaſſibilité, s'honore de frémir en donnant la mort. Si quelques circonſtances peuvent faire craindre qu'une condamnation ſoit injuſte, qu'un innocent ait péri par le glaive des loix, les nations entières écoutent avec effroi les plaintes élevées contre un malheur irréparable. La terreur cauſée par un ſupplice non mérité, ſe prolonge d'une génération à l'autre: on entretient l'enfance du récit d'un tel malheur; et quand l'éloquent Lally, vingt ans après la mort de ſon père, demandoit en France la réhabilitation de ſes mânes, tous les jeunes gens qui n'avoient jamais pu voir, jamais pu connoître la victime pour laquelle il réclamoit, verſoient des pleurs, ſe ſentoient émus, comme ſi le jour horrible où le ſang avoit été verſé injuſtement ne pouvoit jamais ceſſer d'être préſent à tous les coeurs.

Ainſi marchoit le ſiècle vers la conquête de la liberté; car ce ſont les vertus qui la préſagent. Hélas! comment éloigner le douloureux contraſte qui frappe ſi vivement l'imagination! Un crime retentiſſoit pendant une longue ſuite d'années; et nous avons vu de cruautés ſans nombre, presque dans le même temps commiſes et oubliées! Et c'eſt la plus grande, la plus noble, la plus fière des penſées humaines, la république, qui a prêté ſon ombre à ces forfaits exécrables! Ah! qu'on a de peine à repouſſer ces triſtes rapprochemens, toutes les fois que le cours des idées ramène à réfléchir ſur la deſtinée de l'homme, la révolution nous apparoît! vainement on transporte ſon eſprit ſur les rives lointaines des temps qui ſont écoulés, vainement on veut ſaiſir les événemens paſſés et les ouvrages durables ſous l'éternel rapport des combinaiſons abſtraites, ſi dans ces régions métaphyſiques un mot répond à quelques ſouvenirs, les émotions de l'ame reprennent tout leur empire. La penſée n'a plus alors la force de nous ſoutenir; il faut retomber ſur la vie.

Ne ſuccombons pas néanmoins à cet abattement. Revenons aux obſervations générales, aux idées littéraires, à tout ce qui peut diſtraire des ſentimens perſonnels; ils ſont trop forts, ils ſont trop douloureux pour être développés. Un certain degré d'émotion peut animer le talent; mais la peine longue et peſante étouffe le génie de l'expreſſion; et quand la ſouffrance eſt devenue l'état habituel de l'ame, l'imagination perd jusqu'au beſoin de peindre ce qu'elle éprouve.

CHAPITRE X.

De la Littérature Italienne et Espagnole.

La plupart des manuscrits anciens, les monumens des arts, toutes les traces enfin de la splendeur et des lumières du peuple romain, existoient en Italie. Il falloit de grandes dépenses, et l'autorisation de la puissance publique, pour faire à cet égard les recherches nécessaires. De-là vient que la littérature a reparu d'abord dans ce pays, où l'on pouvoit trouver les sources premières de toutes les études; et de-là vient aussi que la littérature italienne a commencé sous les auspices des princes; car les moyens de tous genres, indispensables pour les premiers progrès, dépendoient immédiatement des secours et de la volonté du gouvernement.

La protection des princes d'Italie a donc beaucoup contribué à la renaissance des lettres; mais elle a dû mettre obstacle aux lumières de la philosophie; et ces obstacles auroient subsisté, lors même que la superstition religieuse n'auroit pas altéré de plusieurs manières la recherche de la vérité.

Il faut rappeller ici de nouveau le sens que j'ai constamment attaché au mot philosophie dans le cours de cet ouvrage. J'appelle philosophie, l'investigation du principe de toutes les institutions politiques et religieuses, l'analyse des caractères et des événemens historiques, enfin l'étude du coeur humain, et des droits naturels de l'homme. Une telle philosophie suppose la liberté, ou doit y conduire.

Les hommes de lettres d'Italie, pour retrouver les manuscrits antiques qui devoient leur servir de guide, ayant besoin de la fortune et de l'approbation des princes, étoient plus éloignés que dans tout autre pays du genre d'indépendance nécessaire à cette philosophie. Une foule d'académies, d'universités existoient dans les grandes villes d'Italie. Ces associations étoient singulièrement propres aux travaux érudits, qui devoient faire sortir de l'oubli tant de chefs-d'oeuvre; mais les établissemens publics sont, par leur nature même, entièrement soumis aux gouvernemens; et les corporations sont, comme les ordres, les classes, les sectes, etc. extrêmement utiles à tel but désigné, mais beaucoup moins favorables que les efforts et le génie individuels à l'avancement indéfini des umières philosophiques.

Ajoutez à ces réflexions générales, que des longues et patientes recherches qu'exigeoient le dépouillement et l'examen des anciens manuscrits, convenoient particulièrement à la vie monastique; et ce sont les moines, en effet, qui se sont le plus activement occupés des études littéraires. Ainsi donc les mêmes causes qui faisoient renaître les lettres en Italie, s'opposoient au développement de la raison naturelle. Les Italiens ont frayé les premiers pas dans la carrière, où l'esprit humain a fait depuis de si immenses progrès; mais ils ont été condamnés à ne point avancer, dans la route qu'ils avoient ouverte.

La poésie et les beaux-arts enivrent l'imagination en Italie, par leurs charmes inimitables; mais les écrivains en prose ne sont, en général, ni moralistes, ni philosophes; et leurs efforts pour être éloquens ne produisent

que de l'exagération. Néanmoins, comme il eſt de la nature de l'eſprit humain de marcher toujours en avant, les Italiens, à qui la philoſophie étoit interdite, et qui ne pouvoient dépaſſer, dans la poéſie, le terme de perfection, borne de tous les arts, les Italiens ſe ſont illuſtrés par les progrès remarquables qu'ils n'ont ceſſé de faire dans les ſciences. Après le ſiècle de Léon x, après l'Arioſte et le Taſſe, leur poéſie a rétrogradé, mais ils ont eu Galilée, Caſſini, etc. et nouvellement encore, une foule de découvertes utiles en phyſique les ont aſſociés au perfectionnement intellectuel de l'eſpèce humaine.

La ſuperſtition a bien eſſayé de perſécuter Galilée; mais pluſieurs princes de l'Italie même ſont venus à ſon ſecours. Le fanatisme religieux eſt ennemi des ſciences et des arts, auſſi bien que de la philoſophie; mais la royauté abſolue ou l'ariſtocratie féodale protègent ſouvent les ſciences et les arts, et ne haïſſent que l'indépendance philoſophique.

Dans les pays où les prêtres dominent, tous les maux et tous les préjugés ſe ſont trouvés quelquefois réunis; mais la diverſité des gouvernemens, en Italie, allégeoit le joug des prêtres, en donnant lieu à des rivalités d'états ou de princes, qui aſſuroient l'indépendance très-bornée dont les ſciences et les arts ont beſoin. Après avoir affirmé, que c'eſt dans les ſciences ſeulement, que l'Italie a marché progreſſivement, et fourni ſon tribut aux lumières du genre humain, examinons dans chaque branche de l'entendement humain, dans la philoſophie, dans l'éloquence et dans la poéſie, les cauſes des ſuccès et des défauts de la littérature italienne.

La ſubdiviſion des états, dans un même pays, eſt or-

dinairement favorable à la philoſophie: c'eſt ce que j'aurai lieu de développer en parlant de la littérature allemande. Mais, en Italie, cette ſubdiviſion n'a point produit ſon effet naturel; le deſpotisme des prêtres, peſant ſur toutes les parties du pays, a détruit la plupart des heureux réſultats que doit avoir le gouvernement fédéral, ou la ſéparation et l'exiſtence des petits états. Il eût peut-être mieux valu que la nation entière fût réunie ſous un ſeul gouvernement, ſes anciens ſouvenirs ſe feroient ainſi plutôt réveillés, et le ſentiment de ſa force eût ranimé celui de ſa vertu.

Cette multitude de principautés, féodalement ou théocratiquement gouvernées, ont été livrées à des guerres civiles, à des partis, à des factions; le tout ſans profit pour la liberté. Les caractères ſe ſont dépravés par les haines particulières, ſans s'agrandir par l'amour de la patrie; l'on s'eſt familiariſé avec l'aſſaſſinat, tout en ſe ſoumettant à la tyrannie. A côté du fanatisme exiſtoit quelquefois l'incrédulité, jamais la ſaine raiſon.

Les Italiens, accoutumés ſouvent à ne rien croire et à tout profeſſer, ſe ſont bien plus exercés dans la plaiſanterie que dans le raiſonnement. Ils ſe moquent de leur propre manière d'être. Quand ils veulent renonçer à leur talent naturel, à l'eſprit comique, pour eſſayer de l'éloquence oratoire, ils ont presque toujours de l'affectation. Les ſouvenirs d'une grandeur paſſée, ſans aucun ſentiment de grandeur préſente, produiſent le gigantesque. Les Italiens auroient de la dignité, ſi la plus ſombre triſteſſe formoit leur caractère; mais quand les ſucceſſeurs des Romains, privés de tout éclat national, de toute liberté politique, ſont encore un des peuples les

plus gais de la terre, ils ne peuvent avoir aucune élévation naturelle.

C'eſt peut-être par antipathie pour l'exagération italienne que Machiavel a montré une ſi effrayante ſimplicité dans ſa manière d'analyſer la tyrannie; il a voulu que l'horreur pour le crime naquît du développement même de ſes principes; et pouſſant trop loin le mépris pour l'apparence même de la déclamation, il a laiſſé tout faire au ſentiment du lecteur. Les réflexions de Machiavel ſur Tite-Live ſont bien ſupérieures à ſon *Prince*. Ces réflexions ſont un des ouvrages où l'eſprit humain a montré le plus de profondeur. Un tel livre eſt dû tout entier au génie de l'auteur; il n'a point de rapports avec le caractère général de la littérature italienne.

Les troubles de Florence avoient énergiquement exercé la penſée de Machiavel; mais il me ſemble qu'en étudiant ſes ouvrages, on ſent qu'ils appartiennent à un homme unique de ſa nature au milieu des autres hommes. Il écrit comme pour lui ſeul; l'effet qu'il doit produire ne l'a jamais occupé. On diroit qu'il ne ſongeoit point à ſes lecteurs, et que partant de points convenus avec ſa propre penſée, il croyoit inutile de ſe déclarer à lui-même ſes opinions.

L'on peut accuſer Machiavel de n'avoir pas prevu les mauvais effets de ſes livres; mais ce que je ne crois point; c'eſt qu'un homme d'un tel génie ait adopté la théorie du crime. Cette théorie eſt trop courte et trop imprévoyante dans ſes plus profondes combinaiſons.

Une foule d'hiſtoriens en Italie, et même les deux meilleurs, Guichardin et Fra-Paolo, ne peuvent, en aucune manière, être comparés, ni à ceux de l'antiquité,

ni, parmi les modernes, aux hiſtoriens anglais. Ils ſont érudits; mais ils n'approfondiſſent ni les idées, ni les hommes, ſoit qu'il y eût véritablement du danger, ſous les gouvernemens italiens, à juger philoſophiquement les inſtitutions et les caractères; ſoit que ce peuple, jadis ſi grand, et maintenant avili, fût, comme Renaud chez Armide, importuné par toutes les penſées qui pouvoient troubler ſon repos et ſes plaiſirs.

Il ſemble que l'éloquence de la chaire auroit dû exiſter en Italie plus qu'ailleurs, puiſque c'eſt le pays le plus livré à l'empire d'une religion poſitive. Cependant ce pays n'offre rien de bon en ce genre, tandis que la France peut ſe glorifier des plus grands et des plus beaux talens dans cette carrière. Les Italiens, ſi l'on en excepte une certaine claſſe d'hommes éclairés, ſont pour la religion, comme pour l'amour et la liberté; ils aiment l'exagération de tout, et n'éprouvent le ſentiment vrai de rien. Ils ſont vindicatifs, et néanmoins ſerviles. Ils ſont eſclaves des femmes, et néanmoins étrangers aux ſentimens profonds et durables du coeur. Ils ſont miſérablement ſuperſtitieux dans les pratiques du catholicisme, mais ils ne croient point à l'indiſſoluble alliance de la morale et de la religion.

Tel eſt l'effet que doivent produire ſur un peuple des préjugés fanatiques, des gouvernemens divers que ne réuniſſent point la défenſe et l'amour d'une même patrie, un ſoleil brûlant qui ranime toutes les ſenſations, et doit entraîner à la volupté lorſque cet effet n'eſt pas combattu, comme chez les Romains, par l'énergie des paſſions politiques.

Enfin dans tout pays où l'autorité publique met des

bornes ſuperſtitieuſes à la recherche des vérités philoſophiques, lorsque l'émulation ſ'eſt épuiſée ſur les beaux-arts, les hommes éclairés n'ayant plus de route à ſuivre, plus de but, plus d'avenir, ſe laiſſent aller au découragement, et à peine reſte-t-il alors aſſez de force à l'eſprit humain pour inventer les amuſemens de ſes loiſirs.

Après avoir exprimé, peut-être avec rigueur, tout ce qui manquoit à la littérature des Italiens, il faut revenir au charme enchanteur de leur brillante imagination.

C'eſt une époque digne de remarque dans la littérature que celle où l'on a découvert le ſecret d'exciter la curioſité par l'invention et le récit des avantures particulières. Le genre romanesque ſ'eſt introduit par deux cauſes diſtinctes dans le nord et dans le midi. Dans le nord, l'eſprit de chevalerie donnoit ſouvent lieu aux événemens extraordinaires; et pour intéreſſer les guerriers, il falloit leur raconter des exploits pareils aux leurs. Conſacrer la littérature au récit ou à l'invention des beaux faits de chevalerie, étoit l'unique moyen de vaincre la répugnance qu'avoient pour elle des hommes encore barbares.

Dans l'orient, le deſpotisme tourna les eſprits vers les jeux de l'imagination; on étoit contraint à ne risquer aucune vérité morale que ſous la forme de l'apologue. Le talent ſ'exerça bientôt à ſuppoſer et à peindre des événemens fabuleux. Les eſclaves doivent aimer à ſe refugier dans un monde chimérique; et comme le ſoleil du midi anime l'imagination, les contes arabes ſont infiniment plus variés et plus féconds que les romans de chevalerie.

On a réuni les deux genres en Italie; l'invaſion des peuples du nord a transporté dans le midi la tradition des

faits chevaleresques, et les rapports que les Italiens entretenoient avec l'Eſpagne ont enrichi la poéſie d'une foule d'images et d'événemens tirés des contes arabes. C'eſt à ce mélange heureux que nous devons l'Arioſte et le Taſſe.

L'art d'exciter la terreur et la pitié par le ſeul développement des paſſions du coeur, eſt un talent dont la philoſophie réclame une grande part; mais l'effet du merveilleux ſur la crédulité, eſt d'autant plus puiſſant, que rien de combiné ni de prévu ne prépare le dénouement, que la curioſité ne peut ſe ſatisfaire à l'avance par aucun genre de probabilité, et que tout eſt ſurpriſe dans les récits que l'on entend.

On voit, dans les romans de chevalerie, un ſingulier mélange de la religion chétienne, à laquelle les écrivains ont foi, et de la magie qui leur fait peur; et dans les écrivains de l'orient, un combat continuel entre leur religion nouvelle et l'ancienne idolatrie dont Mahomet a triomphé. La Mythologie des Grecs et des Romains eſt une compoſition beaucoup plus ſimple. Elle tient de plus près aux idées morales; elle en eſt presque toujours l'emblême ou l'allégorie. Mais le merveilleux arabe attache davantage la curioſité; l'un ſemble le rêve de l'effroi, l'autre la comparaiſon heureuſe de l'ordre moral avec l'ordre phyſique.

Les Eſpagnols devoient avoir une littérature plus remarquable que celle des Italiens; ils devoient réunir l'imagination du nord et celle du midi, la grandeur chevaleresque et la grandeur orientale, l'eſprit militaire que des guerres continuelles avoient exalté, et la poéſie qu'inſpire la beauté du ſol et du climat. Mais le pouvoir

royal, appuyant la ſuperſtition, étouffa ces germes heureux de tous les genres de gloire. Ce qui a empêché l'Italie d'être une nation, la ſubdiviſion des états, lui a donné du moins la liberté ſuffiſante pour les ſciences et les arts; mais l'unité du deſpotiſme d'Eſpagne, ſecondant l'active puiſſance de l'inquiſition, n'a laiſſé à la penſée aucune reſſource dans aucune carrière, aucun moyen d'echapper au joug. On doit juger cependant de ce qu'auroit été la littérature eſpagnole, par quelques eſſais épars qu'on en peut encore recueillir.

Les romans des Maures établis en Eſpagne, empruntoient de la chevalerie ſon culte pour les femmes; ce culte n'étoit point dans les moeurs nationales de l'orient. Les Arabes reſtés en Afrique ne reſſembloient point, à cet égard, aux Arabes établis en Eſpagne. Les Maures donnoient aux Eſpagnols leur eſprit de magnificence; les Eſpagnols inſpiroient aux Maures leur amour et leur honneur chevaleresque. Aucun mélange n'eût été plus favorable aux ouvrages d'imagination, ſi la littérature eût pu ſe développer en Eſpagne.

Parmi leurs romans, le Cid nous donne quelque idée de la grandeur qui auroit caractériſé toutes leurs conceptions. Il y a dans le poëme du Camoens, dont l'eſprit eſt le même que celui des ouvrages écrits en eſpagnol, une fiction d'une rare beauté, l'apparition du fantôme qui défend l'entrée de la mer des Indes. Dans les comédies de Calderon, de Lopès de Vega, à travers des défauts ſans nombre, on trouve toujours de l'élévation dans les ſentimens. L'amour eſpagnol, la jalouſie eſpagnole ont un tout autre caractère que les ſentimens repréſentés dans les pièces italiennes; il n'y a

ni ſubtilité, ni fadeur dans leurs expreſſions; ils ne repréſentent jamais ni la perfidie de la conduite, ni la dépravation des moeurs; ils ont trop d'enflure dans le ſtyle; mais tout en condamnant l'exagération de leurs paroles, l'on eſt convaincu de la vérité de leurs ſentimens. Il n'en eſt pas de même en Italie. Si vous ôtiez l'affectation de certains ouvrages, il n'y reſteroit rien; tandis qu'en corrigeant les défauts du genre eſpagnol, l'on arriveroit à la perfection de la dignité courageuſe et de la ſenſibilité profonde.

Aucun élément de philoſophie ne pouvoit ſe développer en Eſpagne; les invaſions du nord n'y avoient porté que l'eſprit militaire, et les Arabes étoient ennemis de la philoſophie. Leur gouvernement abſolu et leur religion fataliſte les portoient à déteſter les lumières philoſophiques. Cette haine leur fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Ils s'occupoient cependant des ſciences et de la poéſie; mais ils cultivoient les ſciences en aſtrologues, et la poéſie en guerriers. C'étoit pour chanter les exploits militaires que les Arabes faiſoient des vers; et ils n'étudioient les ſecrets de la nature, que dans l'eſpoir de parvenir à la magie. Ils ne ſongeoient point à fortifier leur raiſon. A quoi pouvoit leur ſervir, en effet, une faculté qui auroit renverſé ce qu'ils reſpectoient, le deſpotiſme et la ſuperſtition?

L'Eſpagne, auſſi étrangère que l'Italie aux travaux philoſophiques, fut détournée de toute émulation littéraire par la tyrannie oppreſſive et ſombre de l'inquiſition; elle ne profita point des inépuiſables ſources d'invention poétique que les Arabes apportoient avec eux. L'Italie poſſédoit les monumens anciens, et avoit des rapports

immédiats avec les Grecs de Conſtantinople; elle tira de l'Eſpagne le genre oriental, que les Maures y avoient porté, et que négligeoient les Eſpagnols.

On peut diſtinguer très-facilement dans la littérature italienne ce qui appartient à l'influence des Grecs, ou à celle de la poéſie et des traditions arabes. L'affectation et la recherche dérivent de la ſubtilité des Grecs, de leurs ſophiſmes et de leur théologie; les tableaux et l'invention poétique dérivent de l'imagination orientale. Ces deux différens caractères s'apperçoivent à travers la couleur générale que la même langue, le même climat, les mêmes moeurs donnent aux ouvrages d'un même peuple.

Le Boyard, qui eſt le premier auteur du genre que l'Arioſte a rendu ſi célébre, a beaucoup d'analogie, dans ſon poëme, avec les contes orientaux. C'eſt le même caractère d'invention et de merveilleux; l'eſprit de chevalerie et la liberté accordée aux femmes dans le nord ſont la ſeule différence du Boyard et des Mille et une Nuits. Quoique les Arabes fuſſent un peuple extrêmement belliqueux, ils combattoient pour leur religion bien plus que pour l'amour et pour l'honneur; tandis que les peuples du nord, quel que fût leur reſpect pour la croyance qu'ils profeſſoient, ont toujours eu leur gloire perſonnelle pour premier but. L'Arioſte, de même que le Boyard, eſt imitateur des orientaux. L'Arioſte eſt le premier peintre, et par conſéquent peut-être le plus grand poète moderne. Mais l'un des caractères d'originalité de ſon ouvrage, c'eſt l'art de faire ſortir la plaiſanterie du ſérieux même de l'exagération. Rien ne devoit plaire davantage aux Italiens, que ce ridicule piquant

jetté ſur toutes les idées ſérieuſes exaltées de la chevalerie. Il eſt dans leur caractère d'aimer à réunir, dans les objets mêmes d'une plus haute importance, la gravité des formes à la légéreté des ſentimens; et l'Arioſte eſt le plus charmant modèle de ce genre national.

Le Taſſe emprunte auſſi de l'imagination orientale ſes tableaux les plus brillans; mais il y réunit ſouvent un charme de ſenſibilité qui n'appartient qu'à lui ſeul. Ce qu'on trouve le plus rarement, en général, dans les ouvrages italiens, quoique tout y parle d'amour, c'eſt de la ſenſibilité. La recherche d'eſprit qui s'eſt introduite ſur ce ſujet dès l'origine de leur littérature, eſt l'obſtacle le plus inſurmontable à la puiſſance d'émouvoir.

Pétrarque, le premier poète qu'ait eu l'Italie, et l'un de ceux qu'on y admire le plus, a commencé ce malheureux genre d'antithèſes et de *concetti* dont la littérature italienne n'a pu ſe corriger entièrement. Toutes les poéſies de l'Ecole de Pétrarque, et il faut mettre de ce nombre l'Aminta du Taſſe et le Paſtor Fido de Guarini, ont puiſé leurs défauts dans la ſubtilité des Grecs du moyen âge. L'eſprit que ces derniers avoient porté dans la théologie, les Italiens l'introduiſirent dans l'amour. Il y a quelque rapport entre l'amour et la dévotion; mais il n'en exiſte point aſſurément entre la langue théologique et celle des ſentimens du coeur; et néanmoins c'étoit ſouvent avec le même genre d'eſprit qu'on diſputoit, à Conſtantinople, ſur la nature de la trinité, et qu'on analyſoit, en Italie, les préférences et les rigueurs de ſa maîtreſſe (1).

(1) Entre mille exemples de l'affectation italienne, j'en

L'Europe, et en particulier la France, ont failli perdre tous les avantages du génie naturel, par l'imitation des écrivains de l'Italie. Les beautés qui immortaliſent les poètes italiens, appartiennent à la langue, au climat, à l'imagination, à des circonſtances de tout genre qui ne peuvent ſe transporter ailleurs; tandis que leurs défauts ſont très-contagieux. Si quelques paſſions profondes ne ſ'étoient pas conſervées dans le nord, ſous cet atmoſphère nébuleux où la force de l'ame entretient ſeule la vie, les femmes n'auroient apporté dans l'exiſtence des hommes qu'une galanterie flatteuſe et recherchée, qui auroit fini par étouffer pour toujours la ſimplicité des ſentimens naturels.

L'affectation eſt de tous les défauts des caractères et des écrits, celui qui tarit de la manière la plus irréparable la ſource de tout bien; car elle blaſe ſur la vérité même dont elle imite l'accent.

Dans quelque genre que ce ſoit, tous les mots qui ont ſervi à des idées fauſſes, à de froides exagérations, ſont pendant long temps frappés d'aridité; et telle langue même peut perdre entièrement la puiſſance d'émouvoir ſur tel ſujet, ſi elle a été trop ſouvent prodiguée à ce ſujet même. Ainſi peut-être l'italien eſt-il de toutes les langues de l'Europe la moins propre à l'éloquence paſ-

---

citerai un aſſez remarquable. Pétrarque perdit ſa mère lorſqu'elle n'avoit encore que trente-huit ans; il fit un ſonnet ſur ſa mort, compoſé de trente-huit vers, pour rappeller par l'exactitude de ce nombre, d'une manière aſſurément bien touchante et bien naturelle, le regret qu'il avoit d'avoir perdu ſa mère à cet âge.

ſionnée de l'amour, comme la nôtre eſt maintenant uſée pour l'éloquence de la liberté.

Dans le temps même où Pétrarque mettoit dans ſes poéſies une exagération trop romaneſque, Bocace ſe jetta dans un genre tout-à-fait contraire. Il compoſa les contes les plus indécens; et la plupart des comédies italiennes ſont infiniment plus libres qu'aucune pièce françaiſe. C'eſt encore une des funeſtes conſéquences de la recherche maniérée des ſentimens, que d'inſpirer le goût de l'extrême oppoſé, pour réveiller de la langueur et de l'ennui que ce ton ſentimental fait éprouver. L'affectation de l'amour porte les eſprits au ton licencieux, comme l'hypocriſie de la religion à l'athéiſme.

Pétrarque cependant, et quelques poètes célèbres qui ont écrit dans le même genre, méritent d'être lus, par le charme de leur langue harmonieuſe: elle rappelle quelquesuns des effets de la muſique céleſte dont elle eſt ſi ſouvent accompagnée. Ce n'eſt pas néanmoins que des mots auſſi ſonores ſoient un avantage pour tous les genres de ſtyle, ni même pour tous les genres de poéſie.

Le bruit retentiſſant de l'italien ne diſpoſe ni l'écrivain, ni le lecteur à penſer; la ſenſibilité même eſt diſtraite de l'émotion par des conſonnances trop éclatantes. L'italien n'a pas aſſez de conciſion pour les idées; il n'a rien d'aſſez ſombre pour la mélancolie des ſentimens. C'eſt une langue d'une mélodie ſi extraordinaire, qu'elle peut vous ébranler, comme des accords, ſans que vous donniez votre attention au ſens même des paroles. Elle agit ſur vous comme un inſtrument muſical.

Quand on lit dans le Taſſe, ces vers:

(1) Chiama gli abitator del ombre eterne
Il rauco ſuon delle tartarea tromba
Treman le ſpazioſe atre caverne
E l'aer cieco a quel romor rimbomba.

il n'eſt perſonne qui ne ſoit transporté d'admiration. Cependant, en examinant le ſens de ces paroles, on n'y trouve rien de ſublime: c'eſt comme grand muſicien que le Taſſe vous fait trembler dans cette ſtrophe; et les beaux airs de Iomelli produiroient ſur vous un effet à-peu-près ſemblable. Voilà l'avantage de la langue; en voici l'inconvénient.

La mort de Clorinde, tuée par Tancrède, eſt peut-être la ſituation la plus touchante que nous connoiſſions en poéſie; et le charme inexprimable de cette épiſode, dans le Taſſe, ajoute encore à ſon effet. Cependant le dernier vers qui termine le récit:

Paſſa la bella donna et par che dorma (2),

eſt trop harmonieux, trop doux, gliſſe trop mollement ſur l'ame, pour être d'accord avec l'impreſſion profonde que doit produire un tel événement.

La foule d'improviſateurs aſſez diſtingués qui font des vers auſſi promptement que l'on parle, eſt citée comme une preuve des avantages de l'italien pour la poéſie. Je crois, au contraire, que cette extrême facilité de la langue eſt un de ſes défauts, et l'un des

---

(1) Le ſon rauque de la trompette du Tartare appelle les habitans des ombres éternelles; les vaſtes et noires cavernes en frémiſſent, et l'air obſcur répète au loin ce bruit terrible.

(2) La belle femme expire, et l'on diroit qu'elle dort.

obſtacles qu'elle offre aux bons poètes pour élever très-haut la perfection de leur ſtyle. Les gradations de la penſée, les nuances du ſentiment, ont beſoin d'être approfondies par la méditation; et ces paroles agréables qui ſ'offrent en foule aux poètes italiens, pour faire des vers, ſont comme une cour de flatteurs qui diſpenſent de chercher, et ſouvent empêchent de découvrir un véritable ami.

L'eſprit national influe ſur la nature de la langue d'un pays; mais cette langue réagit, à ſon tour, ſur l'eſprit national. L'italien cauſe ſouvent une ſorte de laſſitude de la penſée; il faut plus d'efforts pour la ſaiſir à travers ces ſons voluptueux, que dans les idiomes diſtincts, qui ne détournent point l'eſprit d'une attention abſtraite. En Italie, tout ſemble ſe réunir pour livrer la vie de l'homme aux ſenſations agréables que peuvent donner les beaux arts et le ſoleil.

Depuis que ce pays a perdu l'empire du monde, on diroit que ſon peuple dédaigne toute exiſtence politique, et que, ſuivant l'eſprit de la maxime de Céſar, il aſpire au premier rang dans les plaiſirs, plutôt qu'à des ſecondes places dans la gloire.

Le Dante ayant joué, comme Machiavel, un rôle au milieu des troubles civils de ſon pays, a montré, dans quelques morceaux de ſon poëme, une énergie qui n'a rien d'analogue avec la littérature de ſon temps; mais les défauts ſans nombre qu'on peut lui reprocher ſont, ſans doute, le tort de ſon ſiècle. Ce n'eſt que ſous Léon x qu'on a pu remarquer un goût très-pur dans la littérature italienne. L'aſcendant de ce prince tenoit lieu d'unité aux gouvernemens italiens. Les lumières ſe

réuniſſoient dans un ſeul foyer : le goût pouvoit s'y former auſſi ; et c'étoit d'un même tribunal que partoient tous les jugemens littéraires.

Après le ſiècle des Médicis, la littérature italienne n'a plus fait aucun progrès, ſoit qu'un centre fût néceſſaire pour rallier les eſprits, ſoit ſur-tout parce que la philoſophie n'étoit point cultivée en Italie. Lorsque la littérature d'imagination a atteint dans une langue le plus haut degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible, il faut que le ſiècle ſuivant appartienne à la philoſophie, pour que l'eſprit humain ne ceſſe pas de faire des progrès. Après Racine, nous avons vu Voltaire, parce que, dans le dix-huitième ſiècle, on étoit plus penſeur que dans le dix-ſeptième. Mais qu'auroit-on pu ajouter à la perfection de la poéſie après Racine ? Les Italiens, arrêtés par leurs gouvernemens et par leurs prêtres dans tout ce qui pouvoit avoir rapport aux idées philoſophiques, n'ont pu que repaſſer ſur les mêmes traces, et par conſéquent s'affoiblir.

Ils n'ont point de romans, comme les Anglais et les Français, parce que l'amour qu'ils conçoivent, n'étant pas une paſſion de l'ame, ne peut être ſuſceptible de longs développemens. Leurs mœurs ſont trop licencieuſes pour pouvoir graduer aucun intérêt de ce genre.

Leurs comédies ont beaucoup de cette gaîté bouffonne qui tient à l'exagération des vices et des ridicules ; mais on n'y trouve point, ſi l'on en excepte quelques pièces de Goldoni, la peinture frappante et vraie des vices du cœur humain, comme dans les comédies françoiſes. L'obſervation pouſſée en ce genre juſqu'à la plus parfaite ſagacité, eſt un travail qui pourroit conduire à

toutes les idées philoſophiques. Les Italiens n'ont penſé qu'à faire rire en compoſant leurs pièces; tout but ſérieux, même déguiſé ſous les formes les plus légères, ne peut y être apperçu; et leurs comédies ſont la caricature de la vie, et non ſon portrait.

Les Italiens ſe moquent dans leurs contes, et ſouvent même ſur le théâtre, des prêtres, auxquels ils ſont d'ailleurs entièrement aſſervis. Mais ce n'eſt point ſous un point de vue philoſophique qu'ils attaquent les abus de la religion; ils n'ont pas, comme quelques-uns de nos écrivains, le but de réformer les défauts dont ils plaiſantent; ce qu'ils veulent ſeulement, c'eſt s'amuſer d'autant plus que le ſujet eſt plus ſérieux. Leurs opinions ſont, dans le fond, aſſez oppoſées à tous les genres d'autorité auxquels ils ſont ſoumis; mais cet eſprit d'oppoſition n'a de force que ce qu'il faut pour pouvoir mépriſer ceux qui les commandent. C'eſt la ruſe des enfans envers leurs pédagogues; ils leur obéiſſent, à condition qu'il leur ſoit permis de s'en moquer.

Il s'enſuit que tous les ouvrages des Italiens, excepté ceux qui traitent des ſciences phyſiques, n'ont jamais pour but l'utilité; et dans quelque genre que ce ſoit, ce but eſt néceſſaire pour donner aux penſées une force réelle. Les ouvrages de Beccaria, de Filangieri, et un petit nombre d'autres encore, ſont exception à ce que je viens de dire. L'émulation philoſophique peut ſe communiquer des pays étrangers en Italie, et produire quelques écrits ſupérieurs; mais la nature des gouvernemens et des préjugés qui les dirigent s'oppoſe à ce que cette émulation ſoit nationale; elle ne peut avoir ſon mobile dans les inſtitutions du pays.

Une queſtion me reſte encore à examiner. Les Italiens ont-ils pouſſé très-loin l'art dramatique dans leurs tragédies? Malgré le charme de Métaſtaſe et l'énergie d'Alfieri, je ne le penſe pas. Les Italiens ont de l'invention dans les ſujets, et de l'éclat dans les expreſſions; mais les perſonnages qu'ils peignent ne ſont point caractériſés de manière à laiſſer de profondes traces, et les douleurs qu'ils repréſentent arrachent peu de larmes. C'eſt que, dans leur ſituation politique et morale, l'ame ne peut avoir ſon entier développement; leur ſenſibilité n'eſt pas ſérieuſe, leur grandeur n'eſt pas impoſante, leur triſteſſe n'eſt pas ſombre. Il faut que l'auteur italien prenne tout en lui-même pour faire une tragédie, qu'il s'éloigne entièrement de ce qu'il voit, de ſes idées et de ſes impreſſions habituelles; et il eſt bien difficile de trouver le vrai de ce monde tragique, alors qu'il eſt ſi diſtant des mœurs générales.

La vengeance eſt la paſſion la mieux peinte dans les tragédies des Italiens (1). Il eſt dans leur caractère de ſe réveiller tout-à-coup par ce ſentiment au milieu de la molleſſe habituelle de leur vie; ils expriment le reſſentiment avec ſes couleurs naturelles, parce qu'ils l'éprouvent réellement.

Les opéras ſeuls ſont ſuivis, parce que les opéras font entendre cette délicieuſe muſique, la gloire et le plaiſir de l'Italie. Les acteurs ne s'exercent point à bien jouer les pièces tragiques, parce qu'elles ne ſont point écoutées; et cela doit être ainſi lorſque le talent d'émouvoir n'eſt pas porté aſſez loin pour l'emporter ſur tout

(1) Rosmunda d'Alfieri, etc.

autre plaiſir. Les Italiens n'ont pas beſoin d'être attendris, et les auteurs, faute de ſpectateurs, et les ſpectateurs, faute d'auteurs, ne ſe livrent point aux impreſſions profondes de l'art dramatique.

La mélancolie, ce ſentiment fécond en ouvrages de génie, ſemble appartenir presqu'excluſivement aux climats du nord.

Les orientaux, que les Italiens ont ſouvent imités, avoient bien néanmoins une ſorte de mélancolie. On en trouve dans quelques poéſies arabes, et ſur-tout dans les pſeaumes des Hébreux; mais elle a un caractère diſtinct de celle dont nous allons parler, en analyſant la littérature du nord.

Des idées religieuſes poſitives, ſoit chez les mahométans, ſoit chez les juifs, ſoutiennent et dirigent dans l'orient les affections de l'ame. Ce n'eſt pas ce vague terrible qui porte à l'ame une impreſſion plus philoſophique et plus ſombre. La mélancolie des orientaux eſt celle des hommes heureux par toutes les jouiſſances de la nature; ils réfléchiſſent ſeulement avec regret ſur le rapide paſſage de la proſpérité, ſur la brièveté de la vie. La mélancolie des peuples du nord eſt celle qu'inſpirent les ſouffrances de l'ame, le vide que la ſenſibilité fait trouver dans l'exiſtence, et la rêverie, qui promène ſans ceſſe la penſée, de la fatigue de la vie à l'inconnu de la mort.

CHAPITRE XI.

De la Littérature du Nord.

Il exiſte, ce me ſemble, deux littératures tout-à-fait diſtinctes, celle qui vient du midi et celle qui deſcend du nord, celle dont Homère eſt la première ſource, celle dont Oſſian eſt l'origine. Les Grecs, les Latins, les Italiens, les Eſpagnols, et les Français du ſiècle de Louis XIV, appartiennent au genre de littérature que j'appellerai la littérature du midi. Les Anglais, les Allemands, et quelques écrits des Danois et des Suédois, doivent être claſſés dans la littérature du nord. Avant de caractériſer les écrivains anglais et les écrivains allemands, il me paroît néceſſaire de conſidérer d'une manière générale les principales différences des deux hémiſphères de la littérature.

Les Anglais et les Allemands ont, ſans doute, ſouvent imité les anciens. Ils ont retiré d'utiles leçons de cette étude féconde; mais leurs beautés originales ont une ſorte de reſſemblance, une certaine grandeur poétique dont Oſſian eſt le premier type. Les poètes anglais, pourra-t-on dire, ſont remarquables par leur eſprit philoſophique; il ſe peint dans tous leurs ouvrages; mais Oſſian n'a presque jamais d'idées réfléchies: il raconte une ſuite d'événemens et d'impreſſions. Je réponds à cette objection que les images et les penſées les plus habituelles, dans Oſſian, ſont celles qui rappellent la brièveté de la vie, le reſpect pour les morts, l'illuſtration

de leur mémoire, le culte de ceux qui reſtent envers ceux qui ne ſont plus. Si le poète n'a point réuni à ces ſentimens des maximes de morale ni des réflexions philoſophiques, c'eſt qu'à cette époque l'eſprit humain n'étoit point encore ſuſceptible de l'abſtraction néceſſaire pour concevoir beaucoup de réſultats. Mais l'ébranlement que les chants oſſianiques cauſent à l'imagination, diſpoſe la penſée aux méditations les plus profondes.

La poéſie mélancolique eſt la poéſie la plus d'accord avec la philoſophie. La triſteſſe fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la deſtinée de l'homme, que toute autre diſpoſition de l'ame. Les poètes anglais qui ont ſuccédé à Oſſian, ont ajouté à ſes tableaux les réflexions et les idées que ces tableaux mêmes devoient faire naître; mais ils ont conſervé l'imagination du nord, celle qui ſe plaît ſur le bord de la mer, au bruit des vents, dans les bruyères ſauvages; celle enfin qui porte vers l'avenir, vers un autre monde, l'ame fatiguée de ſa deſtinée. L'imagination des hommes du nord s'élance au-delà de cette terre dont ils habitoient les confins; elle s'élance à travers les nuages qui bordent leur horizon, et ſemblent repréſenter l'obſcur paſſage de la vie à l'éternité.

L'on ne peut décider d'une manière générale entre les deux genres de poéſie dont Homère et Oſſian ſont comme les ſources premières. Toutes mes impreſſions, toutes mes idées me portent de préférence vers la littérature du nord; mais ce dont il s'agit maintenant, c'eſt d'examiner ſes caractères diſtinctifs.

Le climat eſt certainement l'une des raiſons principales des différences qui exiſtent entre les images qui

plaiſent dans le nord, et celles qu'on aime à ſe rappeller dans le midi. Les rêveries des poètes peuvent enfanter des objets extraordinaires; mais les impreſſions d'habitude ſe retrouvent néceſſairement dans tout ce que l'on compoſe. Eviter le ſouvenir de ces impreſſions, ce ſeroit perdre le plus grand des avantages, celui de peindre ce qu'on a ſoi-même éprouvé. Les poètes du midi mêlent ſans ceſſe l'image de la fraîcheur, des bois touffus, des ruiſſeaux limpides, à tous les ſentimens de la vie. Ils ne ſe retracent pas même les jouiſſances du coeur, ſans y mêler l'idée de l'ombre bienfaiſante, qui doit les préſerver des brûlantes ardeurs du ſoleil. Cette nature ſi vive qui les environne, excite en eux plus de mouvemens que de penſées. C'eſt à tort, ce me ſemble, qu'on a dit que les paſſions étoient plus violentes dans le midi que dans le nord. On y voit plus d'intérêts divers, mais moins d'intenſité dans une même penſée; or c'eſt la fixité qui produit les miracles de la paſſion et de la volonté.

Les peuples du nord ſont moins occupés des plaiſirs que de la douleur; et leur imagination n'en eſt que plus féconde. Le ſpectacle de la nature agit fortement ſur eux; elle agit, comme elle ſe montre dans leurs climats, toujours ſombre et nébuleuſe. Sans doute les diverſes circonſtances de la vie peuvent varier cette diſpoſition à la mélancolie; mais elle porte ſeule l'empreinte de l'eſprit national. Il ne faut chercher dans un peuple, comme dans un homme, que ſon trait caractériſtique: tous les autres ſont l'effet de mille haſards différens; celui-là ſeul conſtitue ſon être.

La poéſie du nord convient beaucoup plus que celle

du midi à l'eſprit d'un peuple libre. Les premiers inventeurs connus de la littérature du midi, les Athéniens, ont été la nation du monde la plus jalouſe de ſon indépendance. Néanmoins il étoit plus facile de façonner à la ſervitude les Grecs que les hommes du nord. L'amour des arts, la beauté du climat, toutes ces jouiſſances prodiguées aux Athéniens, pouvoient leur ſervir de dédommagement. L'indépendance étoit le premier et l'unique bonheur des peuples ſeptentrionaux. Une certaine fierté d'ame, un détachement de la vie, que font naître, et l'âpreté du ſol, et la triſteſſe du ciel, devoient rendre la ſervitude inſupportable; et long-temps avant que l'on connût en Angleterre, et la théorie des conſtitutions, et l'avantage des gouvernemens repréſentatifs, l'eſprit guerrier que les poéſies Erſes chantent avec tant d'enthouſiasme, donnoit à l'homme une idée prodigieuſe de ſa force individuelle et de la puiſſance de ſa volonté. L'indépendance exiſtoit pour chacun, avant que la liberté fût conſtituée pour tous.

La philoſophie, à la renaiſſance des lettres, a commencé par les nations ſeptentrionales, dans les habitudes religieuſes desquelles la raiſon trouvoit à combattre infiniment moins de préjugés que dans celles des peuples méridionaux. La poéſie antique du nord ſuppoſe beaucoup moins de ſuperſtition que la mythologie grecque. Il y a quelques dogmes et quelques fables abſurdes dans l'Edda; mais les idées religieuſes du nord conviennent presque toutes à la raiſon exaltée. Les ombres penchées ſur les nuages, ne ſont que des ſouvenirs animés par des images ſenſibles.

Les émotions cauſées par les poéſies oſſianiques,

peuvent ſe reproduire dans toutes les nations, parce que leurs moyens d'émouvoir ſont tous pris dans la nature; mais il faut un talent prodigieux pour introduire, ſans affectation, la mythologie grecque dans la poéſie françaiſe. Rien ne doit être, en général, ſi froid et ſi recherché que des dogmes religieux transportés dans un pays où ils ne ſont reçus que comme des métaphores ingénieuſes. La poéſie du nord eſt rarement allégorique; aucun de ſes effets n'a beſoin de ſuperſtitions locales pour frapper l'imagination. Un enthouſiasme réfléchi, une exaltation pure, peuvent également convenir à tous les peuples; c'eſt la véritable inſpiration poétique dont le ſentiment eſt dans tous les coeurs, mais dont l'expreſſion eſt le don du génie. Elle entretient une rêverie céleſte qui fait aimer la campagne et la ſolitude; elle porte ſouvent le coeur vers les idées religieuſes, et doit exciter dans les êtres privilégiés le dévouement des vertus et l'inſpiration des penſées élevées.

Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au ſentiment douloureux de l'incomplet de ſa deſtinée. Les eſprits médiocres ſont, en général, aſſez ſatisfaits de la vie commune; ils arrondiſſent, pour ainſi dire, leur exiſtence, et ſuppléent à ce qui peut leur manquer encore, par les illuſions de la vanité; mais le ſublime de l'eſprit, des ſentimens et des actions doit ſon eſſor au beſoin d'échapper aux bornes qui circonſcrivent l'imagination. L'héroïſme de la morale, l'enthouſiasme de l'éloquence, l'ambition de la gloire donnent des jouiſſances ſurnaturelles qui ne ſont néceſſaires qu'aux ames à-la-fois exaltées et mélancoliques, fatiguées de tout ce qui ſe meſure, de tout ce qui eſt paſſager, d'un terme enfin,

à quelque distance qu'on le place. C'est cette disposition de l'ame, source de toutes les passions généreuses, comme de toutes les idées philosophiques, qu'inspire particulièrement la poésie du nord.

Je suis loin de comparer le génie d'Homère à celui d'Ossian. Ce que nous connoissons d'Ossian ne peut être considéré comme un ouvrage; c'est un recueil des chansons populaires qui se répétoient dans les montagnes d'Ecosse. Avant qu'Homère eût composé son poëme, d'anciennes traditions existoient sans doute en Grèce. Les poésies d'Ossian ne sont pas plus avancées dans l'art poétique, que ne devoient l'être les chants des Grecs avant Homère. Aucune parité ne peut donc être établie avec justice entre l'Iliade et le poëme de Fingal. Mais on peut toujours juger si les images de la nature, telles qu'elles sont représentées dans le midi, excitent des émotions aussi nobles et aussi pures que celles du nord; si les images du midi, plus brillantes à quelques égards, font naître autant de pensées, ont un rapport aussi immédiat avec les sentimens de l'ame. Les idées philosophiques s'uniſſent comme d'elles-mêmes aux images sombres. La poésie du midi, loin de s'accorder, comme celle du nord, avec la méditation, et d'inspirer, pour ainsi dire, ce que la réflexion doit prouver; la poésie voluptueuse exclut presqu'entièrement les idées d'un certain ordre.

On reproche à Ossian sa monotonie. Ce défaut existe moins dans les diverses poésies qui dérivent de la sienne, celles des Anglais et des Allemands. La culture, l'industrie, le commerce ont varié de plusieurs manières les tableaux de la campagne. Néanmoins l'imagination

ſeptentrionale conſervant toujours à-peu-près le même caractère, on doit trouver encore, même dans Young, Thompſon, Klopſtock, etc. une ſorte d'uniformité. La poéſie mélancolique ne peut pas ſe varier ſans ceſſe. Le frémiſſement que produiſent dans tout notre être de certaines beautés de la nature, eſt une ſenſation toujours la même; l'émotion que nous cauſent les vers qui nous retracent cette ſenſation, a beaucoup d'analogie avec l'effet de l'harmonica. L'ame, doucement ébranlée, ſe plaît dans la prolongation de cet état, auſſi long-temps qu'il lui eſt poſſible de le ſupporter. Et ce n'eſt pas le défaut de la poéſie, c'eſt la foibleſſe de nos organes qui nous fait ſentir la fatigue au bout de quelque temps; ce qu'on éprouve alors, ce n'eſt pas l'ennui de la monotonie, c'eſt la laſſitude que cauſeroit le plaiſir trop continu d'une muſique aérienne.

Les grands effets dramatiques des Anglais, et après eux des Allemands, ne ſont point tirés des ſujets grecs, ni de leurs dogmes mythologiques. Les Anglais et les Allemands excitent la terreur par d'autres ſuperſtitions plus analogues aux crédulités des derniers ſiècles. Ils ont ſu l'exciter ſur-tout par la peinture du malheur, que ces ames énergiques et profondes reſſentoient ſi douloureuſement. C'eſt, comme je l'ai déjà dit, des opinions religieuſes que dépend, en grande partie, l'effet que produit ſur l'homme l'idée de la mort. Les bardes écoſſais ont eu, dans tous les temps, un culte plus ſombre et plus ſpiritualiſé que celui du midi. La religion chrétienne, qui, ſéparée des inventions ſacerdotales, eſt aſſez rapprochée du pur déiſme, a fait diſparoître ce cortége d'imagination qui environnoit l'homme aux

portes du tombeau. La nature, que les anciens avoient peuplée d'êtres protecteurs qui habitoient les forêts et les fleuves, et préſidoient à la nuit comme au jour; la nature eſt rentrée dans ſa ſolitude, et l'effroi de l'homme ſ'en eſt accru. La religion chrétienne, la plus philoſophique de toutes, eſt celle qui livre le plus l'homme à lui-même. Les tragiques du nord ne ſe ſont pas toujours contentés des effets naturels qui naiſſent du tableau des affections de l'ame, ils ſe ſont aidés des apparitions, des ſpectres, d'une ſorte de ſuperſtition analogue à leur ſombre imagination; mais quelque profonde que ſoit la terreur qu'on peut produire une fois avec de tels moyens, c'eſt plutôt un défaut qu'une beauté.

Le talent du poète dramatique ſ'augmente lorsqu'il vit au milieu d'une nation qui ne ſe prête pas trop facilement à la crédulité. Il faut alors qu'il cherche dans le coeur humain les ſources de l'émotion, qu'il faſſe ſortir d'une expreſſion éloquente, d'un ſentiment de l'ame, d'un remords ſolitaire, les fantômes effrayans qui doivent frapper l'imagination. Le merveilleux étonne; mais, de quelque manière qu'on le combine, il n'égalera jamais l'impreſſion d'un événement naturel, lorsque cet événement raſſemble tout ce qui peut remuer les affections de l'ame; et les Euménides pourſuivant Oreſte, ſont moins terribles que le ſommeil de Lady Macbeth.

Les peuples ſeptentrionaux, à en juger par les traditions qui nous reſtent et par les moeurs des Germains, ont eu de tout temps un reſpect pour les femmes, inconnu aux peuples du midi; elles jouiſſoient dans le nord de l'indépendance, tandis qu'on les condamnoit ailleurs à la ſervitude. C'eſt encore une des principales

causes de la sensibilité qui caractérise la littérature du nord.

L'histoire de l'amour, dans tous les pays, peut être philosophiquement considérée. Il semble que la peinture de ce sentiment devroit dépendre uniquement de ce qu'éprouve l'écrivain qui l'exprime. Et tel est cependant l'ascendant qu'exercent sur les écrivains les moeurs qui les environnent, qu'ils y soumettent jusqu'à la langue de leurs affections les plus intimes. Il se peut que Pétrarque ait été plus amoureux dans sa vie que l'auteur de Verther, que plusieurs poètes anglais, tels que Pope, Thompson, Otway. Néanmoins ne croiroit-on pas, en lisant les écrivains du nord, que c'est une autre nature, d'autres relations, un autre monde? La perfection de quelques-unes de ces poésies prouve, sans doute, le génie de leurs auteurs; mais il n'en est pas moins certain qu'en Italie les mêmes hommes n'auroient pas composé les mêmes écrits, quand ils auroient ressenti la même passion. Tant il est vrai que les ouvrages littéraires ayant le succès pour but, l'on y retrouve communément moins de traces du caractère personnel de l'écrivain, que de l'esprit général de sa nation et de son siècle.

Enfin ce qui donne en général aux peuples modernes du nord un esprit plus philosophique qu'aux habitans du midi, c'est la religion protestante que ces peuples ont presque tous adoptée. La réformation est l'époque de l'histoire qui a le plus efficacement servi la perfectibilité de l'espèce humaine. La religion protestante ne renferme dans son sein aucun germe actif de superstition, et donne cependant à la vertu tout l'appui qu'elle peut tirer des opinions sensibles. Dans les pays où la religion protes-

tante eſt profeſſée, elle n'arrête en rien les recherches philoſophiques ; et maintient efficacement la pureté des moeurs. Ce ſeroit ſortir de mon ſujet que développer davantage une pareille queſtion. Mais je le demande aux penſeurs éclairés, s'il exiſte un moyen de lier la morale à l'idée d'un Dieu, ſans que jamais ce moyen puiſſe devenir un inſtrument de pouvoir dans la main des hommes, une religion ainſi conçue ne feroit-elle pas le plus grand bonheur que l'on pût aſſurer à la nature humaine ? à la nature humaine tous les jours plus aride, tous les jours plus à plaindre, et qui briſe chaque jour quelques-uns des liens formés par la délicateſſe, l'affection ou la bonté.

CHAPITRE XII.

Du principal défaut qu'on reproche, en France, à la Littérature du Nord.

On reproche, en France, à la littérature du nord de manquer de goût. Les écrivains du nord répondent que ce goût est une législation purement arbitraire, qui prive souvent le sentiment et la pensée de leurs beautés les plus originales. Il existe, je crois, un point juste entre ces deux opinions. Les règles du goût ne sont point arbitraires; il ne faut pas confondre les bases principales qui constituent les vérités universelles, avec les modifications causées par les circonstances locales.

Les devoirs de la vertu, ce code de principes qui a pour appui le consentement unanime de tous les peuples, reçoit quelques légers changemens, par les moeurs et les coutumes des nations diverses; et quoique les premiers rapports restent les mêmes, le rang de telle ou telle vertu peut varier selon les habitudes et les gouvernemens des peuples. Le goût, s'il est permis de le comparer à ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes, le goût est fixe aussi dans ses principes généraux. Le goût national doit être jugé d'après ces principes; et selon qu'il en diffère ou qu'il s'en rapproche, le goût national est plus près de la vérité.

On dit souvent: Faut-il sacrifier le génie au goût? Non, sans doute; mais jamais le goût n'exige le sacrifice du génie. Vous trouvez souvent dans la littérature du

nord des ſcènes ridicules à côté de grandes beautés. Ce qui eſt de bon goût dans de tels écrits, ce ſont les grandes beautés; et ce qu'il falloit en retrancher, c'eſt ce que le goût condamne. Il n'exiſte de connexion néceſſaire entre les défauts et les beautés, que par la foibleſſe humaine, qui ne permet pas de ſe ſoutenir toujours à la même hauteur. Les défauts ne ſont point une conſéquence des beautés; elles peuvent les faire oublier. Mais loin que ces défauts prêtent au talent aucun éclat, ſouvent même ils affoibliſſent l'impreſſion qu'il doit produire.

Si l'on demande ce qui vaut mieux d'un ouvrage avec de grands défauts et de grandes beautés, ou d'un ouvrage médiocre et correct, je répondrai, ſans héſiter, qu'il faut préférer l'ouvrage où il exiſte, ne fût-ce qu'un ſeul trait de génie. Il y a foibleſſe dans la nation qui ne ſ'attache qu'au ridicule, ſi facile à ſaiſir et à éviter, au lieu de chercher avant tout, dans les penſées de l'homme, ce qui agrandit l'ame et l'eſprit. Le mérite negatif ne peut donner aucune jouiſſance; mais beaucoup de gens ne demandent à la vie que l'abſence de peines, aux écrits que l'abſence de fautes, à tout que des abſences. Les ames fortes veulent exiſter; et pour exiſter en liſant, il faut rencontrer dans les écrits des idées nouvelles ou des ſentimens paſſionnés.

Il y a en français des ouvrages où l'on trouve des beautés du premier ordre, ſans le mélange du mauvais goût. Ceux-là ſont les ſeuls modèles qui réuniſſent à-la-fois toutes les qualités littéraires.

Parmi les hommes de lettres du nord, il exiſte une bizarrerie qui dépend plus, pour ainſi dire, de l'eſprit de

parti que du jugement. Ils tiennent aux défauts de leurs écrivains presqu'autant qu'à leurs beautés; tandis qu'ils devroient ſe dire, comme une femme d'eſprit, en parlant des foibleſſes d'un héros: *C'eſt malgré cela, et non à cauſe de cela, qu'il eſt grand.*

Ce que l'homme cherche dans les chefs-d'oeuvre de l'imagination, ce ſont des impreſſions agréables. Or le goût n'eſt que l'art de connoître et de prévoir ce qui peut cauſer ces impreſſions. Quand vous rappellez des objets dégoûtans, vous excitez une impreſſion fâcheuſe, qu'on fuiroit avec ſoin dans la réalité; quand vous changez la terreur morale en effroi phyſique, par la répréſentation de ſcènes horribles en elles-mêmes, vous perdez tout le charme de l'imitation, vous ne donnez qu'une commotion nerveuſe, et vous pouvez manquer jusqu'à ce pénible effet, ſi vous avez voulu le pouſſer trop loin: car au théâtre, comme dans la vie, quand l'exagération eſt apperçue, on ne tient plus compte, même du vrai. Si vous prolongez les développemens, ſi vous mettez de l'obſcurité dans les discours ou de l'invraiſemblance dans les événemens, vous ſuſpendez ou vous détruiſez l'intérêt par la fatigue de l'attention. Si vous rapprochez des tableaux ignobles de perſonnages héroïques, il eſt à craindre qu'il vous ſoit difficile de faire renaître l'illuſion théâtrale: elle eſt d'une nature extrêmement délicate; et la plus légère circonſtance peut tirer les ſpectateurs de leur enchantement. Ce qui eſt ſimple repoſe la penſée, et lui donne de nouvelles forces; mais ce qui eſt bas pourroit ôter jusqu'à la poſſibilité de reprendre à l'intérêt des penſées d'un certain ordre.

Shakespear peut triompher de ſes défauts en Angle-

terre: mais ils diminuent beaucoup de ſa gloire parmi les autres nations. La ſurpriſe eſt certainement un grand moyen d'ajouter à l'effet; mais il ſeroit ridicule d'en conclure que l'on doive faire précéder une ſcène tragique d'une ſcène comique, pour augmenter l'étonnement par le contraſte. Un beau trait, au milieu de negligences groſſières, peut frapper davantage l'eſprit; mais l'enſemble y perd plus que ne peut y gagner l'exception. La ſurpriſe doit naître de la grandeur en elle-même, et non de ſon oppoſition avec les petiteſſes, de quelque genre qu'elles ſoient. La peinture veut des ombres, mais non pas des taches pour relever l'éclat des couleurs. La littérature doit ſuivre les mêmes principes. La nature en offre le modèle, et le bon goût ne doit être que l'obſervation raiſonnée de la nature.

On pourroit pouſſer beaucoup plus loin ces développemens; mais ce qui eſt certain, c'eſt que le goût, en littérature, n'exige jamais le ſacrifice d'aucune jouiſſance: il indique, au contraire, les moyens de les augmenter; et loin que les principes du goût ſoient incompatibles avec le génie, c'eſt en étudiant le génie qu'on a découvert ces principes.

Je ne reprocherai point à Shakespear de s'être affranchi des règles de l'art; elles ont infiniment moins d'importance que celles du goût, parce que les unes preſcrivent ce qu'il faut faire, et que les autres ſe bornent à défendre ce qu'on doit éviter. L'on ne peut ſe tromper ſur ce qui eſt mauvais, tandis qu'il eſt impoſſible de tracer des limites aux diverſes combinaiſons d'un homme de génie; il peut ſuivre des routes entièrement nouvelles, ſans manquer cependant ſon but. Les règles de l'art ſont un

calcul de probabilités ſur les moyens de réuſſir; et ſi le ſuccès eſt obtenu, il importe peu de ſ'y être ſoumis. Mais il n'en eſt pas de même du goût; car ſe mettre au-deſſus de lui, c'eſt ſ'écarter de la beauté même de la nature; et il n'y a rien au-deſſus d'elle.

Ne diſons donc pas que Shakespear a ſu ſe paſſer de goût, et ſe montrer ſupérieur à ſes loix. Reconnoiſſons, au contraire, qu'il a du goût quand il eſt ſublime, et qu'il manque de goût quand ſon talent foiblit.

CHAPITRE XIII.

Des Tragédies de Shakespear.

Les Anglais ont pour Shakespear l'enthouſiasme le plus profond qu'aucun peuple ait jamais reſſenti pour un écrivain. Les peuples libres ont un eſprit de propriété pour tous les genres de gloire qui illuſtrent leur patrie; et ce ſentiment doit inſpirer une admiration, qui exclut toute eſpèce de critique.

Il y a dans Shakespear des beautés du premier genre, et de tous les pays comme de tous les temps, des défauts qui appartiennent à ſon ſiècle, et des ſingularités tellement populaires parmi les Anglais, qu'elles ont encore le plus grand ſuccès ſur leur théâtre. Ce ſont ces beautés et ces bizarreries que je veux examiner dans leur rapport avec l'eſprit national de l'Angleterre et le génie de la littérature du nord.

Shakespear n'a point imité les anciens; il ne ſ'eſt point nourri, comme Racine, des tragèdies grecques. Il a fait une pièce ſur un ſujet grec, *Troïle et Creſſidre*, et les moeurs d'Homère n'y ſont point obſervées. Il eſt bien plus admirable dans ſes tragédies ſur des ſujets romains. Mais l'hiſtoire, mais les vies de Plutarque, que Shakespear paroît avoir lues avec le plus grand ſoin, ne ſont point une étude purement littéraire; on peut y obſerver l'homme presque comme vivant. Lorsqu'on ſe pénètre uniquement des modèles de l'art dans l'antiquité; lorsqu'on imite l'imitation, on a moins d'originalité;

on n'a pas ce génie qui peint d'après nature, ce génie immédiat, ſi je puis m'exprimer ainſi, qui caractériſe particulièrement Shakespear. Depuis les Grecs jusqu'à lui, nous voyons toutes les littératures dériver les unes des autres, en partant de la même ſource. Shakespear commence une littérature nouvelle; il eſt empreint, ſans doute, de l'eſprit et de la couleur générale des poéſies du nord: mais c'eſt lui qui a donné à la littérature des Anglais ſon impulſion, et à leur art dramatique ſon caractère.

Une nation devenue libre, dont les paſſions ont été fortement agitées par les horreurs des guerres civiles, eſt beaucoup plus ſuſceptible de l'émotion excitée par Shakespear, que de celle cauſée par Racine. Le malheur, lors qu'il pèſe long-temps ſur les peuples, leur donne un caractère que la proſpérité même qui ſuccède ne peut point effacer. Shakespear, égalé quelquefois depuis par des auteurs anglais et allemands, eſt l'écrivain qui a peint le premier la douleur morale au plus haut degré; l'amertume de ſouffrance dont il donne l'idée pourroit presque paſſer pour une invention, ſi la nature ne ſ'y reconnoiſſoit pas.

Les anciens croyoient au fatalisme qui frappe comme la foudre et renverſe comme elle. Les modernes, et ſur-tout Shakespear, trouvent de plus profondes ſources d'émotions dans la néceſſité philoſophique. Elle ſe compoſe du ſouvenir de tant de malheurs irréparables, de tant d'eſſorts inutiles, de tant d'eſpérances trompées. Les anciens habitoient un monde trop nouveau, poſſedoient encore trop peu d'hiſtoires, étoient trop avides d'avenir pour que le malheur qu'ils pei-

gnoient, fût jamais auſſi déchirant que dans les pièces anglaiſes.

La terreur de la mort, ſentiment dont les anciens, par religion et par ſtoïcisme, ont rarement développé les effets, Shakespear l'a repréſentée ſous tous les aſpects. Il fait ſentir cette impreſſion redoutable, ce friſſon glacé qu'éprouve l'homme alors que, plein de vie, il apprend qu'il va périr. Dans les tragédies de Shakeſpear, l'enfance et la vieilleſſe, le crime et la vertu, reçoivent la mort, et expriment tous les mouvemens naturels à cette ſituation. Quel attendriſſement n'éprouve-t-on pas lorsqu'on entend les plaintes d'Arthur, jeune enfant dévoué à la mort par l'ordre du roi Jean, ou lorsque l'aſſaſſin Tirrel vient raconter à Richard III le paiſible ſommeil des enfans d'Edouard? Quand on peint un héros prêt à perdre l'exiſtence, le ſouvenir de ce qu'il a fait, la grandeur de ſon caractère, captivent tout l'intérêt. Mais lorsqu'on repréſente des hommes d'une ame foible et d'une deſtinée ſans gloire, tels que Henri VI, Richard II, le roi Léar, condamnés à périr, le grand débat de la nature entre l'exiſtence et le néant abſorbe ſeul l'attention des ſpectateurs. Shakespear a ſu peindre avec génie ce mélange de mouvemens phyſiques et de réflexions morales qu'inſpire l'approche de la mort, alors que des paſſions enivrantes n'enlèvent pas l'homme à lui-même.

Un ſentiment, auſſi, que Shakespear ſeul a ſu rendre théâtral, c'eſt la pitié, ſans aucun mélange d'admiration pour celui qui ſouffre (1), la pitié pour un être inſigni-

(1) La mort de Catherine d'Arragon, dans Henri VIII.

fiant (1) et quelquefois même mépriſable (2). Il faut un talent infini, pour transporter ce ſentiment, de la vie au théâtre, en lui conſervant toute ſa force; mais quand on y eſt parvenu, l'effet qu'il produit eſt d'une plus grande vérité que tout autre: ce n'eſt pas au grand homme, c'eſt à l'homme que l'on s'intéreſſe; l'on n'eſt point alors ému par des ſentimens qui ſont quelquefois de convention tragique, mais par une impreſſion tellement rapprochée des impreſſions de la vie, que l'illuſion en eſt plus grande.

Lors même que Shakespear repréſente des perſonnages dont la deſtinée a été illuſtre, il intéreſſe ſes ſpectateurs à eux par des ſentimens purement naturels. Les circonſtances ſont grandes; mais l'homme diffère moins des autres hommes que dans nos tragédies. Shakespear vous fait pénétrer intimement dans la gloire qu'il vous peint; vous paſſez, en l'écoutant, par toutes les nuances, par toutes les gradations qui mènent à l'héroïsme, et votre ame arrive à cette hauteur ſans être ſortie d'elle-même.

La fierté nationale des Anglais, ce ſentiment développé par un amour jaloux de la liberté, ſe prête moins que l'eſprit chevaleresque de la monarchie françaiſe au fanatisme pour quelques chefs. On veut récompenſer, en Angleterre, les ſervices d'un bon citoyen; mais on n'y a point de penchant pour cet enthouſiasme ſans meſure qui étoit dans les inſtitutions, les habitudes et le caractère des Français. Cette répugnance orgueilleuſe

(1) Le duc de Clarence, dans Richard III.

(2) Le cardinal de Volſey, dans Henri VIII.

pour l'enthouſiasme de l'obéiſſance, qui a été de tout temps le caractère des Anglais, a dû inſpirer à leur poète national l'idée d'obtenir l'attendriſſement plutôt par la pitié que par l'admiration. Les larmes que nous donnons aux ſublimes caractères de nos tragédies, l'auteur anglais les fait couler pour la ſouffrance obscure, abandonnée, pour cette ſuite d'infortunes qu'on ne peut connoître dans Shakespear ſans acquérir quelque choſe de l'expérience même de la vie.

S'il excelle à peindre la pitié, quelle énergie dans la terreur! C'eſt du crime qu'il fait ſortir l'effroi. On pourroit dire du crime peint par Shakespear, comme la Bible de la mort, qu'il eſt *le roi des épouvantemens*. Combien ſont habilement combinés, dans Macbeth, les remords et la ſuperſtition croiſſante avec les remords.

La ſorcellerie eſt en elle-même beaucoup plus effrayante que les dogmes religieux les plus abſurdes. Ce qui eſt inconnu, ce qui n'eſt guidé par aucune volonté intelligente, porte la crainte au dernier degré. Dans un ſyſtême de religion quelconque, la terreur ſait toujours à quel point elle doit s'arrêter; elle ſe fonde toujours du moins ſur quelques motifs raiſonnés: mais le chaos de la magie jette dans la tête le désordre le plus complet.

Shakespear, dans Macbeth, admet du fatalisme ce qu'il en faut pour faire pardonner au criminel; mais il ne ſe diſpenſe point, par ce fatalisme, de la gradation philoſophique des ſentimens de l'ame. Cette pièce ſeroit encore plus admirable, ſi ſes grands effets étoient produits ſans le ſecours du merveilleux; mais ce merveilleux n'eſt, pour ainſi dire, que les fantômes de l'imagination, qu'on fait apparoître aux regards du ſpectateur. Ce ne

ſont point des perſonnages mythologiques, apportant leurs volontés ſuppoſées ou leur froide nature au milieu des intérêts des hommes; c'eſt le merveilleux des rêves, lorsque les paſſions ſont fortement agitées. Il y a toujours quelque choſe de philoſophique dans le ſurnaturel employé par Shakespear. Lorsque les ſorcières annoncent à Macbeth qu'il ſera roi lorsqu'elles reviennent lui répéter cette prédiction au moment où il héſite à ſuivre les ſanglans conſeils de ſa femme, qui ne voit que c'eſt la lutte intérieure de l'ambition et de la vertu, que l'auteur a voulu repréſenter ſous ces formes effrayantes?

Il n'a point eu recours à ce moyen dans Richard III. Il nous l'a peint cependant plus criminel encore que Macbeth; mais il vouloit montrer ce caractère ſans remords, ſans combats, ſans mouvemens involontaires, cruel comme un animal feroce, non comme un homme coupable, dont les premiers ſentimens avoient été vertueux. Les profondeurs du crime s'ouvrent aux regards de Shakespear; et c'eſt dans ce Ténare qu'il ſait deſcendre pour en obſerver les tourmens.

Dans les monarchies abſolues, les grands crimes politiques ne peuvent être commis que par la volonté des rois; et ces crimes, il n'eſt pas permis de les repréſenter devant leurs ſucceſſeurs (1). En Angleterre, les troubles civils qui ont précédé la liberté, et qui étoient toujours cauſés par l'eſprit d'indépendance, ont fait naître beaucoup plus ſouvent qu'en France de grands crimes et

(1) Charles IX eſt la première tragédie dans laquelle un roi de France coupable ait été repréſenté ſur le théâtre, la monarchie exiſtant encore.

de grandes vertus. Les Anglais ont, dans leur hiſtoire, beaucoup plus de ſituations tragiques que les Français; et rien ne s'oppoſe à ce qu'ils exercent leurs talens ſur ces ſujets, dont l'intérêt eſt national.

Presque toutes les littératures d'Europe ont débuté par l'affectation. Les lettres ayant recommencé dans l'Italie, les pays où elles arrivèrent enſuite, imitèrent d'abord le genre italien. Le nord a été plus vîte affranchi que la France de ce genre recherché, dont on apperçoit des traces dans les anciens poètes anglais, Waller, Cowley, etc. Les guerres civiles et l'eſprit philoſophique ont corrigé de ce faux goût; car le malheur, dont les impreſſions ne ſont que trop vraies, exclut les ſentimens affectés, et la raiſon fait disparoître les expreſſions qui manquent de juſteſſe. Néanmoins on trouve encore dans Shakespear quelques tournures recherchées, à côté de la plus énergique peinture des paſſions. Il y a quelques imitations des défauts de la littérature italienne dans le ſujet italien de Roméo et Juliette; mais comme le poète anglais ſe relève de ce miſérable genre! comme il ſait imprimer ſon ame du nord à la peinture de l'amour!

Dans Othello, l'amour eſt caractériſé ſous des traits bien différens que dans Roméo et Juliette. Mais qu'il y eſt grand! qu'il y eſt énergique! comme Shakespear a bien ſaiſi ce qui forme le lien des deux ſexes, le courage et la foibleſſe! Lorsqu'Othello proteſte devant le ſénat de Veniſe, que le ſeul art qu'il ait employé pour ſéduire Desdemona, c'eſt le récit des périls auxquels il avoit été expoſé (1), comme ce qu'il dit eſt trouvé vrai par toutes

(1) Quels vers charmans que ceux qui terminent

les femmes! comme elles ſavent que ce n'eſt pas dans la flatterie que conſiſte l'art tout-puiſſant des hommes pour ſe faire aimer d'elles! La protection tutélaire qu'ils peuvent accorder au timide objet de leur choix, la gloire qu'ils peuvent réfléchir ſur une foible vie, eſt leur charme le plus irréſiſtible.

Les moeurs d'Angleterre, par rapport à l'exiſtence des femmes, n'étoient point encore formées du temps de Shakespear; les troubles politiques avoient empêché toutes les habitudes ſociales. Le rang des femmes, dans les tragédies, étoit donc abſolument livré à la volonté de l'auteur: auſſi Shakespear, en parlant d'elles, ſe ſert, tantôt de la plus noble langue que puiſſe inſpirer l'amour, tantôt du mauvais goût le plus populaire. Ce génie que la paſſion avoit doué, étoit inſpiré par elle, comme les prêtres par leur dieu; il rendoit des oracles lorsqu'il étoit agité; il n'étoit plus qu'un homme lorsque le calme rentroit dans ſon ame.

Ses pièces tirées de l'hiſtoire anglaiſe, telles que les deux ſur Henri IV, celle ſur Henri V, les trois ſur Henri VI, ont beaucoup de ſuccès en Angleterre, mais je les crois cependant très-inférieurs, en général, à ſes tragédies d'invention, le Roi Léar, Macbeth, Hamlet, Roméo et Juliette. Les irrégularités de temps et de lieux y ſont beaucoup plus remarquables. Enfin Shakespear

---

la juſtification d'Othello, et que la Harpe a ſi bien traduits!

She loved me for the dangers I had paſt
And I loved her that ſhe did pity them.

Elle aima mes malheurs, et j'aimai ſa pitié.

y céde plus que dans toutes les autres à la popularité. La découverte de l'imprimerie a néceſſairement diminué la condeſcendance des auteurs pour le goût national; ils penſent davantage à l'opinion de l'Europe; et quoiqu'il importe que les pièces qui doivent être jouées aient avant tout du ſuccès à la repréſentation, depuis que leur gloire peut s'étendre aux autres nations, les écrivains évitent davantage les alluſions, les plaiſanteries, les perſonnages, qui ne peuvent plaire qu'au peuple de leur pays. Les Anglais cependant ſe ſoumettront le plus tard poſſible au bon goût général; leur liberté étant fondée ſur l'orgueil national plus encore que ſur les idées philoſophiques, ſe plaît en tout genre à l'excluſion.

Pour juger quels ſont les effets de la tragédie anglaiſe qu'il nous conviendroit d'adapter à notre théâtre, un examen reſteroit à faire: ce ſeroit de bien diſtinguer, dans les pièces de Shakespear, ce qu'il a accordé au deſir de plaire au peuple, les fautes réelles qu'il a commiſes, et les beautés hardies que n'admettent pas les ſévères règles de la tragédie en France.

La foule des ſpectateurs, en Angleterre, exige qu'on faſſe ſuccéder les ſcènes comiques aux effets tragiques. Le contraſte de ce qui eſt noble avec ce qui ne l'eſt pas, produit néanmoins toujours, comme je l'ai déjà dit, une désagréable impreſſion ſur les hommes de goût. Le genre noble veut des nuances; mais des oppoſitions trop fortes ne ſont que de la bizarrerie. Les jeux de mots, les équivoques licencieuſes, les contes populaires, les proverbes qui s'entaſſent ſucceſſivement dans les vieilles nations, et ſont, pour ainſi dire, les idées patrimoniales des hommes du peuple, tous ces moyens, qui ſont

applaudis de la multitude, ſont critiqués par la raiſon. Ils n'ont aucun rapport avec les ſublimes effets que Shakeſpear ſait tirer des mots ſimples, des circonſtances vulgaires placées avec art, et qu'à tort nous n'oſerions pas admettre ſur notre théâtre.

Shakespear a fait, dans ſes tragédies, la part des eſprits groſſiers. Il ſ'eſt mis à l'abri du jugement du goût, en ſe rendant l'objet du fanatisme populaire. Il ſ'eſt alors conduit comme un habile chef de parti, mais non comme un bon écrivain.

Les peuples du nord ont exiſté, pendant pluſieurs ſiècles, dans un état tout-à-la-fois ſocial et barbare, qui a dû long temps laiſſer parmi les hommes beaucoup de ſouvenirs groſſiers et féroces. Shakespear conſerve encore des traces de ces ſouvenirs. Pluſieurs de ſes caractères ſont peints avec les ſeuls traits admirés dans ces ſiècles où l'on ne vivoit que pour les combats, la force phyſique et le courage militaire.

Shakespear ſe reſſent auſſi de l'ignorance où l'on étoit de ſon temps ſur les principes de la littérature. Si ſes pièces ſont à pluſieurs ſiècles en avant des tragédies grecques, pour la philoſophie des paſſions et la connoiſſance des hommes (1), elles ſont beaucoup plus reculées

(1) Parmi la foule des traits philoſophiques que l'on remarque dans les pièces de Shakespear, même les moins célèbres, il en eſt un qui m'a ſingulièrement frappé. Lorsque dans la pièce intitulée *Meaſure for Meaſure*, Lucien, l'ami de Claudio frère d'Iſabelle, la preſſe d'aller demander ſa grace au gouverneur Angelo, qui a condamné ce frère à mort; Iſabelle, jeune et timide, lui répond qu'elle craint que ſa démarche ne

ſous le rapport de la perfection de l'art. Des longueurs, des répetitions inutiles, des images incohérentes peuvent être ſouvent reprochées à Shakespear. Le ſpectateur étoit alors trop facile à intéreſſer, pour que l'auteur fût auſſi ſévère envers lui-même qu'il auroit dû l'être. Il faut, pour qu'un poète dramatique ſe perfectionne autant que ſon talent peut le permettre, qu'il ne ſ'attende à être jugé, ni par des vieillards blaſés, ni par des jeunes gens qui trouvent leur émotion en eux-mêmes.

Les Français ont ſouvent condamné les ſcènes d'horreur que Shakespear repréſente. Ce n'eſt pas comme excitant une trop forte émotion, mais comme détruiſant quelquefois jusqu'à l'illuſion théâtrale, qu'elles me paroiſſent ſuſceptibles de critique. D'abord il eſt démontré que de certaines ſituations, ſeulement effrayantes, que les mauvais imitateurs de Shakespear ont voulu repréſenter, ne produiſent qu'une ſenſation phyſique desagréa-

---

ſoit inutile, qu'Angelo ne ſoit irrité, inflexible, etc. Lucien inſiſte, et lui dit:

. . . . . Our doubts are traitors,
And make us loſe the good we might win,
By fearing to attempt. . . . . .

Nos doutes ſont des traîtres, qui nous font perdre le bien que nous pourrions faire en nous détournant de l'eſſayer.

Qui peut avoir vécu dans une révolution, et n'être pas convaincu de la vérité de ces paroles! Que de détours on emploie pour ſe perſuader à ſoi-même qu'on ne peut pas rendre un ſervice, lorsqu'on craint de ſe compromettre en l'eſſayant! *Je vous nuirois ſi je vous défendois*, diſent un certain nombre d'amis prudens qui conſerveroient cette même discretion, jusques et compris votre arrêt de mort.

ble, et aucun des plaiſirs que l'émotion doit donner; mais, de plus, il y a beaucoup de ſituations touchantes en elles-mêmes, et qui néanmoins exigent un jeu matériel, fait pour diſtraire l'attention, et par conſéquent l'intérêt.

Lorsque le gouverneur de la tour où eſt enfermé le jeune Arthur, fait apporter un fer chaud pour lui brûler les yeux, ſans parler de l'atrocité d'une telle ſcène, il doit ſe paſſer là ſur le théâtre une action dont l'imitation eſt impoſſible, et dont le ſpectateur obſervera tellement l'exécution, qu'il en oubliera l'effet moral.

Le caractère de Caliban, dans la Tempête, eſt ſingulièrement original; mais la forme presque animale que ſon coſtume doit lui donner, détourne l'attention de ce qu'il y a de philoſophique dans la conception de ce rôle.

Une des beautés de la tragédie de Richard III, à la lecture, c'eſt ce qu'il dit lui-même de ſa difformité naturelle. On ſent que l'horreur qu'il cauſe doit réagir ſur ſon ame, et la rendre plus atroce encore. Cependant qu'y a-t-il de plus difficile, de plus voiſin du ridicule dans le genre noble, que l'imitation d'un homme contreſait ſur la ſcène? Tout ce qui eſt dans la nature peut intéreſſer l'eſprit; mais il faut, au ſpectacle, ménager les caprices des yeux avec le plus grand ſcrupule; ils peuvent détruire ſans appel tout effet ſérieux.

Shakeſpear repréſente auſſi beaucoup trop ſouvent dans ſes pièces la ſouffrance phyſique. Philoctète eſt le ſeul exemple d'un effet théâtral produit par elle; et ce ſont les cauſes héroïques de ſa bleſſure qui permettent de fixer l'intérêt des ſpectateurs ſur ſes maux. La ſouffrance phyſique peut ſe raconter, mais non ſe voir; ce

n'eſt pas l'auteur, c'eſt l'acteur qui ne peut pas l'exprimer noblement; ce n'eſt pas la penſée, ce ſont les ſens, qui ſe refuſent à l'effet de ce genre d'imitation.

Enfin l'un des plus grand défauts de Shakeſpear, c'eſt de n'être pas ſimple dans l'intervalle des morceaux ſublimes. Souvent il a de l'affectation lorsqu'il n'eſt point exalté par ſon génie. L'art lui manque pour ſe ſoutenir, c'eſt-à-dire, pour être auſſi naturel dans les ſcènes de tranſition, que dans les beaux mouvemens de l'ame.

Otway, Rowe, et quelques autres poètes anglais, Addiſſon excepté, ont fait des tragédies toutes dans le genre de Shakeſpear; et ſon génie, dans Veniſe ſauvée, a presque trouvé ſon égal. Mais les deux ſituations les plus profondément tragiques que l'homme puiſſe concevoir, Shakeſpear les a peintes le premier; c'eſt la folie cauſée par le malheur, et l'iſolement dans l'infortune.

Ajax eſt un furieux, Oreſte eſt pourſuivi par la colère des dieux, Phèdre eſt dévorée par la fièvre de l'amour. Mais Hamlet (1), Ophélie, le Roi Léar, avec des ſitua-

(1) Quoique parmi les belles tragédies de Shakeſpear, Hamlet ſoit celle où il y ait les fautes de goût les plus révoltantes, c'eſt une des plus belles ſituations qu'on puiſſe trouver au théâtre. L'égarement d'Hamlet eſt cauſé par la découverte d'un grand crime: la pureté de ſon ame ne lui avoit pas permis de le ſoupçonner; mais ſes organes s'altèrent en apprenant qu'une atroce perfidie a été commiſe, que ſon père en a été la victime, et que ſa mère a récompenſé le coupable en l'unifſant à lui. Il ne dit pas un mot qui n'atteſte ſon mépris pour l'eſpèce humaine, et penſe plus ſouvent encore à ſe tuer qu'à

tions et des caractères différens, ont un même caractère d'égarement. La douleur parle seule en eux; l'idée dominante a fait disparoître toutes les idées communes de la vie; tous les organes sont dérangés, hors ceux de la souffrance; et ce touchant délire de l'être malheureux semble l'affranchir de la pudeur, qui défend de s'offrir sans réserve à la pitié. Les spectateurs refuseroient peut être leur attendrissement à la plainte volontaire; ils s'abandonnent à l'émotion que fait naître une douleur qui ne répond plus d'elle. La folie, telle qu'elle est peinte dans Shakespear, est le plus beau tableau du naufrage de la nature morale, quand la tempête de la vie surpasse ses forces.

Il existe sur le théâtre français de certaines règles de convenance, même pour la douleur. Elle est en scène avec elle-même; les amis lui servent de cortége, et les ennemis de témoins. Mais ce que Shakespear a peint avec une vérité, avec une force d'ame admirable, c'est l'isolement. Il place à côté des tourmens de la douleur, l'oubli des hommes et le calme de la nature, ou bien un vieux serviteur, seul être qui se souvienne encore que son maître a été roi. C'est-là bien connoître ce qu'il y a de plus déchirant pour l'homme; ce qui rend la douleur poignante. Celui qui souffre, celui qui meurt en produisant un grand effet quelconque de terreur ou de pitié, échappe à ce qu'il éprouve pour observer ce

---

punir; noble idée du poète d'avoir représenté l'homme vertueux ne pouvant supporter la vie, quand la scélératesse l'environne, et portant dans son sein le trouble d'un criminel, alors que la douleur lui commande une juste vengeance!

qu'il inſpire; mais ce qui eſt énergique dans le talent du poète, ce qui ſuppoſe même un caractère à l'égal du talent, c'eſt d'avoir conçu la douleur peſant toute entière ſur la victime; et tandis que l'homme a beſoin d'appuyer ſur ceux qui l'entourent jusqu'au ſentiment même de ſa proſpérité, l'énergique et ſombre imagination des Anglais nous repréſente l'infortuné ſéparé par ſes revers, comme par une contagion funeſte, de tous les regards, de tous les ſouvenirs, de tous les amis. La ſociété lui retire ce qui eſt la vie, avant que la nature lui ait donné la mort.

Le théâtre de la France république admettra-t-il maintenant, comme le théâtre anglais, les héros peints avec leurs foibleſſes, les vertus avec leurs inconſéquences, les circonſtances vulgaires à côté des ſituations les plus élevées? Enfin les caractères tragiques ſeront-ils tirés des ſouvenirs, ou de l'imagination, de la vie humaine, ou du beau idéal? C'eſt une queſtion que je me propoſe de discuter, lorsqu'après avoir parlé des tragédies de Racine et de Voltaire, j'examinerai, dans la ſeconde partie de cet ouvrage, l'influence que doit avoir la révolution ſur la littérature françaiſe.

CHAPITRE XIV.

De la Plaiſanterie anglaiſe.

On peut diſtinguer différens genres de plaiſanteries dans la littérature de tous les pays; et rien ne ſert mieux à faire connoître les moeurs d'une nation, que le caractère de gaîté le plus généralement adopté par ſes écrivains. On eſt ſérieux ſeul, on eſt gai pour les autres, ſur-tout dans les écrits; et l'on ne peut faire rire que par des idées tellement familières à ceux qui les écoutent, qu'elles les frappent à l'inſtant même, et n'exigent d'eux aucun effort d'attention.

Quoique la plaiſanterie ne puiſſe ſe paſſer auſſi facilement qu'un ouvrage philoſophique d'un ſuccès national, elle eſt ſoumiſe, comme tout ce qui tient à l'eſprit, au jugement du bon goût univerſel. Il faut une grande fineſſe pour rendre compte des cauſes de l'effet comique, mais il n'en eſt pas moins vrai que l'aſſentiment général doit ſe réunir ſur les chefs-d'oeuvre en ce genre comme ſur tous les autres.

La gaîté, qu'on doit, pour ainſi dire, à l'inſpiration du goût et du génie; la gaîté produite par les combinaiſons de l'eſprit, et la gaîté que les Anglais appellent *humour*, n'ont preſque aucun rapport l'une avec l'autre; et dans aucune de ces dénominations la gaîté du caractère n'eſt compriſe, parce qu'il eſt prouvé par une foule d'exemples qu'elle n'eſt de rien dans le talent qui fait écrire des ouvrages gais. La gaîté de l'eſprit eſt facile

à tous les hommes qui ont de l'eſprit; mais c'eſt le génie d'un homme et le bon goût de pluſieurs qui peuvent ſeuls inſpirer la véritable comédie.

J'examinerai dans un des chapitres ſuivans par quelles raiſons les Français pouvoient ſeuls atteindre à cette perfection de goût, de grace, de fineſſe et d'obſervation du coeur humain, qui nous a valu les chefs-d'oeuvre de Molière. Cherchons maintenant à ſavoir pourquoi les moeurs des Anglais s'oppoſent au vrai génie de la gaîté.

La plupart des hommes, abſorbés par les affaires, ne cherchent, en Angleterre, le plaiſir que comme un délaſſement; et de même que la fatigue, en excitant la faim, rend facile ſur tous les mets, le travail continuel et réfléchi prépare à ſe contenter de toute eſpèce de diſtraction. La vie domeſtique, des idées religieuſes aſſez ſévères, des occupations ſérieuſes, un climat lourd, rendent les Anglais aſſez ſuſceptibles des maladies d'ennui; et c'eſt par cette raiſon même que les amuſemens délicats de l'eſprit ne leur ſuffiſent pas. Il faut des ſecouſſes fortes à cette eſpèce d'abattement, et les auteurs partagent le goût des ſpectateurs à cet égard, ou s'y conforment.

La gaîté qui ſert à faire une bonne comédie, ſuppoſe une obſervation très-pénétrante des caractères. Pour que le génie comique ſe développe, il faut vivre beaucoup en ſociété, attacher beaucoup d'importance aux ſuccès de ſociété, et ſe connoître, et ſe rapprocher par cette multitude d'intérêts de vanité, qui donnent lieu à tous les ridicules, comme à toutes les combinaiſons de l'amour-propre. Les Anglais ſont retirés dans leurs

familles, ou réunis dans des assemblées publiques pour les discussions nationales. L'intermédiaire qu'on apelle la société n'existe presque point parmi eux; et c'est dans cet espace frivole de la vie que se forment cependant la finesse et le goût.

Les rapports politiques des hommes entre eux effacent les nuances, en prononçant fortement les caractères. La grandeur du but, la force des moyens, font disparoître l'intérêt pour tout ce qui n'a pas un résultat utile. Dans les états monarchiques, où l'on dépend du caractère et de la volonté d'un seul homme ou d'un petit nombre de ses délégués, chacun s'étudie à connoître les plus secrettes pensées des autres, les plus légères gradations des sentimens et des foiblesses individuelles (1). Mais lorsque l'opinion publique et la réputation populaire ont la première influence, l'ambition délaisse ce dont l'ambition n'a pas besoin, et l'esprit ne s'exerce point à saisir ce qui est fugitif, quand il n'a point d'intérêt à le deviner.

Les Anglais n'ont point parmi eux un auteur comique tel que Molière; et s'ils le possédoient, ils ne sentiroient pas toutes ses finesses. Dans les pièces mêmes telles que l'Avare, le Tartuffe, le Misanthrope, qui peignent la nature humaine de tous les pays, il y a des plaisanteries délicates, des nuances d'amour-propre, que les Anglais ne remarqueroient seulement pas; ils ne s'y reconnoîtroient point, quelque naturelles qu'elles

(1) L'Angleterre est gouvernée par un roi; mais toutes ses institutions sont éminemment conservatrices de la liberté civile et de la garantie politique.

soient; ils ne se savent pas eux-mêmes avec tant de détails; les passions profondes et les occupations importantes leur ont fait prendre la vie plus en masse.

Il y a quelquefois dans Congrève de l'esprit subtil et des plaisanteries fortes; mais aucun sentiment naturel n'y est peint. Par un singulier contraste, plus les moeurs particulières des Anglais sont simples et pures, plus ils exagèrent, dans leurs comédies, la peinture de tous les vices. L'indécence des pièces de Congrève n'eût jamais été tolérée sur le théâtre français: on trouve dans le dialogue des idées ingénieuses; mais les moeurs que ces comédies représentent sont imitées des mauvais romans français, qui n'ont jamais peint eux-mêmes les moeurs de France. Rien ne ressemble moins aux Anglais que leurs comédies.

On diroit que, voulant être gais, ils ont cru nécessaire de s'éloigner le plus possible de ce qu'ils sont réellement, ou que, respectant profondément les sentimens qui faisoient le bonheur de leur vie domestique, ils n'ont pas permis qu'on les prodiguât sur leur théâtre.

Congrève et plusieurs de ses imitateurs entassent, sans mesure comme sans vraisemblance, des immoralités de tous les genres. Ces tableaux sont sans conséquence pour une nation telle que la nation anglaise; elle s'en amuse comme des contes, comme des images fantasques d'un monde qui n'est pas le sien. Mais en France, la comédie, peignant véritablement les moeurs, pourroit influer sur elles, et il devient bien plus important alors de lui imposer des loix sévères.

Dans les comédies anglaises, on trouve rarement des caractères vraiment anglais: la dignité d'un peuple

libre s'oppose peut-être chez les Anglais, comme chez les Romains, à ce qu'ils laissent représenter leurs propres moeurs sur le théâtre. Les Français s'amusent volontiers d'eux-mêmes. Shakespear et quelques autres ont représenté dans leurs pièces des caricatures populaires, telles que Falstaff, Pistol, etc, mais la charge en exclut presqu'entièrement la vraisemblance. Le peuple de tous les pays est amusé par des plaisanteries grossières; mais il n'y a qu'en France où la gaîté la plus piquante soit en même temps la plus délicate.

M. Shéridan a composé en anglais quelques comédies où l'esprit le plus brillant et le plus original se montre presque à chaque scène; mais outre qu'une exception ne changeroit rien aux considérations générales, il faut encore distinguer la gaîté de l'esprit, du talent dont Molière est le modèle. Dans tous les pays, un écrivain capable de concevoir beaucoup d'idées, est certain d'arriver à l'art de les opposer entre elles d'une manière piquante. Mais comme les antithèses ne composent pas seules l'éloquence, les contrastes ne sont pas les seuls secrets de la gaîté; et il y a, dans la gaîté de quelques auteurs français, quelque chose de plus naturel, et de plus inexplicable: la pensée peut l'analyser, mais la pensée seule ne la produit pas; c'est une sorte d'électricité communiquée par l'esprit général de la nation.

La gaîté et l'éloquence ont quelques rapports ensemble, en cela seulement que c'est l'inspiration involontaire qui fait atteindre, en écrivant ou en parlant, à la perfection de l'une et de l'autre. L'esprit de ceux qui vous entourent, de la nation où vous vivez, développe en vous la puissance de la persuasion ou de la plaisanterie

beaucoup plus sûrement que la réflexion et l'étude. Les sensations viennent du dehors, et tous les talens qui dépendent plus immédiatement des sensations ont besoin de l'impulsion donnée par les autres. La gaîté et l'éloquence ne sont point les simples résultats des combinaisons de l'esprit; il faut être ébranlé, modifié par l'émotion qui fait naître l'une ou l'autre, pour obtenir les succès du talent dans ces deux genres. Or la disposition commune à la plupart des Anglais, n'excite point leurs écrivains à la gaîté.

Swift, dans Gulliver et le conte du Tonneau, de même que Voltaire dans ses écrits philosophiques, tire des plaisanteries très-heureuses de l'opposition qui existe entre l'erreur reçue et la vérité proscrite, entre les institutions et la nature des choses. Les allusions, les allégories, toutes les fictions de l'esprit, tous les déguisemens qu'il emprunte, sont des combinaisons avec lesquelles on produit de la gaîté; et, dans tous les genres, les efforts de la pensée vont très-loin, quoiqu'ils ne puissent jamais atteindre à la souplesse, à la facilité des habitudes, au bonheur inattendu des impressions spontanées.

Il existe cependant une sorte de gaîté dans quelques écrits anglais, qui a tous les caractères de l'originalité et du naturel. La langue anglaise a créé un mot, *humour*, pour exprimer cette gaîté qui est une disposition du sang presque autant que de l'esprit; elle tient à la nature du climat et aux moeurs nationales; elle seroit tout-à-fait inimitable là où les mêmes causes ne la développeroient pas. Quelques écrits de Fielding et de Swift, Peregrin Pickle, Roderick Random, mais sur-tout

les ouvrages de Sterne, donnent l'idée complète du genre appellé *humour*.

Il y a de la moroſité, je dirois presque de la triſteſſe, dans cette gaîte; celui qui vous fait rire n'éprouve pas le plaiſir qu'il cauſe. L'on voit qu'il écrit dans une diſpoſition ſombre, et qu'il ſeroit presque irrité contre vous de ce qu'il vous amuſe. Comme les formes brusques donnent quelquefois plus de piquant à la louange, la gaîté de la plaiſanterie reſſort par la gravité de ſon auteur (1). Les Anglais ont très-rarement admis ſur la ſcène le genre d'eſprit qu'ils nomment *humour*; ſon effet ne ſeroit point théâtral.

Il y a de la miſanthropie dans la plaiſanterie même des Anglais, et de la ſociabilité dans celle des Français; l'une doit ſe lire quand on eſt ſeul, l'autre frappe d'autant plus qu'il y a plus d'auditeurs. Ce que les Anglais ont de gaîté, conduit presque toujours à un réſultat philoſophique ou moral; la gaîté des Français n'a ſouvent pour but que le plaiſir même.

Ce que les Anglais peignent avec un grand talent, ce ſont les caractères bizarres, parce qu'il en exiſte

---

(1) Je ſuis entrée à Londres, une fois, dans un cabinet de phyſique amuſante, et j'ai vu les tours les plus grotesque, à la bague, au ſautoir, à l'eſcarpolette, exécutés par des hommes fort âgés, du maintien le plus roide et du ſérieux le plus imperturbable. Ils ſe livroient à ces exercices pour leur ſanté, et n'avoient pas l'air de ſe douter que rien au monde n'étoit plus riſible que le contraſte de leur extérieur pédantesque et de leurs jeux enfantins.

beaucoup parmi eux. La société efface les singularités, la vie de la campagne les conserve toutes.

L'imitation sied particulièrement mal aux Anglais; leurs essais dans le genre de grace et de gaîté qui caractérise la littérature française, manquent pour la plupart de finesse et d'agrément. Ils développent toutes les idées, ils exagèrent toutes les nuances; ils ne se croyent entendus que lorsqu'ils crient, et compris qu'en disant tout. Une remarque singulière, c'est que les peuples oisifs sont beaucoup plus difficiles sur l'emploi du temps qu'ils donnent à leurs plaisirs, que les hommes occupés. Les hommes livrés aux affaires sont habitués aux longs développemens; les hommes livrés au plaisir se fatiguent bien plus promptement, et le goût très-exercé éprouve la satiété très-vîte.

Il y a rarement de la finesse dans les esprits qui s'appliquent toujours à des résultats positifs. Ce qui est vraiment utile est très-facile à comprendre, et l'on n'a pas besoin d'un regard perçant pour l'appercevoir. Un pays qui tend à l'égalité, est aussi moins sensible aux fautes de convenance. La nation étant plus une, l'écrivain prend l'habitude de s'adresser dans ses ouvrages au jugement et aux sentimens de toutes les classes; enfin les pays libres sont et doivent être sérieux.

Quand le gouvernement est fondé sur la force, il peut ne pas craindre le penchant de la nation vers la plaisanterie: mais lorsque l'autorité dépend de la confiance générale, lorsque l'esprit public en est le principal ressort, le talent et la gaîté qui font découvrir le ridicule et se plaire dans la moquerie, sont excessivement dangereux pour la liberté et l'égalité politique.

Nous avons parlé des malheurs qui ſont réſultés pour les Athéniens de leur goût immodéré pour la plaiſanterie; et la France nous fourniroit un grand exemple à l'appui de celui-là, ſi la puiſſance des événemens de la révolution avoit laiſſé les caractères à leur développement naturel.

CHAPITRE XV.

De l'imagination des Anglais dans leurs Poésies et leurs Romans.

L'INVENTION des faits, et la faculté de sentir et de peindre la nature sont deux genres d'imagination absolument distincts; l'une appartient plus particulièrement à la littérature du Midi, l'autre à celle du Nord. J'en ai développé les diverses causes. Ce qu'il me reste à examiner maintenant, c'est le caractère particulier à l'imagination poétique des Anglais.

Ils n'ont point été inventeurs de nouveaux sujets de poésie, comme le Tasse et l'Arioste. Les romans des Anglais ne sont point fondés sur des faits merveilleux, sur des événemens extraordinaires, tels que les contes arabes ou persans: ce qu'il leur reste de la religion du Nord, ce sont quelques images, et non une mythologie brillante et variée, comme celle des Grecs; mais leurs poètes sont inépuisables dans les idées et les sentimens que fait naître le spectacle de la nature. L'invention des faits surnaturels a son terme; ce sont des combinaisons très-bornées, et peu susceptibles de cette progression qui appartient à toutes les vérités morales, de quelque genre qu'elles soient: lorsque les poètes s'attachent à revêtir des couleurs de l'imagination les pensées philosophiques et les sentimens passionnés, ils entrent en quelque manière dans cette route où les hommes éclairés avancent

ſans ceſſe, à moins que la force ignorante et tyrannique ne leur enlève toute liberté.

Les Anglais ſéparés du continent, *Semotos orbe Britannos*, s'aſſocièrent peu, de tout temps, à l'hiſtoire et aux moeurs des peuples voiſins, ils ont un caractère à eux dans chaque genre; leur poéſie n'eſt ſemblable ni à celle des Français, ni même à celle des Allemands; mais ils n'ont pas atteint, ni aucun de ces peuples modernes, à l'invention poètique dont la littérature du Midi a recueilli toute la gloire. Les Anglais obſervent la nature, et ſavent la peindre: mais ils ne ſont pas créateurs. Leur ſupériorité conſiſte à vivement exprimer ce qu'ils voyent et ce qu'ils éprouvent; ils ont l'art d'unir intimement les réflexions philoſophiques aux ſenſations produites par les beautés de la campagne. L'aſpect du ciel et de la terre, à toutes les heures du jour et de la nuit, reveille dans notre eſprit diverſes penſées; et l'homme qui ſe laiſſe aller à ce que la nature lui inſpire, éprouve une ſuite d'impreſſions toujours pures, toujours élevées, toujours analogues aux grandes idées morales et religieuſes qui uniſſent l'homme avec l'avenir.

Au moment de la renaiſſance des lettres, et au commencement de la littérature anglaiſe, un aſſez grand nombre de poètes anglais s'écarta du caractère national, pour imiter les Italiens. j'ai cité Waller et Cowley pour être de ce nombre: je pourrois y joindre Downe, Chaucer, etc. Les eſſais dans ce genre ont encore plus mal réuſſi aux Anglais qu'aux autres peuples; ils manquent viſiblement de grace dans les formes: ils manquent de cette promtitude, de cette facilité, de cette aiſance d'eſprit, qui ſ'acquiert par le commerce habituel avec

les hommes réunis en ſocieté dans le ſeul but de ſe plaire.

Il y a beaucoup de fautes de goût dans un poëme de Pope, qui étoit deſtiné particulièrement à montrer de la grace. La Boucle de cheveux enlevée: *Spencer's fairy queen*, eſt ce qu'il y a de plus fatigant au monde; le poëme d'Hudibras, quoique ſpirituel, eſt rempli de plaiſanteries prolongées jusqu'à la fatiété. Les fables de Gay ont de l'eſprit, mais point de naturel; et l'on ne peut jamais comparer ſous aucun rapport les pièces fugitives des Anglais, leurs contes burlesques, etc. avec les écrits de Voltaire, de l'Arioſte, ou de Lafontaine. Mais n'eſt-ce point aſſez de ſavoir parler la langue des affections profondes; faut-il attacher beaucoup de prix à tout le reſte?

Quelle ſublime méditation que celle des Anglais! comme ils ſont féconds dans les ſentimens et les idées que développe la ſolitude! Quelle profonde philoſophie que celle de l'Eſſai ſur l'homme! Peut-on élever l'ame et l'imagination à une plus grande hauteur que dans le Paradis perdu? Ce n'eſt pas l'invention poétique qui fait le mérite de cet ouvrage; le ſujet eſt presque entièrement tiré de la Géneſe; ce que l'auteur y a ajouté d'allégorique en quelques endroits, eſt réprouvé par le goût. On ſ'apperçoit ſouvent que le poète eſt contraint ou dirigé par ſa ſoumiſſion à l'orthodoxie: mais ce qui fait de Milton l'un des premiers poètes du monde, c'eſt l'impoſante grandeur des caractères qu'il a tracés. Son ouvrage eſt ſurtout remarquable par la penſée; la poéſie qu'on y admire a été inſpirée par le beſoin d'égaler les images aux conceptions de l'eſprit: c'eſt pour faire comprendre ſes

idées intellectuelles, que le poète a eu recours aux plus terribles tableaux qui puissent frapper l'imagination: avant de donner une forme à Satan, il l'avoit conçu immatériel; il s'étoit représenté sa nature morale, avant d'accorder avec ce caractère sa gigantesque stature, et l'épouvantable aspect de l'enfer qu'il doit habiter. Avec quel talent il vous transporte de cet enfer dans le paradis! comme il vous promène à travers toutes les sensations enivrantes de la jeunesse, de la nature et de l'innocence! Ce n'est pas le bonheur des jouissances vives, c'est le calme qu'il met en contraste avec le crime, et l'opposition est bien plus forte! la piété d'Adam et d'Eve, les différences primitives du caractère et de la destinée des deux sexes sont peintes comme la philosophie et l'imagination devoient les caractériser (1).

Le cimetière de Gray, l'épître sur le collége d'Eaton, le village abandonné de Goldsmith sont remplis de cette noble mélancolie qui est la majesté du philosophe sensible. Où peut-on trouver plus d'enthousiasme poétique que dans l'ode à la musique de Dryden? Quelle passion dans la lettre d'Héloïse! est-il une plus délicieuse pein-

(1). . . . . Though both
Not equal, as their sexes not equal,
For contemplation he, and valor formed,
For softness she, and sweet attractive grace,
He for god only, she for god in him.

Ces deux nobles créatures (Adam et Eve) ne sont point semblables en tout, et diffèrent comme leurs sexes. Lui, formé pour la méditation et la valeur; elle, pour la douceur et la grace attirante; lui, pour adorer Dieu seul; elle, pour adorer Dieu en lui.

ture de l'amour, dans le mariage, que les vers qui terminent le premier chant de Thompſon ſur le printems (1).

---

(1) Tout le monde connoît ce morceau de Thompſon; mais je n'ai pu me refuſer à en placer ici l'extrait, afin que les femmes, entre les mains desquelles tombera cet ouvrage, aient une occaſion de plus de relire de tels vers:

But happy they! the happieſt of their Kind
Whom gentler ſtars unite, and in one fate
Their hearts, their fortune, and their beings blend.
'Tis not the coarſer tie of human laws
Unnatural oft and foreign to the mind,
That binds their peace, but harmony itſelf
Attuning all their paſſions into love.
Where friendſhip full exerts her ſofteſt power,
Perfect eſteem enlivened by deſire
Ineffable, and ſympathy of ſoul,
Thought meeting thought and will preventing will,
With boundless confidence. . . . . .
. . . . . What is the world to them,
Its pomp, its pleaſure, and its non ſenſe all?
Who in each other claſp whatever fair
High fancy forms and laviſh heart can wiſh;
Something than beauty dearer, ſhould they look
Or on the mind, or mind illumin'd face;
Truth, goodness, honour, harmony and love,
The richeſt bounty of indulgent Heaven.
Meantime a ſmiling offſpring riſes round,
And mingles both their graces. By degrees
The human bloſſom blows, and every day,
Soft as it rolls along, ſhews ſome new charm,
The father's luſtre, and the mother's bloom
The infant reaſon grows apace and calls
For the Kind hand of an aſſiduous care.
Delightful taſk! to rear the tender thought,
To teach the young idea how to ſhoot,
To pour the freſh inſtruction o'er the mind,
To breathe th'enlivening ſpirit and to fix
The generous purpoſe in the glowing breaſt.

Que de réflexions profondes et terribles ne reſte il pas de ces nuits d'Young, où l'homme eſt peint conſidérant

---

Oh! ſpeak the joy; ye, whom the ſudden tear
Surprizes often while you look around
And nothing ſtrikes your eye but ſigths of bliss,
All various nature preſſing on the heart;
An elegant ſufficiency, content,
Retirement, rural quiet, friendſhip, books.
Eaſe and alternate labour, uſefull life,
Progreſſive virtue, and approving Heaven!
Theſe are the matchless joys of virtuous love
And thus their moments fly. The ſeaſons thus,
As ceaſeless round a jarring world they roll,
Still find them happy; and conſenting ſpring
Sheds her own roſy garland on their heads:
Till evening comes at laſt ſerene and mild
When, after the long vernal day of life,
Enamour'd more, as more remembrance ſwell,
With many a proof of recollected love,
Together down they ſink in ſocial ſleep,
Together freed, their gentle ſpirits fly
To ſcenes where love and bliss immortal reign.

Heureux et les plus heureux des mortels ceux que la bienfaiſante deſtinée a réunis, et qui confondent dans un même ſort leurs coeurs, leurs fortunes et leurs exiſtences. Ce n'eſt pas le dur lien des loix humaines, ce lien ſi ſouvent étranger au choix du coeur, qui forme le noeud de leur vie, c'eſt l'harmonie elle-même, accordant toutes leurs paſſions dans le ſentiment de l'amour. L'amitié exerce dans leur ſein ſa plus douce puiſſance, la parfaite eſtime animée par le deſir, l'inexprimable ſympathie des ames, la penſée rencontrant la penſée, la volonté prévenant la volonté par une confiance ſans bornes. Que leur importe le monde et ſes plaiſirs et ſa folie, chacun des deux n'embraſſe-t-il pas, dans l'objet qu'il aime, tout ce que l'imagination peut ſe créer, tout ce qu'un coeur abandonné à l'eſpérance pourroit ſouhaiter? Ne goûtent-ils pas un charme plus puiſſant encore

le cours et le terme de ſa deſtinée ſans cette illuſion qui nous fait nous intéreſſer à des jours comme à des ſiècles, à ce qui paſſe comme à l'éternité!

---

que celui de la beauté, ou dans les ſentimens, ou dans les traits animés par ces ſentimens mêmes? Vérité, bonté, honneur, tendreſſe, amour, les plus riches bienfaits de l'indulgence du ciel leur ſont accordés; et près d'eux bientôt s'élève leur poſtérité ſouriante: la fleur de l'enfance s'épanouit ſous leurs yeux, et chaque jour qui s'écoule développe une nouvelle grace. La vertu du père et la beauté de la mère s'apperçoivent déjà dans les enfans: leur foible raiſon grandit à chaque moment; elle réclame bientôt le ſecours des ſoins aſſidus. Délicieuſe tâche de cultiver la penſée tendre encore, d'enſeigner à la jeune idée comment elle doit croître, de verſer des inſtructions toujours nouvelles dans l'eſprit, d'inſpirer les ſentimens généreux, et de fixer un noble deſſein dans une ame enflammée! Ah! parlez de vos joies, vous qu'une larme ſoudaine ſurprend ſouvent quand vous regardez autour de vous, et que rien ne frappe vos regards que des tableaux de félicité; toutes les affections variées de la nature ſe preſſent ſur votre coeur. Le contentement de l'ame, le repos de la campagne, une fortune qui ſuffit à l'élégant néceſſaire, l'amitié, les livres, la retraite, le travail et le loiſir, la vie utile, la vertu progreſſive et le ciel approbateur! telles ſont les jouiſſances incomparables d'un amour vertueux: c'eſt ainſi que s'écoulent les momens de ces fortunés époux. Les ſaiſons, qui parcourent ſans ceſſe ce monde en discorde, retrouvent à leur retour ces deux êtres toujours heureux; et le printems applaudiſſant à leurs belles deſtinées, répand ſur leur tête ſa guirlande de roſes. Jusqu'à ce qu'enfin, après le long jour printannier de la vie, arrive le ſoir ſerein et doux, toujours plus amoureux; puiſque leur coeur renferme plus de ſouvenirs, plus de preuves de leur amour mutuel; ils tombent

Young juge la vie humaine, comme s'il n'en étoit pas; et sa pensée s'élève au-dessus de son être pour lui marquer une place imperceptible dans l'immensité de la création:

. . . . . What is the world? a grave.
Where is the dust which has not been alive?

Qu'est-ce que le monde? un tombeau. Où est le grain de poussière qui n'a pas eu de la vie?

. . . . . What is life? a war,
Eternal war with woe. . . . . .

Qu'est-ce que la vie? une guerre, une éternelle guerre avec le malheur.

Cette sombre imagination, quoique plus prononcée dans Young, est cependant la couleur générale de la poésie anglaise. Leurs ouvrages en vers contiennent souvent plus d'idées que leurs ouvrages en prose. Si l'on peut trouver de la monotonie dans l'Ossian, parce que ses images peu variées en elles-mêmes ne sont point mêlées à des reflexions qui puissent intéresser l'esprit, il n'en est pas ainsi des poètes anglais; ils ne fatiguent point en s'abandonnant à leur tristesse philosophique: elle est d'accord avec la nature même de notre être, avec sa destinée. Rien ne fait éprouver une plus douce sensation que de rentrer par la lecture dans le cours habituel de ses rêveries: et si l'on veut se rappeller les morceaux qu'on aime dans les divers écrits de toutes les langues, on verra

---

dans un sommeil qui les réunit encore, affranchis ensemble, leurs paisibles esprits s'envolent vers des lieux où règnent l'amour et le bonheur immortel.

qu'ils ont presque tous un même caractère d'élévation et de mélancolie.

On se demande pourquoi les Anglais qui sont heureux par leur gouvernement et par leurs moeurs, ont une imagination beaucoup plus mélancolique que ne l'étoit celle des Français? C'est que la liberté et la vertu, ces deux grands résultats de la raison humaine, exigent de la méditation: et la méditation conduit nécessairement à des objets sérieux.

En France, les personnes distinguées par leur esprit ou par leur rang, avoient, en général, beaucoup de gaîté; mais la gaîté des premières classes de la société n'est point un signe de bonheur pour la nation. Pour que l'état politique et philosophique d'un pays réponde à l'intention de la nature, il faut que le lot de la médiocrité, dans ce pays, soit le meilleur de tous; les hommes supérieurs, dans tous les genres, doivent être des hommes consacrés et sacrifiés même au bien général de l'espèce humaine.

Heureux le pays où les écrivains sont tristes, où les commerçans sont satisfaits, les riches mélancoliques, et les hommes du peuple contens!

La langue anglaise, quoiqu'elle ne soit pas aussi harmonieuse à l'oreille que les langues du midi, a par l'énergie de sa prononciation, de très-grands avantages pour la poésie: tous les mots fortement accentués ont de l'effet sur l'ame, parce qu'ils semblent partir d'une impression vive; la langue française exclut en poésie une foule de termes simples, qu'on doit trouver nobles en anglais par la manière dont ils sont articulés. J'en offre un exemple: lorsque Macbeth, au moment de s'asseoir à la

table du feſtin, voit, à la place qui lui eſt deſtinée, l'ombre de Banquo qu'il vient d'aſſaſſiner, et s'écrie à pluſieurs repriſes avec un effroi ſi terrible: *The table is full*, tous les ſpectateurs frémiſſent. Si l'on diſoit en français préciſément les mêmes mots, *la table eſt remplie*, le plus grand acteur du monde ne pourroit en les déclamant faire oublier leur acception commune; la prononciation françaiſe ne permettroit pas cet accent qui rend nobles tous les mots en les animant, qui rend tragiques tous les ſons, parce qu'ils imitent et font partager le trouble de l'ame.

Les Anglais peuvent ſe permettre en tout genre beaucoup de hardieſſes dans leurs écrits, parce qu'ils ſont paſſionnés, et qu'un ſentiment vrai, quel qu'il ſoit, a la puiſſance de transporter le lecteur dans les affections de l'écrivain: l'auteur de ſang-froid, quelqu'eſprit qu'il ait, doit ſe conformer à beaucoup d'égards au goût de ſes lecteurs. Ils lui en impoſent l'obligation, dès qu'ils lui en ſavent le pouvoir.

Les poètes anglais abuſent ſouvent néanmoins de toutes les facilités que leur accordent, et leur langue et le génie de leur nation. Ils exagèrent les images, ils ſubtiliſent les idées, ils épuiſent tout ce qu'ils expriment, et le goût ne les avertit pas de s'arrêter. Mais il *leur ſera beaucoup pardonné*, parce que l'on voit en eux une émotion véritable. L'on juge les défauts de leurs écrits comme ceux de la nature, et non comme ceux de l'art.

Il eſt un genre d'ouvrages d'imagination, dans lequel les Anglais ont une grande prééminence: ce ſont les romans ſans merveilleux, ſans allégorie, ſans alluſion hiſtorique, fondés ſeulement ſur l'invention des carac-

tères et des événemens de la vie privée. L'amour a été jusqu'à préſent le ſujet de ces ſortes de romans. L'exiſtence des femmes, en Angleterre, eſt la principale cauſe de l'inépuiſable fécondité des écrivains anglais en ce genre. Les rapports des hommes avec les femmes ſe multiplient à l'infini par la ſenſibilité et la délicateſſe.

Des loix tyranniques, des deſirs groſſiers, ou des principes corrompus, ont diſpoſé du ſort des femmes, ſoit dans les républiques anciennes, ſoit en Aſie, ſoit en France. Les femmes n'ont joui nulle part, comme en Angleterre, du bonheur cauſé par les affections domeſtiques. Dans les pays pauvres, er ſur-tout dans les claſſes moyennes de la ſociété, on a ſouvent trouvé des moeurs très-pures; mais c'eſt aux premières claſſes qu'il appartient de rendre plus remarquables les exemples qu'elles donnent. Elles ſeules choiſiſſent leur genre de vie; les autres ſont forcées de ſe réſigner à celui que la deſtinée leur impoſe; et quand on eſt amené à l'exercice d'une vertu par la privation de quelques avantages perſonnels, ou par le joug des circonſtances, on n'a jamais toutes les idées et tous les ſentimens que peut faire naître cette vertu librement adoptée. Ce ſont donc, en général, les moeurs des premières claſſes de la ſociété qui influent ſur la littérature. Quand les moeurs de ces premières claſſes ſont bonnes, elles conſervent l'amour, et l'amour inſpire les romans. Sans examiner ici philoſophiquement la deſtinée des femmes dans l'ordre ſocial, ce qui eſt certain, en général, c'eſt que leurs vertus domeſtiques obtiennent ſeules des hommes toute la tendreſſe de coeur dont ils ſont capables.

L'Angleterre eſt le pays du monde où les femmes

ſont le plus véritablement aimées. Ils ſ'en faut bien qu'elles y trouvent les agrémens que la ſociété de France promettoit autrefois. Mais ce n'eſt pas avec le tableau des jouiſſances de l'amour-propre qu'on fait un roman intéreſſant, quoique l'hiſtoire de la vie prouve ſouvent qu'on peut ſe contenter de ces vaines jouiſſances. Les moeurs anglaiſes fourniſſent à l'invention romanesque une foule de nuances délicates et de ſituations touchantes. On croiroit d'abord que l'immoralité, ne reconnoiſſant aucune borne, devroit étendre la carrière de toutes les conceptions romanesques; et l'on ſ'apperçoit, au contraire, que cette facilité malheureuſe ne peut rien produire que d'aride. Les paſſions ſans combat, les dénouemens ſans gradations, les ſacrifices ſans regret, les liens ſans délicateſſe, ôtent aux romans tout leur charme; et le petit nombre de ceux de ce genre que nous poſſédons en français, ont à peine eu quelques ſuccès dans les ſociétés qui leur avoient ſervi de modèle.

Il y a des longueurs dans les romans des Anglais, comme dans tous leurs écrits; mais ces romans ſont faits pour être lus par les hommes qui ont adopté le genre de vie qui y eſt peint, à la campagne, en famille, au milieu du loiſir des occupations régulières et des affections domeſtiques. Si les Français ſupportent les détails inutiles qui ſont accumulés dans ces écrits, c'eſt par la curioſité qu'inſpirent des moeurs étrangères. Ils ne tolèrent rien de ſemblable dans leurs propres ouvrages. Ces longueurs, en effet, laſſent quelquefois l'intérêt; mais la lecture des romans anglais attache par une ſuite conſtante d'obſervations juſtes et morales ſur les affections ſenſibles de la vie. L'attention ſert en toutes choſes aux

Anglais, ſoit pour peindre ce qu'ils voient, ſoit pour découvrir ce qu'ils cherchent.

Tom-Jones ne peut être conſidéré ſeulement comme un roman. La plus féconde des idées philoſophiques, le contraſte des qualités naturelles et de l'hypocriſie ſociale, y eſt miſe en action avec un art infini, et l'amour, comme je l'ai dit ailleurs (1), n'eſt que l'acceſſoire d'un tel ſujet. Mais Richardſon, en première ligne, et après ſes écrits, pluſieurs romans, dont un grand nombre ont été compoſés par des femmes, donnent parfaitement l'idée de ce genre d'ouvrages dont l'intérêt eſt inexprimable.

Les anciens romans français peignent des avantures de chevalerie, qui ne rappellent en rien les événemens de la vie. La Nouvelle Héloïſe eſt un écrit éloquent et paſſionné, qui caractériſe le génie d'un homme, et non les moeurs de la nation. Tous les autres romans français que nous aimons, nous les devons à l'imitation des Anglais. Les ſujets ne ſont pas les mêmes; mais la manière de les traiter, mais le caractère général de cette ſorte d'invention appartiennent excluſivement aux écrivains anglais.

Ce ſont eux qui ont oſé croire les premiers, qu'il ſuffiſoit du tableau des affections privées, pour intéreſſer l'eſprit et le coeur de l'homme; que ni l'illuſtration des perſonnages, ni l'importance des intérêts, ni le merveilleux des événemens n'étoient néceſſaires pour captiver l'imagination, et qu'il y avoit dans la puiſſance d'aimer de quoi renouveller ſans ceſſe et les tableaux et les ſitua-

(1) Eſſai ſur les Fictions.

tions, ſans jamais laſſer la curioſité. Ce ſont les Anglais enfin qui ont fait des romans des ouvrages de morale, où les vertus et les deſtinées obscures peuvent trouver des motifs d'exaltation, et ſe créer un genre d'héroïsme.

Il règne dans ces écrits une ſenſibilité calme et fière, énergique et touchante. Nulle part on ne ſent mieux le charme de cet amour protecteur, qui dispenſant l'être foible de veiller à ſa propre deſtinée, concentre tous ſes deſirs dans l'eſtime et la tendreſſe de ſon défenſeur.

CHAPITRE XVI.

De la Philoſophie et de l'Eloquence des Anglais.

Il y a trois époques très-diſtinctes dans la ſituation politique des Anglais, les temps antérieurs à leur révolution, leur révolution même et la conſtitution qu'ils poſſèdent depuis 1688. Le caractère de la littérature a néceſſairement varié ſuivant ces diverſes circonſtances. Avant la révolution, on ne remarque qu'un ſeul homme en philoſophie, le chancelier Bacon. La théologie abſorbe entièrement les années mêmes de la révolution. La poéſie a presque ſeule occupé les eſprits ſous le règne voluptueux et despotique de Charles II; et ce n'eſt que depuis 1688, depuis qu'une conſtitution ſtable a donné à l'Angleterre du repos et de la liberté, qu'on peut obſerver avec exactitude les effets conſtans d'un ordre de choſes durable.

Les écrits de Bacon caractériſent ſon génie plutôt que ſon ſiècle. Il s'élança ſeul dans toutes les ſciences, quelquefois obscur, ſouvent ſcholaſtique, il eut cependant des idées nouvelles ſur tous les ſujets, mais il ne put rien completter. L'homme de génie fait quelques pas dans des ſentiers inconnus; mais il ne faut pas moins que la force commune et réunie des ſiècles et des nations pour frayer les grandes routes.

Les querelles de religion auroient pu replonger l'Angleterre, au dix-ſeptième ſiècle, dans l'état dont l'Europe étoit enfin ſortie; mais les lumières qui exis-

toient déjà, et dans les autres pays, et dans l'Angleterre même, s'oppoſèrent aux funeſtes effets de ces diſputes vaines. Harrington, Sidney, etc. indifférens aux queſtions théologiques, s'efforcèrent de rattacher les eſprits aux principes de la liberté, et leurs efforts ne furent pas entièrement perdus pour la raiſon.

Enfin la philoſophie anglaiſe, à la fin du dix-ſeptième ſiècle, prit ſon véritable caractère, et l'a ſoutenu depuis cent ans toujours avec de nouveaux ſuccès.

La philoſophie anglaiſe eſt ſcientifique, c'eſt-à-dire, que ſes écrivains appliquent aux idées morales le genre d'abſtraction, de calculs et de développemens dont les ſavans ſe ſervent pour parvénir aux découvertes et pour les expliquer.

La philoſophie françaiſe tient davantage au ſentiment et à l'imagination, ſans avoir pour cela moins de profondeur; car ces deux facultés de l'homme, lorsqu'elles ſont dirigées par la raiſon, éclairent ſa marche, et l'aident à pénétrer plus avant dans la connoiſſance du coeur humain.

La religion chrétienne telle qu'elle eſt profeſſée en Angleterre, et les principes conſtitutionels tels qu'ils ſont établis, laiſſent une aſſez grande latitude aux recherches de la penſée, ſoit en morale, ſoit en politique. Cependant les philoſophes anglais, en général, ne ſe permettent pas de tout examiner; et l'utilité, qui eſt le mobile de leurs efforts, leur interdit en même temps un certain degré d'indépendance.

Ils ont développé d'une manière ſupérieure la théorie métaphyſique des facultés de l'homme; mais ils connoiſſent et étudient moins les caractères et les paſſions. La

Bruyère, le cardinal de Rets, Montaigne, n'ont point d'égal en Angleterre.

Dans les pays où la tranquillité règne avec une certaine mesure de liberté, on s'examine peu réciproquement. Les loix dirigent la plupart des relations des hommes entr'eux. Tout porte l'esprit à généraliser les idées plutôt qu'à les individualiser; mais lorsque les sociétés brillantes de la cour et de la ville ont un grand crédit politique, le besoin de les observer pour y réussir développe un grand nombre de pensées fines; et si, d'un côté, il y a moins de philosophie-pratique dans un tel pays, de l'autre les esprits sont nécessairement plus capables de pénétration et de sagacité.

Les Anglais ont traité la politique comme une science purement intellectuelle. Hobbes, Ferguson, Locke, etc. avec des systêmes différens, recherchent quel fut l'état primitif des sociétés, afin d'arriver à connoître quelles sont les loix qu'il faut instituer pour les hommes. Smith, Hume, Shaftsbury, étudient les sentimens et les caractères sous des points de vue presque entièrement métaphysiques. Ils écrivent pour l'instruction et la méditation; mais ils ne songent point à captiver l'intérêt en même temps qu'ils sollicitent l'attention. Montesquieu semble donner la vie aux idées, et rappelle à chaque ligne la nature morale de l'homme au milieu des abstractions de l'esprit. Nos écrivains français ayant toujours présent à leur pensée le tribunal de la société, cherchent à obtenir le suffrage des lecteurs qui se fatiguent aisément; ils veulent attacher le charme des sentimens à l'analyse des idées, et faire ainsi marcher simultanément un plus grand nombre de vérités.

Les Anglais ont avancé dans les ſciences philoſophiques comme dans l'induſtrie commerciale, à l'aide de la patience et du temps. Le penchant de leurs philoſophes pour les abſtractions ſembloit devoir les entraîner dans des ſyſtêmes qui pouvoient être contraires à la raiſon; mais l'eſprit de calcul, qui régulariſe, dans leur application, les combinaiſons abſtraites, la moralité, qui eſt la plus expérimentale de toutes les idées humaines, l'intérêt du commerce, l'amour de la liberté, ont toujours ramené les philoſophes anglais à des réſultats pratiques. Que d'ouvrages entrepris pour ſervir utilement les hommes, pour l'education des enfans, pour le ſoulagement des malheureux, pour l'économie politique, la légiſlation criminelle, les ſciences, la morale, la métaphyſique! Quelle philoſophie dans les conceptions! quel reſpect pour l'expérience dans le choix des moyens!

C'eſt à la liberté qu'il faut attribuer cette émulation et cette ſageſſe. On pouvoit ſi rarement ſe flatter en France d'influer par ſes écrits ſur les inſtitutions de ſon pays, qu'on ne ſongeoit qu'à montrer de l'eſprit dans les diſcuſſions même les plus ſérieuſes. On pouſſoit jusqu'au paradoxe un ſyſtême vrai dans une certaine meſure; la raiſon ne pouvant avoir un effet utile, on vouloit au moins que le paradoxe fût brillant. D'ailleurs ſous une monarchie abſolue, on pouvoit ſans danger vanter, comme dans les Contrat Social, la démocratie pure; mais on n'auroit point oſé approcher des idées poſſibles. Tout étoit jeu d'eſprit en France, hors les arrêts du conſeil du roi: tandis qu'en Angleterre, chacun pouvant agir d'une manière quelconque ſur les

réſolutions de ſes repréſentans, l'on prend l'habitude de comparer la penſée avec l'action, et l'on s'accoutume à l'amour du bien public par l'eſpoir d'y contribuer.

Ce principe d'utilité, qui a donné, ſi je puis m'exprimer ainſi, tant de corps à la littérature des Anglais, a retardé cependant chez eux un dernier perfectionnement de l'art, que les Français ont atteint; c'eſt la conciſion dans le ſtyle. La plupart des livres anglais ſont confus à force de prolixité. Le patriotiſme qui règne en Angleterre inſpire une ſorte d'intérêt de famille pour les questions d'une utilité générale; on peut en entretenir les Anglais auſſi longuement que de leurs affaires particulières, et les auteurs, confians dans cette diſpoſition, abuſent ſouvent de la liberté qu'elle donne. Les Anglais donnent à toutes leurs idées des développemens auſſi étendus que ceux d'un inſtituteur parlant à ſes élèves: c'eſt peut-être un meilleur moyen d'éclairer la maſſe d'une nation; mais la méthode philoſophique ne peut acquérir ainſi toute ſa perfection.

Les Français feroient un livre mieux que les Anglais, en leur prenant leurs idées; ils les préſenteroient avec plus d'ordre et de préciſion: comme ils ſuppriment beaucoup d'intermédiaires, leurs ouvrages exigent plus d'attention pour être compris; mais la claſſification des idées y gagne, ſoit par la rapidité, ſoit par la rectitude de la route que l'on fait ſuivre à l'eſprit. En Angleterre, c'eſt presque toujours par le ſuffrage de la multitude que commence la gloire; elle remonte enſuite vers les claſſes ſupérieures. En France, elle descendoit de la claſſe ſupérieure vers le peuple. Je n'examine point ce qui eſt préférable pour le bonheur national; mais l'art d'é-

crire et la méthode de compoſer ne peuvent ſe perfectionner, en Angleterre, jusqu'au point où l'on devoit arriver en France, lorsque les écrivains viſoient toujours et presque excluſivement au ſuffrage des premiers hommes de leur pays.

On ſe livre en Angleterre aux ſyſtêmes abſtraits ou aux recherches qui ont pour objet une utilité poſitive et pratique; mais ce genre intermédiaire, qui réunit dans un même ſtyle la penſée et l'éloquence, l'inſtruction et l'intérêt, l'expreſſion pittoresque et l'idée juſte, les Anglais n'en poſſèdent presque point de modèles, et leurs livres n'ont qu'un but à-la-fois, l'utilité ou l'agrément.

Les Anglais, dans leurs poéſies, portent au premier degré l'éloquence de l'ame; ils ont de grands écrivains en vers; mais leurs ouvrages en proſe participent très-rarement à la chaleur et à l'énergie qu'on trouve dans leurs poéſies. Les vers blancs n'offrant que très-peu de difficultés, les Anglais ont réſervé pour la poéſie tout ce qui tient à l'imagination; ils conſidèrent la proſe comme la langue de la logique, et le ſeul objet de leur ſtyle eſt de faire comprendre des raiſonnemens, et non d'intéreſſer par des expreſſions. La langue anglaiſe n'a pas encore acquis peut-être le degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. Ayant plus ſouvent ſervi aux affaires qu'à la littérature, elle manque encore d'un très-grand nombre de nuances; et il faut beaucoup plus de fineſſe et de correction dans une langue pour bien écrire en proſe que pour bien écrire en vers.

Quelques auteurs anglais cependant, Bolingbroke, Shaftsbury, Addiſſon, ont de la réputation comme bons

écrivains en proſe; néanmoins leur ſtyle manque d'originalité, et leurs images de chaleur: le caractère de l'écrivain n'eſt point empreint dans ſon ſtyle, et le mouvement de l'ame ne ſe fait point ſentir à ſes lecteurs. Il ſemble que les Anglais n'oſent ſe livrer entièrement, que dans l'inſpiration poétique: lorsqu'ils écrivent en proſe, une ſorte de pudeur captive leurs ſentimens: comme ils ſont tout à-la-fois timides et paſſionnés, ils ne peuvent ſe livrer à demi. Les Anglais ſe transportent dans le monde idéal de la poéſie, mais ils ne mettent presque jamais de chaleur dans les écrits qui portent ſur les objets réels. Ils reprochent avec vérité aux écrivains français leur égoïſme, leur vanité, l'importance que chacun attache à ſa perſonne, dans un pays où l'intérêt public ne tient point de place. Mais il eſt cependant certain que pour qu'un auteur ſoit éloquent, il faut qu'il exprime ſes propres ſentimens; ce n'eſt pas ſon intérêt, mais ſon émotion; ce n'eſt pas ſon amour-propre, mais ſon caractère, qui doit animer ſes écrits; et faire abſtraction en écrivant de ce qu'on éprouve ſoi-même, ce ſeroit auſſi faire abſtraction de ce qu'éprouve le lecteur.

Il n'y a point en Angleterre de mémoires, de confeſſions, de récits de ſoi faits par ſoi-même; la fierté du caractère anglais ſe refuſe à ce genre de détails et d'aveux: mais l'éloquence des écrivains en proſe perd ſouvent à l'abnégation trop ſévère de tout ce qui ſemble tenir aux affections perſonnelles.

On applique en Angleterre l'eſprit des affaires aux principes de la littérature; et l'on interdit dans les ouvrages raiſonnés tout appel à l'émotion, tout ce qui pourroit influencer le moins du monde le libre exercice

du jugement. M. Burke, le plus violent ennemi de la France, a, dans ſon ouvrage contre elle, quelques rapports avec l'éloquence françaiſe; mais quoiqu'il ait des admirateurs en Angleterre, on y eſt aſſez tenté d'accuſer ſon ſtyle d'exagération autant que ſes opinions, et de trouver ſa manière d'écrire incompatible avec des idées juſtes.

Les lettres de Junius ſont l'un des écrits les plus éloquens de la proſe anglaiſe. Peut-être auſſi que la principale cauſe du grand plaiſir attaché à cette lecture, c'eſt l'admiration qu'on éprouve pour la liberté d'un pays où l'on pouvoit attaquer ainſi les miniſtres et le roi lui-même, ſans que le repos et l'organiſation ſociale en ſouffriſſent, ſans que les dépoſitaires de la puiſſance publique euſſent le droit de ſe ſouſtraire à la plus véhémente expreſſion de la cenſure individuelle.

Les débats parlementaires ſont plus animés que le ſtyle des auteurs en proſe. La néceſſité d'improviſer, le mouvement des débats, l'oppoſition, la réplique, excitent un intérêt, cauſent une agitation, qui peuvent entraîner les orateurs: néanmoins l'argumentation eſt toujours le caractère principal des diſcours au parlement. L'éloquence populaire des anciens, celle des premiers orateurs français, produiroient dans la Chambre des communes plutôt l'étonnement que la conviction. Parcourons rapidement les cauſes de ces différences.

La révolution anglaiſe, qui devoit mettre en mouvement toutes les paſſions populaires, s'eſt faite par les querelles théologiques. L'éloquence donc, au lieu de recevoir à cette époque une grande impulſion, a pris dès-lors, par la nature même des objets qu'elle traitoit,

la forme de l'argumentation. Les intérêts de finances et de commerce ont été les premiers objets de tous les parlemens d'Angleterre; et toutes les fois qu'on eſt appellé à discuter avec les hommes leurs intérêts de calcul, le raiſonnement ſeul obtient leur confiance. La ſituation diplomatique de l'Europe, autre objet des débats parlementaires, a toujours exigé, par l'importance même de ſes intérêts, une grande circonspection. Les deux partis qui ont diviſé le parlement ne luttoient point comme les plébéiens et les patriciens, avec toutes les paſſions de l'homme; c'étoient presque toujours quelques rivalités individuelles, contenues par l'ambition même qui les excitoit; c'étoient des débats dans lesquels l'oppoſition voulant donner au roi un miniſtre de ſon parti, gardoit toujours, dans ſa réſiſtance même, les égards néceſſaires pour arriver à ce but. Le point d'honneur met néceſſairement auſſi quelques bornes à la violence des attaques perſonnelles. Enfin les modernes ont en général un reſpect pour les loix qui doit néceſſairement auſſi changer à quelques égards le caractère de leur éloquence. Quoiqu'il exiſtât des loix chez les anciens, l'autorité populaire avoit ſouvent le droit et la volonté de tout détruire ou de tout recréer. Les modernes ont presque toujours été aſtreints à commenter le texte des loix exiſtantes. Sans nier aſſurément les avantages de cette fixité, ils ſ'enſuit néanmoins que l'eſprit de diſcuſſion et d'analyſe eſt plus important dans les aſſemblées actuelles que le talent d'émouvoir.

Il faut que la logique de l'orateur, au lieu de preſſer l'homme corps à corps, comme Démoſthènes, l'attaque avec de certaines armes convenues, dont l'effet eſt

plus indirect. D'ailleurs, le gouvernement repréſentatif reſſerrant néceſſairement et le cercle des objets que l'on traite, et le nombre de ceux auxquels on ſ'adreſſe, l'éloquence de Démoſthènes n'auroit pas de proportion avec l'auditoire et le but: les témoins comptés et connus qui environnent de près les orateurs anglais, la table ſur laquelle ils marquent par un geſte uniforme le retour des mêmes raiſonnemens, tout leur rappelle un conſeil d'état plutôt qu'une aſſemblée populaire; tout doit les ramener à ne ſe ſervir que des armes du ſang-froid, l'argumentation ou l'ironie (1).

Pluſieurs des cauſes que je viens d'énoncer devroient ſ'appliquer également au gouvernement repréſentatif en France; mais les premières époques de la révolution ont offert à ſes orateurs des ſujets antiques de diſcuſſions. Mirabeau, et quelques autres après lui, ont un genre d'éloquence plus entraînant, plus dramatique, que celle des Anglais; l'habitude des affaires ſ'y montre moins, et le beſoin des ſuccès de l'eſprit beaucoup davantage. Les longs développemens ſeroient en tout temps auſſi beaucoup moins tolérés en France qu'en Angleterre. Les orateurs anglais, comme Cicéron, répètent ſouvent des idées déjà compriſes; ils reviennent quelquefois aux mouvemens, aux effets d'éloquence déjà employés avec

(1) L'orateur de l'oppoſition n'étant point chargé de la direction des affaires, doit montrer presque toujours plus d'éloquence que le miniſtre. On auroit de la peine maintenant, en Angleterre, à prononcer entre deux talens prodigieux: néanmoins les mouvemens de l'ame ſe rallient toujours plus naturellement à celui qui n'eſt pas dans le pouvoir.

ſuccès. En France, on eſt ſi jaloux de l'admiration qu'on accorde, que ſi l'orateur vouloit l'obtenir deux fois pour le même ſentiment, pour le même bonheur d'expreſſion, l'auditoire lui reprocheroit une confiance orgueilleuſe, lui refuſéroit un ſecond aveu de ſon talent, et reviendroit preſque ſur le premier.

Cette diſpoſition d'eſprit, chez les Français, doit porter très-haut le vrai talent; mais elle entraîne la médiocrité dans des efforts gigantesques et ridicules. Elle favoriſe auſſi quelquefois, d'une manière funeſte, le ſuccès des plus abſurdes aſſertions. S'il falloit prolonger un raiſonnement, ſa fauſſeté ſeroit plus ſenſible; ſi l'on pouvoit le réfuter avec les formes qui ſervent à développer les vérités élémentaires, les eſprits les plus communs finiroient par comprendre quel eſt l'objet de la queſtion. La dialectique des Anglais ſe prête beaucoup moins que la nôtre au ſuccès des ſophiſmes. Le ſtyle déclamateur, qui ſert ſi bien les idées fauſſes, eſt rarement admis par les Anglais; et comme ils donnent une moins grande part aux conſidérations morales dans les motifs qu'ils développent, le ſens poſitif des paroles s'écarte moins du but, et permet moins de s'égarer.

La langue de la proſe étant beaucoup plus perfectionnée chez les Français, ce que nous avons eu, ce que nous pourrions avoir d'hommes vraiment éloquens, remueroit plus fortement les paſſions humaines; ils ſauroient réunir dans un même diſcours plus de talens divers. Les Anglais ont conſidéré l'art de la parole, comme tous les talens en général, ſous le point de vue de l'utilité; et c'eſt ce qui doit arriver à tous les peu-

ples, après un certain temps de repos fondé ſur la liberté.

Le repos du deſpotiſme produiroit un effet abſolument contraire; il laiſſeroit ſubſiſter les beſoins actifs de l'amour-propre individuel, et ne rendroit indifférent qu'à l'intérêt national. L'importance politique de chaque citoyen eſt telle dans un pays libre, qu'il attache plus de prix à ce qui lui revient du bonheur public, qu'à tous les avantages particuliers qui ne ſerviroient pas à la force commune.

CHAPITRE XVII.

De la Littérature allemande.

La littérature allemande ne date que de ce ſiècle. Juſqu'alors les Allemands ſ'étoient occupés des ſciences et de la métaphyſique avec beaucoup de ſuccès; mais ils avoient plus écrit en latin que dans leur langue naturelle; et l'on n'appercevoit encore aucun caractère original dans les productions de leur eſprit. Les cauſes qui ont retardé les progrès de la littérature allemande, ſ'oppoſent encore, ſous quelques rapports, à ſa perfection; et c'eſt d'ailleurs un déſavantage véritable pour une littérature, que de ſe former plus tard que celle de pluſieurs autres peuples environnans: car l'imitation des littératures déjà exiſtantes, tient ſouvent alors la place du génie national. Conſidérons d'abord les cauſes principales qui modifient l'eſprit de la littérature en Allemagne, le caractère des ouvrages vraiment beaux qu'elle a produits, et les inconvéniens dont elle doit ſe garantir.

La diviſion des états excluant une capitale unique, où toutes les reſſources de la nation ſe concentrent, où tous les hommes diſtingués ſe réuniſſent, le goût doit ſe former plus difficilement en Allemagne qu'en France. L'émulation multiplie ſes effets dans un grand nombre de petites ſphères; mais on ne juge pas, mais on ne critique pas avec ſévérité, lorsque chaque ville veut avoir des hommes ſupérieurs dans ſon ſein. La langue

doit auſſi ſe fixer difficilement, lorsqu'il exiſte diverſes univerſités, diverſes académies d'une égale autorité, ſur les queſtions littéraires. Beaucoup d'écrivains ſe croient alors le droit d'inventer ſans ceſſe des mots nouveaux; et ce qui ſemble de l'abondance, amène la confuſion.

Il eſt reconnu, je crois, que la fédération eſt un ſyſtême politique très-favorable au bonheur et à la liberté; mais il nuit presque toujours au plus grand développement poſſible des arts et des talens, pour lesquels la perfection du goût eſt néceſſaire. La communication habituelle de tous les hommes diſtingués, leur réunion dans un centre commun, établit une ſorte de législation littéraire, qui dirige tous les eſprits dans la meilleure route.

Le régime féodal auquel l'Allemagne eſt ſoumiſe, ne lui permet pas de jouir de tous les avantages politiques attachés à la fédération. Néanmoins la littérature allemande porte le caractère de la littérature d'un peuple libre; et la raiſon en eſt évidente. Les hommes de lettres d'Allemagne vivent entr'eux en république; plus il y a d'abus révoltans dans le deſpotiſme des rangs, plus les hommes éclairés ſe ſéparent de la ſociété et des affaires publiques. Ils conſidèrent toutes les idées dans leurs rapports naturels; les inſtitutions qui exiſtent chez eux ſont trop contraires aux plus ſimples notions de la philoſophie, pour qu'ils puiſſent en rien y ſoumettre leur raiſon.

Les Anglais ſont moins indépendans que les Allemands dans leur manière générale de conſidérer tout ce qui tient aux idées religieuſes et politiques. Les Anglais trouvent le repos et la liberté dans l'ordre de choſes

qu'ils ont adopté, et consentent à la modification de quelques principes philosophiques. Ils respectent leur propre bonheur; ils ménagent de certains préjugés, comme l'homme qui auroit épousé la femme qu'il aime, seroit enclin à soutenir l'indissolubilité du mariage. Les philosophes d'Allemagne, entourés d'institutions vicieuses, sans excuses, comme sans avantages, se sont entièrement livrés à l'examen rigoureux des vérités naturelles.

La division des gouvernemens, sans donner la liberté politique, établit presque nécessairement la liberté de la presse. Il n'existe ni religion dominante, ni opinion dominante dans un pays ainsi partagé: les pouvoirs établis se maintiennent par la protection des grandes puissances; mais l'empire de chaque gouvernement sur ses sujets est extrêmement limité par l'opinion; et l'on peut parler sur tout, quoiqu'il soit impossible d'agir sur rien.

La société ayant encore beaucoup moins d'agrémens en Allemagne qu'en Angleterre, la plupart des philosophes vivent solitaires, et l'intérêt des affaires publiques, si puissant chez les Anglais, n'existe presque point parmi les Allemands. Les princes traitent avec distinction les hommes de lettres; ils leur accordent souvent des marques d'honneur. Néanmoins la plupart des gouvernemens n'appellent que les anciens nobles à se mêler de la politique; et il n'y a d'ailleurs que les gouvernemens représentatifs qui donnent à toutes les classes un intérêt direct aux affaires publiques. L'esprit des hommes de lettres doit donc se tourner vers la contemplation de la nature et l'examen d'eux-mêmes.

Ils excellent dans la peinture des affections douloureuſes et des images mélancoliques. A cet égard, ils ſe rapprochent de toutes les littératures du nord, des littératures oſſianiques; mais leur vie méditative leur inſpire une ſorte d'enthouſiaſme pour le beau, d'indignation contre les abus de l'ordre ſocial, qui les préſerve de l'ennui dont les Anglais ſont ſuceptibles dans les viciſſitudes de leur carrière. Les hommes éclairés, en Allemagne, n'exiſtent que pour l'étude, et leur eſprit ſe ſoutient en lui-même par une ſorte d'activité intérieure, plus continuelle et plus vive que celle des Anglais.

En Allemagne les idées ſont encore ce qui intéreſſe le plus au monde. Ils n'y a rien d'aſſez grand ni d'aſſez libre dans les gouvernemens, pour que les philoſophes puiſſent préférer les jouiſſances du pouvoir à celles de la penſée; et leur ame ne ſe refroidit point par des rapports trop continuels avec les hommes.

Les ouvrages des Allemands ſont d'une utilité moins pratique que ceux des Anglais; ils ſe livrent davantage aux combinaiſons ſyſtématiques, parce que n'ayant point d'influence par leurs écrits ſur les inſtitutions de leurs pays, ils s'abandonnent ſans but poſitif au haſard de leurs penſées; ils adoptent ſucceſſivement toutes les ſectes myſtiquement religieuſes; ils trompent de mille manières le temps et la vie, qu'ils ne peuvent employer que par la méditation. Mais il n'eſt point de pays où les écrivains ayent mieux approfondi les ſentimens de l'homme paſſionné, les ſouffrances de l'ame, et les reſſources philoſophiques qui peuvent aider à les ſupporter. Le caractère général de la littérature, eſt le même dans tous

les pays du nord; mais les traits distinctifs du genre allemand tiennent à la situation politique et religieuse de l'Allemagne.

Le livre par excellence que possèdent les Allemands, et qu'ils peuvent opposer aux chefs-d'oeuvre des autres langues, c'est Verther. Comme on l'appelle un roman, beaucoup de gens ne savent pas que c'est un ouvrage. Mais je n'en connois point qui renferme une peinture plus frappante et plus vraie des égaremens de l'enthousiasme, une vue plus perçante dans le malheur, dans cet abîme de la nature, où toutes les vérités se découvrent à l'oeil qui sait les y chercher.

Le caractère de Verther ne peut être celui du grand nombre des hommes. Il représente dans toute sa force le mal que peut faire un mauvais ordre social à un esprit énergique; il se rencontre plus souvent en Allemagne que par-tout ailleurs. On a voulu blâmer l'auteur de Verther de supposer au héros de son roman une autre peine que celle de l'amour, de laisser voir dans son ame la vive douleur d'une humiliation, et le ressentiment profond contre l'orgueil des rangs, qui a causé cette humiliation; c'est, selon moi, l'un des plus beaux traits de génie de l'ouvrage. Goethe vouloit peindre un être, souffrant par toutes les affections d'une ame tendre et fière; il vouloit peindre ce mélange de maux, qui seul peut conduire un homme au dernier degré du désespoir. Les peines de la nature peuvent laisser encore quelques ressources: il faut que la société jette ses poisons dans la blessure, pour que la raison soit tout-à-fait altérée, et que la mort devienne un besoin.

Quelle sublime réunion l'on trouve dans Verther, de

penſées et de ſentimens, d'entraînement et de philoſophie! Il n'y a que Rouſſeau et Goethe qui aient ſu peindre la paſſion réfléchiſſante, la paſſion qui ſe juge elle-même, et ſe connoît ſans pouvoir ſe dompter. Cet examen de ſes propres ſenſations; fait par celui-là même qu'elles dévorent, refroidiroit l'intérêt, ſi tout autre qu'un homme de génie vouloit le tenter. Mais rien n'émeut davantage que ce mélange de douleurs et de méditations, d'obſervations et de délire, qui repréſente l'homme malheureux ſe contemplant par la penſée, et ſuccombant à la douleur, dirigeant ſon imagination ſur lui-même, aſſez fort pour ſe regarder ſouffrir, et néanmoins incapable de porter à ſon ame aucun ſecours.

On a dit encore que Verther étoit dangereux, qu'il exaltoit les ſentimens au lieu de les diriger; et quelques exemples du fanatisme qu'il a excité confirment cette aſſertion. L'enthouſiasme que Verther a excité ſur-tout en Allemagne, tient à ce que cet ouvrage eſt tout-a-fait dans le caractère national. Ce n'eſt pas Goethe qui l'a créé, c'eſt lui qui l'a ſu peindre. Tous les eſprits en Allemagne, comme je l'ai dit, ſont diſpoſés à l'enthouſiasme: or, Verther fait du bien aux caractères de cette nature.

L'exemple du ſuicide ne peut jamais être contagieux. Ce n'eſt pas d'ailleurs le fait inventé dans un roman, ce ſont les ſentimens qu'on y développe, qui laiſſent une trace profonde; et cette maladie de l'ame qui prend ſa ſource dans une nature élevée, et finit cependant par rendre la vie odieuſe, cette maladie de l'ame, dis-je, eſt parfaitement décrite dans Verther. Tous les hommes ſenſibles et généreux ſe ſont ſentis quelquefois prêts d'en

être atteints; et souvent peut-être des créatures excellentes que poursuivoient l'ingratitude et la calomnie, ont dû se demander si la vie, telle qu'elle est, pouvoit être supportée par l'homme vertueux, si l'organisation entière de la société ne pesoit pas sur les ames vraies et tendres, et ne leur rendoit pas l'existence impossible.

La lecture de Verther apprend à connoître comment l'exaltation de l'honnêteté même peut conduire à la folie; elle fait voir à quel degré de sensibilité l'ébranlement devient trop fort pour qu'on puisse soutenir les événemens mêmes les plus naturels. On est averti des penchans coupables, par toutes les réflexions, par toutes les circonstances, par tous les traités de morale; mais lorsqu'on se sent une nature généreuse et sensible, on s'y confie entièrement, et l'on peut arriver au dernier degré du malheur, sans que rien vous ait fait connoître la suite d'erreurs qui vous y a conduit. C'est à ces sortes de caractères que l'exemple du sort de Verther est utile; c'est un livre qui rappelle à la vertu la nécessité de la raison.

La Messiade de Klopstock, à travers une foule innombrable de défauts, de longueurs, de mysticités, d'obscurités inexplicables, contient des beautés du premier ordre. Le caractère d'Abbadona, subissant les destinées d'un coupable en conservant l'amour de la vertu, unissant les facultés d'un ange avec les souffrances de l'enfer, est une idée tout-à-fait neuve. Cette vérité dans les expressions de l'amour et les tableaux de la nature, à travers toutes les inventions les plus bizarres, produit un effet remarquable.

L'étonnement que causeroit l'idée de la mort à qui l'apprendroit pour la première fois, est peinte avec une

que ces défauts pourroient avoir, ſi l'on ne parvenoit pas à les corriger.

Le genre exalté eſt celui de tous dans lequel il eſt le plus aiſé de ſe tromper; il faut un grand talent, pour ne pas s'écarter de la vérité, en peignant une nature au-deſſus des ſentimens habituels; et il n'y a pas d'infériorité ſupportable dans la peinture de l'enthouſiasme. Werther a produit plus de mauvais imitateurs qu'aucun autre chef-d'oeuvre de littérature: ſe faire exalté, eſt ce qu'il y a au monde de plus ridicule. Vieland a très-bien développé, dans ſon Pérégrinus Protée, les inconvéniens de cet enthouſiasme, ſi différent de l'inſpiration du génie. Les Allemands ſont beaucoup plus indulgens que nous à cet égard; ils ſouffrent auſſi, ſouvent même ils applaudiſſent une certaine quantité d'idées triviales en philoſophie ſur la richeſſe, la bienfaiſance, la naiſſance, le mérite, etc. lieux communs qui refroidiroient en France toute eſpèce d'intérêt. Les Allemands écoutent encore avec plaiſir les penſées les plus connues, quoique leur eſprit en découvre chaque jour de nouvelles.

La langue des Allemands n'eſt pas fixée; chaque écrivain a ſon ſtyle, et des milliers d'hommes ſe croient écrivains. Comment la littérature peut-elle ſe former, dans un pays où l'on publie près de trois mille volumes par an? Il eſt trop aiſé d'écrire l'allemand aſſez bien pour être imprimé; trop d'obſcurités ſont permiſes, trop de licences tolérées, trop d'idées communes accueillies, trop de mots réunis enſemble ou nouvellement créés; il faut que la difficulté du ſtyle ſoit de nature à décourager au moins les eſprits tout-à-fait médiocres. Le vrai talent a peine à ſe reconnoître au milieu de cette foule

innombrable de livres: il parvient à la fin, ſans doute, à ſe diſtinguer; mais le goût général ſe gâte de plus en plus par tant de lectures inſipides, et les occupations littéraires elles-mêmes doivent finir par perdre de leur conſidération.

Les Allemands manquent de gout naturellement; ils en manquent auſſi par imitation. Parmi leurs écrivains, ceux qui ne poſſèdent pas un génie tout-à-fait original empruntent, les uns les défauts de la littérature anglaiſe, et les autres ceux de la littérature françaiſe. J'ai déjà tâché de faire ſentir, en analyſant Shakeſpear, que ſes beautés ne pouvoient être égalées que par un génie ſemblable au ſien, et que ſes défauts devoient être ſoigneuſement évités. Les Allemands reſſemblent aux Anglais ſous quelques rapports; ce qui fait qu'ils s'égarent beaucoup moins en étudiant les auteurs anglais que les auteurs français. Néanmoins ils ont auſſi pour ſyſtême de mettre en contraſte la nature vulgaire avec la nature héroïque, et ils diminuent ainſi l'effet d'un très-grand nombre de leurs plus belles pièces.

A ce défaut, qui leur eſt commun avec les Anglais, ils joignent un certain goût pour la métaphyſique des ſentimens, qui refroidit ſouvent les ſituations les plus touchantes. Comme ils ſont naturellement penſeurs et méditatifs, ils placent leurs idées abſtraites, et les développemens et les définitions dont leurs têtes ſont occupées, dans les ſcènes les plus paſſionnées; et les héros, et les femmes, et les anciens, et les modernes tiennent tous quelquefois le langage d'un philoſophe allemand. C'eſt un défaut réel dont les écrivains doivent ſe préſerver. Leur génie leur inſpire ſouvent les expreſ-

ſions les plus ſimples pour les paſſions les plus nobles; mais quand ils ſe perdent dans l'obſcurité, l'intérêt ne peut plus les ſuivre, ni la raiſon les approuver.

On a ſouvent reproché aux écrivains allemands de manquer de grace et de gaîté. Quelques-uns d'entr'eux craignant ce reproche, dont les Anglais ſe glorifient, veulent imiter en littérature le goût français; et ils tombent alors dans des fautes d'autant plus graves, qu'étant ſortis de leur caractère naturel, ils n'ont plus ces beautés énergiques et touchantes qui faiſoient oublier toutes les imperfections. Il ne falloit pas moins que les circonſtances particulières à l'ancienne France, et dans la France, à Paris, pour atteindre à ce charme de grace et de gaîté qui caractériſoit quelques écrivains avant la révolution. Il en eſt une foule, parmi nous, qui ont échoué dans leurs eſſais au milieu des meilleurs modèles. Les Allemands ne ſont pas même certains de bien choiſir, alors qu'ils veulent imiter.

On peut croire, en Allemagne, que Crébillon et Dorat ſont des écrivains pleins de grace, et charger la copie d'un ſtyle déjà ſi maniéré, qu'il eſt presque inſupportable aux Français. Les auteurs allemands qui trouveroient au fond de leur ame tout ce qui peut émouvoir les hommes de tous les pays, mêlant enſemble la mythologie grecque et la galanterie françaiſe, ſe font un genre où la nature et la vérité ſont évitées avec un ſoin presque ſcrupuleux. En France, la puiſſance du ridicule finit toujours par ramener à la ſimplicité; mais dans un pays, comme l'Allemagne, où le tribunal de la ſociété a ſi peu de force et ſi peu d'accord, il ne faut rien risquer dans le genre qui exige l'habitude la plus conſtante et le tact

le plus fin de toutes les convenances de l'esprit. Il faut s'en tenir aux principes universels de la haute littérature, et n'écrire que sur les sujets où il suffit de la nature et de la raison pour se guider.

Les Allemands ont quelquefois le défaut de vouloir mêler aux ouvrages philosophiques une sorte d'agrément, qui ne convient en aucune manière aux écrits sérieux (1). Ils croient ainsi se mettre à la portée de leurs lecteurs; mais il ne faut jamais supposer à ceux qui nous lisent, des facultés inférieures aux nôtres: il convient mieux d'exprimer ses pensées telles qu'on les a conçues. On ne doit pas se mettre au niveau du plus grand nombre, mais tendre au plus haut terme de perfection possible: le jugement du public est toujours, à la fin, celui des hommes les plus distingués de la nation.

C'est quelquefois aussi par un desir mal entendu de plaire aux femmes, que les Allemands veulent unir ensemble le sérieux et la frivolité. Les Anglais n'écrivent point pour les femmes; les Français les ont rendues, par le rang qu'ils leur ont accordé dans la société, d'excellens juges de l'esprit et du goût; les Allemands doivent les aimer, comme les Germains d'autrefois, en leur supposant quelques qualités divines. Il faut mettre du culte et non de la condescendance dans les relations avec elles.

---

(1) Un lithologiste allemand, discutant, dans un de ses écrits, sur une pierre qu'il n'avoit pu jusqu'alors découvrir, l'exprime ainsi en parlant d'elle: *Cette nymphe fugitive échappe à nos recherches;* et l'exaltant ensuite sur les propriétés d'une autre pierre, il l'écrie en la nommant: *Ah, syrène!*

Enfin, pour faire admettre des vérités philoſophiques dans un pays où elles ne ſont point encore publiquement adoptées, on a cru néceſſaire de les revêtir de la forme d'un conte, d'un dialogue ou d'un apologue; et Vieland en particulier s'eſt acquis une grande réputation dans ce genre. Peut-être un détour étoit-il quelquefois néceſſaire pour enſeigner la vérité. Peut-être falloit-il faire dire aux anciens ce qu'on vouloit apprendre aux modernes, et rappeller le paſſé comme ſervant d'allégorie pour le préſent. L'on ne peut juger juſqu'à quel point les ménagemens employés par Vieland, ſont politiquement néceſſaires; mais je répéterai (1) que ſous le rapport du mérite littéraire, l'on ſe tromperoit en croyant donner plus de piquant aux vérités philoſophiques par le mélange des perſonnages et des avantures qui ſervent de prétexte aux raiſonnemens. On ôte à l'analyſe ſa profondeur, au roman ſon intérêt, en les réuniſſant enſemble. Pour que les événemens inventés vous captivent, il faut qu'ils ſe ſuccèdent avec une rapidité dramatique; pour que les raiſonnemens amènent la conviction, il faut qu'ils ſoient ſuivis et conſéquens; et quand vous coupez l'intérêt par la diſcuſſion, et la diſcuſſion par l'intérêt, loin de repoſer les bons eſprits, vous fatiguez leur attention; il leur faudoit beaucoup moins d'efforts pour ſuivre le fil d'une idée auſſi loin que la réflexion peut la conduire, que pour reprendre et quitter ſans ceſſe des raiſonnemens interrompus et des impreſſions briſées.

Les ſuccès de Voltaire ont inſpiré le deſir de faire, à ſon exemple, des contes philoſophiques; mais il n'y a

(1) Eſſai ſur les Fictions.

point d'imitation poſſible pour ce qui caractériſe cette ſorte d'écrits dans Voltaire, pour la gaîté piquante et la grace toujours variée. Il ſe trouve ſans doute un réſultat philoſophique à la fin de ſes contes; mais l'agrément et la tournure du récit ſont tels, que vous ne vous appercevez du but que lorsqu'il eſt rempli: ainſi qu'une excellente comédie, dont, à la réflexion, vous ſentez l'effet moral, mais qui ne vous frappe d'abord au théâtre que par ſon intérêt et ſon action.

Le ſérieux de la raiſon, l'éloquence de la ſenſibilité, voilà ce qui doit être le partage de la littérature allemande; ſes eſſais dans les autres genres ont toujours été moins heureux.

Il n'eſt point de nation plus ſingulièrement propre aux études philoſophiques. Leurs hiſtoriens, à la tête desquels il faut mettre Schiller et Muller, ſont auſſi distingués qu'on peut l'être en écrivant l'hiſtoire moderne. Le régime féodal nuit extrêmement à l'intérêt des événemens et des caractères. Il ſemble qu'on ſe repréſente, dans ce ſiècle guerrier, tous les grands hommes revêtus de la même armure, et presque auſſi ſemblables entre eux que leurs casques et leurs boucliers.

Que de travaux pour les ſciences, pour la métaphyſique, honorent la nation allemande! que de recherches! que de perſévérance! Les Allemands n'ont point une patrie politique; mais ils ſe ſont fait une patrie littéraire et philoſophique, pour la gloire de laquelle ils ſont remplis du plus noble enthouſiasme.

Un joug volontaire met cependant obſtacle, à quelques égards, au degré de lumières qu'on pourroit acquérir en Allemagne; c'eſt l'eſprit de ſecte: il tient la

place de l'esprit de parti dans la vie oisive, et il a quelques-uns de ses inconvéniens. Sans doute, avant de grossir le nombre des sectateurs d'un système, on applique toute son attention à le juger, on se décide pour ou contre, par l'exercice indépendant de sa raison. Le premier choix est libre; mais ses suites ne le sont pas. Dès que les premières bases vous conviennent, vous adoptez, pour maintenir la secte, toutes les conséquences que le maître tire de ses principes. Une secte, quelque philosophique qu'elle soit dans son but, ne l'est jamais dans ses moyens. Il faut toujours inspirer une sorte de confiance aveugle pour effacer les dissidences individuelles; car un grand nombre d'hommes, lorsque leur raison est libre, ne donne jamais un assentiment complet à toutes les opinions d'un seul.

Il est encore une observation importante contre les systêmes nouveaux dont on veut faire une secte; l'esprit humain marche trop lentement, pour qu'une suite quelconque d'idées justes puisse être trouvée à-la-fois. Un siècle développe deux ou trois idées de plus; et ce siècle, avec raison, est illustre. Comment un seul homme pourroit-il donc avoir un enchaînement de pensées entièrement nouvelles? D'ailleurs toutes les vérités sont susceptibles d'évidence, et l'évidence ne fait pas de secte. Il faut de la bizarrerie, et sur tout du mystère, pour exciter dans les hommes ce qui est le mobile de l'esprit de secte, le besoin de se distinguer. Ce besoin devient réellement utile aux progrès des lumières, lorsqu'il excite l'émulation entre tous les talens, mais non lorsqu'il jette plusieurs esprits dans la dépendance d'un seul.

On a besoin, pour conquérir les empires, que les

armées disciplinées reconnoissent le pouvoir d'un chef; mais pour faire des progrès dans la carrière de la vérité, il faut que chaque homme y marche de lui-même, guidé par les lumières de son siècle, et non par les documens de tel parti. (1).

Les hommes éclairés de l'Allemagne ont, pour la plupart, un amour de la vertu, du beau dans tous les genres, qui donne à leurs écrits un grand caractère. Ce qui distingue leur philosophie, c'est d'avoir substitué l'austérité de la morale à la superstition religieuse. En France on s'est contenté de renverser l'empire des dogmes. Mais quelle seroit l'utilité des lumières pour le bonheur des nations, si ces lumières ne portoient avec elles que la destruction, si elles ne développoient jamais aucun principe de vie, et ne donnoient point à l'ame de nouveaux sentimens, de nouvelles vertus à l'appui d'antiques devoirs. Les Allemands sont éminemment propres à la liberté, puisque déjà, dans leur révolution philosophique, ils ont su mettre à la place des barrières usées qui tomboient de vétusté, les bornes immuables de la raison naturelle.

Si par quelques malheurs invincibles, la France étoit un jour destinée à perdre pour jamais tout espoir de liberté, c'est en Allemagne que se concentreroit le foyer des lumières; et c'est dans son sein que s'établiroient, à une époque quelconque, les principes de la philosophie

(1) Tout ce qu'il peut y avoir d'ingénieux dans l'esprit de Kant, et d'élevé dans ses principes, ne seroit point, je crois, une objection suffisante contre ce que je viens de dire sur l'esprit de secte.

politique. Nos guerres avec les Anglais ont dû les rendre ennemis de tout ce qui rappelle la France; mais une impartialité plus équitable dirigeroit les opinions des Allemands.

Ils s'entendent mieux que nous à l'amélioration du sort des hommes; ils perfectionnent les lumières, ils préparent la conviction; et nous, c'est par la violence que nous avons tout effayé, tout entrepris, tout manqué. Nous n'avons fondé que des haines; et les amis de la liberté marchent au milieu de la nation, la tête baissée, rougissant des crimes des uns et calomniés par les préjugés des autres. Vous, nation éclairée, vous habitans de l'Allemagne, qui peut-être une fois serez, comme nous, enthousiastes de toutes les idées républicaines, soyez invariablement fidèles à un seul principe, qui suffit, à lui seul, pour préserver de toutes les erreurs irréparables. Ne vous permettez jamais une action que la morale puisse réprouver; n'écoutez point ce que vous diront quelques raisonneurs misérables, sur la différence qu'on doit établir entre la morale des particuliers et celle des hommes publics. Cette distinction est d'un esprit faux et d'un coeur étroit; et si nous périssions, ce seroit pour l'avoir adoptée.

Voyez ce que fait le crime au milieu d'une nation, des persécuteurs toujours agités, des persécutés toujours implacables; aucune opinion qui paroisse innocente, aucun raisonnement qui puisse être écouté; une foule de faits, de calomnies, de mensonges tellement accumulés sur toutes les têtes, que, dans la carrière civile, il reste à peine une considération pure, un homme auquel un autre homme veuille marquer de la condescendance;

aucun parti fidèle aux mêmes principes; quelques hommes réunis par le lien d'une terreur commune, lien que rompt aiſément l'eſpérance de pouvoir ſe ſauver ſeul; enfin une confuſion ſi terrible entre les opinions généreuſes et les actions coupables, entre les opinions ſerviles et les ſentimens généreux, que l'eſtime errante ne ſait où ſe fixer, et que la conſcience ſe repoſe à peine avec ſécurité ſur elle-même.

Il ſuffit d'un jour où l'on ait pu prêter un appui par quelques penſées, par quelques discours, à des réſolutions qui ont amené des cruautés et des ſouffrances; il ſuffit de ce jour pour tourmenter la vie, pour détruire au fond du coeur, et le calme, et cette bienveillance univerſelle que faiſoit naître l'eſpoir de trouver des coeurs amis par-tout où l'on rencontroit des hommes. Ah! que les nations encore honnêtes; que les hommes doués de talens politiques, qui ne peuvent ſe faire aucun reproche, conſervent précieuſement un tel bonheur! et ſi leur révolution commence, qu'ils ne redoutent au milieu d'eux, que les conſeils perſécuteurs!

La liberté donne des forces pour ſa défenſe, le concours des intérêts fait découvrir toutes les reſſources néceſſaires, l'impulſion des ſiècles renverſe tout ce qui veut lutter pour le paſſé contre l'avenir: mais l'action inhumaine ſème la discorde, perpétue les combats, ſépare en bandes ennemies la nation entière; et ces fils du ſerpent de Cadmus, auxquels un dieu vengeur n'avoit donné la vie qu'en les condamnant à ſe combattre jusqu'à la mort, ces fils du ſerpent, c'eſt le peuple au milieu duquel l'injuſtice a long-temps régné.

CHAPITRE XVIII.

Pourquoi la nation françaiſe étoit-elle la nation de l'Europe qui avoit le plus de grace, de goût et de gaîté?

La gaîté françaiſe, le bon goût français, avoient paſſé en proverbe dans tous les pays de l'Europe, et l'on attribuoit généralement ce goût et cette gaîté au caractère national: mais qu'eſt-ce qu'un caractère national, ſi ce n'eſt le réſultat des inſtitutions et des circonſtances qui influent ſur le bonheur d'un peuple, ſur ſes intérêts et ſur ſes habitudes? Depuis dix années, dans les momens les plus calmes de la révolution, les contraſtes les plus piquans n'ont pas été l'objet d'une épigramme ou d'une plaiſanterie ſpirituelle. Pluſieurs des hommes qui ont pris un grand aſcendant ſur les deſtinées de la France, étoient dépourvus de toute apparence de grace dans l'expreſſion et de brillant dans l'eſprit: peut-être même devoient-ils une partie de leur influence à ce qu'il y avoit de ſombre, de ſilencieux, de froidement féroce dans leurs manières comme dans leurs ſentimens.

Les religions et les loix décident presque entièrement de la reſſemblance ou de la différence de l'eſprit des nations. Le climat peut encore y apporter quelques changemens; mais l'éducation générale des premières claſſes de la ſociété eſt toujours le réſultat des inſtitutions politiques dominantes. Le gouvernement étant le centre de la plupart des intérêts des hommes,

les habitudes et les penſées ſuivent le cours des intérêts. Examinons quels avantages d'ambition on trouvoit en France à ſe diſtinguer par le charme de la grace et de la gaîté, et nous ſaurons pourquoi ce pays offroit de l'une et de l'autre tant de parfaits modèles.

Plaire ou déplaire étoit la véritable ſource des punitions et des récompenſes, qui n'étoient point infligées par les loix. Il y avoit dans d'autres pays des gouvernemens monarchiques, des rois abſolus, des cours ſomptueuſes; mais nulle part on ne trouvoit réunies les mêmes circonſtances qui influoient ſur l'eſprit et les mœurs des Français.

Dans les monarchies limitées, comme en Angleterre et en Suède, l'amour de la liberté, l'exercice des droits politiques, les troubles civils presque continuels, apprenoient aux rois qu'ils avoient beſoin de rencontrer dans leurs favoris de certaines qualités défenſives, apprenoient aux courtiſans que même pour être préférés par les rois, il falloit pouvoir appuyer leur autorité par des moyens indépendans et perſonnels.

En Allemagne, de longues guerres et la fédération des états prolongeoient l'eſprit féodal, et n'offroient point de centre où toutes les lumières et tous les intérêts puſſent ſe réunir.

Les despotes de l'orient et du nord avoient trop beſoin d'inſpirer la crainte pour exciter d'aucune manière les eſprits de leurs ſujets. Plaire, même à ſes maîtres, eſt une ſorte de familiarité avec eux, qui effaroucheroit la tyrannie.

Dans les républiques, de quelque manière qu'elles fuſſent conſtituées, il étoit trop néceſſaire aux hommes

de ſe defendre ou de ſe ſervir les uns les autres pour établir entre eux des rapports d'agrément et de plaiſir.

La galanterie des Maures, l'exiſtence qu'elle donnoit aux femmes, auroient pu rapprocher à quelques égards les Eſpagnols de l'eſprit français; mais les ſuperſtitions auxquelles ils ſe ſont livrés, ont arrêté parmi eux tous les genres de progrès aimables ou ſérieux; et l'eſprit pareſſeux du Midi a tout abandonné à l'activité du ſacerdoce.

Il n'y avoit donc qu'en France où l'autorité des rois s'étant conſolidée par le conſentement tacite de la nobleſſe, le monarque avoit un pouvoir ſans bornes par le fait, et néanmoins incertain par le droit. Cette ſituation l'obligeoit à ménager ſes courtiſans mêmes, comme faiſant partie de ce corps de vainqueurs, qui tout-à-la-fois lui cédoit et lui garantiſſoit la France, leur conquête.

La délicateſſe du point d'honneur, l'un des preſtiges de l'ordre privilégié, obligeoit les nobles à décorer la ſoumiſſion la plus dévouée des formes de la liberté. Il falloit qu'ils conſervaſſent, dans leurs rapports avec leur maître, une ſorte d'eſprit de chevalerie, qu'ils écriviſſent ſur leur bouclier POUR MA DAME ET POUR MON ROI, afin de ſe donner l'air de choiſir le joug qu'ils portoient; et mêlant ainſi l'honneur avec la ſervitude, ils eſſayoient de ſe courber ſans s'avilir. La grace étoit, pour ainſi dire, dans leur ſituation, une politique néceſſaire; elle ſeule pouvoit donner quelque choſe de volontaire à l'obéiſſance.

Le roi, de ſon côté, devant ſe conſidérer, à quelques égards, comme le diſpenſateur de la gloire, le re-

préſentant de l'opinion, ne pouvoit récompenſer qu'en flattant, punir qu'en dégradant. Il falloit qu'il appuyât ſa puiſſance ſur une ſorte d'aſſentiment public, dont ſa volonté ſans doute étoit le premier mobile, mais qui ſe montroit ſouvent indépendamment de ſa volonté. Les liens délicats, les préjugés maniés avec art, formoient les rapports des premiers ſujets avec leur maître: ces rapports exigeoient une grande fineſſe dans l'eſprit; il falloit de la grace dans le monarque, ou tout au moins dans les dépoſitaires de ſa puiſſance; il falloit du goût et de la délicateſſe dans le choix des faveurs et des favoris, pour que l'on n'apperçût ni le commencement, ni les limites de la puiſſance royale. Quelques-uns de ſes droits devoient être exercés ſans être reconnus, d'autres reconnus ſans être exercés; et les conſidérations morales étoient ſaiſies par l'opinion avec une telle fineſſe, qu'une faute de tact étoit généralement ſentie, et pouvoit perdre un miniſtre, quelque appui que le gouvernement eſſayât de lui prêter.

Il falloit que le roi s'appellât le premier gentilhomme de ſon royaume, pour exercer à ſon aiſe une autorité ſans bornes ſur des gentilshommes; il falloit qu'il fortifiât ſon autorité ſur les nobles par un certain genre de flatterie pour la nobleſſe. L'arbitraire dans le pouvoir n'excluant point alors la liberté dans les opinions, l'on ſentoit le beſoin de ſe plaire les uns aux autres, et l'on multiplioit les moyens d'y réuſſir. La grace et l'élégance des manières paſſoient des habitudes de la cour dans les écrits des hommes de lettres. Le point le plus élevé, la ſource de tous les faveurs, eſt l'objet de l'attention générale; et comme dans les pays libres le gouver-

nement donne l'impulsion des vertus publiques, dans les monarchies la cour influe sur le genre d'esprit de la nation, parce qu'on veut imiter généralement ce qui distingue la classe la plus élevée.

Lorsque le gouvernement est assez modéré pour qu'on n'ait rien de cruel à en redouter, assez arbitraire pour que toutes les jouissances du pouvoir et de la fortune dépendent uniquement de sa faveur, tous ceux qui y prétendent doivent avoir assez de calme dans l'esprit pour être aimables, assez d'habileté pour faire servir ce charme frivole à des succès importans. Les hommes de la première classe de la société en France, aspiroient souvent au pouvoir, mais ils ne couroient dans cette carrière aucun hasard dangereux; ils jouoient sans jamais risquer de beaucoup perdre; l'incertitude ne rouloit que sur la mesure du gain; l'espoir seul animoit donc les efforts: de grands périls ajoutent à l'énergie de l'ame et de la pensée, la sécurité donne à l'esprit tout le charme de l'aisance et de la facilité.

La gaîté piquante, plus encore même que la grace polie, effaçoit toutes les distances sans en détruire aucune; elle faisoit rêver l'égalité aux grands avec les rois, aux poètes avec les nobles, et donnoit même à l'homme d'un rang supérieur un sentiment plus raffiné de ses avantages; un instant d'oubli les lui faisoit retrouver ensuite avec un nouveau plaisir, et la plus grande perfection du goût et de la gaîté devoit naître de ce desir de plaire universel.

La recherche dans les idées et les sentimens, qui vint d'Italie gâter le goût de toutes les nations de l'Europe, nuisit d'abord à la grace française; mais l'esprit, en

s'éclairant, revint néceſſairement à la ſimplicité. Chaulieu, La Fontaine, madame de Sévigné, furent les écrivains les plus naturels, et ſe montrèrent doués d'une grace inimitable. Les Italiens et les Eſpagnols étoient inſpirés par le deſir de plaire aux femmes, et cependant ils étoient loin d'égaler les Français dans l'art délicat de la louange. La flatterie qui ſert à l'ambition exige beaucoup plus d'eſprit et d'art que celle qui ne s'adreſſe qu'aux femmes: ce ſont toutes les paſſions des hommes et tous leurs genres de vanité qu'il faut ſavoir ménager, lorsque la combinaiſon du gouvernement et des moeurs eſt telle, que les ſuccès des hommes entre eux dépendent de leur talent mutuel de ſe plaire, et que ce talent eſt le ſeul moyen d'obtenir les places éminentes du pouvoir.

Non-ſeulement la grace et le goût ſervoient en France aux intérêts les plus grands, mais l'une et l'autre préſervoient du malheur le plus redouté, du ridicule. Le ridicule eſt, à beaucoup d'égards, une puiſſance ariſtocratique: plus il y a de rangs dans la ſociété, plus il exiſte de rapports convenus entre ces rangs, et plus l'on eſt obligé de les connoître et de les reſpecter. Il s'établit dans les premières claſſes de certains uſages, de certaines règles de politeſſe et d'élégance, qui ſervent, pour ainſi dire, de ſigne de ralliement, et dont l'ignorance trahiroit des habitudes et des ſociétés différentes. Les hommes qui compoſent ces premières claſſes, diſpoſant de toutes les faveurs de l'état, exercent néceſſairement un grand empire ſur l'opinion publique; car, à l'exception de quelques circonſtances très-rares, la

puiſſance eſt de bon goût, le crédit a de la grace, et les heureux ſont aimés.

La claſſe qui dominoit en France ſur la nation, étoit exercée à ſaiſir les nuances les plus fines; et comme le ridicule la frappoit avant tout, ce qu'il falloit éviter avant tout, c'étoit le ridicule. Cette crainte mettoit ſouvent obſtacle à l'originalité du talent, peut-être même pouvoit-elle nuire, dans la carrière politique, à l'énergie des actions; mais elle développoit dans l'eſprit des Français un genre de perſpicacité ſingulièrement remarquable. Leurs écrivains connoiſſoient mieux les caractères, les peignoient mieux qu'aucune autre nation. Obligés d'étudier ſans ceſſe ce qui pouvoit nuire ou plaire en ſociété, cet intérêt les rendoit très-obſervateurs. Molière, et même après lui quelques autres comiques, ſont des hommes ſupérieurs, dans leur genre, à tous les écrivains des autres nations. Les Français n'approfondiſſent pas, comme les Anglais et les Allemands, les ſentimens que le malheur fait éprouver; ils ont trop l'habitude de s'en éloigner pour le bien connoître; mais les caractères dont on peut faire ſortir des effets comiques, les hommes, ſéduits par la vanité, trompés par amour-propre, ou trompeurs par orgueil, cette foule d'êtres aſſervis à l'opinion des autres, et ne reſpirant que par elle, aucun peuple de la terre n'a jamais ſu les peindre comme les Français.

La gaîté ramène à des idées naturelles; et quoique le bon ton de la ſociété de France fût entièrement fondé ſur des relations factices, c'eſt à la gaîte de cette ſociété même qu'il faut attribuer ce qu'on avoit conſervé de vérité dans les idées et dans la manière de les exprimer.

Il n'y avoit pas sans doute beaucoup de philosophie dans la conduite de la plupart des hommes éclairés; ils avoient souvent eux-mêmes les foiblesses qu'ils condamnoient dans leurs ouvrages: néanmoins ce qui relevoit les écrits et les conversations, c'étoit une sorte d'hommage à la philosophie, qui avoit pour but de montrer qu'on connoissoit de la raison tout ce que l'esprit en peut savoir, et qu'au besoin on pourroit se moquer de son ambition, de son orgueil, de son rang même, quoique l'on fût bien résolu à n'y point renoncer.

La cour vouloit plaire à la nation, et la nation à la cour; la cour prétentoit à la philosophie, et la ville au bon ton. Les courtisans, venant se mêler aux habitans de la capitale, vouloient y montrer un mérite personnel, un caractère, un esprit à eux; et les habitans de la capitale conservoient toujours un attrait irrésistible pour les manières brillantes des courtisans. Cette émulation réciproque ne hâtoit pas les progrès des vérités austères et fortes; mais il ne restoit pas une idée fine, une nuance délicate, que l'intérêt ne fît découvrir à l'esprit.

Un ouvrage assez piquant d'Agrippa d'Aubigné, distinguoit, il y a plus de deux siècles, l'*être* et le *paroître*, en faisant le portrait d'un Français, le duc d'Epernon. Dans l'ancien régime, tous les Français, plus ou moins, s'occupoient extrêmement du *paroître*, parce que le théâtre de la société en inspire singulièrement le desir. Il faut soigner les apparences lorsqu'on ne peut faire juger que ses manières; et l'on étoit même excusable de souhaiter en France des succès de société, puisqu'il n'existoit pas une autre arène pour faire connoître ses talens, et s'indiquer aux regards du pouvoir. Mais

aussi, quels nombreux sujets de comédies ne doit-on pas rencontrer dans un pays où ce ne sont pas les actions, mais les manières qui peuvent décider de la réputation! Toutes les graces forcées, toutes les prétentions vaines, sont d'inépuisables sources de plaisanteries et de scènes comiques.

L'influence des femmes est nécessairement très-grande, lorsque tous les événemens se passent dans les salons, et que tous les caractères se montrent par les paroles; et comme elles sont une puissance, on cultive ce qui leur plaît. Le loisir que la monarchie laissoit à la plupart des hommes distingués en tous les genres, étoit nécessairement très-favorable au perfectionnement des jouissances de l'esprit et de la conversation. Ce n'étoit ni par le travail, ni par l'étude qu'on parvenoit au pouvoir en France: un bon mot, une certaine grace, étoit souvent la cause de l'avancement le plus rapide; et ces fréquens exemples inspiroient une sorte de philosophie insouciante, de confiance dans la fortune, de mépris pour les efforts studieux, qui poussoit tous les esprits vers l'agrément et le plaisir. Quand l'amusement est non-seulement permis, mais souvent utile, une nation doit atteindre en ce genre à ce qu'il peut y avoir de plus parfait.

On ne verra plus rien de pareil en France avec un gouvernement d'une autre nature, de quelque manière qu'il soit combiné; et il sera bien prouvé alors que ce qu'on appelloit l'esprit français, la grace française, n'étoit que l'effet immédiat et nécessaire des institutions et des moeurs monarchiques, telles qu'elles existoient en France depuis plusieurs siècles.

CHAPITRE XIX.

De la Littérature pendant le ſiècle de Louis XIV (1).

C'EST par l'étude des anciens que le règne des lettres à recommencé en Europe; mais ce n'eſt que long-temps après l'époque de leur renaiſſance, que l'imitation des anciens a dirigé le goût littéraire. Les Français cultivoient la littérature eſpagnole au commencement du dix-ſeptième ſiècle: cette littérature avoit en elle une ſorte de grandeur qui préſerva les écrivains français de quelques défauts du goût italien, alors répandu dans toute l'Europe; et Corneille, qui commence l'ère du génie français, doit beaucoup à l'étude des caractères eſpagnols.

Le ſiècle de Louis XIV, le plus remarquable de tous en littérature, eſt très-inférieur, ſous le rapport de la philoſophie, au ſiècle ſuivant. La monarchie, et ſurtout un monarque qui comptoit l'admiration parmi les actes d'obéiſſance, l'intolérance religieuſe et les ſuperſtitions encore dominantes, bornoient l'horizon de la penſée;

(1) Je n'analyſerai point avec détail ce qui concerne la littérature françaiſe; toutes les idées intéreſſantes ont été dites ſur ce ſujet. Je me borne ſeulement à tracer la route qui a conduit les eſprits, depuis le ſiècle de Louis XIV jusqu'à la révolution de 1789.

l'on ne pouvoit concevoir aucun enſemble, ni ſe permettre aucune analyſe dans un certain ordre d'opinions; l'on ne pouvoit ſuivre une idée dans tous ſes développemens. La littérature, dans le ſiècle de Louis XIV, étoit le chef-d'oeuvre de l'imagination; mais ce n'étoit point encore une puiſſance philoſophique, puiſqu'un roi abſolu l'encourageoit, et qu'elle ne portoit point ombrage à ſon despotiſme. Cette littérature, ſans autre but que les plaiſirs de l'eſprit, ne peut avoir l'énergie de celle qui a fini par ébranler le trône. On voyoit des écrivains ſaiſir quelquefois, comme Achille, l'arme guerrière au milieu des ornemens frivoles; mais, en général, les livres ne traitoient point les queſtions vraiment importantes; les hommes de lettres étoient relégués loin des intérêts actifs de la vie. L'analyſe des principes du gouvernement, l'examen des dogmes religieux, l'appréciation des hommes puiſſans, tout ce qui pouvoit conduire à un réſultat applicable, leur étoit totalement interdit.

Le livre de Télémaque étoit alors une action courageuſe; et Télémaque ne contient cependant que des vérités modifiées par l'eſprit monarchique. Maſſillon, Fléchier haſardoient quelques principes indépendans à l'abri de ſaintes erreurs; Pascal vivoit dans le monde intellectuel des ſciences et de la métaphyſique religieuſe; la Rochefoucault, Labruyère peignoient les hommes dans le cercle des ſociétés particulières, avec une prodigieuſe ſagacité: mais, comme il n'y avoit point encore de nation, les grands traits des caractères politiques, qui ne ſont formés que par les inſtitutions libres, ne pouvoient y être deſſinés. Corneille, plus rapproché des

temps orageux de la ligue, montre ſouvent dans ſes tragédies le caractère républicain; mais quel eſt l'auteur du ſiècle de Louis XIV dont l'indépendance philoſophique peut ſe comparer à celle des écrits de Voltaire, de Rouſſeau, de Montesquieu, de Raynal, etc.?

La pureté du ſtyle ne peut aller plus loin que dans les chefs-d'oeuvre du ſiècle de Louis XIV; et, ſous ce rapport, ils doivent être toujours conſidérés comme les modèles de la littérature françaiſe. Ils ne renferment pas (Boſſuet excepté) toutes les beautés que peut produire l'éloquence; mais ils ſont exempts de tous les défauts qui altèrent l'effet des plus grandes beautés.

Une ſociété ariſtocratique eſt ſingulièrement favorable à la délicateſſe, à la fineſſe du ſtyle. Il faut, pour bien écrire, des habitudes autant que des réflexions; et ſi les idées naiſſent dans la ſolitude, les formes propres à ces idées, les images dont on ſe ſert pour les rendre ſenſibles, appartiennent presque toujours aux ſouvenirs de l'éducation, et de la ſociété avec laquelle on a vécu. Dans tous les pays, mais principalement en France, les mots ont chacun, pour ainſi dire, leur hiſtoire particulière; telle circonſtance frappante a pu les ennoblir, telle autre les dégrader. Un auteur peut rendre à jamais ridicule une expreſſion dont il s'eſt inconvenablement ſervi; un uſage, une opinion, un culte peut relever ou avilir par des idées acceſſoires l'image la plus naturelle. C'eſt dans le cercle reſſerré d'un petit nombre d'hommes ſupérieurs, ſoit par leur éducation, ſoit par leur mérite, que les règles et le goût du ſtyle peuvent ſe conſerver. Comment, au milieu d'une ſociété groſſière, parviendroit-on à créer en ſoi cette délicateſſe d'inſtinct qui

repouſſe tout ce qui bleſſe le goût, avant même d'avoir analyſé les motifs de ſa répugnance?

Le ſtyle repréſente, pour ainſi dire, au lecteur le maintien, l'accent, le geſte de celui qui s'adreſſe à lui; et, dans aucune circonſtance, la vulgarité des manières ne peut ajouter à la force des idées, ni à celle des expreſſions. Il en eſt de même du ſtyle; il faut toujours qu'il ait de la nobleſſe dans les objets ſérieux. Aucune penſée, aucun ſentiment ne perd pour cela de ſon énergie; l'élévation du langage conſerve ſeulement cette dignité de l'homme en préſence des hommes, à laquelle ne doit jamais renoncer celui qui s'expoſe à leurs jugemens. Car cette foule d'inconnus qu'on admet, en écrivant, à la connoiſſance de ſoi-même, ne s'attendent point à la familiarité; et la majeſté du public s'étonneroit avec raiſon de la confiance de l'écrivain.

L'indépendance républicaine doit donc chercher à imiter la correction des auteurs du ſiècle de Louis XIV, pour que les penſées utiles ſe propagent, et que les ouvrages philoſophiques ſoient en même temps des ouvrages claſſiques en littérature.

On a ſouvent diſputé, ſur ce qu'il falloit préférer dans les tragédies, de l'imitation de la nature, ou du beau idéal. Je renvoie à la ſeconde partie de cet ouvrage quelques réflexions ſur le ſyſtême tragique qui peut convenir à un état républicain; cette diſcuſſion n'appartient pas à ce chapitre. L'auteur qui a porté au plus haut degré de perfection, et le ſtyle, et la poéſie, et l'art de peindre le beau idéal, Racine, eſt l'écrivain qui donne le plus l'idée de l'influence qu'exerçoient les loix et les moeurs du règne de Louis XIV ſur les ouvrages drama-

tiques. L'eſprit de chevalerie avoit introduit dans les principes de l'honneur un genre de délicateſſe qui créoit néceſſairement une nature de convention; c'eſt-à-dire, qu'il exiſtoit un certain degré d'héroïſme, pour ainſi dire indiſpenſable à la nobleſſe, et dont il n'étoit pas permis de ſuppoſer qu'un noble pût être privé. Ce point d'honneur ſi ſusceptible, qu'il ne toléroit pas dans les relations de la vie la plus légère expreſſion qui pût bleſſer la fierté la plus exaltée, ce point d'honneur donnoit auſſi ſes loix à l'imitation théâtrale, aux jeux de l'imagination; et la diverſité des caractères qu'on pouvoit peindre devoit reſter dans de certaines bornes. Il n'étoit pas permis d'étendre cette diverſité auſſi loin que la nature; et l'on étoit contenu par un certain reſpect envers les claſſes ſupérieures, qui ne permettoit pas de repréſenter en elles rien qui pût les avilir.

L'adulation envers le monarque élevoit encore plus haut le beau idéal. La nation s'anéantit alors qu'elle n'eſt compoſée que des adorateurs d'un ſeul homme. La grandeur factice qu'il falloit accorder à Louis XIV portoit les eſprits des poètes à peindre toujours des caractères ſelon les proportions données par la flatterie, l'imagination des écrivains devoit au moins aller auſſi loin que leurs louanges; et le même modèle ſe répétoit ſouvent dans les tableaux dramatiques. Le caractère d'Achille, dans Iphigénie, avoit quelques traits de la galanterie françaiſe; on retrouvoit dans Titus des alluſions à Louis XIV. Le plus beau génie du monde, Racine, ne ſe permettoit pas des conceptions auſſi hardies que ſa penſée peut-être les lui auroit ſuggérées, parce qu'il

avoit ſans ceſſe préſens à l'eſprit ceux qui devoient le juger.

Le public terrible, mais inconnu, d'une aſſemblée tumultueuſe, inſpire moins de timidité que cet aréopage de la cour dont l'auteur voudroit captiver perſonnellement chaque juge. Devant un tel tribunal, le goût paroît encore plus néceſſaire que l'énergie. On veut arriver aux grands effets par beaucoup de nuances, et l'on ne peut alors employer les mêmes moyens dont ſe ſervoit Shakeſpear pour entraîner le flot populaire qui ſe précipitoit à ſes pièces.

La peinture de l'amour, ſous le règne de Louis XIV, étoit auſſi ſoumiſe à quelques règles reçues. La galanterie envers toutes les femmes, introduite par les loix de la chevalerie, la politeſſe des cours, le langage élégant que l'orgueil des rangs ſe réſervoit comme une diſtinction de plus, tout multiplioit les convenances que l'on devoit ménager. Ces difficultés ajoutoient ſouvent à l'éclat du génie qui ſavoit les vaincre; mais quelquefois auſſi l'expreſſion recherchée refroidiſſoit l'émotion. Une ſorte d'eſprit madrigalique atteſtoit le ſang-froid alors même qu'on vouloit peindre l'entraînement; et l'on ſe ſervoit ſouvent d'un langage qui n'appartenoit ni à la raiſon, ni à l'amour.

Il manquoit quelque choſe, même à Racine, dans la connoiſſance du coeur humain, ſous les rapports que la philoſophie ſeule peut faire découvrir. Mais s'il faut une réflexion approfondie pour démêler ce qu'on pourroit ajouter encore à de tels chefs d'oeuvre; les bornes de la philoſophie, dans le ſiècle de Louis XIV, ſe font ſentir d'une manière bien plus remarquable dans les ouvrages

littéraires qui n'appartiennent pas à l'art dramatique. Ces bornes ſont l'une des principales cauſes de la médiocrité des hiſtoriens.

Les guerres religieuſes avoient fait naître un eſprit de parti qui change pluſieurs hiſtoires en plaidoyers théologiques; l'eſprit de corps, différent encore de l'eſprit de parti, mais non moins éloigné de la vérité, dénature également les faits. Enfin le code de la féodalité donnant pour baſe à toutes les inſtitutions, à tous les pouvoirs, les droits antérieurs conſacrés par le temps, il n'étoit pas permis de dire la vérité ſur le paſſé, quelque ancien qu'il pût être; les autorités préſentes en dépendoient: des erreurs de tous les genres arrêtoient les hiſtoriens ſur tous les ſujets, ou, ce qui étoit plus fâcheux encore, les hiſtoriens adoptoient ſincèrement ces erreurs mêmes.

L'homme en préſence de tant d'inſtitutions reſpectées, de tant de préjugés éclatans, de tant de convenances reçues, ne pouvoit pas en appeller à l'indépendance de ſes réflexions; ſa raiſon ne devoit pas tout examiner, ſon ame n'étoit jamais affranchie du joug de l'opinion; la ſolitude même ne ramenoit pas ſa réflexion aux idées naturelles; l'aſcendant du monarque et du culte monarchique avoit pénétré dans la conviction intime de tous. Ce n'étoit pas un deſpotisme qui comprimoit les eſprits ni les ames; c'étoit un deſpotisme qui paroiſſoit à tous tellement dans la nature des choſes, qu'on ſe façonnoit pour lui comme pour l'ordre invariable de ce qui exiſte néceſſairement.

Un ſeul aſyle reſtoit encore, la religion, et dans cet aſyle, un homme, Boſſuet, fit entendre quelques verités

courageuſes. Tous les intérêts de la vie étoient ſoumis au monarque; mais, au nom de la mort, on pouvoit encore lui parler d'égalité. Ces dogmes, ces cérémonies, cet appareil religieux étoient alors la ſeule barrière de la puiſſance: on la citoit devant l'éternité; et ſi les hommes abandonnoient à un homme la diſpoſition de leur exiſtence, ils en appelloient à Dieu qui faiſoit trembler les rois.

De nos jours, ſi le pouvoir abſolu d'un ſeul s'établiſſoit en France, il nous manqueroit ce recours à des idées majeſtueuſes, à des idées qui, planant ſur l'eſpèce humaine entière, conſoloient des haſards du ſort; et la raiſon philoſophique oppoſeroit moins de digues à la tyrannie, que l'indomptable croyance, l'intrépide dévouement de l'enthouſiasme religieux.

CHAPITRE XX.

Du dix-huitième Siècle jusqu'en 1789.

Cette époque eſt celle où la littérature a donné l'impulſion à la philoſophie. Après la mort de Louis XIV, les mêmes abus n'étant plus défendus par le même pouvoir, la réflexion s'eſt tournée vers les queſtions qui intéreſſoient la religion et la politique; et la révolution des eſprits a commencé. Les philoſophes anglais connus en France, ont été l'une des premières cauſes de cet eſprit d'analyſe qui a conduit ſi loin les écrivains français; mais, indépendamment de cette cauſe particulière, le ſiècle qui ſuccède au ſiècle de la littérature eſt dans tous les pays, comme j'ai tâché de le prouver, celui de la penſée. Heureux, ſi les Français ſont aſſez favoriſés par la deſtinée, pour que le fil des progrès métaphyſiques, des découvertes dans les ſciences et des idées philoſophiques ne ſe rompe pas encore entre leurs mains.

La liberté des opinions a commencé, en France, par des attaques contre la religion catholique; d'abord, parce que c'étoient les ſeules hardieſſes ſans conſéquences pour l'auteur, et, en ſecond lieu, parce que Voltaire, le premier homme qui ait populariſé la philoſophie en France, trouvoit dans ce ſujet un fonds inépuiſable de plaiſanteries, toutes dans l'eſprit français, toutes dans l'eſprit même des hommes de la cour.

Les courtiſans ne réfléchiſſant pas ſur la connexion intime qui doit exiſter entre tous les préjugés, eſpéroient

tout-à-la-fois ſe maintenir dans une ſituation fondée ſur l'erreur, et ſe parer eux-mêmes d'un eſprit philoſophique; ils vouloient dédaigner de certains avantages, en les conſervant; ils penſoient qu'on n'éclaireroit ſur les abus que leurs poſſeſſeurs; et que le vulgaire continueroit à croire, tandis qu'un petit nombre d'hommes jouiſſant, comme toujours, de la ſupériorité de leur rang, joindroient encore à cette ſupériorité celle de leurs lumières; ils ſe flattoient de pouvoir regarder long-temps leurs inférieurs comme des dupes, ſans que ces inférieurs ſe laſſaſſent jamais d'une telle ſituation. Aucun homme ne pouvoit, mieux que Voltaire, profiter de cette diſpoſition des nobles de France; car il ſe peut que lui-même il la partageât.

Il aimoit les grands ſeigneurs, il aimoit les rois; il vouloit éclairer la ſociété plutôt que la changer. La grace piquante, le goût exquis qui régnoient dans ſes ouvrages, lui rendoient presque néceſſaire d'avoir pour juge l'eſprit ariſtocratique. Il vouloit que les lumières fuſſent de bon ton, que la philoſophie fût à la mode; mais il ne ſoulevoit point les ſenſations fortes de la nature; il n'appelloit pas du fond des forêts, comme Rouſſeau, la tempête des paſſions primitives, pour ébranler le gouvernement ſur ſes antiques baſes. C'eſt avec la plaiſanterie et l'arme du ridicule que Voltaire affoibliſſoit par dégrés l'importance de quelques erreurs: il déracinoit tout autour ce que l'orage a depuis ſi facilement renverſé; mais il ne prévoyoit pas, il ne vouloit pas la révolution qu'il a préparée.

Une république fondée ſur un ſyſtême d'égalité philoſophique n'étant point dans ſes opinions, ne pouvoit

être ſon but ſecret. L'on n'apperçoit point dans ſes écrits une idée lointaine, un deſſein caché : cette clarté, cette facilité qui diſtingue ſes ouvrages, permet de tout voir, et ne laiſſe rien à deviner.

Rouſſeau, portant dans ſon ſein une ame ſouffrante, que l'injuſtice, l'ingratitude, les ſtupides mépris des hommes indifférens et légers avoient long-temps déchirée ; Rouſſeau, fatigué de l'ordre ſocial, pouvoit recourir aux idées purement naturelles. Mais la deſtinée de Voltaire étoit le chef-d'oeuvre de la ſociété des beaux-arts, de la civiliſation monarchique : il devoit craindre même de renverſer ce qu'il attaquoit. Le mérite et l'intérêt de la plupart de ſes plaiſanteries tiennent à l'exiſtence des préjugés dont il ſe moque.

Tous les ouvrages qui tirent un mérite quelconque des circonſtances du moment, ne conſervent point une gloire inaltérable. On peut les conſidérer comme une action de tel jour, mais non comme des livres immortels. L'écrivain qui ne cherche que dans l'immuable nature de l'homme, dans la penſée et le ſentiment, ce qui doit éclairer les eſprits de tous les temps, ne peut perdre par les événemens : ils ne changeront jamais rien à l'ordre des vérités que cet écrivain développe. Mais quelques-uns des ouvrages en proſe de Voltaire ſont déjà comme les Lettres provinciales : on en aime la tournure ; on en délaiſſe le ſujet. Que nous ſont à préſent les plaiſanteries ſur les juifs ou ſur la religion catholique ! Le temps en eſt paſſé : les Philippiques de Démoſthènes, au contraire, ſont toujours contemporaines, parce qu'il parloit à l'homme, et que l'homme eſt reſté.

Dans le ſiècle de Louis XIV, la perfection de l'art

même d'écrire étoit le principal objet des écrivains; mais, dans le dix-huitième ſiècle, on voit déjà la littérature prendre un caractère différent. Ce n'eſt plus un art ſeulement, c'eſt un moyen; elle devient une arme pour l'eſprit humain, qu'elle s'étoit contentée jusqu'alors d'inſtruire et d'amuſer.

La plaiſanterie étoit, du temps de Voltaire, comme les apologues dans l'orient, une manière allégorique de faire entendre la vérité ſous l'empire de l'erreur. Montesquieu eſſaya ce genre de raillerie dans ſes Lettres perſanes; mais il n'avoit point la gaîté naturelle de Voltaire; et c'eſt à force d'eſprit qu'il y ſuppléa. Des ouvrages d'une plus haute conception ont marqué ſa place: des milliers de penſées ſont nées de ſa penſée. Il a analyſé toutes les queſtions politiques ſans enthouſiasme, ſans ſyſtème poſitif. Il a fait voir; d'autres ont choiſi. Mais ſi l'art ſocial atteint un jour en France à la certitude d'une ſcience dans ſes principes et dans ſon application, c'eſt de Montesquieu que l'on doit compter ſes premiers pas.

Rouſſeau vint enſuite. Il n'a rien découvert, mais il a tout enflammé; et le ſentiment de l'égalité, qui produit bien plus d'orages que l'amour de la liberté, et qui fait naître des queſtions d'un tout autre ordre et des événemens d'une plus terrible nature, le ſentiment de l'égalité, dans ſa grandeur comme dans ſa petiteſſe, ſe peint à chaque ligne des écrits de Rouſſeau, et s'empare de l'homme tout entier par les vertus comme par les vices de ſa nature.

Voltaire a rempli à lui ſeul cette époque de la philoſophie, où il faut accoutumer les hommes comme les

enfans à jouer avec ce qu'ils redoutent. Vient enſuite le moment d'examiner les objets face à face; puis enfin de ſ'en rendre maître. Voltaire, Montesquieu, Rouſſeau ont parcouru ces diverſes périodes des progrès de la penſée; et, comme les dieux de l'Olympe, ils ont franchi l'eſpace en trois pas.

La littérature du dix-huitième ſiècle ſ'enrichit de l'eſprit philoſophique qui le caractériſe. La pureté du ſtyle, l'élégance des expreſſions n'ont pu faire des progrès après Racine et Fénélon; mais la méthode analytique donnant plus d'indépendance à l'eſprit, a porté la réflexion ſur une foule d'objets nouveaux. Les idées philoſophiques ont pénétré dans les tragédies, dans les contes, dans tous les écrits mêmes de pur agrément; et Voltaire, uniſſant la grace du ſiècle précédent à la philoſophie du ſien, ſut embellir le charme de l'eſprit par toutes les vérités dont on ne croyoit pas encore l'application poſſible.

Voltaire a fait faire des progrès à l'art dramatique, quoiqu'il n'ait point égalé la poéſie de Racine. Mais ſans imiter les incohérences des tragédies anglaiſes, ſans ſe permettre même de transporter ſur la ſcène françaiſe toutes leurs beautés, il a peint la douleur avec plus d'énergie que les auteurs qui l'ont précédé. Dans ſes pièces, les ſentimens ſont plus pénétrans, la paſſion eſt peinte avec plus d'abandon, et les moeurs théâtrales ſont plus rapprochées de la vérité. Quand la philoſophie fait des progrès, tout marche avec elle; les ſentimens ſe développent avec les idées. Un certain aſſerviſſement de l'eſprit, empêche l'homme d'obſerver ce qu'il éprouve, de ſe l'avouer, de l'exprimer; et l'indépendance philoſophique ſert, au contraire, à mieux connoître, et la nature

humaine, et la ſienne propre. L'émotion produite par les tragédies de Voltaire, eſt donc plus forte, quoiqu'on admire davantage celles de Racine. Les ſentimens, les ſituations, les caractères que Voltaire repréſente, tiennent de plus près à nos ſouvenirs. Il importe au perfectionnement de la morale elle-même que le théâtre nous offre toujours quelques modèles au-deſſus de nous; mais l'attendriſſement eſt d'autant plus profond, que l'auteur ſait mieux retracer nos propres affections à notre penſée.

Quel rôle eſt plus touchant au théâtre, que celui de Tancrède! Phèdre vous inſpire de l'étonnement, de l'enthouſiasme; mais ſa nature n'eſt point celle d'une femme ſenſible et délicate. Tancrède, on ſe le rappelle comme un héros qu'on auroit connu, comme un ami qu'on auroit regretté. La valeur, la mélancolie, l'amour, tout ce qui fait aimer et ſacrifier la vie, tous les genres de volupté de l'ame ſont réunis dans cet admirable ſujet. Défendre la patrie qui nous a proscrits, ſauver la femme qu'on aime alors qu'on la croit coupable, l'accabler de généroſité, et ne ſe venger d'elle qu'en ſe dévouant à la mort, quelle nature ſublime, et cependant en harmonie avec toutes les ames tendres! Cet héroïsme, expliqué par l'amour, n'étonne qu'à la réflexion. L'intérêt que la pièce inſpire exalte ſi fortement les ſpectateurs, qu'ils ſe croient tous capables du même dévouement.

Et cette admiration profonde d'Aménaïde pour Tancrède, et cette eſtime ſacrée de Tancrède pour Aménaïde, combien elle ajoute au déchirement de la douleur! Phèdre qui n'eſt point aimée, que peut-elle perdre dans la vie? Mais ce bonheur frappé par le ſort, la confiance

mutuelle, ce bien ſuprême, flétri par la calomnie! l'impreſſion de cette ſituation eſt telle, que le ſpectateur ne pourroit la ſupporter, ſi Tancrède mouroit ſans apprendre d'Aménaïde qu'elle n'a jamais ceſſé de l'aimer. La ſcène déchirante du dénouement produit une ſorte de ſoulagement. Tancrède expire alors qu'il eût ſouhaité de vivre, et néanmoins il meurt avec un ſentiment plus doux.

Eh! qui n'éprouve pas, en effet, qu'il vaut mieux deſcendre dans la tombe avec des affections qui font regretter la vie, que ſi l'iſolement du coeur nous avoit d'avance frappés de mort? Dans cet avenir incertain qui ſe préſente confuſément au-delà du terme de notre être, ceux qui nous ont aimés ſemblent devoir encore nous ſuivre; mais ſi nous avions ceſſé d'eſtimer les vertus, de croire à la tendreſſe; ſi nous étions déjà ſeuls, où ſeroit l'appui d'une eſpérance? par quelle émotion notre ame pourroit-elle ſ'élever jusqu'au ciel? dans quel coeur reſteroit la trace de cet être paſſager qui implore la durée? quels voeux ſ'éleveroient vers l'intelligence ſuprême, pour lui demander de ne pas briſer la chaîne de ſouvenirs qui unit enſemble deux exiſtences?

Les penſées qui rappellent, de quelque manière, aux hommes ce qui leur eſt commun à tous, cauſent toujours une émotion profonde; et c'eſt encore ſous ce point de vue que les réflexions philoſophiques introduites par Voltaire dans ſes tragédies, lorsque ces réflexions ne ſont pas trop prodiguées, rallient l'intérêt univerſel aux diverſes ſituations qu'il met en ſcène. J'examinerai, dans la deuxième partie de cet ouvrage, ſi l'on ne peut

pas adapter encore à notre théâtre quelques beautés nouvelles, plus rapprochées de l'imitation de la nature; mais on ne ſauroit nier que Voltaire n'ait fait faire un pas de plus, ſous ce rapport, à l'art dramatique, et que la puiſſance des effets du théâtre ne ſ'en ſoit accrue.

L'illuſtration littéraire du dix-huitième ſiècle eſt principalement due à ſes écrivains en proſe. Boſſuet et Fénélon doivent, ſans doute, être cités, comme les premiers qui aient donné l'exemple de réunir dans un même langage tout ce que la proſe a de juſteſſe, et la poéſie d'imagination. Mais combien Montesquieu, par l'expreſſion énergique de la penſée, Rouſſeau, par la peinture éloquente de la paſſion, n'ont-ils pas enrichi l'art d'écrire en français?

Le rithme régulier de la verſification donne une ſorte de plaiſir auquel la proſe ne peut atteindre; c'eſt une ſenſation phyſique qui diſpoſe à l'attendriſſement ou à l'enthouſiasme; c'eſt une difficulté vaincue dont les connoiſſeurs jugent le mérite, et qui cauſe même aux ignorans une jouiſſance qu'ils ne peuvent analyſer. Mais il faut auſſi convenir de tout le charme, de toute la jouiſſance des images poétiques et des mouvemens d'éloquence dont la proſe perfectionnée nous offre de ſi beaux exemples. Racine lui-même fait à la rime, à l'hémiſtiche, au nombre des ſyllabes, des ſacrifices de ſtyle; et ſ'il eſt vrai que l'expreſſion juſte, celle qui rend jusqu'à la plus délicate nuance, jusqu'à la trace la plus fugitive de la liaiſon de nos idées; ſ'il eſt vrai que cette expreſſion ſoit unique dans la langue; qu'elle n'ait point d'équiva-

lent, que jusqu'au choix des tranſitions grammaticales, des articles entre les mots, tout puiſſe ſervir à éclairer une idée, à réveiller un ſouvenir, à écarter un rapprochement inutile, à transmettre un mouvement comme il eſt éprouvé, à perfectionner enfin ce talent ſublime qui fait communiquer la vie avec la vie, et révèle à l'ame ſolitaire les ſecrets d'un autre coeur et les impreſſions intimes d'un autre être; ſ'il eſt vrai qu'une certaine délicateſſe de ſtyle ne permettroit pas, dans les périodes éloquentes, le plus léger changement ſans en être bleſſée; ſ'il n'eſt qu'une manière d'écrire le mieux poſſible, ſe peut-il qu'avec les règles des vers, cette manière unique puiſſe toujours ſe rencontrer?

L'harmonie du ſtyle en proſe a fait de grands progrès; mais cette harmonie ne doit point imiter l'effet muſical des beaux vers: ſi l'on vouloit l'eſſayer, on rendroit la proſe monotone, on ceſſeroit d'être libre dans le choix de ſes expreſſions, ſans être dédommagé par la conſonnance de la poéſie verſifiée. L'harmonie de la proſe, c'eſt celle que la nature indique d'elle-même à nos organes.

Lorsque nous ſommes émus, le ſon de la voix ſ'adoucit pour implorer la pitié, l'accent devient plus ſévère pour exprimer une réſolution généreuſe; il ſ'élève, il ſe précipite lorsqu'on veut entraîner à ſon opinion les auditeurs incertains qui nous entourent: le talent, c'eſt la faculté d'appeller à ſoi, quand on le veut, toutes les reſſources, tous les effets des mouvemens naturels; c'eſt cette mobilité d'ame qui vous fait recevoir de l'ima-

gination l'émotion que les autres hommes ne pourroient éprouver que par les événemens de leur propre vie. Les plus beaux morceaux de proſe que nous connoiſſions, ſont la langue des paſſions évoquée par le génie. L'homme ſans talent littéraire auroit trouvé ces expreſſions que nous admirons, ſi le malheur avoit profondément agité ſon ame.

Sur les champs de Philippe, Brutus s'écria: „Oh! „vertu, ne ſerois-tu qu'un fantome„ ? Le tribun des ſoldats romains, les conduiſant à une mort certaine pour forcer un poſte important, leur dit: „Il eſt néceſſaire „d'aller là, mais il n'eſt pas néceſſaire d'en revenir. *Ire „illuc neceſſe eſt, unde redire non neceſſe*". Arie dit à Petus en lui remettant le poignard: „Tiens, cela ne fait „point de mal". Boſſuet, en faiſant l'éloge de Charles I dans l'oraiſon funèbre de ſa femme s'arrête, et dit en montrant ſon cercueil: „Ce coeur, qui n'a jamais vécu „que pour lui, ſe réveille, tout poudre qu'il eſt, et de„vient ſenſible, même ſous ce drap mortuaire, au nom „d'un époux ſi cher". Emile, prêt à ſe venger de ſa maîtreſſe, s'écrie: „Malheureux! fais-lui donc un mal „que tu ne ſentes pas". Comment diſtinguer dans de tels mots l'invention de l'hiſtoire, ce qu'il faut attribuer à l'imagination ou à la réalité? Héroïsme, éloquence, amour, tout ce qui élève l'ame, tout ce qui la ſouſtrait à la perſonnalité, tout ce qui l'agrandit et l'honore, appartient à la puiſſance de l'émotion.

Du moment où la littérature commence à ſe mêler d'objets ſérieux, du moment où les écrivains entrevoient

l'eſpérance d'influer ſur le ſort de leurs concitoyens par le développement de quelques principes, par l'intérêt qu'ils peuvent donner à quelques vérités, le ſtyle en proſe ſe perfectionne.

M. de Buffon ſ'eſt complu dans l'art d'écrire, et l'a porté très-loin; mais quoiqu'il fût du dix-huitième ſiècle, il n'a point depaſſé le cercle des ſuccès littéraires: il ne veut faire, avec des beaux mots, qu'un bel ouvrage; il ne demande aux hommes que leur approbation; il ne cherche point à les influencer, à les remuer juſqu'au fond de leur ame; la parole eſt ſon but autant que ſon inſtrument; il n'atteint donc pas au plus haut point de l'éloquence.

Dans les pays où le talent peut changer le ſort des empires, le talent ſ'accroît par l'objet qu'il ſe propoſe: un ſi noble but inſpire des écrits éloquens par le même mouvement qui rend ſuſceptible d'actions courageuſes. Toutes les récompenſes de la monarchie, toutes les diſtinctions qu'elle peut offrir, ne donneront jamais une impulſion égale à celle que fait naître l'eſpoir d'être utile. La philoſophie elle-même n'eſt qu'une occupation frivole dans un pays où les lumières ne peuvent pénétrer dans les inſtitutions. Lorsque la penſée ne peut jamais conduire à l'amélioration du ſort des hommes, elle devient, pour ainſi dire, une occupation efféminée et pédantesque. Celui qui écrit ſans avoir agi ou ſans vouloir agir ſur la deſtinée des autres, n'empreint jamais ſon ſtyle ni ſes idées du caractère ni de la puiſſance de la volonté.

Vers le dix-huitième ſiècle, quelques écrivains français ont conçu pour la première fois l'eſpérance de propager utilement leurs idées ſpéculatives, leur ſtyle en a pris un accent plus mâle, leur éloquence une chaleur plus vraie. L'homme de lettres, alors qu'il vit dans un pays où le patriotisme des citoyens ne peut jamais être qu'un ſentiment ſtérile, eſt, pour ainſi dire, obligé de ſe ſuppoſer des paſſions pour les peindre, de s'exciter à l'émotion pour en ſaiſir les effets, de ſe modifier pour écrire, et de ſe placer, s'il ſe peut, en dehors de lui-même pour examiner quel parti littéraire il peut tirer de ſes opinions et de ſes ſentimens.

On apperçoit déjà les premières nuances du grand changement que la liberté politique doit produire dans la littérature, en comparant les écrivains du ſiècle de Louis XIV et ceux du dix-huitième ſiècle: mais quelle force le talent n'acquerroit il pas dans un gouvernement où l'eſprit ſeroit une véritable puiſſance? L'écrivain, l'orateur ſe ſent exalté par l'importance morale ou politique des intérêts qu'il traite, s'il plaide pour la victime devant l'aſſaſſin, pour la liberté devant les oppreſſeurs; ſi les infortunés qu'il défend écoutent en tremblant le ſon de ſa voix, pâliſſent lorsqu'il héſite, perdent tout eſpoir ſi l'expreſſion triomphante échappe à ſon eſprit convaincu; ſi les deſtinées de la patrie elle-même lui ſont confiées, il doit eſſayer d'arracher les caractères égoïſtes à leurs intérêts, à leurs terreurs, de faire naître dans ſes auditeurs ce mouvement du ſang, cette ivreſſe de la vertu qu'une certaine hauteur d'éloquence peut inſpirer momentanément, même à des criminels. Combien, dans

une telle ſituation, avec un tel deſſein, ne ſurpaſſera-t-il pas ſes propres forces? Il trouvera des idées, des expreſſions que l'ambition du bien peut ſeule faire découvrir; il ſentira ſon génie battre dans ſon ſein; il pourra s'écrier un jour avec transport, en relisant ce qu'il aura écrit, ce qu'il aura dit dans un tel moment, comme Voltaire en entendant déclamer ſes vers: „Non, ce n'eſt pas „moi qui ai fait cela". Ce n'eſt pas, en effet, l'homme iſolé, l'homme armé ſeulement de ſes facultés individuelles, qui atteint de ſon propre eſſor à ces penſées d'éloquence dont l'irréſiſtible autorité diſpoſe de tout notre être moral: c'eſt l'homme alors qu'il peut ſauver l'innocence, c'eſt l'homme alors qu'il peut renverſer le deſpotisme, c'eſt l'homme enfin lorsqu'il ſe conſacre au bonheur de l'humanité: il ſe croit, il éprouve une inſpiration ſurnaturelle.

La révolution permet-elle à la France tant d'émulation et tant de gloire? C'eſt ce que j'examinerai dans la deuxième partie de cet ouvrage. Ici ſe terminent mes réflexions ſur le paſſé. Je vais maintenant examiner l'eſprit actuel, et préſenter quelques conjectures ſur l'avenir. Des intérêts plus animés, des paſſions encore vivantes jugeront ce nouvel ordre de recherches; mais je ſens néanmoins que je puis analyſer le préſent avec autant d'impartialité que ſi le temps avoit depuis long-temps dévoré les années que nous parcourons.

De toutes les abstractions que permet la méditation ſolitaire, la plus facile, ce me ſemble, c'eſt de généraliſer ſes obſervations ſur ce qu'on voit, comme celles que

l'on feroit ſur l'hiſtoire des ſiècles précédens. L'exercice de la penſée, plus que tout autre acte de la vie, détache des paſſions perſonnelles. L'enchaînement des idées et la progreſſion croiſſante des vérités philoſophiques fixent l'attention de l'eſprit bien plus que les rapports paſſagers, incohérens et partiels qui peuvent exiſter entre nos circonſtances particulières et les événemens de notre temps.

SECONDE PARTIE.

De l'état actuel des lumieres en France, et de leurs progres futurs.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale de la ſeconde Partie.

J'ai ſuivi l'hiſtoire de l'eſprit humain depuis Homère jusqu'en 1789. Dans mon orgueil national, je regardois l'époque de la révolution de France comme une ère nouvelle pour le monde intellectuel. Peut-être n'eſt-ce qu'un événement terrible! — peut-être l'empire d'anciennes habitudes ne permet-il pas que cet événement puiſſe amener de long-temps ni une inſtitution féconde, ni un réſultat philoſophique. Quoi qu'il en ſoit, cette ſeconde partie contenant quelques idées générales ſur les progrès de l'eſprit humain, il peut être utile de développer ces idées, duſſent-elles ne trouver leur application que dans un autre pays ou dans un autre ſiècle.

Je crois donc toujours intéreſſant d'examiner quel devroit être le caractère de la littérature d'un grand peuple, d'un peuple éclairé, chez lequel ſeroient établies la liberté, l'égalité politique, et les moeurs qui s'accordent avec ſes inſtitutions. Il n'eſt qu'une nation dans l'univers à laquelle puiſſent convenir dès-à-préſent quelques-unes de ces réflexions: ce ſont les Américains.

Ils n'ont point encore de littérature formée : mais quand leurs magiſtrats ſont appellés à s'adreſſer, de quelque manière, à l'opinion publique, ils poſſèdent éminement le don de remuer toutes les affections de l'ame, par l'expreſſion des vérités ſimples et des ſentimens purs ; et c'eſt déjà connoître les plus utiles ſecrets du ſtyle. Qu'il ſoit donc admis que les conſidérations qu'on va lire, quoiqu'elles aient été compoſées pour la France en particulier, ſont néanmoins ſuſceptibles, ſous divers rapports, d'une application plus générale.

Toutes les fois que je parle des modifications et des améliorations que l'on peut eſpérer dans la littérature françaiſe, je ſuppoſe toujours l'exiſtence et la durée de la liberté et de l'égalité politique. En faut-il conclure que je crois à la poſſibilité de cette liberté et de cette égalité ? Je n'entreprends point de réſoudre un tel problême. Je me décide encore moins à renoncer à un tel eſpoir. Mon but eſt de chercher à connoître quelle ſeroit l'influence qu'auroient ſur les lumières et ſur la littérature les inſtitutions qu'exigent ces principes, et les moeurs que ces inſtitutions amèneroient.

Il eſt impoſſible de ſéparer ces obſervations, lorſqu'elles ont la France pour objet, des effets déjà produits par la révolution même ; ces effets, l'on doit en convenir, ſont au détriment des moeurs, des lettres et de la philoſophie. Dans le cours de cet ouvrage, j'ai montré comment le mélange des peuples du nord et de ceux du midi avoit cauſé pendant un temps la barbarie, quoiqu'il en fût réſulté, par la ſuite, de très-grands progrès pour les lumières et la civiliſation. L'introduction d'une nouvelle claſſe dans le gouvernement de Fran-

ce, devoit produire un effet ſemblable. Cette révolution peut, à la longue, éclairer une plus grande maſſe d'hommes; mais, pendant pluſieurs années, la vulgarité du langage, des manières, des opinions, doit faire rétrograder, à beaucoup d'égards, le goût et la raiſon.

Perſonne ne conteſte que la littérature ne ſoit tombée en décadence depuis que la terreur a moiſſonné, dans la France, les hommes, les caractères, les ſentimens et les idées. Mais ſans analyſer les réſultats de ce temps horrible qu'il faut conſidérer comme tout-à-fait en dehors du cercle que parcourent les événemens de la vie, comme un phénomène monſtrueux que rien n'explique et rien ne produit, il eſt dans la nature même de la révolution d'arrêter, pendant quelques années, les progrès des lumières, et de leur donner enſuite une impulſion nouvelle. Il faut donc examiner d'abord les deux principaux obſtacles qui ſe ſont oppoſés au développement des eſprits, la perte de l'urbanité des moeurs, et celle de l'émulation que pouvoient exciter les récompenſes de l'opinion. Quand j'aurai préſenté les diverſes idées qui tiennent à ce ſujet, je conſidérerai de quelle perfectibilité la littérature et la philoſophie ſont ſuſceptibles, ſi nous nous corrigeons des erreurs révolutionnaires, ſans abjurer avec elles les vérités qui intéreſſent l'Europe penſante à la fondation d'une république libre et juſte.

Mes conjectures ſur l'avenir ſeront le réſultat de mes obſervations ſur le paſſé. J'ai eſſayé de démontrer comment la démocratie de la Grèce, l'ariſtocratie de Rome, le paganiſme des deux nations donnèrent un caractère aux beaux arts et à la philoſophie; comment la férocité

du nord ſe mêlant à l'aviliſſement du midi, l'un et l'autre, modifiés par la religion chrétienne, ont été les principales cauſes de l'état des eſprits dans le moyen âge. J'ai tenté d'expliquer les contraſtes ſinguliers de la littérature italienne, par les ſouvenirs de la liberté et les habitudes de la ſuperſtition; la monarchie la plus ariſtocratique dans ſes moeurs, et la conſtitution royale la plus républicaine dans ſes habitudes, m'ont paru l'origine première des différences les plus frappantes entre la littérature anglaiſe et la littérature françaiſe. Il me reſte maintenant à examiner, d'après l'influence que les loix, les religions et les moeurs ont exercée de tous les temps ſur la littérature, quels changemens les inſtitutions nouvelles, en France, pourroient apporter dans le caractère des écrits. Si telles inſtitutions politiques ont amené tels réſultats en littérature, on doit pouvoir préſager par analogie, comment ce qui reſſemble ou ce qui diffère dans les cauſes modifieroit les effets.

Les nouveaux progrès littéraires et philoſophiques que je me propoſe d'indiquer, continueront le développement du ſyſtême de perfectibilité dont j'ai tracé la marche depuis les Grecs. Il eſt aiſé de montrer combien les pas qu'on feroit dans cette route ſeroient accélérés, ſi tous les préjugés autour desquels il faut faire paſſer le chemin de la vérité étoient applanis, et ſ'il ne ſ'agiſſoit plus, en philoſophie, que d'avancer directement de démonſtrations en démonſtrations.

Telle eſt la marche adoptée dans les ſciences poſitives, qui font chaque jour une découverte de plus, et ne rétrogradent jamais. Oui, dût cet avenir, que je me complais à tracer, être encore éloigné, il ſera néanmoins

utile de rechercher ce qu'il pourroit être. Il faut vaincre le découragement que font éprouver de certaines époques de l'eſprit public, dans leſquelles on ne juge plus rien que par des craintes ou par des calculs entièrement étrangers à l'immuable nature des idées philoſophiques. C'eſt pour obtenir du crédit ou du pouvoir qu'on étudie la direction de l'opinion du moment; mais qui veut penſer, qui veut écrire, ne doit conſulter que la conviction ſolitaire d'une raiſon méditative.

Il faut écarter de ſon eſprit les idées qui circulent autour de nous, et ne ſont, pour ainſi dire, que la repréſentation métaphyſique de quelques intérêts perſonnels; il faut tour-à-tour précéder le flot populaire, ou reſter en arrière de lui: il vous dépaſſe, il vous rejoint, il vous abandonne; mais l'éternelle vérité demeure avec vous.

La conſcience de l'eſprit cependant ne peut être un auſſi ferme appui que la conſcience de l'ame. Ce que la morale commande dans les actions, n'eſt jamais douteux; mais ſouvent on héſite, ſouvent on ſe repent de ſes opinions mêmes, lorsque des hommes odieux ſ'en ſaiſiſſent pour les faire ſervir de prétexte à leurs forfaits; et la vacillante lumière de la raiſon ne raſſure point encore aſſez dans de certaines tourmentes de la vie.

Néanmoins, ou l'eſprit ne ſeroit qu'une inutile faculté, ou les hommes doivent toujours tendre vers de nouveaux progrès en avant de l'époque dans laquelle ils vivent. Il eſt impoſſible de condamner la penſée à revenir ſur ſes pas, avec l'eſpérance de moins et les regrets de plus; l'eſprit humain, privé d'avenir, tomberoit dans la dégradation la plus miſérable. Cherchons-le

donc cet avenir, dans les productions littéraires et les idées philoſophiques. Un jour peut-être ces idées ſeront appliquées aux inſtitutions avec plus de maturité; mais en attendant, les facultés de l'eſprit pourront du moins avoir une direction utile; elles ſerviront encore à la gloire de la nation.

Si vous portez des talens ſupérieurs au milieu des paſſions humaines, vous vous perſuaderez bientôt que ces talens mêmes ne ſont qu'une malédiction du ciel; mais vous les retrouverez comme des bienfaits, ſi vous pouvez croire encore au perfectionnement de la penſée, ſi vous entrevoyez de nouveaux rapports entre les idées et les ſentimens, ſi vous pénétrez plus avant dans la connoiſſance des hommes, ſi vous pouvez ajouter un ſeul degré de force à la morale, ſi vous vous flattez enfin de réunir par l'éloquence les opinions éparſes de tous les amis des vérités généreuſes.

CHAPITRE II.

Du goût, de l'urbanité des moeurs, et de leur influence littéraire et politique.

On s'eſt perſuadé pendant quelque temps, en France, qu'il falloit faire auſſi une révolution dans les lettres, et donner aux règles du goût, en tout genre, la plus grande latitude. Rien n'eſt plus contraire aux progrès de la littérature, à ces progrès qui ſervent ſi efficacement à la propagation des lumières philoſophiques, et par conſéquent au maintien de la liberté. Rien n'eſt plus funeſte à l'amélioration des moeurs, l'un des premiers buts que les inſtitutions républicaines doivent ſe propoſer. Les délicateſſes exagérées de quelques ſociétés de l'ancien régime n'ont aucun rapport ſans doute avec les vrais principes du goût, toujours conformes à la raiſon; mais l'on pouvoit bannir de certaines loix de convention ſans renverſer les barrières qui tracent la route du génie, et conſervent, dans les discours comme dans les écrits, la convenance et la dignité.

Un certain despotisme de goût et de manières qui s'étoit établi dans les claſſes ariſtocratiques, ſous la monarchie, eſt le ſeul motif que l'on allègue pour changer entièrement le ton et les formes qui maintiennent les égards et ſervent à la conſideration. Il eſt donc utile de caractériſer les défauts qu'on peut reprocher à quelques prétentions, à quelques plaiſanteries, à quelques exigences des ſociétés de l'ancien régime, afin de montrer enſuite avec d'autant plus de force, quels ont été les dé-

testables effets, littéraires et politiques, de l'audace sans mesure, de la gaîté sans grace, et de la vulgarité avilissante qu'on a voulu introduire dans quelques époques de la révolution. De l'opposition de ces deux extrêmes, les idées factices de la monarchie et les systêmes grossiers de quelques hommes pendant la révolution, résultent nécessairement des réflexions justes sur la simplicité noble qui doit caractériser, dans la république, les discours, les écrits et les manières.

La nation française étoit, à quelques égards, trop civilisée; ses institutions, ses habitudes sociales avoient pris la place des affections naturelles. Dans les républiques anciennes, et sur-tout à Lacédémone, les loix s'emparoient du caractère individuel de chaque citoyen, les formoient tous sur le même modèle, et les sentimens politiques absorboient tout autre sentiment. Ce que Lycurgue avoit produit par ses loix en faveur de l'esprit républicain, la monarchie française l'avoit opéré par l'empire de ses préjugés en faveur de la vanité des rangs.

Cette vanité occupoit seule presque toutes les classes: l'homme ne vivoit que pour faire effet autour de lui, pour obtenir une supériorité de convention sur son concurrent immédiat, pour exciter l'envie qu'il ressentoit à son tour. D'individus en individus, de classe en classe, la vanité souffrante n'étoit en repos que sur le trône; dans toute autre situation, depuis les plus élevées jusqu'aux dernières, on passoit sa vie à se comparer avec ses égaux ou ses supérieurs; et loin de prendre en soi le sentiment de sa propre valeur, on cherchoit dans les regards des autres l'idée qu'ils se faisoient de l'importance qu'on avoit acquise parmi ses pareils.

Cette contention d'eſprit ſur des intérêts frivoles en tout, excepté par l'influence qu'ils exerçoient ſur le bonheur, ce beſoin de réuſſir, cette crainte de déplaire, altéroient, exagéroient ſouvent les vrais principes du goût naturel: il y avoit le goût de tel jour, celui de telle claſſe, enfin celui qui devoit naître de l'eſprit général créé par de ſemblables rapports. Il exiſtoit des ſociétés qui pouvoient, par des alluſions à leurs habitudes, à leurs intérêts, même à leurs caprices, ennoblir de certains tours familiers, ou proſcrire de certaines beautés ſimples. En ſe montrant étranger à ces moeurs de ſociétés, on ſe claſſoit comme inférieur; et l'infériorité du rang eſt de mauvais goût dans un pays où il exiſte des rangs. Le peuple ſe moque du peuple, tant qu'il n'a point reçu l'éducation de la liberté, et l'on n'auroit fait que ſe rendre ridicule en France ſi, même avec des idées fortes, on eut voulu ſ'affranchir du ton qui étoit dicté par l'aſcendant de la première claſſe.

Ce deſpotisme d'opinion, en ſ'étendant trop loin, pouvoit nuire enfin au véritable talent. Chaque jour on mettoit plus de ſubtilité dans les règles de la politeſſe et du goût; on ſ'éloignoit toujours plus dans les moeurs des impreſſions de la nature. L'aiſance des manières exiſtoit ſans l'abandon des ſentimens; la politeſſe claſſoit au lieu de réunir; et tout le naturel, toute la ſimplicité néceſſaire à la perfection de la grace, n'empêchoit pas de veiller avec une attention conſtante ou avec une diſtraction feinte ſur le maintien des moindres ſignes de toutes les diſtinctions ſociales.

On vouloit cependant établir un genre d'égalité; c'étoit celle qui met extérieurement au même niveau tous

les eſprits et tous les caractères : on vouloit cette égalité qui pèſe ſur les hommes diſtingués, et ſoulage la médiocrité jalouſe. Il falloit et parler et ſe taire comme les autres, connoître les uſages pour ne rien inventer, ne rien haſarder; et c'étoit en imitant long-temps les manières reçues, qu'on acquéroit enfin le droit de prétendre à une réputation à ſoi. Un certain art d'éviter les écueils de l'eſprit étoit le ſeul uſage de l'eſprit même, et le vrai talent ſe ſentoit ſouvent oppreſſé par tous ces liens de convenance. Cette ſorte de goût, plutôt efféminé que délicat, qui ſe bleſſe d'un eſſai nouveau, d'un bruit éclatant, d'une expreſſion énergique, arrêtoit l'eſſor des ames; le génie ne peut ménager tous ces égards artificiels; la gloire eſt orageuſe, et les flots tumultueux de ſon cortége populaire doivent briſer ces légères digues.

Mais la ſociété, c'eſt-à-dire, des rapports ſans but, des égards ſans ſubordination, un théâtre où l'on appréciait le mérite par les données les plus étrangères à ſa véritable valeur; la ſociété, dis-je, en France, avoit créé cette puiſſance du ridicule que l'homme le plus ſupérieur n'auroit pu braver. De tous les moyens qui peuvent déconcerter l'émulation des caractères généreux, le plus puiſſant eſt l'arme de la moquerie. L'apperçu fin et juſte du petit côté d'un grand caractère, des foibleſſes d'un beau talent, trouble juſqu'à cette confiance en ſes propres forces, dont le génie a beſoin; et le principe de l'action peut mourir en un coeur généreux, par la plus légère piqûre d'une raillerie calme et indifférente.

Le nature a créé des remèdes aux grandes douleurs de l'homme; le génie eſt de force avec l'adverſité, l'am-

bition avec les périls, la vertu avec la calomnie; mais le ridicule peut s'insinuer dans la vie, s'attacher aux qualités mêmes, et les miner sourdement à leur insu.

L'insouciance dédaigneuse exerce un grand pouvoir sur l'enthousiasme le plus pur; la douleur même perd jusqu'à l'éloquence dont la nature l'a douée, lorsqu'elle rencontre un esprit moqueur; l'expression énergique, l'accent abandonné, l'action même, l'action généreuse est inspirée par une sorte de confiance dans les sentimens de ceux qui nous environnent; une froide plaisanterie peut la glacer.

L'esprit moqueur s'attaque à quiconque met une grande importance à quelque objet que ce soit dans le monde; il se rit de tous ceux qui sont dans le sérieux de la vie et croient encore aux sentimens vrais et aux intérêts graves. Sous ce rapport, il n'est pas dépourvu d'une sorte de philosophie; mais cet esprit décourageant arrête le mouvement de l'ame qui porte à se dévouer; il déconcerte jusqu'à l'indignation; il flétrit l'espérance de la jeunesse. Il n'y a que le vice insolent qui soit au-dessus de ses atteintes. En effet, l'esprit moqueur essaie rarement de l'attaquer; il est même tenté d'avoir de la considération pour le caractère qu'il n'a pas la puissance d'affliger.

Cette tyrannie du ridicule qui caractérisoit éminemment les dernières années de l'ancien régime, après avoir poli le goût, finissoit par user la force; et la littérature s'en ressentoit nécessairement. Il faut donc, pour donner aux écrits plus d'élévation, et aux caractères plus d'énergie, ne pas soumettre le goût aux habitudes élégantes et recherchées des sociétés aristocratiques, quelque remarquables qu'elles soient par la perfection de

la grace; leur deſpotisme entraîneroit de graves inconvéniens pour la liberté, l'égalité politique, et même la haute littérature; mais combien le mauvais goût, pouſſé jusqu'à la groſſièreté, ne s'oppoſeroit-il pas à la gloire littéraire, à la morale, à la liberté, à tout ce qui peut exiſter de bon et d'élevé dans les rapports des hommes entre eux?

Depuis la révolution, une vulgarité révoltante dans les manières, s'eſt trouvée ſouvent réunie à l'exercice d'une autorité quelconque. Or les défauts de la puiſſance ſont contagieux. En France ſur-tout, il ſemble que le pouvoir non-ſeulement influe ſur les actions, ſur les discours, mais presque ſur la penſée intime des flatteurs qui entourent les hommes puiſſans. Les courtiſans de tous les régimes imitent ceux qu'ils louent; ils ſe pénètrent d'eſtime pour ceux dont ils ont beſoin; ils oublient que le ſoin même de leur intérêt n'exige que les démonſtrations extérieures, et qu'il n'eſt pas néceſſaire de fauſſer jusqu'à ſon jugement pour ſe montrer ce qu'on veut paroître.

Le mauvais goût, tel qu'on l'a vu dominer pendant de certaines années de la révolution, n'eſt pas nuiſible ſeulement aux relations de la ſociété et à la littérature; il porte atteinte à la morale. On ſe permet de plaiſanter ſur ſes propres vices, ſur ſa propre baſſeſſe, de les avouer avec impudence, de ſe jouer des ames timides qui répugnent encore à cette aviliſſante gaîté. Ces eſprits forts d'un nouveau genre ſe jouent de leur propre honte, et ſe croient d'autant plus ſpirituels, qu'ils ont excité plus d'étonnement autour d'eux.

Les paroles groſſières ou cruelles que des hommes en

pouvoir ſe ſont ſouvent permiſes dans la converſation, devoient, à la longue, dépraver leur ame, en même temps qu'elles agiſſoient ſur la morale de ceux qui les écoutoient.

Une belle loi d'Angleterre interdit aux hommes que leur profeſſion oblige à verſer le ſang des animaux, la faculté d'exercer des fonctions judiciaires. En effet, indépendamment de la morale qui ſe fonde ſur la raiſon, il y a celle de l'inſtinct naturel, celle dont les impreſſions ſont irréfléchies et irréſiſtibles. Lorsqu'en s'accoutumant à voir ſouffrir les animaux, on parvient à vaincre la répugnance des ſens pour le ſpectacle de la douleur, l'on devient beaucoup moins acceſſible à la pitié, même pour les hommes; du moins l'on n'éprouve plus involontairement ſes impreſſions. Les paroles tout-à-la-fois vulgaires et féroces produiſent, à quelques égards, le même effet que la vue du ſang: lorsqu'on s'habitue à les prononcer, les idées qu'elles retracent deviennent plus familières. Les hommes à la guerre, s'excitent aux mouvemens de fureur qui doivent les animer, en ſe ſervant ſans ceſſe du langage le plus groſſier. La juſtice et l'impartialité néceſſaires à l'adminiſtration civile, font un devoir de certaines formes, de certaines expreſſions qui calment celui qui s'en ſert et celui qui les écoute.

Le bon goût dans le langage et dans les manières de ceux qui gouvernent, inſpirant plus de reſpect, rend les moyens de terreur moins néceſſaires. Il eſt difficile qu'un magiſtrat, dont le ton révolte les ames, n'ait pas beſoin de recourir à la perſécution pour obtenir l'obéiſſance.

Un certain nuage d'illuſions et de ſouvenirs environne les rois; mais les hommes élus, commandant au

nom de leur ſupériorité perſonnelle, ont beſoin de tous les ſignes extérieurs de cette ſupériorité; et quel ſigne plus évident que ce bon goût qui, ſe retrouvant dans toutes les paroles, dans tous les geſtes, dans tous les accens, dans toutes les actions même, annonce une ame paiſible et fière, qui ſaiſit tous les rapports dans tous les inſtans, et ne perd jamais ni le ſentiment d'elle-même, ni les égards qu'elle doit aux autres. C'eſt ainſi que le bon goût exerce une véritable influence politique.

On eſt aſſez généralement convaincu que l'eſprit républicain exige un changement dans le caractère de la littérature. Je crois cette idée vraie, mais dans une acception différente de celle qu'on lui donne. L'eſprit républicain exige plus de ſévérité dans le bon goût, qui eſt inſéparable des bonnes moeurs. Il permet auſſi, ſans doute, de transporter dans la littérature des beautés plus énergiques, un tableau plus philoſophique et plus déchirant des grands événemens de la vie. Montesquieu, Rouſſeau, Condillac, appartenoient d'avance à l'eſprit républicain, et ils avoient commencé la révolution deſirable dans le caractère des ouvrages français: il faut achever cette révolution. La république développant néceſſairement des paſſions plus fortes, l'art de peindre doit ſ'accroître en même-temps que les ſujets ſ'agrandiſſent; mais par un bizarre contraſte, c'eſt ſur-tout dans le genre licencieux et frivole qu'on a voulu profiter de la liberté que l'on croyoit avoir acquiſe en littérature.

On ſe rappelloit la réputation que l'eſprit français avoit méritée dans toute l'Europe, et l'on croyoit la conſerver en ſ'abandonnant à tout ce que réprouvent et la délicateſſe et le bon goût. J'ai dit dans la première partie

de cet ouvrage toutes les cauſes qui ont donné naiſſance à la grace françaiſe; il n'en eſt aucune qui ſubſiſte maintenant; il n'en eſt aucune qui puiſſe ſe renouveller, ſi la combinaiſon que l'on ſuppoſe admet la liberté et l'égalité politique.

Les modèles pleins de grace que nous avons dans la langue, pourront ſervir de guide aux Français, mais comme ils en ſervent aux nations étrangères. Ce qui renouvelloit en France le même eſprit, c'étoit le ton, les manières de ce qu'on appelloit la bonne compagnie. Dans un pays où il y aura de la liberté, l'on ſ'occupera beaucoup plus ſouvent, en ſociété, des affaires politiques que de l'agrément des formes et du charme de la plaiſanterie. Dans un pays où ſubſiſtera l'égalité politique, tous les genres de mérite ſeront admis; et il n'exiſtera point une ſociété excluſive, ſ'occupant uniquement de la perfection de l'eſprit de ſociété, et réuniſſant en elle tout l'aſcendant de la fortune et du pouvoir. Or, ſans ce tribunal toujours exiſtant, l'eſprit des jeunes gens ne peut ſe former au tact délicat, à la nuance fine et juſte, qui peut ſeule donner aux écrits dans le genre léger cette grace de convenance et ce mérite de goût tant admiré dans quelques écrivains français, et particulièrement dans les pièces fugitives de Voltaire.

La littérature ſe perdra complètement en France, ſi l'on multiplie ces eſſais prétendus gracieux qui ne nous rendent plus que ridicules: on peut encore trouver de la vraie gaité dans le ton comique; mais quant à cette gaîté badine dont on nous a accablés presque au milieu de tous nos malheurs, ſi l'on en excepte quelques hommes qui ſe ſouviennent encore du temps paſſé, toutes les ten-

tatives nouvelles en ce genre corrompent le goût littéraire en France, et nous mettent au-dessous de tous les peuples sérieux de l'Europe.

Avant la révolution, l'on avoit souvent remarqué qu'un Français étranger à la société des premières classes, se faisoit reconnoître comme inférieur dès qu'il vouloit plaisanter: tandis qu'un Anglais, ayant toujours de la gravité et de la simplicité dans les manières, vous pouviez plus difficilement savoir en l'écoutant à quel rang de la société il appartenoit. Il faut, malgré les différences qui existeront long-temps encore entre les deux nations, que les écrivains français se hâtent d'appercevoir qu'ils n'ont plus les mêmes moyens de succès dans l'art de la plaisanterie; et loin de penser que la révolution leur ait donné plus de latitude à cet égard, ils doivent se veiller avec plus de soin sur le bon goût, puisque la société et toutes les sociétés confondues après une révolution, n'offrent presque plus de bons modèles, et n'inspirent pas ces habitudes de tous les jours, qui font de la grace et du goût votre propre nature, sans que la réflexion ait besoin de vous les rappeller.

Les préceptes du goût, dans leur application à la littérature républicaine, sont d'une nature plus simple, mais non moins rigoureuse que les préceptes du goût adoptés par les écrivains du siècle de Louis XIV. Sous la monarchie, une foule d'usages substituoient quelquefois le ton de la convenance à celui de la raison, les égards de la société aux sentimens du coeur; mais dans une république, le goût ne devant consister que dans la connoissance parfaite de tous les rapports vrais et durables, man-

quer aux principes de ce goût, ce feroit ignorer la véritable nature de choſes.

Il étoit ſouvent néceſſaire, ſous la monarchie, de déguiſer une cenſure hardie, de voiler une opinion nouvelle ſous la forme des préjugés reçus; et le goût qu'il falloit apporter dans ces différentes tournures exigeoit une fineſſe d'eſprit ſingulièrement délicate. Mais la parure de la vérité, dans un pays libre, eſt d'accord avec la vérité même. L'expreſſion et le ſentiment doivent dériver de la même ſource.

L'on n'eſt point aſtreint, dans un pays libre, à ſe renfermer toujours dans le cercle des mêmes opinions, et la variété des formes n'eſt point néceſſaire pour cacher la monotonie des idées. L'intérêt de la progreſſion exiſte toujours, puiſque les préjugés ne mettent point de bornes à la carrière de la penſée; l'eſprit donc, n'ayant plus à lutter contre l'ennui, acquiert plus de ſimplicité, et ne riſque point, pour ranimer l'attention, ces graces maniérées que réprouve le goût naturel.

Un tour de force aſſez difficile, qu'on ſe permettoit dans l'ancien régime, c'étoit l'art d'offenſer les moeurs ſans bleſſer le goût, et de jouer avec la morale, en mettant autant de délicateſſe dans l'expreſſion que d'indécence dans les principes. Rien heureuſement ne convient moins que ce talent aux vertus, comme à l'eſprit que doivent avoir des républicains. Dès qu'on briſeroit une barrière, on n'en reſpecteroit plus aucune; les rapports de la ſociété n'auroient pas aſſez de puiſſance pour arrêter encore, quand les liens ſacrés ne retiendroient plus.

D'ailleurs il faut, pour réuſſir dans ce genre dangereux qui réunit la grace des formes à la dépravation des

ſentimens, une fineſſe d'eſprit extraordinaire; et l'exercice un peu fort de ſes facultés, auquel on eſt appellé dans une république, fait perdre cette fineſſe. Le tact le plus délicat eſt néceſſaire pour donner à l'immoralité cette grace, ſans laquelle les hommes mêmes les plus corrompus repouſſeroient avec dégoût, les tableaux, et les principes du vice.

Je parlerai dans un autre chapitre de la gaîté des comédies, de celle qui tient à la connoiſſance du coeur humain; mais il me paroît vraiſemblable que les Français ne ſeront plus cités pour cet eſprit aimable, élégant et gai qui faiſoit le charme de la cour. Le temps fera disparoître les hommes qui ſont encore des modèles en ce genre, et l'on finira par en perdre le ſouvenir; car il ne ſuffit pas des livres pour ſe le rappeller. Ce qui eſt plus fin que la penſée ne peut être appris que par l'habitude. Si la ſociété qui inſpiroit cette ſorte d'inſtinct, ce tact rapide, eſt anéantie, le tact et l'inſtinct doivent finir avec elle. Il faut renoncer à tout ce qui ne peut ſ'apprendre que par tel genre de vie, et non par des combinaiſons générales, quand ce genre de vie n'exiſte plus.

Un homme d'eſprit diſoit: *Le bonheur eſt un état ſérieux.* On peut en affirmer autant de la liberté. La dignité d'un citoyen eſt plus importante que celle d'un ſujet; car, dans une république, il faut que chaque homme de talent ſoit un obſtacle de plus à l'uſurpation politique. Cette honorable miſſion dont on eſt revêtu par ſa propre conſcience, c'eſt la nobleſſe du caractère qui peut ſeule lui donner quelque force.

On a vu des hommes autrefois réunir l'élévation des

manières à l'uſage presque habituel de la plaiſanterie; mais cette réunion ſuppoſe une perfection de goût et de délicateſſe, un ſentiment de ſa ſupériorité, de ſon pouvoir, de ſon rang même, que ne développe pas l'éducation de l'égalité. Cette grace tout-à-la-fois impoſante et légère, ne doit pas convenir aux moeurs républicaines; elle caractériſe trop diſtinctement les habitudes d'une grande fortune et d'un état élevé. La penſée eſt plus démocratique; elle croît au haſard parmi tous les hommes aſſez indépendans pour avoir quelque loiſir. C'eſt donc elle, avant tout, qu'il faut encourager, en ſe livrant moins en littérature aux objets qui appartiennent excluſivement à la grace des formes.

Ce que notre deſtinée a eu de terrible, force à penſer; et ſi les malheurs des nations grandiſſent les hommes, c'eſt en les corrigeant de ce qu'ils avoient de frivole, c'eſt en concentrant, par la terrible puiſſance de la douleur, leurs facultés éparſes.

Il faut conſacrer le goût en littérature à l'ornement des idées; ſon utilité n'en ſera pas moins grande; car il eſt prouvé que les idées les plus profondes, et les ſentimens les plus nobles ne produiſent aucun effet, ſi des défauts de goût remarquables détournent l'attention, briſent l'enchaînement des penſées, ou déconcertent la ſuite d'émotions qui conduit votre eſprit à de grands réſultats, et votre ame à des impreſſions durables.

On ſe plaindra de la foibleſſe de l'eſprit humain qui ſ'attache à telle expreſſion déplacée, au lieu de ſ'occuper uniquement de ce qui eſt vraiment eſſentiel; mais dans les plus violentes ſituations de la vie, au moment même de périr, on a vu pluſieurs fois qu'un incident

ridicule pouvoit diſtraire les hommes de leur propre malheur. Comment peut-on eſpérer que des penſées, qu'un ouvrage pourront captiver tellement l'intérêt, que l'inconvenance du ſtyle ne détourne pas l'attention du lecteur?

C'eſt un miracle du talent que d'arracher ceux qui vous écoutent, ou qui vous liſent, à leur amour-propre; mais ſi des défauts de goût offrent aux juges, quels qu'ils ſoient, une occaſion de montrer, en vous critiquant, l'eſprit qu'ils ont eux-mêmes, ils la ſaiſiſſent néceſſairement, et ne ſongent plus ni aux idées, ni aux ſentimens de l'auteur.

Le goût néceſſaire à la littérature républicaine, dans les livres ſérieux comme dans les ouvrages d'imagination, n'eſt point un talent à part; c'eſt le perfectionnement de tous les talens; et loin qu'il s'oppoſe en rien ni aux ſentimens profonds, ni aux expreſſions énergiques, la ſimplicité qu'il commande, le naturel qu'il inſpire, ſont les ſeuls ornemens qui puiſſent convenir à la force.

L'urbanité des moeurs, de même que le bon goût, dont elle fait partie, eſt d'une grande importance littéraire et politique. Quoique la littérature doive s'affranchir dans la république beaucoup plus facilement que dans la monarchie, de l'empire du ton reçu dans la ſociété, il eſt impoſſible que les modèles de la plupart des ouvrages d'imagination ne ſoient pas pris dans les exemples qui s'offrent habituellement aux regards. Or, que deviendront les écrits qui prennent néceſſairement l'empreinte des moeurs, ſi les manières vulgaires, ces manières qui font reſſortir les défauts et les déſavantages de tous les caractères, continuoient à dominer?

Il reſteroit aux littérateurs français des ouvrages anciens dont ils pourroient encore ſe pénétrer; mais leur imagination ne ſeroit point inſpirée par les objets qui les environneroient; elle s'alimenteroit par la lecture, mais jamais par les impreſſions qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Ils ne réuniroient presque jamais dans les compoſitions littéraires le naturel des obſervations avec la nobleſſe des ſentimens; loin de s'aider de leurs ſouvenirs, ils auroient beſoin de les écarter, à peine le recueillement de l'ame pourroit-il encore donner quelquefois l'idée du vrai beau.

L'on dira peut-être que la politeſſe eſt un avantage ſi léger, qu'on peut en être privé ſans que ce défaut porte la moindre atteinte aux grandes et véritables qualités qui conſtituent la force et l'élévation du caractère. Si l'on appelle politeſſe les formes de galanterie du ſiècle de Louis XIV, certes les premiers hommes de l'antiquité n'en avoient pas la moindre idée, et ils n'en ſont pas moins les modèles les plus impoſans que l'hiſtoire et l'imagination même puiſſent offrir à l'admiration des ſiècles. Mais ſi la politeſſe eſt la juſte meſure des relations des hommes entr'eux, ſi elle indique ce qu'on croit être et ce qu'on eſt; ſi elle apprend aux autres ce qu'ils ſont ou ce qu'on les ſuppoſe, un grand nombre de ſentimens et de penſées ſe rallient à la politeſſe.

Les formes varient ſans doute ſuivant les caractères, et la même bienveillance peut s'exprimer avec douceur ou avec brusquerie; mais pour discuter philoſophiquement l'importance de la politeſſe, c'eſt dans ſon acception la plus étendue qu'il faut conſidérer le ſens général

de ce mot, ſans vouloir s'arrêter à tous les diverſités que peut faire naître chaque caractère.

La politeſſe eſt le lien que la ſociété a établi entre les hommes étrangers les uns aux autres. Il y a des vertus qui vous attachent à votre famille, à vos amis, aux malheureux; mais dans tous les rapports qui n'ont point pris encore le caractère d'un devoir, l'urbanité des moeurs prépare les affections, rend la conviction plus facile, et conſerve à chaque homme le rang que ſon mérite doit lui obtenir dans le monde. Elle marque le degré de conſidération auquel chaque individu s'eſt élevé; et ſous ce rapport, elle dispenſe le prix, objet des travaux de toute la vie. Examinons maintenant ſous combien de formes diverſes doivent ſe préſenter les funeſtes effets de la groſſièreté dans les manières, et quel doit être le caractère de la politeſſe qui convient à l'eſprit républicain.

Les femmes et les grands hommes, l'amour et la gloire, ſont les ſeules penſées, les ſeuls ſentimens qui retentiſſent vivement à l'ame. Mais comment retrouveroit-on l'image pure et fière d'une femme, dans un pays où les relations de ſociété ne ſeroient pas ſurveillées par la plus rigoureuſe décence? Où prendoit-on le type des vertus, lorsque les femmes elles-mêmes, ces juges indépendans des combats de la vie, auroient laiſſé flétrir en elles le noble inſtinct des ſentimens élevés? Une femme perd de ſon charme non-ſeulement par les paroles ſans délicateſſe qu'elle pourroit ſe permettre, mais par ce qu'elle entend, par ce qu'on oſe dire devant elle. Au ſein de ſa famille, la modeſtie et la ſimplicité ſuffiſent pour maintenir les égards qu'une femme doit exiger;

mais au milieu du monde, il faut plus encore; l'élégance de ſon langage, la nobleſſe de ſes manières, ſont partie de ſa dignité même, et commandent ſeules efficacement le reſpect.

Sous la monarchie, l'eſprit chevaleresque, la pompe des rangs, la magnificence de la fortune, tout ce qui frappe l'imagination, ſuppléoient, à quelques égards, au véritable mérite; mais dans une république, les femmes ne ſont plus rien, ſi elles n'en impoſent pas par tout ce qui peut caractériſer leur élévation naturelle. Dès qu'on écarte une illuſion, il faut y ſubſtituer une qualité réelle; dès qu'on détruit un ancien préjugé, l'on a beſoin d'une nouvelle vertu: loin que la république doive donner plus de liberté dans les rapports habituels de la ſociété, comme toutes les diſtinctions ſont uniquement fondées ſur les qualités perſonnelles, il faut ſe préſerver avec bien plus de ſcrupule de tous les genres de fautes. Si l'on porte la moindre atteinte à ſa réputation, on ne peut plus, comme dans la monarchie, relever ſon exiſtence par ſon rang, par ſa naiſſance, par tous les avantages étrangers à ſa propre valeur.

Ce que j'ai dit pour les femmes peut s'appliquer presque également aux hommes qui jouent un rôle éclatant. Il leur ſera néceſſaire de veiller ſur leur conſidération bien plus attentivement, que dans un temps où les dignités ariſtocratiques ſuffiſoient pour garantir à ceux qui en étoient revêtus, les égards et les reſpects de la multitude. Ces exiſtences d'opinion qui chaque jour, dans la république, ſeront attaquées ou défendues, doivent donner une grande importance à tout ce qui peut agir ſur l'eſprit ou l'imagination des hommes.

Si des faveurs de l'opinion nous paſſons au maintien du pouvoir légal, nous verrons que l'autorité eſt en elle-même un poids que les gouvernés ont peine à ſupporter; les eſprits qui ne ſont pas créés pour la ſervitude éprouvent d'abord une ſorte de prévention contre la puiſſance. Si les formes groſſières de celui qui commande aigriſſent cette prévention, elle devient une véritable haine. Tout homme de goût et d'une certaine élévation d'ame, doit avoir le beſoin de demander presque pardon du pouvoir qu'il poſſède. L'autorité politique eſt l'inconvénient néceſſaire d'un très-grand bien, de l'ordre et de la ſécurité; mais le dépoſitaire de cette autorité doit toujours ſ'en juſtifier, en quelque ſorte, par ſes manières comme par ſes actions.

Nous avons vu ſouvent dans le cours de ces dix années, les hommes éclairés gouvernés par les hommes ignorans: l'arrogance de leur ton, la vulgarité de leurs formes, révoltoient plus encore que les bornes de leur eſprit. Les opinions républicaines ſe confondoient dans quelques têtes avec les paroles rudes et les plaiſanteries rebutantes de quelques républicains, et les affections non raiſonnées ſ'éloignoient naturellement de la république.

Les manieres rapprochent ou ſéparent les hommes par une force plus invincible que celle des opinions, j'oſerois presque dire que celle des ſentimens. Avec une certaine libéralité d'eſprit, l'on peut vivre agréablement au milieu d'une ſociété qui appartient à un parti différent du ſien. Il ſe peut même que l'on oublie des torts graves, des craintes inſpirées peut-être à juſte titre par l'immoralité d'un homme, ſi la nobleſſe de ſon langage

fait illuſion ſur la pureté de ſon ame. Mais ce qu'il eſt impoſſible de ſupporter, c'eſt une éducation groſſière que trahit chaque expreſſion, chaque geſte, le ton de la voix, l'attitude du corps, tous les ſignes involontaires des habitudes de la vie.

Je ne parle pas ici de l'eſtime réfléchie, mais de cette impreſſion involontaire qui ſe renouvelle à tous les inſtans. Dans les grandes circonſtances, l'on ſe reconnoît aux ſentimens du coeur; dans les rapports détaillés de la ſociété, on ne s'entend que par les manières; et la vulgarité, portée à un certain degré, fait éprouver à celui qui en eſt le témoin ou l'objet, un ſentiment d'embrras, de honte même, tout-à-fait inſupportable.

Heureuſement on n'eſt presque jamais appellé dans la vie à ſupporter la vulgarité des manières en faveur de l'élévation des ſentimens. Une probité ſévère inſpire une confiance ſi noble, un calme ſi pur, qu'il eſt bien rare qu'elle ne faſſe pas deviner, dans quelque état que l'on ſoit, tout ce qu'une bonne éducation auroit appris. La groſſièreté, dont nous avons été ſi ſouvent les victimes, ſe compoſoit presque toujours de ſentimens vicieux; c'étoient l'audace, la cruauté, l'inſolence, qui ſe montroient ſous les formes les plus odieuſes.

Les convenances ſont l'image de la morale; elles la ſuppoſent dans toutes les circonſtances qui ne donnent pas encore l'occaſion de la prouver; elles entretiennent les hommes dans l'habitude de reſpecter l'opinion des hommes. Si les chefs de l'état bleſſent ou mépriſent les convenances, ils n'inſpireront plus eux-mêmes la conſidération dont ils ont diſperſé tous les élémens.

Un autre genre d'impoliteſſe peut caractériſer encore les hommes en pouvoir : ce n'eſt pas la groſſièreté, c'eſt, ſi je puis m'exprimer ainſi, la fatuité politique, l'importance qu'on met à ſa place, l'effet que cette place produit ſur ſoi-même, et qu'on veut faire partager aux autres; on a dû néceſſairement en voir beaucoup d'exemples depuis la révolution. Dans l'ancien régime, on n'appelloit aux grandes places que des individus accoutumés dès leur enfance aux priviléges et aux avantages d'une ſituation élevée; le pouvoir ne changeoit presque rien à leurs habitudes : mais dans la révolution, des magiſtratures éminentes ont été remplies par des hommes d'un état inférieur, et dont le caractère n'étoit pas naturellement élevé : humbles alors ſur leur mérite perſonnel, et vains de leur pouvoir, ils ſe ſont crus obligés d'adopter de nouvelles manières, parce qu'ils occupoient un nouvel emploi. Cet effet de la vanité eſt le plus contraire de tous à l'affection et au reſpect que doivent inſpirer des magiſtrats républicains. L'affection et le reſpect s'attachent au caractère individuel, et l'homme qui ſe croit un autre lorsqu'il a été nommé à une grande place, vous indique lui-même que s'il la perd, votre intérêt et votre conſidération doivent paſſer à ſon ſucceſſeur.

Comment l'homme peut-il ſe faire mieux connoître à l'homme que par cette dignité de manières, cette ſimplicité d'expreſſions, qui, transportées ſur le théâtre ou racontées dans l'hiſtoire, inſpirent presque autant d'enthouſiasme que les grandes actions. Je dirai plus, une ſuite de haſards peuvent conduire un homme à ſe faire remarquer par quelques faits illuſtres, ſans qu'il ſoit doué

cependant ni d'un génie ſupérieur, ni d'un caractère héroïque; mais il eſt impoſſible que les paroles, les accens, les formes qu'on emploie envers ceux qui nous environnent, ne caractériſent pas la vraie grandeur de la ſeule manière inimitable.

Quelques-uns ont penſé qu'il falloit ſubſtituer à l'accueil jadis bienveillant des Français la froideur et la dignité. Sans doute les premiers citoyens d'un état libre doivent avoir, dans le maintien, plus de gravité que les flatteurs d'un monarque; mais l'exagération de la froideur ſeroit un moyen d'arrêter l'eſſor de tous les mouvemens généreux. L'homme froid dans ſes manières en impoſe néceſſairement, parce qu'il vous donne l'idée qu'il n'attache aucune importance à vous. Mais ce ſentiment pénible qu'il vous inſpire ne produit rien d'utile ni rien de fécond. Ce n'eſt pas l'inſolence familière, c'eſt la bonté, c'eſt l'élévation de l'ame, c'eſt la ſupériorité véritable que cette froideur met à la gêne. Les manières ne ſont parfaites que lorſqu'elles encouragent tout ce que chaque homme a de diſtingué, et n'intimident que les défauts.

Il ne faut pas ſe tromper ſur les ſignes extérieurs du reſpect: étouffer de nobles ſentimens, tarir la ſource des penſées, c'eſt produire l'effet de la crainte; mais élever les ames juſqu'à ſoi, donner à l'eſprit toute ſa valeur, faire naître cette confiance qu'éprouvent les uns pour les autres tous les caractères généreux, tel eſt l'art d'inſpirer un reſpect durable.

Il importe de créer en France des liens qui puiſſent rapprocher les partis, et l'urbanité des moeurs eſt un moyen efficace pour arriver à ce but. Elle rallieroit

tous les hommes éclairés; et cette classe réunie formeroit un tribunal d'opinion qui distribueroit avec quelque justice le blâme ou la louange.

Ce tribunal exerceroit aussi son influence sur la littérature; les écrivains sauroient où retrouver un goût, un esprit national, et pourroient travailler à le peindre et à l'agrandir. Mais de toutes les confusions, la plus funeste est celle qui mêle ensemble toutes les éducations, et ne sépare que les partis.

Qu'importe de se ressembler par les opinions politiques, si l'on diffère par l'esprit et les sentimens? Quel misérable effet des troubles civils, que d'attacher plus d'importance à telle manière de voir en affaires publiques, qu'à tous ces rapports de l'ame et de la pensée, seule fraternité dont le caractère soit ineffaçable!

L'urbanité des moeurs peut seule adoucir les aspérités de l'esprit de parti; elle permet de se voir long-temps avant de s'aimer, de se parler long-temps avant qu'on soit d'accord; et par degré, cette aversion profonde qu'on ressentoit pour l'homme que l'on n'avoit jamais abordé, cette aversion s'affoiblit par les rapports de conversation, d'égards, de prévenance, qui raniment la sympathie, et font trouver enfin son semblable dans celui qu'on regardoit comme son ennemi.

CHAPITRE III.

De l'Emulation.

Il faut compter pour beaucoup, parmi les moyens de perfectionner les productions de l'esprit humain, le but d'émulation que peuvent se promettre ceux qui se consacrent aux études intellectuelles. La vie paresseuse ou la vie active sont plus dans la nature de l'homme que la méditation, et pour consacrer toutes les forces de sa pensée à la recherche des vérités philosophiques, il faut entrevoir un avenir animé, qui nous présente sous diverses formes les récompenses de l'opinion.

Quelques esprits s'alimentent du seul plaisir de découvrir des idées nouvelles; et dans les sciences exactes sur-tout, il y a beaucoup d'hommes à qui ce plaisir suffit. Mais lorsque l'exercice de la pensée tend à des résultats moraux et politiques, il doit avoir nécessairement pour objet d'agir sur le sort des hommes. Les ouvrages qui appartiennent à la haute littérature ont pour but d'opérer des changemens utiles, de hâter des progrès nécessaires, de modifier enfin les institutions morales ou politiques. Dans un pays où la philosophie n'auroit point d'application réelle, où l'éloquence ne pourroit obtenir qu'un succès littéraire, ces études, à la fin, sembleroient oisives, et leur mobile s'affoibliroit chaque jour.

Je ne nierai certainement pas que la situation de la France, depuis quelques années, ne soit bien plus con-

traire au développement des talens et de l'esprit que la plupart des époques de l'histoire. Mais je crois qu'en examinant ce qui est particulièrement nécessaire à l'émulation philosophique, on verra pourquoi l'esprit révolutionnaire, pendant qu'il agit, est tout-à-fait décourageant pour la pensée, comment l'ancien régime abaissoit en protégeant, et par quels moyens la république pourroit porter au dernier terme la noble ambition des hommes vers les progrès de la raison.

Il paroît, au premier coup-d'oeil, que les troubles civils, en renversant les rangs antiques, doivent donner aux facultés naturelles l'usage et le développement de toutes leurs forces: il en est ainsi, sans doute, dans les commencemens; mais au bout de très-peu de temps, les factieux conçoivent pour les lumières une haine au moins égale à celle qu'éprouvoient les anciens usurpateurs. Ces esprits violens se servent des hommes éclairés quand ils veulent triompher du pouvoir établi; mais lorsqu'il s'agit de se maintenir eux-mêmes, ils s'essaient à témoigner un mépris grossier pour la raison; ils répandent sourdement que les facultés de l'esprit, que les idées philosophiques ne peuvent appartenir qu'aux ames efféminées, et le code féodal reparoît sous des noms nouveaux.

Tous les caractères despotiques, dans quelque sens qu'ils marchent, détestent la pensée; et si le fanatisme aveugle est l'arme de l'autorité, ce qu'elle doit redouter le plus, c'est l'homme qui conserve la faculté de juger. Les hommes violens ne peuvent s'allier qu'avec les esprits bornés; eux seuls se soumettent ou s'enflamment à la volonté d'un chef.

Si les mouvemens révolutionnaires se prolongent au-delà du but qu'ils devoient conquérir, le pouvoir descend toujours plus bas parmi les classes ignorantes de la société. Plus les hommes sont médiocres, plus ils mettent de soin à s'assortir; ils repoussent loin d'eux la raison éclairée, comme quelque chose d'hétérogène avec leur nature, et qui doit être éminemment nuisible à leur empire.

Si un parti veut faire triompher l'injustice, il est impossible qu'il encourage les lumières: un homme peut deshonorer son talent, en le consacrant à défendre ce qui est injuste; mais si l'on propage l'influence des lumières dans une nation, elles tendent nécessairement à perfectionner la moralité générale.

L'esprit révolutionnaire se trace une route, se fait un langage; et si l'on vouloit varier par l'éloquence même ces phrases commandées qu'exige l'intérêt du parti, on inquiéteroit ses chefs; ils frémiroient en voyant s'introduire de nouveaux sentimens, de nouvelles pensées, qui serviroient aujourd'hui leur cause, mais qui pourroient s'indiscipliner une fois et se diriger vers un autre but. Il y a des formules de cruauté pour ainsi dire reçues, dont il n'est pas permis, même aux hommes dont on est sûr, de s'écarter jamais.

Les soupçons, les jalousies, les calculs de l'ambition, tout se réunit pour éloigner les esprits supérieurs des luttes révolutionnaires: les hommes violens et médiocres ne se rangent à leur place que quand l'ordre est rétabli: dans le bouleversement de toutes les idées et de tous les sentimens, ils se croient propres à perpétuer ce qui existe, la confusion; et devenus les maîtres dans les

ſaturnales du talent et de la vertu, ils pèſent ſur la penſée captive de tout le poids de leur ignorance et de leur vanité.

Dans les criſes des factions populaires, ce qu'on veut éloigner avant tout, c'eſt l'indépendance du jugement. La parole ne ſert qu'à rédiger la colère, à fixer en décret ſes premiers mouvemens. Les furieux appellent ariſtocratie ce qu'il y a de plus républicain au monde, l'amour des lumières et de la vertu. L'eſprit ſauvage lutte contre la philoſophie, ſe défie de l'éducation, et ſe montre plus indulgent pour les vices du coeur que pour les talens de l'eſprit.

Si cet état ſe prolongeoit, l'on ne poſſéderoit bientôt plus aucun homme diſtingué dans une autre carrière que dans celle des armes; rien ne peut décourager l'ambition des ſuccès militaires; ils arrivent toujours à leur but, et commandent à l'opinion ce qu'ils attendent d'elle. Mais dans ce libre échange, d'où réſulte la gloire des écrivains et des philoſophes, les idées naiſſent, pour ainſi dire, de l'approbation même que les hommes ſont diſpoſés à leur accorder.

Le courage peut lutter contre l'aſcendant d'une faction dominante; mais l'inſpiration du talent eſt étouffée par elle. La tyrannie d'un ſeul ne produiroit pas auſſi ſûrement un tel effet. La tyrannie d'un parti prenant ſouvent la forme de l'opinion publique, porte une atteinte bien plus profonde à l'émulation.

Si l'on comparoit le ſort des hommes éclairés ſous Louis XIV, avec celui que leur préparoit la violence révolutionnaire, tout ſeroit à l'avantage de la monarchie; mais quel rapport peut-il exiſter entre la protection d'un

roi et l'émulation républicaine, lorsqu'elle prendroit enfin ſon véritable caractère?

La force de l'eſprit ne ſe développe toute entière qu'en attaquant la puiſſance; c'eſt par l'oppoſition que les Anglais ſe forment aux talens néceſſaires pour être miniſtre. Lorsqu'au contraire les faveurs de l'opinion dépendent auſſi des faveurs d'un homme, la penſée ne peut ſe ſentir libre dans aucune de ſes conceptions: loin de ſe conſacrer à découvrir la vérité, ſes bornes en tout genre lui ſont preſcrites. Il faut que l'eſprit ſe replie ſans ceſſe ſur lui-même. A peine eſt-il poſſible, dans les ouvrages d'imagination, dans ce domaine de l'invention que la puiſſance légale abandonne, à peine eſt-il poſſible d'oublier que l'amuſement du maître et de ſes courtiſans eſt le premier ſuccès qu'il importe d'obtenir.

Dans toutes les langues, la littérature peut avoir des ſuccès pendant quelque temps, ſans recourir à la philoſophie; mais quand la fleur des expreſſions, des images, des tournures poétiques, n'eſt plus nouvelle; quand toutes les beautés antiques ſont adaptées au génie moderne, on ſent le beſoin de cette raiſon progreſſive qui fait atteindre chaque jour un but utile, et qui préſente un terme indéfini. Comment néanmoins pourroit-on écrire philoſophiquement dans un pays où les récompenſes données par un roi, par un homme, ſeroient les ſimulacres de la gloire?

L'exiſtence ſubalterne qu'on accordoit aux gens de lettres dans la monarchie françaiſe, ne leur donnoit aucune autorité dans les queſtions importantes qui tiennent à la deſtinée des hommes. Comment pouvoient-ils acquérir quelque dignité dans un tel ordre ſocial, ſi ce n'eſt

en s'en montrant les adversaires? Et quel misérable mélange n'ont-ils pas fait des flatteries et des vérités, ces philosophes incrédules et soumis, hardis et protégés!

Rousseau s'est affranchi dans ce siècle de la plupart des préjugés et des égards monarchiques. Montesquieu, quoiqu'avec plus de ménagement, montra beaucoup d'indépendance. Mais Voltaire, qui vouloit souvent réunir les faveurs de la cour avec l'indépendance philosophique, fait sentir le contraste et la difficulté d'un tel dessein de la manière la plus frappante.

Encourager les hommes de lettres, c'est les placer au-dessous du pouvoir quelconque qui les récompense; c'est considérer le génie littéraire à part du monde social et des intérêts politiques; c'est le traiter comme le talent de la musique et de la peinture, d'un art enfin qui ne seroit pas la pensée même, c'est-à-dire, le tout de l'homme.

L'encouragement de la haute littérature, et c'est d'elle uniquement dont je parle dans ce chapitre, son encouragement, c'est la gloire, la gloire de Cicéron, de César même et de Brutus. L'un sauva sa patrie par son éloquence oratoire et ses talens consulaires; l'autre, dans ses commentaires, écrivit ce qu'il avoit fait; l'autre enfin, par le charme de son style, l'élévation philosophique dont ses lettres portent le caractère, se fit aimer comme un homme rempli de l'humanité la plus douce, malgré l'énergique horreur de l'assassinat qu'il commit.

Ce n'est que dans les états libres qu'on peut réunir le génie de l'action à celui de la pensée. Dans l'ancien régime, on vouloit que les talens littéraires supposassent presque toujours l'absence des talens politiques. L'esprit d'affaires ne peut se faire connoître par des signes cer-

tains, avant qu'on ait occupé de grandes places; les hommes médiocres ſont intéreſſés à perſuader qu'ils poſſèdent ſeuls ce genre d'eſprit; et pour ſe l'attribuer, ils ſe fondent uniquement ſur les qualités qui leur manquent: la chaleur qu'ils n'ont pas, les idées qu'ils ne comprennent pas, les ſuccès qu'ils dédaignent, voilà les garans de leur capacité politique.

On veut, dans les monarchies abſolues, qu'une ſorte de myſtère ſoit répandue ſur les qualités qui rendent propres au gouvernement, afin que l'importante et froide médiocrité puiſſe écarter un eſprit ſupérieur, et le déclarer incapable de combinaiſons beaucoup plus ſimples que celles dont il s'eſt toujours occupé.

Dans la langue adoptée par la coalition de certains hommes, connoître le coeur humain, c'eſt ne ſe laiſſer jamais guider dans ſon averſion ni dans ſes choix par l'indignation du vice, ni par l'enthouſiasme de la vertu; poſſéder la ſcience des affaires, c'eſt ne jamais faire entrer dans ſes déciſions aucun motif généreux ou philoſophique. La république discutant en commun un grand nombre de ſes intérêts, ſoumettant tous les choix par l'élection à la volonté générale, la république doit nous affranchir de cette foi aveugle qu'on exigeoit jadis pour les ſecrets de l'art du gouvernement.

Sans doute il faut de grands talens pour bien adminiſtrer; mais c'eſt pour écarter le talent qu'on s'attachoit à perſuader que les penſées qui ſervent à former le philoſophe profond, le grand écrivain, l'orateur éloquent, n'ont aucun rapport avec les principes qui doivent diriger les chefs des nations. Le chancelier Bacon, le chevalier Temple, L'hopital, etc. étoient des philoſophes,

des littérateurs, et ſe ſont montrés les premiers des hommes d'état (1). Frédéric II, Marc-Aurèle, la plupart des rois ou des héros qui ont répandu leur éclat ſur les nations, étoient en même temps des eſprits très-éclairés en philoſophie. Ce ſont leurs lumières et leurs talens dans la carrière civile qui les ont rendus chers à la poſtérité, et leur ont fait obtenir, pendant leur vie, l'obéiſſance de l'admiration, cette obéiſſance qui donne au pouvoir abſolu le plus bel attribut des gouvernemens libres, l'aſſentiment volontaire de l'opinion publique.

Certainement il eſt peu de carrière plus reſſerrée, plus étroite que celle de la littérature, ſi on la conſidère, comme on le fait quelquefois, à part de toute philoſophie, n'ayant pour but que d'amuſer les loiſirs de la vie, et de remplir le vide de l'eſprit. Une telle occupation rend incapable du moindre emploi qui exige des connoiſſances poſitives, ou qui force à rendre les idées applicables. Une vanité démeſurée eſt le partage de ces littérateurs médiocres et bornés: leur raiſon eſt fauſſée par le prix qu'ils attachent à des mots ſans idées, à des idées ſans réſultats; ce ſont de tous les hommes les plus occupés d'eux-mêmes, et les plus ignorans de ce qui intéreſſe les autres. Les lettres doivent ſouvent prendre un tel caractère, lorsque les hommes qui les cultivent ſont éloignés de toutes les affaires ſérieuſes.

---

(1) Le chancelier Bacon s'eſt rendu coupable de la plus atroce ingratitude; et ſa délicateſſe, ſous le rapport de l'argent, a été fortement ſoupçonnée. Mais il s'agit ici de ſes talens, et non de ſa moralité; diſtinction que nous n'avons que trop appris à faire depuis dix ans.

Ce qui dégradoit les lettres, c'étoit leur inutilité; ce qui rendoit les maximes du gouvernement ſi peu libérales, c'étoit la ſéparation abſolue de la politique et de la philoſophie; ſéparation telle, qu'on étoit jugé incapable de diriger les hommes, dès qu'on avoit conſacré ſes talens à les inſtruire et à les éclairer. Il reſte encore des traces de cette abſurde opinion; mais elles doivent s'effacer chaque jour. La philoſophie ne rend impropre qu'à gouverner arbitrairement, deſpotiquement, et d'une manière mépriſante pour l'eſpèce humaine. Il ne faut pas prétendre, en apportant le vieil eſprit des cours dans la république nouvelle, qu'il y ait en adminiſtration quelque choſe de plus néceſſaire que la penſée, de plus ſûr que la raiſon, de plus énergique que la vertu.

L'on eſt un grand écrivain dans un gouvernement libre, non comme ſous l'empire des monarques, pour animer une exiſtence ſans but, mais parce qu'il importe de donner à la vérité ſon expreſſion perſuaſive, lorſqu'une réſolution importante peut dépendre d'une vérité reconnue. On ſe livre à l'étude de la philoſophie, non pour ſe conſoler des préjugés de la naiſſance qui, dans l'ancien régime, déshéritoient la vie de tout avenir, mais pour ſe rendre propre aux magiſtratures d'un pays qui n'accorde la puiſſance qu'à la raiſon.

Si le pouvoir militaire dominoit ſeul dans un état, et dédaignoit les lettres et la philoſophie, il feroit rétrograder les lumières, à quelque degré d'influence qu'elles fuſſent parvenues; il s'aſſocieroit quelques vils talens, chargés de commenter la force, quelques hommes qui ſe diroient penſeurs pour s'arroger le droit de proſtituer la penſée: mais la raiſon ſe changeroit en ſophisme, et les

eſprits deviendroient d'autant plus ſubtils, que les caractères ſeroient plus avilis.

L'agitation inſéparable d'un gouvernement républicain, met ſouvent en péril la liberté; et ſi ſes chefs n'offrent pas la double garantie du courage et des lumières, la force ignorante ou l'addreſſe perfide précipitent tôt ou tard le gouvernement dans le deſpotisme. Il faut, pour le bonheur du genre humain, que les grands hommes chargés de ſa deſtinée poſſèdent presqu'également un certain nombre de qualités très-différentes; un ſeul genre de ſupériorité ne ſuffit pas pour captiver les diverſes claſſes d'opinions et d'eſtime; un ſeul genre de ſupériorité ne perſonnifie point aſſez, ſi je puis m'exprimer ainſi, l'idée qu'on aime à ſe faire d'un homme célèbre.

Si les paroles n'ont pas éloquemment inſtruit du motif des actions, ſi les actions n'ont pas conſacré la vérité des paroles, la mémoire garde un ſouvenir iſolé des paroles et des actions. Le guerrier ſans lumières ou l'orateur ſans courage n'enchaîne point votre imagination; il reſte toujours en vous des ſentimens qu'il n'a pas captivés, et des idées qui le jugent. Les anciens éprouvoient une admiration paſſionnée pour leurs illuſtres chefs, dont la grandeur native imprimoit ſon caractère à des talens divers et à des gloires différentes. Le mélange des qualités ſupérieures, bien que plaçant plus haut celui qui les poſſède, établit cependant plus de rapports entre l'homme extraordinaire et les autres hommes. Une faculté quelconque qui ſeroit en disproportion avec toutes les autres, paroîtroit une bizarrerie de la nature, tandis que la réunion de pluſieurs facultés tranquillise la penſée, et attire l'affection. L'être moral d'un grand homme doit préſen-

ter cette organiſation, cette balance, cette compenſation, qui ſeule donne l'idée, dans les caractères, comme dans les gouvernemens, du repos et de la ſtabilité.

Mais, dira-t-on, ce qu'on doit craindre avant tout dans une république, c'eſt l'enthouſiasme pour un homme; et loin de deſirer cette parfaite réunion que vous croyez presque néceſſaire, nous recherchons, au contraire, ces inſtruments de ſuccès qui font des discours, des décrets ou des conquêtes, comme on exerceroit une profeſſion excluſive, ſans avoir une idée de plus que celles de leur métier.

Rien n'eſt moins philoſophique, c'eſt-à-dire, rien ne conduiroit moins au bonheur, que ce ſyſtême jaloux qui voudroit ôter aux nations leur rang dans l'hiſtoire, en nivelant la réputation des hommes. On doit propager de tous ſes efforts l'inſtruction générale; mais à côté du grand intérêt de l'avancement des lumières, il faut laiſſer le but de la gloire individuelle. La république doit donner beaucoup plus d'eſſor que tout autre gouvernement à ce mobile d'émulation; elle s'enrichit des travaux multipliés qu'il inſpire. Un petit nombre d'hommes arrivent au terme: mais tous l'eſpèrent; et ſi la renommée ne couronne que le ſuccès, les eſſais mêmes ont ſouvent une obſcure utilité.

Il ne faut pas ôter aux grandes ames leur dévotion à la gloire; il ne faut pas ôter aux peuples le ſentiment de l'admiration. De ce ſentiment dérivent tous les degrés d'affection entre les magiſtrats et les gouvernés. Qu'eſt-ce qu'un jugement appréciateur et calme dans nos nombreuſes aſſociations modernes? Des milliers d'hommes peuvent-ils ſe décider d'après leurs propres lumières?

N'eſt-il pas néceſſaire qu'une impulſion plus animée ſe communique à cette multitude qu'il eſt ſi difficile de réunir dans une même opinion? Si vous laiſſez la nation froide ſur l'eſtime, vous briſez en elle auſſi le reſſort du mépris; et ſi quelques détracteurs libelliſtes confondent dans leurs écrits l'homme vertueux et le criminel, vous n'aurez point inſpiré à tous les citoyens ce mouvement d'un ſaint amour pour leur bienfaiteur, ce mouvement qui repouſſe la calomnie comme un ſacrilége.

Vous ne pouvez attacher le peuple à l'idée même de la vertu, qu'en la lui faiſant comprendre par les actions généreuſes et le caractère moral de quelques hommes. On croit aſſurer davantage l'indépendance d'un peuple, en s'efforçant de l'intéreſſer uniquement à des principes abstraits, mais la multitude ne ſépare point, dans ſes impreſſions, les effets des cauſes, ni les hommes de leur influence ſur les faits: elle ſaiſit les idées par les événemens; elle exerce ſa juſtice par des haines, et des affections: il faut la dépraver pour l'empêcher d'aimer; et c'eſt par l'eſtime de ſes magiſtrats qu'elle arrive à l'amour de ſon gouvernement.

La gloire des grands hommes eſt le patrimoine d'un pays libre; après leur mort, le peuple entier en hérite. L'amour de la patrie ne ſe compoſe que de ſouvenirs. Combien n'admire-t-on pas dans l'éloquence antique, les ſentimens reſpectueux que faiſoient naître les regrets conſacrés aux morts illuſtres, les hommages rendus à leur mémoire, les exemples offerts en leurs noms à leurs ſucceſſeurs! la nature a tout animé; l'homme voudroit-il tout changer en abſtraction!

Le principe d'une république où l'égalité politique eſt

consacrée, doit être d'établir les distinctions les plus marquées entre les hommes, selon leurs talens et leurs vertus. Les nations libres doivent avoir dans leurs tribunaux des juges inébranlables, qui appliquent les loix à tous, sans aucun mélange d'indignation ou d'enthousiasme. Mais lorsqu'elles ont chargé leurs magistrats de la puissance impassible de la société, elles peuvent se livrer sans danger au libre essor de l'approbation et du blâme; elles peuvent offrir aux grands hommes le seul prix pour lequel ils veulent se dévouer, l'opinion du temps présent et de l'avenir, l'opinion, seule récompense, seule illusion dont la vertu même n'a jamais la force de se détacher.

Et César, et Cromwell, pensez vous, dira-t-on, que l'enthousiasme qu'ils ont inspiré ne soit pas devenu fatal à la liberté de leur patrie?

L'enthousiasme qu'inspire la gloire des armes, est le seul qui puisse devenir dangereux à la liberté; mais cet enthousiasme même n'a des suites funestes que dans les pays où diverses causes ont détruit l'admiration méritée par les qualités morales ou les talens civils. C'est parce qu'à Rome, c'est parce qu'en Angleterre, de longs crimes, de longs malheurs avoient dégoûté la nation d'accorder son estime, que la république fut renversée.

Et cependant quelle puissance lutta seule contre César? Ce ne furent ni les institutions politiques des Romains, ni leur sénat, ni leurs armées, ce fut la considération d'un seul homme, ce fut le respect qu'on avoit encore pour Caton. Ce respect balança les destinées, et César ne put se croire le maître que quand cet homme n'exista plus.

Caton répréſentoit ſur la terre la puiſſance de la vertu. Rome l'admiroit, de cette admiration libre qui honore la nation qui l'éprouve, et préſente à la tyrannie mille fois plus d'obstacles que la confuſion des noms, des actions et des caractères. On voudroit appeller cette confuſion une république philoſophique; et ce ne ſeroit, en effet, que des combats ſans victoire, des bouleverſemens ſans but et des malheurs ſans terme.

La réputation, les ſuffrages conſtamment attachés aux hommes, qui ont honorablement rempli la carrière des affaires publiques, ſont l'un des premiers moyens de conſerver la liberté; et ce qui peut contribuer le plus efficacement aux progrès des lumières, c'eſt de mêler enſemble, comme chez les anciens, la carrière des armes, celle de la législation, et celle de la philoſophie. Rien n'anime et ne régulariſe les méditations intellectuelles, comme l'eſpoir de les rendre immédiatement utiles à l'eſpèce humaine. Lorsque la penſée peut être le précurſeur de l'action, lorsqu'une réflexion heureuſe peut à l'inſtant ſe transformer en une inſtitution bienfaiſante, quel intérêt l'homme ne prend-il pas au développement de ſon intelligence! Il ne craint plus de conſumer en lui-même le flambeau de la raiſon, ſans pouvoir jamais porter ſa lumière ſur la route de la vie active; il n'éprouve plus cette eſpèce de honte que reſſentoit le génie condamné à des occupations ſpéculatives devant l'homme le plus médiocre, ſi cet homme, revêtu d'un pouvoir quelconque, pouvoit ſécher des larmes, rendre un ſervice utile, faire du bien au moins à quelqu'un ſur la terre.

Lorsque la penſée peut contribuer efficacement au bonheur de l'homme, ſa miſſion devient plus noble, ſon

but s'aggrandit. Ce n'eſt plus ſeulement une rêverie douloureuſe, parcourant tous les maux de l'univers, ſans pouvoir les ſoulager, c'eſt une arme puiſſante que la nature donne, et dont la liberté doit aſſurer le triomphe.

Les vainqueurs redoutent les ſoldats qui ont conquis leur empire avec eux; les prêtres ont peur du fanatisme même d'où dépend tout leur pouvoir; les ambitieux ſe défient de leurs inſtrumens: mais les hommes éclairés, parvenus aux premières places de l'état, ne ceſſent point d'aimer et de propager les lumières. La raiſon n'a rien à craindre de la raiſon, et les eſprits philoſophiques fondent leur force ſur leurs pareils.

Après avoir examiné les divers principes de l'émulation parmi les hommes, je crois utile de conſidérer quelle influence les femmes peuvent avoir ſur les lumières. Ce ſera l'objet du chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Des Femmes qui cultivent les Lettres.

„Le malheur eſt comme la montagne noire de Bember, aux „extrémités du royaume brûlant de Lahor. Tant que „vous la montez, vous ne voyez devant vous que de „ſtériles rochers; mais quand vous êtes au ſommet, le „ciel eſt ſur votre tête, et à vos pieds le royaume de „Cachemire“

La Chaumière indienne, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

L'EXISTENCE des femmes en ſociété eſt encore incertaine ſous beaucoup de rapports. Le deſir de plaire excite leur eſprit; la raiſon leur conſeille l'obſcurité; et tout eſt arbitraire dans leurs ſuccès comme dans leurs revers.

Il arrivera, je le crois, une époque quelconque, dans laquelle des législateurs philoſophes donneront une attention ſérieuſe à l'éducation que les femmes doivent recevoir, aux loix civiles qui les protègent, aux devoirs qu'il faut leur impoſer, au bonheur qui peut leur être garanti; mais, dans l'état actuel, elles ne ſont, pour la plupart, ni dans l'ordre de la nature, ni dans l'ordre de la ſociété. Ce qui réuſſit aux unes perd les autres; les qualités leur nuiſent quelquefois, quelquefois les défauts leur ſervent; tantôt elles ſont tout, tantôt elles ne ſont rien. Leur deſtinée reſſemble, à quelques égards, à celle des affranchis chez les empereurs; ſi elles ont du pouvoir,

on leur rappelle qu'elles ſont nées eſclaves; ſi elles reſtent eſclaves, on opprime leur deſtinée.

Certainement il vaut beaucoup mieux, en général, que les femmes ſe conſacrent uniquement aux vertus domeſtiques; mais ce qu'il y a de bizarre dans les jugemens des hommes à leur égard, c'eſt qu'ils leur pardonnent plutôt de manquer à leurs devoirs que d'attirer l'attention par des talens diſtingués. Ils tolèrent en elles la dégradation du coeur en faveur de la médiocrité de l'eſprit; tandis que l'honnêteté la plus parfaite pourroit à peine obtenir grace pour une ſupériorité véritable.

Je développerai les diverſes cauſes de cette ſingularité. Je commence d'abord par examiner quel eſt le ſort des femmes qui cultivent les lettres dans les monarchies, et quel eſt auſſi leur ſort dans les républiques. Je m'attache à caractériſer les principales différences que ces deux ſituations politiques doivent produire dans la déſtinée des femmes qui aſpirent à la célébrité littéraire, et je conſidère enſuite d'une manière générale quel bonheur la gloire peut promettre aux femmes qui veulent y prétendre.

Dans les monarchies, elles ont à craindre le ridicule, et dans les républiques la haine.

Il eſt dans la nature des choſes que, dans une monarchie où le tact des convenances eſt ſi finement ſaiſi, toute action extraordinaire, tout mouvement pour ſortir de ſa place, paroiſſe d'abord ridicule. Ce que vous êtes forcé de faire par votre état, par votre poſition, trouve mille approbateurs; ce que vous inventez ſans néceſſité, ſans obligation, eſt d'avance jugé ſévèrement. La jalouſie naturelle à tous les hommes ne ſ'appaiſe que ſi vous pouvez vous excuſer, pour ainſi dire, d'un ſuccès par un

devoir; mais ſi vous ne couvrez pas du prétexte de votre ſituation et de votre intérêt la gloire même, ſi l'on vous croit pour unique motif le beſoin de vous diſtinguer, vous importunerez ceux que l'ambition amène ſur la même route que vous.

En effet, les hommes peuvent toujours cacher leur amour propre et le deſir qu'ils ont d'être applaudis ſous l'apparence ou la réalité de paſſions plus fortes et plus nobles; mais quand les femmes écrivent, comme on leur ſuppoſe en général pour premier motif le deſir de montrer de l'eſprit, le public leur accorde difficilement ſon ſuffrage. Il ſent qu'elles ne peuvent s'en paſſer, et cette idée fait naître en lui la tentation de le refuſer. Dans toutes les ſituations de la vie, l'on peut remarquer que dès qu'un homme s'apperçoit que vous avez éminemment beſoin de lui, presque toujours il ſe refroidit pour vous. Quand une femme publie un livre, elle ſe met tellement dans la dépendance de l'opinion, que les diſpenſateurs de cette opinion lui font ſentir durement leur empire.

A ces cauſes générales, qui agiſſent presque également dans tous les pays, ſe joignoient diverſes circonſtances particulières à la monarchie françaiſe. L'eſprit de chevalerie qui ſubſiſtoit encore s'oppoſoit, ſous quelques rapports, à ce que les hommes mêmes cultivaſſent trop aſſidument les lettres. Ce même eſprit devoit inſpirer plus d'éloignement encore pour les femmes qui s'occupoient trop excluſivement de ce genre d'étude, et détournoit ainſi leurs penſées de leur premier intérêt, les ſentimens du coeur. La délicateſſe du point d'honneur pouvoit inſpirer aux hommes quelque répugnance à ſe ſoumettre eux-mêmes à tous les genres de critique que

la publicité doit attirer : à plus forte raiſon pouvoit-il leur déplaire de voir les êtres qu'ils étoient chargés de protéger, leurs femmes, leurs ſœurs ou leurs filles, courir les haſards des jugemens du public, lui donner ſeulement le droit de parler d'elles habituellement.

Un grand talent triomphoit de toutes ces conſidérations ; mais il étoit néanmoins difficile aux femmes de porter noblement la réputation d'auteur, de la concilier avec l'indépendance d'un rang élevé, et de ne perdre rien par cette réputation de la dignité de la grace, de l'aiſance et du naturel qui devoient caractériſer leur ton et leurs manières habituelles.

On permettoit bien aux femmes de ſacrifier les occupations de leur intérieur au goût du monde et de ſes amuſemens ; mais on accuſoit de pédantiſme toute étude ſérieuſe ; et ſi l'on ne s'élevoit pas dès les premiers pas au-deſſus des plaiſanteries qui aſſailloient de toutes parts, ces plaiſanteries parvenoient à décourager le talent, à tarir la ſource même de la confiance et de l'exaltation.

Une partie de ces inconvéniens ne peut ſe retrouver dans les républiques, et ſurtout dans une république qui auroit pour but l'avancement des lumières. Peut-être ſeroit-il naturel que, dans un tel état, la littérature proprement dite devînt le partage des femmes, et que les hommes ſe conſacraſſent uniquement à la haute philoſophie.

On a dirigé l'éducation des femmes, dans tous les pays libres, ſelon l'eſprit de la conſtitution qui y étoit établie. A Sparte, on en faiſoit des guerrières ; à Rome, on exigeoit d'elles des vertus auſtères et patriotiques. Si l'on vouloit que le principal mobile de la république

française fût l'émulation des lumières et de la philoſophie, il ſeroit très-raiſonnable d'encourager les femmes à cultiver leur eſprit, afin que les hommes puſſent s'entretenir avec elles des idées qui captiveroient leur intérêt.

Néanmoins, depuis la révolution, les hommes ont penſé qu'il étoit politiquement et moralement utile de réduire les femmes à la plus abſurde médiocrité; ils ne leur ont adreſſé qu'un miſérable langage ſans délicateſſe comme ſans eſprit; elles n'ont plus eu de motifs pour développer leur raiſon: les moeurs n'en ſont pas devenues meilleures. En bornant l'étendue des idées, on n'a pu rendre la ſimplicité des premiers âges; il en eſt ſeulement réſulté que moins d'eſprit a conduit à moins de délicateſſe, à moins de reſpect pour l'eſtime publique, à moins de moyens de ſupporter la ſolitude. Il eſt arrivé ce qui s'applique à tout dans la diſpoſition actuelle des eſprits: on croit toujours que ce ſont les lumières qui font le mal, et l'on veut le réparer en faiſant rétrograder la raiſon. Le mal des lumières ne peut ſe corriger qu'en acquérant plus de lumières encore. Ou la morale ſeroit une idée fauſſe ou il eſt vrai que plus on s'éclaire, plus on s' attache.

Si les Français pouvoient donner à leurs femmes toutes les vertus des Anglaiſes, leurs moeurs ritirées, leur goût pour la ſolitude, ils feroient très-bien de préférer de telles qualités à tous les dons d'un eſprit éclatant; mais ce qu'ils pourroient obtenir de leurs femmes, ce ſeroit de ne rien lire, de ne rien ſavoir, de n'avoir jamais dans la converſation ni une idée intéreſſante, ni une expreſſion heureuſe, ni un langage relevé; loin que

cette bienheureuſe ignorance les fixât dans leur intérieur, leurs enfans leur deviendroient moins chers lorsqu'elles ſeroient hors d'état de diriger leur éducation. Le monde leur deviendroit à-la-fois plus néceſſaire et plus dangereux; car on ne pourroit jamais leur parler que d'amour, et cet amour n'auroit pas même la délicateſſe qui peut tenir lieu de moralité.

Pluſieurs avantages d'une grande importance pour la morale et le bonheur d'un pays, ſe trouveroient perdus ſi l'on parvenoit à rendre les femmes tout-à-fait inſipides ou frivoles. Elles auroient beaucoup moins de moyens pour adoucir les paſſions furieuſes des hommes; elles n'auroient plus, comme autrefois, un utile aſcendant ſur l'opinion: ce ſont elles qui l'animoient dans tout ce qui tient à l'humanité, à la généroſité, à la délicateſſe. Il n'y a que ces êtres en-dehors des intérêts politiques et de la carrière de l'ambition, qui verſent le mépris ſur toutes les actions baſſes, ſignalent l'ingratitude, et ſavent honorer la disgrace quand de nobles ſentimens l'ont cauſée. S'il n'exiſtoit plus en France des femmes aſſez éclairées pour que leur jugement pût compter, aſſez nobles dans leurs manières pour inſpirer un reſpect véritable, l'opinion de la ſociété n'auroit plus aucune puiſſance ſur les actions des hommes.

Je crois fermement que dans l'ancien régime, où l'opinion exerçoit un ſi ſalutaire empire, cet empire étoit l'ouvrage des femmes diſtinguées par leur eſprit et leur caractère: on citoit ſouvent leur éloquence, quand un deſſein généreux les inſpiroit, quand elles avoient à défendre la cauſe du malheur, quand l'expreſſion d'un ſentiment exigeoit du courage et déplaiſoit au pouvoir.

Durant le cours de la révolution, ce ſont ces mêmes femmes qui ont encore donné le plus de preuves de dévoûment et d'énergie. Jamais les hommes, en France, ne peuvent être aſſez républicains pour ſe paſſer entièrement de l'indépendance et de la fierté naturelle aux femmes. Elles avoient ſans doute, dans l'ancien régime, trop d'influence ſur les affaires; mais elles ne ſont pas moins dangereuſes alors qu'elles ſont dépourvues de lumières, et par conſéquent de raiſon; leur aſcendant ſe porte alors ſur des goûts de fortune immodérés, ſur des choix ſans discernement, ſur des recommandations ſans délicateſſe; elles aviliſſent ceux qu'elles aiment au lieu de les exalter. L'état y gagne-t-il? Le danger très-rare de rencontrer une femme dont la ſupériorité ſoit en disproportion avec la deſtinée de ſon ſexe, doit-il priver la république de la célébrité dont jouiſſoit la France par l'art de plaire et de vivre en ſociété? Or, ſans les femmes, la ſociété ne peut être ni agréable ni piquante; et les femmes privées d'eſprit, ou de cette grace de converſation qui ſuppoſe l'éducation la plus diſtinguée, les femmes gâtent la ſociété au lieu de l'embellir; elles y introduiſent une ſorte de niaiſerie dans les discours et de médiſance de cotterie, une inſipide gaîté qui doit finir par éloigner tous les hommes vraiment ſupérieurs, et réduiroit les réunions brillantes de Paris aux jeunes gens qui n'ont rien à faire et aux jeunes femmes qui n'ont rien à dire.

On peut découvrir des inconvéniens à tout dans les affaires humaines. Il y en a ſans doute à la ſupériorité des femmes, à celle même des hommes, à l'amour-propre des gens d'eſprit, à l'ambition des héros, à l'impru-

dence des ames grandes, à l'irritabilité des caractères indépendans, à l'impétuosité du courage, etc. Faudroit-il pour cela combattre de tous ſes efforts les qualités naturelles, et diriger toutes les inſtitutions vers l'abaiſſement des facultés? A peine eſt-il certain que cet abaiſſement favoriſât les autorités des familles ou celle des gouvernemens. Les femmes ſans eſprit de converſation ou de littérature, ont ordinairement plus d'art pour échapper à leurs devoirs; et les nations ſans lumières ne ſavent pas être libres, mais changent très-ſouvent de maîtres.

Eclairer, inſtruire, perfectionner les femmes comme les hommes, les nations comme les individus, c'eſt encore le meilleur ſecret pour tous les buts raiſonnables, pour toutes les relations ſociales et politiques auxquelles on veut aſſurer un fondement durable.

L'on ne pourroit craindre l'eſprit des femmes que par une inquiétude délicate ſur leur bonheur. Il eſt poſſible qu'en développant leur raiſon, on les éclaire ſur les malheurs ſouvent attachés à leur deſtinée; mais les mêmes raiſonnemens s'appliqueroient à l'effet des lumières en général ſur le bonheur du genre humain, et cette queſtion me paroît décidée.

Si la ſituation des femmes eſt très-imparfaite dans l'ordre civil, c'eſt à l'amélioration de leur ſort, et non à la dégradation de leur eſprit, qu'il faut travailler. Il eſt utile aux lumières et au bonheur de la ſociété que les femmes développent avec ſoin leur eſprit et leur raiſon. Une ſeule chance véritablement malheureuſe pourroit réſulter de l'éducation cultivée qu'on doit leur donner: ce ſeroit ſi quelques-unes d'entr'elles acquéroient des

facultés aſſez diſtinguées pour éprouver le beſoin de la gloire; mais ce haſard même ne porteroit aucun préjudice à la ſociété, et ne ſeroit funeſte qu'au très-petit nombre de femmes que la nature dévoueroit au tourment d'une importune ſupériorité.

S'il exiſtoit une femme ſéduite par la célébrité de l'eſprit, et qui voulût chercher à l'obtenir, combien il ſeroit aiſé de l'en détourner ſ'il en étoit temps encore! On lui montreroit à quelle affreuſe deſtinée elle ſeroit prête à ſe condamner. Examinez l'ordre ſocial, lui diroit-on, et vous verrez bientôt qu'il eſt tout entier armé contre une femme qui veut ſ'élever à la hauteur de la réputation des hommes.

Dès qu'une femme eſt ſignalée comme une perſonne diſtinguée, le public en général eſt prévenu contre elle. Le vulgaire ne juge jamais que d'après certaines règles communes, auxquelles on peut ſe tenir ſans ſ'aventurer. Tout ce qui ſort de ce cours habituel, déplaît d'abord à ceux qui conſidèrent la routine de la vie comme la ſauvegarde de la médiocrité. Un homme ſupérieur déjà les effarouche; mais une femme ſupérieure, ſ'éloignant encore plus du chemin frayé, doit étonner, et par conſéquent importuner davantage. Néanmoins un homme diſtingué ayant presque toujours une carrière importante à parcourir, ſes talens peuvent devenir utiles aux intérêts de ceux mêmes qui attachent le moins de prix aux charmes de la penſée. L'homme de génie peut devenir un homme puiſſant, et ſous ce rapport, les envieux et les ſots le ménagent; mais une femme ſpirituelle n'eſt

appellée à leur offrir que ce qui les intéreſſe le moins, des idées nouvelles ou des ſentimens élevés: ſa célébrité n'eſt qu'un bruit fatigant pour eux.

La gloire même peut être reprochée à une femme, parce qu'il y a contraſte entre la gloire et ſa deſtinée naturelle. L'auſtère vertu condamne jusqu'à la célébrité de ce qui eſt bien en ſoi, comme portant une ſorte d'atteinte à la perfection de la modeſtie. Les hommes d'eſprit, étonnés de rencontrer des rivaux parmi les femmes, ne ſavent les juger, ni avec la généroſité d'un adverſaire, ni avec l'indulgence d'un protecteur; et dans ce combat nouveau, ils ne ſuivent ni les loix de l'honneur, ni celles de la bonté.

Si, pour comble de malheur, c'étoit au milieu des diſſentions politiques qu'une femme acquît une célébrité remarquable, on croiroit ſon influence ſans bornes alors même qu'elle n'en exerceroit aucune; on l'accuſeroit de toutes les actions de ſes amis; on la haïroit pour tout ce qu'elle aime, et l'on attaqueroit d'abord l'objet ſans défenſe avant d'arriver à ceux que l'on pourroit encore redouter.

Rien ne prête davantage aux ſuppoſitions vagues que l'incertaine exiſtence d'une femme dont le nom eſt célébre et la carrière obſcure. Si l'eſprit vain de tel homme excite la dériſion; ſi le caractère vil de tel autre le fait ſuccomber ſous le poids du mépris; ſi l'homme médiocre eſt repouſſé, tous aiment mieux ſ'en prendre à cette puiſſance inconnue qu'on appelle une femme. Les anciens ſe perſuadoient que le ſort avoit traverſé leurs deſſeins quand ils ne ſ'accompliſſoient pas. L'amour-propre auſſi de nos jours veut attribuer ſes revers à des

cauſes ſecrettes, et non à lui-même; et ce ſeroit l'empire ſuppoſé des femmes célèbres qui pourroit, au beſoin, tenir lieu de fatalité.

Les femmes n'ont aucune manière de manifeſter la vérité ni d'eclairer leur vie. C'eſt le public qui entend la calomnie; c'eſt la ſociété intime qui peut ſeule juger de la vérité. Quels moyens authentiques pourroit avoir une femme de démontrer la fauſſeté d'imputations menſongères? L'homme calomnié répond par ſes actions à l'univers; il peut dire:

Ma vie eſt un témoin qu'il faut entendre auſſi.

Mais ce témoin, quel eſt-il pour une femme? quelques vertus privées, quelques ſervices obſcurs, quelques ſentimens renfermés dans le cercle étroit de ſa deſtinée, quelques écrits qui la feront connoître dans les pays qu'elle n'habite pas, dans les années où elle n'exiſtera plus.

Un homme peut, même dans ſes ouvrages, réfuter les calomnies dont il eſt devenu l'objet: mais pour les femmes, ſe défendre eſt un déſavantage de plus; ſe juſtifier, un bruit nouveau. Les femmes ſentent qu'il y a dans leur nature quelque choſe de pur et de délicat, bientôt flétri par les regards mêmes du public: l'eſprit, les talens, une ame paſſionnée, peuvent les faire ſortir du nuage qui devroit toujours les environner; mais ſans ceſſe elles le regrettent comme leur véritable aſyle.

L'aſpect de la malveillance fait trembler les femmes, quelque distinguées qu'elles ſoient. Courageuſes dans

le malheur, elles ſont timides contre l'inimitié; la penſée les exalte, mais leur caractère reſte foible et ſenſible. La plupart des femmes auxquelles des facultés ſupérieures ont inſpiré le deſir de la renommée, reſſemblent à Herminie revêtue des armes du combat: les guerriers voient le casque, la lance, le panache étincelant, ils croient rencontrer la force, ils attaquent avec violence, et dès les premiers coups, ils atteignent au coeur.

Non-ſeulement les injuſtices peuvent altérer entièrement le bonheur et le repos d'une femme; mais elles peuvent détacher d'elle jusqu'aux premiers objets des affections de ſon coeur. Qui ſait ſi l'image offerte par la calomnie ne combat pas quelquefois contre la vérité des ſouvenirs? Qui ſait ſi les calomniateurs, après avoir déchiré la vie, ne dépouilleront pas jusqu'à la mort des regrets ſenſibles qui doivent accompaguer la mémoire d'une femme aimée?

Dans ce tableau, je n'ai encore parlé que de l'injuſtice des hommes envers les femmes distinguées: celle des femmes auſſi n'eſt-elle point à craindre? N'excitent-elles pas en ſecret la malveillance des hommes? Font-elles jamais alliance avec une femme célèbre pour la ſoutenir, pour la défendre, pour appuyer ſes pas chancelans?

Ce n'eſt pas tout encore: l'opinion ſemble dégager les hommes de tous les devoirs envers une femme à laquelle un eſprit ſupérieur ſeroit reconnu: on peut être ingrat, perfide, méchant envers elle, ſans que l'opinion ſe charge de la venger. *N'eſt-elle pas une femme extraordinaire?* Tout eſt dit alors; on l'abandonne à ſes propres forces, on la laiſſe ſe débattre avec la douleur.

L'intérêt qu'inſpire une femme, la puiſſance qui garantit un homme, tout lui manque ſouvent à-la-fois: elle promène ſa ſingulière exiſtence, comme les Parias de l'Inde, entre toutes les claſſes dont elle ne peut être, toutes les claſſes qui la conſidèrent comme devant exiſter par elle ſeule, objet de la curioſité, peut-être de l'envie, et ne méritant en effet que la pitié.

CHAPITRE V.

Des Ouvrages d'imagination.

Il eſt facile de ſignaler les défauts que le bon goût fait toujours une loi d'éviter dans les ouvrages littéraires; mais il ne l'eſt pas également d'indiquer quelle eſt la route que l'imagination doit ſe tracer à l'avenir pour produire de nouveaux effets. Il eſt de certains moyens de ſuccès en littérature dont la révolution a néceſſairement détruit les cauſes. Commençons par examiner quels ſont ces moyens, et nous ſerons conduits naturellement à quelques apperçus ſur les reſſources nouvelles qui peuvent encore ſe découvrir.

Les ouvrages d'imagination agiſſent ſur les hommes de deux manières, en leur préſentant des tableaux piquans qui font naître la gaîté, ou en excitant les émotions de l'ame. Les émotions de l'ame ont leur ſource dans les rapports inhérens à la nature humaine; la gaîté n'eſt ſouvent que le réſultat des relations diverſes, et quelquefois bizarres, établies dans la ſociété. Les émotions de l'ame ont donc une cauſe durable qui ſubit peu de changemens par les événemens politiques, tandis qu'à pluſieurs égards la gaîté eſt dépendante des circonſtances.

Plus vous ſimplifiez les inſtitutions, plus vous effacez les contraſtes dont l'eſprit philoſophique ſait faire reſſortir des oppoſitions frappantes. Voltaire eſt de tous les écrivains celui dont les ouvrages ſervent le

mieux à démontrer combien un ordre politique raisonnable ôteroit de ressources à la plaisanterie. Voltaire met sans cesse en opposition ce qui devroit être et ce qui étoit, la pédanterie des formes et la frivolité des esprits, l'austérité des dogmes religieux et les moeurs faciles de ceux qui les enseignoient, l'ignorance des grands et leur pouvoir. Enfin la plupart de ses écrits supposent des institutions toujours contraires à la raison; et des institutions assez puissantes pour donner à la plaisanterie qui les attaque, le mérite de la hardiesse. Si telle religion n'étoit pas en autorité dans un pays, il ne seroit pas plus piquant de s'en moquer, qu'il ne le seroit en Europe de tourner en ridicule les cérémonies des Brames. Il en est de même du préjugé de la naissance, et des abus révoltans qu'il peut entraîner. Les habitans d'un pays dans lequel ces abus n'existeroient pas, accorderoient à peine un léger sourire aux dérisions qui auroient ces préjugés pour objet.

Les Américains sentiroient bien foiblement le mérite d'une situation comique, qui feroit allusion à des institutions tout-à-fait étrangères à leur gouvernement; ils écouteroient peut-être encore ce qu'on en peut dire à cause du voisinage de l'Europe; mais jamais leurs écrivains ne penseroient à s'exercer sur un tel sujet. Toutes les plaisanteries qui portent sur les institutions civiles et politiques contraires à la raison naturelle, perdent leur effet dès qu'elles atteignent leur but, la réformation de l'ordre social.

Les Grecs se moquoient de leurs magistrats, mais non pas de leurs institutions. Leur religion poétique enchaînoit leur imagination; ils étoient toujours gouvernés,

ou par une autorité de leur choix, ou par un tyran qui les aſſerviſſoit entièrement. Ils n'ont jamais été, comme les Français, dans cette ſorte de ſituation intermédiaire, la plus féconde de toutes en contraſtes ſpirituels.

La nation françaiſe prenoit ſes propres ſouffrances pour l'objet de ſes plaiſanteries, couvroit de ridicule par ſon eſprit ce qu'elle encenſoit par ſes formes, affectoit de ſe montrer étrangère à ſes intérêts les plus importans, et conſentoit à tolérer le deſpotiſme, pourvu qu'elle pût ſe moquer d'elle-même comme l'ayant ſupporté.

Les philoſophes grecs ne ſe ſont point mis, comme les philoſophes des pays monarchiques, en oppoſition avec les inſtitutions de leur pays; ils n'avoient pas l'idée de ces droits d'héritage qui fondent la plupart des pouvoirs chez les nations modernes depuis l'invaſion des peuples du nord. L'autorité des magiſtrats, en Grèce, devoit ſa force à l'aſſentiment de la nation même. Rien n'auroit donc paru plus ſingulier que de chercher à rendre ridicule un ordre politique entièrement dépendant de la volonté générale. D'ailleurs les peuples libres mettent trop d'importance aux inſtitutions qui les gouvernent, pour les livrer au haſard d'une inſouciante moquerie.

Si la conſtitution de France eſt libre, et ſi ſes inſtitutions ſont philoſophiques, les plaiſanteries ſur le gouvernement n'ayant plus d'utilité, n'auront plus d'intérêt. Celles mêmes qui ont pour but, comme dans Candide, de ſe moquer de l'eſpèce humaine, doivent être exclues ſous pluſieurs rapports dans un gouvernement républicain.

Quand le despotiſme exiſte, il faut conſoler les eſclaves, en flétriſſant à leurs yeux le ſort de tous les hommes; mais l'exaltation néceſſaire à la liberté républicaine doit inſpirer de l'éloignement pour tout ce qui peut tendre à dégrader la nature humaine. Dégoûter de la vie, ce n'eſt point fortifier le courage. Ce qu'il importe, c'eſt de placer au-deſſus d'elle les jouiſſances de la vertu, et de donner à tous les ſentimens de l'ame une grande valeur, pour relever d'autant plus le ſentiment ſuprême, l'amour du bien et des hommes.

Le ſecret de la plaiſanterie eſt, en général, de rabattre tous les genres d'eſſor, de porter des coups de bas en haut, et de déjouer la paſſion par le ſang froid. Ce ſecret ſert puiſſamment contre l'orgueil et les préjugés; mais il faut que la liberté, il faut que la vertu patriotique ſe ſoutienne par un intérêt très-actif pour le bonheur et la gloire de la nation; et vous flétriſſez la vivacité de ce ſentiment, ſi vous inſpirez aux hommes diſtingués cette ſorte d'appréciation dédaigneuſe de toutes les choſes humaines, qui porte à l'indifférence pour le bien comme pour le mal.

Lorsque la ſociété marche dans la route de la raiſon, c'eſt le découragement ſur-tout qu'il faut éviter; et ces plaiſanteries qui, après avoir utilement détruit la force des préjugés, ne pourroient plus agir que ſur la puiſſance des ſentimens vrais, ces plaiſanteries attaqueroient le principe d'exiſtence morale qui doit ſoutenir les individus et les hommes. Ainſi donc Candide et les écrits de ce genre qui ſe jouent, par une philoſophie moqueuſe, de l'importance attachée aux intérêts mêmes les plus nobles de la vie, de tels écrits ſont nuiſibles dans une

république, où l'on a beſoin d'eſtimer ſes pareils, de croire au bien qu'on peut faire, et de s'animer aux ſacrifices de tous les jours par la religion de l'eſpérance.

Il exiſte ſans doute, dans les ouvrages d'eſprit, un autre genre de gaîté que celle qui tient presque uniquement à des plaiſanteries ſur l'ordre ſocial ou ſur la deſtinée humaine; c'eſt l'obſervation juſte et fine des paſſions et des caractères. Le genie de Molière eſt le plus ſublime modèle de ce talent ſupérieur. Voltaire n'a pu produire en ce genre aucun effet théâtral, quelque piquante que ſoit la tournure habituelle de ſon eſprit. Il reſte donc à examiner quels ſont les ſujets de comédie qui peuvent le mieux réuſſir dans un état libre.

Il y a deux ſortes de ridicules très-diſtincts parmi les hommes, ceux qui tiennent à la nature même, et ceux qui ſe diverſifient ſelon les différentes modifications de la ſociété. Les ridicules de ce dernier genre doivent être en beaucoup moins grand nombre dans les pays où l'égalité politique eſt établie; les relations ſociales ſe rapprochant davantage des rapports naturels, les convenances ſont plus d'accord avec la raiſon. On pouvoit être un homme de beaucoup de mérite dans l'ancien régime, et cependant ſe rendre ridicule par une ignorance abſolue des uſages. Les véritables convenances, dans un état libre, ne peuvent être bleſſées que par les défauts réels de l'eſprit ou du caractère.

Souvent il falloit, ſous la monarchie, ſavoir concilier ſa dignité et ſon intérêt, l'extérieur du courage et le calcul ſecret de la flatterie, l'air de l'inſouciance et de la perſiſtance de l'intérêt perſonnel, la réalité de la ſervitude et l'affectation de l'indépendance. Toutes ces diffi-

cultés à vaincre pouvoient rendre très-aiſément ridicule celui qui ne connoiſſoit pas l'art de les éviter. Plus de ſimplicité dans les manières et dans les ſituations fourniroit aux écrivains, ſous la république, beaucoup moins de ſcènes de comédies.

Parmi les pièces de Molière, il en eſt qui ſe fondent uniquement ſur des préjugés établis, telles que le Bourgeois Gentilhomme, George Dandin, etc. mais il en eſt auſſi, telles que l'Avare, le Tartuffe, etc. qui peignent l'homme de tous les pays et de tous les temps; et telles-là pourroient convenir à un gouvernement libre, ſi ce n'eſt dans chaque détail, au moins par l'enſemble.

Le comique qui porte ſur les vices du coeur humain eſt plus frappant, mais plus amer que celui qui retrace de ſimples ridicules ou de bizarres inſtitutions. On éprouve un ſentiment confus de triſteſſe dans les ſcènes les plus comiques du Tartuffe, parce qu'elles rappellent la méchanceté naturelle à l'homme; mais quand les plaiſanteries ſe portent ſur les travers qui réſultent de certains préjugés, ou ſur ces préjugés eux-mêmes, l'eſpoir que vous conſervez toujours de les corriger, répand une gaîté plus douce ſur l'impreſſion cauſée par le ridicule. L'on ne peut avoir ni le talent, ni l'occaſion de ce genre de gaîté légère dans un gouvernement fondé ſur la raiſon, et les eſprits doivent plutôt ſe tourner vers la haute comédie, le plus philoſophique de tous les ouvrages d'imagination, et celui qui ſuppoſe l'étude la plus approfondie du coeur humain. La république peut exciter une émulation nouvelle dans cette carrière.

Ce qu'on ſe plaît à tourner en dériſion, ſous une monarchie, ce ſont les manières qui ſont disparate avec

les uſages reçus; ce qui doit être l'objet, dans une république, des traits de la moquerie, ce ſont les vices de l'ame qui nuiſent au bien général. Je vais rappeller un exemple remarquable des ſujets nouveaux que peut traiter la comédie, et du nouveau but qu'elle doit ſe propoſer.

Dans le Miſanthrope, c'eſt Philinte qui eſt l'homme raiſonnable, et c'eſt d'Alceſte que l'on rit. Un auteur moderne, développant ces deux caractères dans la ſuite de leur vie, nous a fait voir Alceſte généreux et dévoué dans l'amitié, et Philinte avide en ſecret et tyranniquement égoïſte. L'auteur a ſaiſi, je crois, dans ſa pièce, le point de vue ſous lequel il faut préſenter déſormais la comédie: ce ſont les vices pour ainſi dire négatifs, ceux qui ſe compoſent de la privation des qualités, qu'il faut maintenant attaquer au théâtre. Il faut ſignaler de certaines formes derrière leſquelles tant d'hommes ſe retirent pour être perſonnels en paix, ou perfides avec décence. L'eſprit républicain exige des vertus poſitives, des vertus connues. Beaucoup d'hommes vicieux n'ont d'autre ambition que d'échapper au ridicule; il faut leur apprendre, il faut avoir le talent de leur prouver que le ſuccès du vice prête plus à la moquerie que la maladreſſe de la vertu.

Depuis quelque temps, on appelle un caractère décidé celui qui marche à ſon intérêt au mépris de tous ſes devoirs; un homme ſpirituel, celui qui trahit ſucceſſivement avec art tous les liens qu'il a formés. On veut donner à la vertu l'air de la duperie, et faire paſſer le vice pour la grande penſée d'une ame forte; il faut que la comédie s'attache à faire ſentir avec talent que l'immo-

ralité du coeur eſt auſſi la preuve des bornes de l'eſprit il faut qu'elle parvienne à mettre en ſouffrance l'amour-propre des hommes corrompus, et qu'elle faſſe prendre au ridicule une direction nouvelle. On aimoit jadis à peindre la grace de certains défauts, la niaiſerie des qualités eſtimables; mais ce qui eſt deſirable aujourd'hui, c'eſt de conſacrer l'eſprit à tout rétablir dans le ſens vrai de la nature, à montrer réunis enſemble le vice et la ſtupidité, le génie et la vertu.

Quels ſeront nos contraſtes, dira-t-on, et d'où naîtrons nos effets? Il en doit ſortir de très-inattendus de ce nouveau genre. On n'a ceſſé, par exemple, de nous préſenter au théâtre la conduite immorale des hommes envers les femmes, avec l'intention de ſe moquer des femmes trompées. La confiance que peuvent avoir les femmes dans les ſentimens qu'elles inſpirent, peut être, avec raiſon, l'objet de la raillerie; mais le talent ſe montreroit plus fort, le ſujet ſeroit pris de plus haut, ſi c'étoit au trompeur que ſ'attachât le ridicule, ſi l'on ſavoit le faire porter ſur l'oppreſſeur, et non ſur la victime. Il eſt facile d'attaquer ſérieuſement ce qui eſt coupable en ſoi; mais ce qui eſt piquant, c'eſt de jeter habilement ſur l'immoralité le vernis de la ſottiſe; et cela ſe peut.

Les hommes qui veulent faire recevoir leurs vices et leurs baſſeſſes comme des graces de plus, dont la prétention à l'eſprit eſt telle qu'ils ſe vanteroient presque à vous-mêmes de vous avoir habilement trahis, ſ'ils n'eſpéroient pas que vous le ſaurez un jour, ces hommes qui veulent cacher leur incapacité par leur ſcélérateſſe, ſe flattant que l'on ne découvrira jamais qu'un eſprit ſi fort

contre la morale univerſelle eſt ſi foible dans ſes conceptions politiques, ces caractères ſi indépendans de l'opinion des hommes honnêtes, et ſi tremblans devant celle des hommes puiſſans, ces charlatans de vices, ces frondeurs de principes élevés, ces moqueurs des ames ſenſibles, c'eſt eux qu'il faut vouer au ridicule qu'ils préparent, les dépouiller comme des êtres miſérables, et les abandonner à la riſée des enfans. Ce n'eſt rien que de tourner contre eux la puiſſance énergique de l'indignation; il faut ſavoir leur ôter jusqu'à cette réputation d'adreſſe et d'inſolence ſur laquelle ils comptoient, comme compenſation de la perte de l'eſtime.

Dans les pays où les inſtitutions politiques ſont raiſonnables, le ridicule doit être dirigé dans le même ſens que le mépris. Il faut livrer le vice élégant, le vice réſervé, le vice habile aux ſarcaſmes de la moquerie, ſeul vengeur qui s'introduiſe au milieu même de la proſpérité des méchans, ſeule arme qui bleſſe encore celui qui ne connoît plus ni la honte ni les remords.

Ce qui pervertit la moralité en France, c'eſt le beſoin de faire effet d'une manière quelconque, et ſur-tout par ſon eſprit. Quand les qualités qu'on poſſède ne ſuffiſent pas pour atteindre à ce but, l'on a recours au vice pour ſe faire remarquer; il donne de certaines formes confiantes, une certaine aſſurance, une ſorte de fermeté, du moins contre le malheur des autres, qui peut faire quelque illuſion. La comédie doit combattre cette diſpoſition déteſtable, en lui faiſant manquer ſon objet. L'indignation attaque le vice comme une puiſſance. La comédie doit le ranger parmi les foibleſſes du plus miſérable eſprit.

La littérature des pays libres a été, comme je l'ai dit, rarement célèbre en bonnes comédies; la facilité de réuſſir par des alluſions aux circonſtances du moment, et le ſérieux des grands intérêts politiques, ont également nui tour-à-tour, chez divers peuples, à l'art de la comédie. Mais en France, la puiſſance de l'amour-propre conſerve une telle activité, qu'elle fournira pendant long-temps encore aux combinaiſons des comédies. Horace a peint l'homme juſte reſtant debout ſur les ruines du monde. Il en eſt ainſi de l'opinion qu'un Français a de lui-même. Elle ſurvit intacte à toutes les fautes qu'il commet comme à tous les bouleverſemens qui l'environnent. Tant que ce trait du caractère national ne ſera point effacé parmi nous, les auteurs comiques auront toujours des ſujets piquans à traiter, et le ridicule ſera toujours une puiſſance, une puiſſance qui peut ſervir aux progrès de la philoſophie, comme la raiſon et le ſentiment.

La tragédie appartient à des affections toujours les mêmes; et comme elle peint la douleur, la ſource de ſes effets eſt inépuiſable. Néanmoins elle eſt modifiée, comme toutes les productions de l'eſprit humain, par les inſtitutions ſociales et les moeurs qui en dépendent.

Les ſujets antiques et leurs imitateurs produiſent moins d'effets dans la république que dans la monarchie: les diſtinctions de rang rendoient encore plus ſenſibles les peines attachées aux revers du ſort; elles mettoient entre l'infortune et le trône un immenſe intervalle que la penſée ne pouvoit franchir qu'en frémiſſant. L'ordre ſocial qui, chez les anciens, créoit des eſclaves, creuſoit encore plus avant l'abîme de la miſère, élevoit

encore plus haut la fortune, et donnoit à la deſtinée humaine des proportions vraiment théâtrales. On peut s'intéreſſer ſans doute aux ſituations dont on n'a pas des exemples analogues dans ſon propre pays; mais néanmoins l'eſprit philoſophique qui doit réſulter à la longue des inſtitutions libres et de l'égalité politique, cet eſprit diminue tous les jours la puiſſance des illuſions ſociales.

La royauté avoit été ſouvent bannie, ſouvent détruite par les gouvernemens anciens; mais de nos jours elle a ſubi l'épreuve de l'analyſe, et c'eſt ce qu'il peut y avoir de plus contraire aux effets de l'imagination. La ſplendeur de la puiſſance, le reſpect qu'elle inſpire, la pitié qu'on reſſent pour ceux qui la perdent quand on leur ſuppoſe un droit à la poſſéder, tous ces ſentimens agiſſent ſur l'ame, indépendamment du talent de l'auteur, et leur force s'affoibliroit extrêmement dans l'ordre politique que je ſuppoſe. Déjà même l'homme a trop ſouffert comme homme pour que les dignités, le pouvoir, les circonſtances enfin qui ſont particulières à quelques deſtinées ſeulement, ajoutent beaucoup à l'émotion cauſée par le malheur.

Il faut cependant éviter de faire de la tragédie un drame; et pour ſe préſerver de ce défaut, on doit chercher à ſe rendre compte de la différence de ces deux genres. Cette différence ne conſiſte pas, je le crois, uniquement dans le rang des perſonnages que l'on repréſente, mais dans la grandeur des caractères et la force des paſſions que l'on ſait peindre.

Pluſieurs tentatives ont été faites pour adapter à la ſcène françaiſe des beautés du génie anglais, des effets

du théâtre allemand; et si l'on en excepte un très-petit nombre (1), ces essais ont obtenu des succès momentanés, et nulle réputation durable. C'est que l'attendrissement dans les tragédies, comme le rire dans la comédie, n'est qu'une impression passagère. Si vous n'avez pas acquis une idée de plus par la cause même de votre impression, si la tragédie qui vous a fait pleurer ne laisse après elle, ni le souvenir d'une observation morale, ni celui d'une situation nouvelle tirée du mouvement même des passions, l'émotion qu'elle excite en vous est un plaisir plus innocent que le combat des gladiateurs; mais cette émotion n'agrandit pas davantage la pensée et le sentiment.

Il y a dans un ouvrage allemand une observation qui me paroît parfaitement juste; c'est que les belles tragédies doivent rendre l'ame plus forte après l'avoir déchirée. En effet, la véritable grandeur du caractère, dans quelque situation douloureuse qu'on la représente, inspire aux spectateurs un mouvement d'admiration qui les rend plus capables de braver l'adversité. Le principe de l'utilité se retrouve dans ce genre comme dans tous les autres. Ce qui est vraiment beau, c'est ce qui rend l'homme meilleur; et sans étudier les règles du goût, si l'on sent qu'une pièce de théâtre agit sur notre propre carac-

---

(1) Ducis, dans quelques scènes de presque toutes ses pièces; Chénier, dans le quatrième acte de Charles IX; Arnault, dans le cinquième acte des Vénitiens, ont introduit sur la scène française un nouveau genre d'effet très-remarquable, et qui appartient plus au génie des poètes du nord qu'à celui des poètes français.

tère en le perfectionnant, on eſt aſſuré qu'elle contient de véritables traits de génie. Ce ne ſont pas des maximes de morale, c'eſt le développement des caractères et la combinaiſon des événemens naturels qui produiſent un ſemblable effet au théâtre; et c'eſt en prenant cette opinion pour guide, qu'on pourroit juger quelles ſont les pièces étrangères dont nous pouvons nous enrichir.

Il ne ſuffit pas de remuer l'ame; il faut l'éclairer; et tous les effets qui frappent ſeulement les yeux, les tombeaux, les ſupplices, les ombres, les combats, on ne peut ſe les permettre, que s'ils ſervent directement à la peinture philoſophique d'un grand caractère ou d'un ſentiment profond. Toutes les affections des hommes penſans tendent vers un but raiſonnable. Un écrivain ne mérite de gloire véritable, que lorsqu'il fait ſervir l'émotion à quelques grandes vérités morales.

Les circonſtances de la vie privée ſuffiſent à l'effet du drame, tandis qu'il faut, en général, que les intérêts des nations ſoient compromis dans un événement, pour qu'il puiſſe devenir le ſujet d'une tragédie. Néanmoins, c'eſt bien plutôt dans la hauteur des idées et la profondeur des ſentimens que dans les ſouvenirs et les alluſions hiſtoriques, que l'on doit chercher la dignité tragique.

Vauvenargue a dit *que les grandes penſées venoient du coeur.* La tragédie met en action cette ſublime vérité. La pièce de Fénélon eſt fondée ſur un fait qui eſt entièrement du genre du drame: cependant il ſuffit du rôle et du ſouvenir de ce grand homme pour faire de cette pièce une tragédie. Le nom de M. de Malesherbes, ſa noble et terrible deſtinée feroit, dans une nation ſérieuſe,

le sujet de la tragédie du monde la plus touchante. Une haute vertu, un génie vaste, voilà les dignités nouvelles qui doivent caractériser la tragédie, et plus que tout encore le sentiment du malheur, tel que nous avons appris à l'éprouver.

Il ne me paroît pas douteux que la nature morale est plus énergique dans ses impressions que nos tragiques français, les plus admirables d'ailleurs, ne l'ont encore exprimée. Toutes les splendeurs qui dérivent des rangs suprêmes, introduisent dans les sujets tragiques une sorte de respect qui ne permet pas à l'homme de lutter corps à corps avec l'homme; ce respect doit jetter quelquefois du vague dans la manière de caractériser les mouvemens de l'ame. Les expressions voilées, les sentimens contenus, les convenances ménagées supposent un genre de talent très-remarquable; mais les passions ne peuvent être peintes au milieu de toutes ces difficultés, avec l'énergie déchirante, la pénétration intime que la plus complette indépendance doit inspirer.

Sous un gouvernement républicain, ce qu'il doit y avoir de plus imposant pour la pensée, c'est la vertu, et ce qui frappe le plus l'imagination, c'est le malheur. Je ne sais si la gloire même, seule pompe de la vie que l'esprit philosophique puisse honorer, je ne sais si le tableau de la gloire même remueroit aussi puissamment des spectateurs républicains, que la peinture des émotions qui répondent à tout notre être par leur analogie avec la nature humaine.

L'esprit philosophique qui généralise les idées, et le système de l'égalité politique, doivent donner un nouveau caractère à nos tragédies. Ce n'est pas une raison

pour rejetter les ſujets hiſtoriques; mais il faut peindre les grands hommes avec les ſentimens qui réveillent pour eux-là ſympathie de tous les coeurs, et relever les faits obſcurs par la dignité du caractère; il faut ennoblir la nature, au lieu de perfectionner les idées de convention. Ce n'eſt point l'irrégularité ni l'inconſéquence des pièces anglaiſes et allemandes qu'il faut imiter; mais ce ſeroit un genre de beautés nouvelles pour nous, et pour les étrangers eux-mêmes, que de trouver l'art de donner de la dignité aux circonſtances communes, et de peindre avec ſimplicité les grands événemens.

Le théâtre eſt la vie noble; mais il doit être la vie; et ſi la circonſtance la plus vulgaire ſert de contraſte à de grands effets, il faut employer aſſez de talens à la faire admettre, pour reculer les bornes de l'art ſans choquer le goût. On n'égalera jamais, dans le genre des beautés idéales, nos premiers tragiques. Il faut donc tenter, avec la meſure de la raiſon, avec la ſageſſe de l'eſprit, de ſe ſervir plus ſouvent des moyens dramatiques qui rappellent aux hommes leurs propres ſouvenirs; car rien ne les émeut auſſi profondement (1).

(1) Le public français accueille difficilement au théâtre les eſſais dans un genre nouveau; admirateur, avec raiſon, des chefs-d'oeuvre qu'il poſſède, il penſe qu'on veut faire rétrograder l'art, quand on l'écarte de la route que Racine a tracée. Je ne crois pas impoſſible cependant de reuſſir dans une route nouvelle, en ſachant ménager avec talent quelques effets non encore risqués ſur la ſcène; mais pour que cette entrepriſe ait du ſuccès, il faut qu'elle ſoit dirigée par le goût le plus ſévère. Une connoiſſance générale des préceptes de la littérature

La nature de convention, au théâtre, eſt inſéparable de l'ariſtocratie des rangs dans le gouvernement: vous ne pouvez ſoutenir l'une ſans l'autre. L'art dramatique, privé de toutes ces reſſources factices, ne peut s'accroître que par la philoſophie et la ſenſibilité: mais, dans ce genre, il n'a point de bornes; car la douleur eſt un des plus puiſſans moyens de développement pour l'eſprit humain.

La vie s'écoule, pour ainſi dire, inapperçue des hommes heureux; mais lorsque l'ame eſt en ſouffrance, la penſée ſe multiplie pour chercher un eſpoir, ou pour découvrir un motif de regret, pour approfondir le paſſé, pour préſager l'avenir; et cette faculté d'obſervation, qui, dans le calme et le bonheur, ſe porte presque entièrement ſur les objets extérieurs, n'a pour objet, dans l'infortune, que nos propres impreſſions. L'action infatigable de la peine fait paſſer et repaſſer ſans ceſſe dans notre coeur des idées et des ſentimens qui tourmentent notre être en dedans de nous-mêmes, comme ſi chaque inſtant amenoit un événement nouveau. Quelle inépuiſable ſource de réflexions pour le génie!

ſuffit pour ne pas s'égarer, en ſe ſoumettant aux règles reçues. Mais lorsqu'on veut triompher de la répugnance naturelle aux ſpectateurs français, pour ce qu'ils appellent le genre anglais ou le genre allemand, l'on doit veiller avec un ſcrupule extrême ſur toutes les nuances que la délicateſſe du goût peut réprouver. Il faut être hardi dans la conception, mais prudent dans l'exécution, et ſuivre à cet égard en littérature un principe qui ſeroit également vrai en politique: plus l'enſemble du projet eſt haſardé, plus les précautions de détail doivent être ſoignées, presque timidement.

Les préceptes de l'art tragique ne mettent pas aux ſujets que l'on peut choiſir autant d'entraves que les difficultés même attachées à l'exigeance de la poéſie. Ce qui ſeroit ſenſible et vrai dans la langue uſuelle, peut être ridicule en vers. La meſure, l'harmonie, la rime, interdiſent de certaines expreſſions qui, dans telle ſituation donnée, pourroient produire un grand effet. Les véritables convenances du théâtre ne ſont que la dignité même de la nature morale; les convenances poétiques tiennent à l'art des vers en lui-même; et ſi elles augmentent ſouvent l'impreſſion de certaines beautés, elles mettent des bornes à la carrière que le génie, obſervateur du coeur humain, pourroit parcourir.

On ne croiroit pas, dans la réalité, à la douleur d'un homme qui pourroit exprimer en vers ſes regrets pour la mort d'un être qu'il auroit profondément aimé. Tel degré de paſſion inſpire la poéſie; un degré de plus la repouſſe. Il y a donc néceſſairement une certaine profondeur de peine, un genre de vérité que l'expreſſion poétique affoibliroit, et des ſituations ſimples dans la vie que la douleur rend terribles, mais que l'on ne peut mettre en vers, ſans y porter des idées étrangères à la ſuite naturelle des impreſſions. On ne ſauroit nier cependant qu'une tragédie en proſe, quelque éloquente qu'elle pût être, n'excitât d'abord beaucoup moins d'admiration que nos chefs-d'oeuvre en vers. Le mérite de la difficulté vaincue, et le charme de la poéſie, tout ſert à relever le double mérite du poète et de l'auteur dramatique. Mais c'eſt la réunion même de ces deux talens qui a été l'une des principales cauſes des grandes

différences qui existent entre la tragédie française et la tragédie anglaise.

Les personnages obscurs de Shakespear parlent en prose, ses scènes de transition sont en prose; et lors même qu'il se sert de la langue des vers, ces vers n'étant point rimés, n'exigent point, comme en français, une splendeur poétique presque continue. Je ne conseille pas cependant d'essayer en France des tragédies en prose, l'oreille auroit de la peine à s'y accoutumer; mais il faut perfectionner l'art des vers simples, et tellement naturels, qu'ils ne détournent point, même par des beautés poétiques, de l'émotion profonde qui doit absorber toute autre idée. Enfin, pour ouvrir une nouvelle source d'émotions théâtrales, il faudroit trouver un genre intermédiaire entre la nature de convention des poètes français et les défauts de goût des écrivains du nord.

La philosophie s'étend à tous les arts d'imagination, comme à tous les ouvrages de raisonnement; et l'homme, dans ce siècle, n'a plus de curiosité que pour les passions de l'homme. Au-dehors, tout est vu, tout est jugé; l'être moral, dans ses mouvemens intérieurs, reste seul encore un objet de surprise, peut seul causer une impression forte. La tragédie, toute-puissante sur le coeur humain, ce n'est point celle qui nous retraceroit les idées communes de l'existence vulgaire, ni celle qui nous peindroit des caractères et des situations presqu'aussi loin de la nature que le merveilleux de la féerie: ce seroit celle qui pourroit entretenir l'homme dans les sentimens les plus purs qu'il ait jamais éprouvés, et

rappeller l'ame des auditeurs, quels qu'ils ſoient, au plus noble mouvement de leur vie.

La poéſie d'imagination ne fera plus de progrès en France: l'on mettra dans les vers des idées philoſophiques, ou des ſentimens paſſionnés; mais l'eſprit humain eſt arrivé, dans notre ſiècle, à ce degré qui ne permet plus ni les illuſions, ni l'enthouſiasme qui crée des tableaux et des fables propres à frapper les eſprits. Le génie français n'a jamais été très-remarquable en ce genre; et maintenant on ne peut ajouter aux effets de la poéſie, qu'en exprimant dans ce beau langage, les penſées nouvelles dont le temps doit nous enrichir.

Si l'on vouloit ſe ſervir encore de la mythologie des anciens, ce ſeroit véritablement retomber dans l'enfance par la vieilleſſe: le poète peut ſe permettre toutes les créations d'un eſprit en délire, mais il faut que vous puiſſiez croire à la vérité de ce qu'il éprouve. Or, la mythologie n'eſt pour les modernes ni une invention, ni un ſentiment. Il faut qu'ils recherchent dans leur mémoire ce que les anciens trouvoient dans leurs impreſſions habituelles. Ces formes poétiques, empruntées du paganiſme, ne ſont pour nous que l'imitation de l'imitation; c'eſt peindre la nature à travers l'effet qu'elle a produit ſur d'autres hommes.

Quand les anciens perſonnifioient l'amour et la beauté, loin d'affoiblir l'idée qu'on en pouvoit concevoir, ils la rendoient plus ſenſible, ils l'animoient aux regards des hommes, qui n'avoient encore qu'une idée confuſe de leurs propres ſenſations. Mais les modernes ont obſervé les mouvemens de l'ame avec une telle pénétration, qu'il leur ſuffit de ſavoir les peindre pour être élo-

quens et paſſionnés, et s'ils adoptoient les fictions antérieures à cette profonde connoiſſance de l'homme et de la nature, ils ôteroient à leurs tableaux l'énergie, la nuance et la vérité.

Dans les ouvrages des anciens même, combien ne préfère-t-on pas ce qu'on y trouve d'obſervations ſur le coeur humain, à tout l'éclat des fictions les plus brillantes? L'image de l'Amour prenant les traits d'Aſcagne pour enflammer Didon en jouant avec elle, peint-elle auſſi bien l'origine d'un ſentiment paſſionné, que les vers ſi beaux qui nous expriment les affections et les mouvemens que la nature inſpire à tous les coeurs?

Tout ce qui environnoit les anciens leur rappellant ſans ceſſe les dieux du paganisme, ils devoient en mêler le ſouvenir et l'image à toutes leurs impreſſions; mais quand les modernes imitent à cet égard les anciens, on ne peut ignorer qu'ils puiſent dans les livres des reſſources pour embellir ce que le ſentiment ſeul ſuffiſoit pour animer. Le travail de l'eſprit ſe fait toujours appercevoir, avec quelqu'habileté qu'il ſoit ménagé; et l'on n'eſt plus entraîné par ce talent, pour ainſi dire involontaire, qui reçoit une émotion au lieu de la chercher, qui s'abandonne à ſes impreſſions au lieu de choiſir ſes moyens d'effet. Le véritable objet du ſtyle poétique doit être d'exciter, par des images tout-à-la-fois nouvelles et vrais, l'intérêt des hommes pour les idées et les ſentimens qu'ils éprouvoient à leur inſu; la poéſie doit ſuivre, comme tout ce qui tient à la penſée, la marche philoſophique du ſiècle.

Il faut étudier les modèles de l'antiquité pour ſe pénétrer du goût et du genre ſimple, mais non pour ali-

menter ſans ceſſe les ouvrages modernes des idées et des fictions des anciens : l'invention qui ſe mêle à de ſemblables réminiſcences, eſt presque toujours en disparate avec elles. A quelque perfection que l'on portât l'étude des ouvrages des anciens, on pourroit les imiter, mais il ſeroit impoſſible de créer comme eux dans leur genre. Pour les égaler, il ne faut point s'attacher à ſuivre leurs traces ; ils ont moiſſonné dans leurs champs : il vaut mieux défricher le nôtre.

Le petit nombre des idées mythologiques des poètes du Nord ſont plus analogues à la poéſie françaiſe, parce qu'elles peuvent mieux s'accorder, comme j'ai tâché de le prouver, avec les idées philoſophiques. L'imagination, dans notre ſiècle, ne peut s'aider d'aucune illuſion ; elle peut exalter les ſentimens vrais, mais il faut toujours que la raiſon puiſſe approuver et comprendre ce que l'enthouſiasme fait aimer (1).

Un nouveau genre de poéſie exiſte dans les ouvrages en proſe de J. J. Rouſſeau et de Bernardin de Saint-Pierre ; c'eſt l'obſervation de la nature dans ſes rapports avec les ſentimens qu'elle fait éprouver à l'homme. Les anciens, en perſonnifiant chaque fleur, chaque rivière, chaque arbre, avoient écarté les ſenſations ſimples et directes, pour y ſubſtituer des chimères brillantes ; mais la providence a mis une telle relation entre les objets phyſiques et l'être moral de l'homme, qu'on ne peut

(1) De Lille, Saint-Lambert et Fontanes ; nos meilleurs poètes dans le genre deſcriptif, ſe ſont déjà très-rapprochés du caractère des poètes anglais.

rien ajouter à l'étude des uns qui ne ſerve en même-temps à la connoiſſance de l'autre.

On ne ſépare pas dans ſon ſouvenir le bruit des vagues, l'obſcurité des nuages, les oiſeaux épouvantés, et le récit des ſentimens qui rempliſſoient l'âme de Saint-Preux et de Julie, lorsque ſur le lac qu'ils traverſoient enſemble, *leurs coeurs s'entendirent pour la dernière fois.*

La nature féconde de l'île de France, cette végétation active et multipliée que l'on retrouve ſous la ligne, ces tempêtes épouvantables qui ſuccèdent rapidement aux jours les plus calmes, s'uniſſent dans notre imagination avec le retour de Paul et Virginie revenant enſemble, portés par leur nègre fidèle, pleins de jeuneſſe, d'eſpérance et d'amour, et ſe livrant avec confiance à la vie, dont les orages alloient bientôt les anéantir.

Tout ſe lie dans la nature, dès qu'on en bannit le merveilleux, et les écrits doivent imiter l'accord et l'enſemble de la nature. La philoſophie, en généraliſant davantage les idées, donne plus de grandeur aux images poétiques. La connoiſſance de la logique rend plus capable de faire parler la paſſion. Une progreſſion conſtante dans les idées, un but d'utilité doit ſe faire ſentir dans tous les ouvrages d'imagination. On ne veut plus de mérite relatif, on ne met plus d'intérêt même aux difficultés vaincues, lorsqu'elles ne font avancer en rien l'eſprit humain. Il faut analyſer l'homme, ou le pefectionner. Les romans, la poéſie, les pièces dramatiques et tous les écrits qui ſemblent n'avoir pour objet que d'intéreſſer, ne peuvent atteindre à cet objet même qu'en rempliſſant un but philoſophique. Les romans qui ne contiendroient que des événemens extraordinaires, ſe-

roient bientôt délaiſſés (1). La poéſie qui ne contiendroit que des fictions, les vers qui n'auroient que de la grace, fatigueroient les eſprits avides avant tout, des découvertes que l'on peut faire dans les mouvemens et dans les caractères des hommes.

Le déchaînement des paſſions qu'amènent les troubles civils, ne laiſſe ſubſiſter qu'une ſeule curioſité, celle que font éprouver les écrits qui pénètrent dans les penſées et dans les ſentimens de l'homme, ou ſervent à vous faire

(1) Les romans que l'on nous a donnés depuis quelque temps, dans leſquels on vouloit exciter la terreur, avec de la nuit, des vieux châteaux, de longs corridors et du vent, ſont une des productions les plus inutiles, et par conſéquent, à la longue, les plus fatigantes de l'eſprit humain. Ce ſont des eſpèces de contes de fées, un peu plus monotones que les véritables, parce que les combinaiſons en ſont moins variées. Mais les romans qui peignent les moeurs et les caractères, vous en apprenent ſouvent plus ſur le coeur humain que l'hiſtoire même. On vous dit dans ces ſortes d'ouvrages, ſous la forme de l'invention, ce qu'on ne vous raconteroit jamais ſous celle de l'hiſtoire. Les femmes de nos jours, ſoit en France, ſoit en Angleterre, ont excellé dans le genre des romans, parce que les femmes étudient avec ſoin, et caractériſent avec ſagacité les mouvemens de l'ame; d'ailleurs on n'a conſacré juſqu'à préſent les romans qu'à peindre l'amour, et les femmes ſeules en connoiſſent toutes les nuances délicates. Parmi les romans français nouveaux, dont les femmes ſont les auteurs, on doit citer Caliſte, Adèle de Senanges, et en particulier les ouvrages de madame de Genlis; le tableau des ſituations et l'obſervation des ſentimens lui méritent une première place parmi les bons écrivains.

connoître la force et la direction de la multitude. On n'eſt donc curieux que des ouvrages qui peignent les caractères, qui les mettent en action de quelque manière, et l'on n'admire que les écrits qui développent dans notre coeur la puiſſance de l'exaltation.

Le célèbre métaphyſicien allemand, Kant, en examinant la cauſe du plaiſir que font éprouver l'éloquence, les beaux arts, tous les chefs-d'oeuvre de l'imagination, dit que ce plaiſir tient au beſoin de reculer les limites de la deſtinée humaine; ces limites qui reſſerrent douloureuſement notre coeur, une émotion vague, un ſentiment élevé les fait oublier pendant quelques inſtans, l'ame ſe complaît dans la ſenſation inexprimable que produit en elle ce qui eſt noble et beau; et les bornes de la terre diſparoiſſent quand la carrière immenſe du génie et de la vertu s'ouvre à nos yeux. En effet, l'homme ſupérieur ou l'homme ſenſible ſe ſoumet avec effort aux loix de la vie, et l'imagination mélancolique rend heureux un moment, en faiſant rêver l'infini.

Le dégoût de l'exiſtence, quand il ne porte pas au découragement, quand il laiſſe ſubſiſter une belle inconſéquence, l'amour de la gloire, le dégoût de l'exiſtence peut inſpirer de grandes beautés de ſentimens: c'eſt d'une certaine hauteur que tout ſe contemple; c'eſt avec une teinte forte que tout ſe peint. Chez les anciens, on étoit d'autant meilleur poète, que l'imagination s'enchantoit plus facilement. De nos jours, l'imagination doit être auſſi détrompée de l'eſpérance que la raiſon: c'eſt ainſi que cette imagination philoſophe peut encore produire de grands effets.

Il faut qu'au milieu de tous les tableaux de la proſpé-

rité même, un appel aux reflexions du coeur vous faſſe ſentir le penſeur dans le poète. A l'époque où nous vivons, la mélancolie eſt la véritable inſpiration du talent: qui ne ſe ſent pas atteint par ce ſentiment, ne peut prétendre à une grande gloire comme écrivain; c'eſt à ce prix qu'elle eſt achetée.

Enfin, dans le ſiècle du monde le plus corrompu, en ne conſidérant les idées de morale que ſous leur rapport littéraire, il eſt vrai de dire qu'on ne peut produire aucun effet très-remarquable par les ouvrages d'imagination, qu'en les dirigeant dans le ſens de l'exaltation de la vertu. Nous ſommes arrivés à une période qui reſſemble, ſous quelques rapports, à l'état des eſprits au moment de la chute de l'empire romain, et de l'invaſion des peuples du nord. Dans cette période, le genre-humain eut beſoin de l'enthouſiasme et de l'auſtérité. Plus les moeurs de France ſont dépravées maintenant, plus on eſt près d'être laſſé du vice, d'être irrité contre les interminables malheurs attachés à l'immoralité. L'inquiétude qui nous dévore finira par un ſentiment vif et décidé, dont les grands écrivains doivent ſe ſaiſir à l'avance. L'époque du retour à la vertu n'eſt pas éloignée, et déjà l'eſprit eſt avide des ſentimens honnêtes, ſi la raiſon ne les a pas encore fait triompher.

Pour réuſſir par les ouvrages d'imagination, il faut peut-être préſenter une morale facile au milieu des moeurs ſévères: mais au milieu des moeurs corrompus, le tableau d'une morale auſtère eſt le ſeul qu'il faille conſtamment offrir. Cette maxime générale eſt encore ſuſceptible d'une application plus particulière à notre ſiècle.

Tant que l'imagination d'un peuple eſt tournée vers les fictions, toutes les idées peuvent ſe confondre au milieu des créations bizarres de la rêverie; mais quand toute la puiſſance qui reſte à l'imagination conſiſte dans l'art d'animer, par des ſentimens et des tableaux, les vérités morales et philoſophiques, que peut-on puiſer dans ces vérités qui convienne à l'exaltation poétique? Une ſeule penſée ſans bornes, un ſeul enthouſiasme que la réflexion ne déſavoue pas, l'amour de la vertu, cette inépuiſable ſource, peut féconder tous les arts, toutes les productions de l'eſprit, et réunir à-la-fois dans un même ſujet, dans un même ouvrage, les délices de l'émotion et l'aſſentiment de la ſageſſe.

CHAPITRE VI.

De la Philoſophie.

Nous poſſédons dans les ſciences, et particulièrement dans les mathématiques, les plus grands hommes de l'Europe. Nos troubles civils, loin de décourager l'émulation dans cette carrière, ont inſpiré le deſir de s'y réfugier. Ineſtimable avantage de l'époque où nous nous trouvons! Lorsque les paſſions inteſtines mettent le déſordre dans toutes les idées morales, il reſte encore des vérités dont la route eſt connue et la méthode fixée. Les penſeurs, repouſſés de toutes parts par la folie de l'eſprit de parti, s'attachent à ces études; et comme la puiſſance de la raiſon eſt toujours la même, à quelque objet qu'elle s'applique, l'eſprit humain qui ſeroit peut-être tombé dans la décadence, s'il n'avoit eu que les querelles des factions pour aliment, l'eſprit humain ſe conſerve par les ſciences exactes juſqu'à ce que l'on puiſſe appliquer de nouveau la logique de la penſée aux objets qui intéreſſent la gloire et le bonheur des ſociétés.

Les erreurs de tout genre, en politique et en morale, ne peuvent à la longue ſubſiſter à côté de cette maſſe impoſante de connoiſſances et de découvertes qui porte partout dans l'ordre phyſique la lumière de l'entendement, et les ſuperſtitions et les préjugés, et les abstractions fauſſes et les principes inapplicables, finiront par s'anéantir en préſence de cette raiſon calme et poſitive qui ne ſe mêle point, il eſt vrai, des intérêts du monde moral,

mais enſeigne par ſon exemple comment il faut procéder à la recherche de la vérité.

En examinant l'état actuel des lumières, l'on reconnoît aiſément que nos véritables richeſſes ce ſont les ſciences. J'ai montré comment, en littérature, le goût a dû s'altérer; et dans la philoſophie politique les événemens ayant devancé les idées, les idées rétrogradent par-delà leur point de départ. C'eſt un effet naturel des inſtitutions précipitées, qui ne ſont pas le réſultat de l'inſtruction, et par conſéquent du deſir général.

Si l'imagination, juſtement frappée des crimes dont nous avons été témoins, les attribue à quelques cauſes abſtraites, on devient paſſionné contre des principes, comme on pourroit l'être contre des individus, et cette vaſte prévention, dont un principe peut être l'objet, s'étend à toutes les penſées qui peuvent en dépendre par les rapports les plus éloignés. Si l'on jugeoit à ces ſignes de l'état des lumières, on croiroit l'eſprit humain reculé de plus d'un ſiècle en dix années; mais il faut obſerver ſeulement la nature des argumens dont on ſe ſert en faveur des préjugés, quels qu'ils ſoient.

C'eſt toujours par des idées générales, par des motifs tirés du bonheur des nations, par des raiſonnemens fondés ſur l'indépendance de l'eſprit, que l'on juge tous les genres de ſervitude vers leſquels divers mouvemens peuvent rappeller. Quand l'eſprit a pris une fois cette marche, ſoit que momentanément il avance ou rétrograde, ſes progrès futurs ſont aſſurés; il admet l'analyſe; il ne ſauroit long-temps défendre l'erreur. Dans la période où nous nous trouvons, nous n'avons pas encore conquis la connoiſſance des vérités politiques et mora-

les; mais presque tous les partis, même les plus oppofés, reconnoiſſent le raiſonnement pour baſe de leurs diſcuſſions et l'utilité publique comme le ſeul droit et le ſeul but des inſtitutions ſociales.

Il eſt donc impoſſible que l'eſprit humain ne recommence pas à parcourir ſa carrière philoſophique, lorſque tous les ſentimens, tous les ſouvenirs qui doivent dominer maintenant les ames honnêtes ne jetteront plus de confuſion dans les idées. Conſidérons donc quelle ſera cette carrière, ſeul avenir qui ſoutienne encore la penſée prête à ſ'abîmer dans la douloureuſe contemplation du paſſé.

Il y avoit dans la philoſophie des anciens, plus d'imagination et moins de méthode que dans la philoſophie des modernes. Celle des anciens s'emparoit plus vivement de l'ame; mais elle pouvoit l'égarer beaucoup plus facilement par l'eſprit de ſyſtême, et elle étoit bien moins ſuſceptible de progrès certains et poſitifs.

L'analyſe métaphyſique n'avoit point encore établi un enchaînement de principes depuis l'origine des idées jusqu'à leur terme inconnu. Locke et Condillac ont beaucoup moins d'imagination que Platon; mais ils ſont entrés dans la route de la démonſtration géométrique; et cette méthode préſente ſeule des progrès réguliers et ſans bornes.

En parlant du ſtyle, j'examinerai ſ'il n'eſt pas poſſible, ſ'il n'eſt pas même néceſſaire à la marche ultérieure de la raiſon de faire concorder enſemble ce qui frappe l'imagination et ce qui perſuade l'entendement. Il ſ'agit ſeulement ici de conſidérer l'application poſſible et les réſultats vraiſemblables de la philoſophie, comme ſcience.

Descartes a trouvé une manière de faire ſervir l'algèbre à la ſolution des problèmes de la géometrie. Si l'on pouvoit découvrir un jour dans le calcul des probabilités, une méthode qui pût convenir aux objets purement moraux, ce ſeroit faire un pas immenſe dans la carrière de la raiſon. Ce pas a depuis un ſiècle été fait, à quelques égards, dans la métaphyſique de l'entendement humain. L'on a employé les formes de la démonſtration pour expliquer la théorie des facultés intellectuelles; c'eſt une conquête pour l'eſprit philoſophique. Si l'on ſuivoit la même route dans les ſciences morales, cette conquête auroit encore des effets bien plus utiles. Si les queſtions de politique, par exemple, pouvoient jamais arriver à un degré d'évidence tel, que la grande majorité des hommes y donnât ſon aſſentiment comme aux vérités de calcul, combien le bonheur et le repos du genre humain n'y gagneroient-ils pas?

Sans doute il ſera difficile de ſoumettre au calcul, même à celui des probabilités, ce qui tient aux combinaiſons morales. Dans les ſciences exactes, toutes les baſes ſont invariables; dans les idées morales, tout dépend des circonſtances: l'on ne peut ſe décider que par une multitude de conſidérations, parmi leſquelles il en eſt de ſi fugitives, qu'elles échappent ſouvent même à la parole, à plus forte raiſon au calcul. Néanmoins M. de Condorcet, dans ſon ouvrage ſur les probabilités, a très-bien fait ſentir comment il ſeroit poſſible de connoître à l'avance, avec une preſque certitude, quelle ſeroit l'opinion d'une aſſemblée ſur tel ſujet. Le calcul des probabilités, quand il s'applique à un très-grand nombre de chances, préſente un réſultat moralement infaillible; il ſert

de guide à tous les joueurs, quoique ſon objet, dans ce cas, paroiſſe livré à tous les caprices du haſard. Il pourroit de même avoir ſon application relativement à la multitude de faits dont ſe compoſent les ſciences politiques.

La table des morts et des naiſſances préſente des réſultats certains et invariables, auſſi long-temps que ſubſiſte l'ordre régulier des circonſtances habituelles; le nombre des divorces qui auront lieu chaque année, le nombre des vols et des meurtres qui ſe commettront dans un pays de telle population, et de telle ſituation religieuſe et politique, ce nombre peut ſe calculer d'une manière préciſe; et ces événemens qui dépendent cependant du concours journalier de toutes les paſſions humaines, ces événemens arrivent auſſi exactement que ceux qui ſont uniquement ſoumis aux loix de la nature.

En prenant la moyenne proportionnelle de dix années, l'on ſait, à Berne, que tous les ans il ſe fait tant de divorces; à Rome, que tous les ans il ſe commet tant d'aſſaſſinats; et l'on ne ſe trompe point dans ce calcul. S'il en eſt ainſi, n'eſt-il donc pas poſſible de prouver que les combinaiſons de l'ordre moral ſont auſſi regulières que les combinaiſons de l'ordre phyſique, et de fonder des calculs poſitifs d'après ces combinaiſons.

Il faut que ces calculs aient pour baſe l'uniformité conſtante de la maſſe, et non pas la diverſité de chaque exemple: un à un, tout diffère dans l'ordre moral; mais ſi vous admettez cent mille chances, ſi vous calculez d'après cent mille hommes pris au haſard, vous ſaurez, par une approximation juſte, quelle eſt dans ce nombre la proportion des hommes éclairés, des hommes foibles, des ſcélerats et des eſprits diſtingués. Vous le ſaurez

encore plus exactement, ſi vous faites entrer dans vos combinaiſons la force des intérêts de chaque claſſe, comme en phyſique, l'impulſion que donne telle pente au mouvement. En joignant à ce calcul la connoiſſance éprouvée des effets de telle ou telle inſtitution, l'on pourroit fonder les pouvoirs politiques ſur des baſes à-peu-près certaines, meſurer la réſiſtance qu'ils doivent rencontrer, et les balancer entr'eux, d'après leur action réelle, et l'indépendance de cette action.

Pourquoi ne parviendroit-on pas un jour à dreſſer des tables qui contiendroient la ſolution des toutes les queſtions politiques, d'après les connoiſſances de ſtatiſtique, d'après les faits poſitifs que l'on recueilleroit ſur chaque pays? l'on diroit: — pour adminiſtrer telle population, il faut exiger tel ſacrifice de la liberté individuelle; — donc telles loix, tel gouvernement conviennent à tel empire. — Pour telle richeſſe, telle étendue de pays, il faut tel degré de force dans le pouvoir exécutif: — donc telle autorité eſt néceſſaire dans telle contrée, et tyrannique dans telle autre. — Tel équilibre eſt néceſſaire entre les pouvoirs, pour qu'ils puiſſent ſe défendre mutuellement: — donc telle conſtitution ne peut ſe maintenir, et telle autre eſt néceſſairement deſpotique. — On pourroit prolonger ces exemples; mais comme la véritable difficulté de cette idée n'eſt pas de la concevoir abſtraitement, mais de l'appliquer avec préciſion, il ſuffit de l'indiquer.

L'on a eu tort de blâmer nos publiciſtes, lorsqu'ils ont voulu appliquer le calcul à la politique; l'on a eu tort de leur reprocher d'avoir tenté de généraliſer les cauſes: mais on a ſouvent eu raiſon de les accuſer d'avoir ignoré les faits.

C'eſt une ſcience à créer que la politique. L'on n'apperçoit encore que dans un lointain obscur cette combinaiſon de l'expérience et des principes, qui amèneroit des réſultats tellement poſitifs, qu'on pourroit parvenir à ſoumettre tous les problêmes des ſciences morales à l'enchaînement, à la conſéquence, à l'évidence pour ainſi dire mathématique. Les élémens de la ſcience ne ſont point fixés. Ce que nous appellons des idées générales, ne ſont que des faits particuliers, et ne préſentent qu'un côté d'une queſtion, ſans en laiſſer voir l'enſemble. Ainſi donc chaque fait nouveau nous imprime une impulſion nouvelle et désordonnée.

Une année, toutes les déclamations ſont contre la puiſſance exécutive; une autre, contre le pouvoir législatif; une année, contre la liberté de la preſſe; une autre, contre ſon aſſerviſſement. Auſſi long-temps qu'existera ce désordre, des circonſtances favorables, des haſards heureux pourront établir, dans quelques pays, des inſtitutions conformes à la raiſon; mais les principes généraux de la politique n'y ſeront pas fixés, l'application de ces principes aux différentes modifications de l'état ſocial, n'y ſera pas aſſurée.

C'eſt ainſi qu'en Amérique beaucoup de problêmes politiques paroiſſent réſolus; car les citoyens y vivent heureux et libres. Mais ce favorable haſard tient à des circonſtances particulières, et ne préjuge en rien, ni quels ſont les principes invariables en eux-mêmes, ni de quelle application ils ſont ſuſceptibles dans d'autres pays.

On peut encore moins préſenter comme une preuve des progrès de l'eſprit humain en politique, la longue durée et la ſtabilité presqu'indeſtructible de quelques gou-

vernemens de l'Europe, qui, ſe ſoutenant par leur puiſſance, et maintenant chez eux la paix et le calme, garantiſſent aux hommes quelques avantages de l'aſſociation. Le despotisme dispenſe de la ſcience politique, comme la force dispenſe des lumières, comme l'autorité rend la perſuaſion ſuperflue; mais ces moyens ne peuvent être admis lorsqu'on discute les intérêts des hommes. La force eſt une combinaiſon du haſard, deſtructive de tout ce qui tient à la penſée et au raiſonnement; car l'exercice de l'une et de l'autre ſuppoſe toujours la liberté.

Le deſpotisme ne peut donc être l'objet des calculs de l'entendement. J'examine ici les reſſources naturelles que l'eſprit humain poſſède pour éviter de s'égarer, tout en avançant dans ſa marche, et non les moyens d'abrutiſſement et de violence qui ne le préſervent des erreurs qu'en arrêtant tous ſes progrès.

L'analyſe et l'enchaînement des idées dans un ordre mathématique, a cet avantage inappréciable, qu'il éloigne des eſprits jusqu'à l'idée même de l'oppoſition. Tout ſujet qui devient ſuſceptible d'évidence, ſort du domaine des paſſions, qui perdent l'eſpoir de s'en emparer. Déjà dans l'ordre moral, comme dans l'ordre phyſique, de certaines vérités ſont à l'abri de leur empire. Depuis Newton, l'on ne fait plus de ſyſtême nouveau ſur l'origine des couleurs, ni ſur les forces qui font mouvoir la terre. Depuis Locke, l'on ne parle plus des idées innées, l'on eſt convenu que toutes les idées nous viennent des ſens. Il eſt plus difficile de faire reconnoître l'évidence dans les queſtions politiques; les paſſions ont

plus d'intérêt à les dénaturer (1). Il eſt cependant de ces queſtions qui, déjà réſolues, n'offrent plus à l'eſprit de parti l'eſpérance d'aucun débat.

L'eſclavage, la féodalité, les querelles religieuſes elles-mêmes n'exciteront plus aucune guerre; la lumière eſt aſſez généralement répandue ſur ces objets, pour qu'il ne reſte plus aux hommes véhémens l'eſpoir de les préſenter ſous des aſpects différens; de former deux partis fondés ſur deux manières diverſes de juger et de faire voir les mêmes idées. Chaque progrès nouveau dans ce ſens, met une partie de plus du bonheur ſocial en ſûreté.

Les philoſophes doivent donc, en politique, ſe propoſer de ſoumettre à des combinaiſons poſitives tous les faits qui leur ſont connus, pour en tirer des réſultats certains, d'après le nombre et la nature des chances.

Les algébriſtes ne vous diſent pas: vous allez amener tel dé; mais ils calculent en combien de coups tel dé doit revenir. Il en ſeroit de même des politiques; ils ne pourroient pas dire: telle révolution arrivera tel jour; mais ils ſeroient aſſurés du retour des mêmes circonſtances dans un temps donné, ſi les inſtitutions reſtoient les mêmes.

Aucun calcul, il eſt vrai, n'exigeroit une plus grande multiplicité de combinaiſons différentes. Si une expérience phyſique peut manquer, parce qu'on ne s'eſt pas rendu compte d'une légère différence dans les pro-

(1) Leibnitz diſoit que ſi les hommes avoient intérêt à nier les vérités mathématiques, ces vérités ſeroient miſes en doute. Il eſt néanmoins certain qu'il eſt des vérités morales reconnues, et que leur nombre doit toujours augmenter avec les temps.

cédés, d'un léger degré de plus ou de moins dans le froid ou la chaleur, quelle étude du coeur humain ne faut-il pas pour déterminer la conſidération qu'on doit donner au gouvernement, afin qu'il ſoit obéi ſans pouvoir être injuſte, et l'action néceſſaire aux législateurs pour réunir la nation dans un même eſprit, ſans entraver l'eſſor individuel? De quel coup-d'oeil exercé n'a-t-on pas beſoin pour marquer le point juſte où l'autorité exécutive ceſſe d'être un bien, comme celui où ſon abſence ſeroit un mal? Il n'eſt point de problême compoſé d'un plus grand nombre de termes, il n'en eſt point où l'erreur ſoit d'une conſéquence plus dangereuſe.

Il exiſte une faculté dans l'homme dont les effets ſont très-remarquables; c'eſt celle de croire. Des idées diamétralement oppoſées les unes aux autres s'établiſſent dans la même tête, et y exiſtent ſimultanément. L'eſprit admet une à une chaque propoſition, ſans avoir eſſayé de les juger; il crée enſuite des rapports factices dont l'apparente abſtraction le ſaiſit et l'exalte; car l'imagination eſt ſaiſie par ce qui eſt abſtrait, tout auſſi fortement que par les tableaux les plus animés. Le vague des idées ſans bornes eſt ſingulièrement propre à l'exaltation.

Le ſyſtême une fois adopté, la paſſion s'en mêle; on défend tout alors, même l'idée que l'on croit fauſſe; et par un ſingulier effet de la diſpute, ce que l'on ſoutient, finit par devenir ce que l'on penſe. A force de chercher toujours des raiſonnemens dans le même ſens, on ne voit plus les argumens qui les combattent; l'irritation d'amour-propre que fait éprouver la contradiction, exagère l'opinion, engage la vanité. Lorsque après une ſuite d'actions que votre croyance vous a d'abord inſpi-

rées, votre intérêt ſe trouve intimement uni avec le ſuccès de cette croyance, il ſe paſſe dans les réflexions intérieures des combats que l'on ſe nie à ſoi-même, et que l'on parvient à étouffer.

Les dévots portent le ſcrupule au fond de leurs penſées les plus intimes; ils finiſſent par ſe faire un crime de ces incertitudes paſſagères qui traverſent quelquefois leur eſprit. Il en eſt de même de tous les fanatismes; l'imagination a peur du réveil de la raiſon, comme d'un ennemi étranger qui pourroit venir troubler le bon accord de ſes chimères et de ſes foibleſſes.

Le fanatisme, en politique comme en religion, eſt agité par ces lueurs de vérité qui apparoiſſent par intervalle aux croyances les plus fermes. L'on pourſuit dans les autres l'incertitude dont on a ſoi-même la première idée; et la faculté de croire, bizarre dans ſa véhémence, ſ'irrite de ſes propres doutes, au lieu de ſ'en ſervir pour examiner de plus près la vérité.

Dans cette diſpoſition de l'eſprit humain, il y a des argumens pour tout, dans la langue même du raiſonnement. Les opinions les plus abſurdes, les maximes les plus déteſtables entrent dans la tête des hommes, dès qu'on leur a donné la forme d'une idée générale. Les contradictions ſe concilient par une ſorte de logique purement grammaticale, qui, lorsqu'on ne l'analyſe pas avec ſoin, ſemble revêtue de toute la ſévérité du raiſonnement.

„La loi, dſoit Couthon dans celle du 22 prairial, ac„corde pour défenſeur aux innocens, des jurés patrio„tes; elle n'en accorde point aux conſpirateurs". N'y a-t-il pas dans cette maxime toutes les parties du dis-

cours assez bien coordonnées ensemble? et fut-il jamais possible cependant de réunir en aussi peu de mots autant d'atroces absurdités? Cet enlacement du discours, qui enchaîne l'esprit le plus droit, et dont la raison la plus forte ne sait comment s'affranchir, est un des plus grands fléaux de la métaphysique imparfaite. Le raisonnement devient alors l'arme du crime et de la sottise, le charlatanisme des formes abstraites s'unit aux fureurs de la persécution, et l'homme combine, par un monstrueux mélange, tout ce que la superstition a de furieux avec tout ce que la philosophie a d'aride.

Il est impossible de ne pas éprouver le besoin d'une doctrine nouvelle, qui porte la lumière dans cet affreux amas de prétextes informes, derrière lesquels se retranche l'homme vil ou l'homme coupable, comme si la transformation d'erreurs en principes, et de sophismes en conséquences, changeoit rien à la fausseté radicale d'une première assertion, et pallioit les effets déteſtables de cette logique de scélératesse.

Cette doctrine nouvelle doit reposer sur deux bases, la morale et le calcul. Mais il est un principe dont il ne faut jamais s'écarter; c'est que toutes les fois que le calcul n'est pas d'accord avec la morale, le calcul est faux, quelque inconteſtable que paroisse au premier coup-d'oeil son exactitude.

L'on a dit que dans la révolution de France, des spéculateurs barbares avoient pris pour bases de leurs sanglantes loix, des calculs mathématiques, dans lesquels ils avoient froidement sacrifié la vie de plusieurs milliers d'individus, à ce qu'ils regardoient comme le bonheur du plus grand nombre.

Ces hommes atroces, en retranchant de leur calcul les souffrances, les sentimens, l'imagination, croyoient le simplifier; ils ne se faisoient nulle idée de la nature des vérités générales. Ces vérités se composent de chaque fait et de chaque existence particulière. Le calcul n'est beau, n'est utile, que lorsqu'il saisit toutes les exceptions, et régularise toutes les variétés. Si vous laissez échapper une seule circonstance, votre résultat sera faux, comme la plus légère erreur de chiffre rend impossible la solution d'un problême.

La preuve des combinaisons de l'esprit, est dans l'expérience et le sentiment; et le raisonnement, sous quelques formes qu'on le présente, ne peut jamais ni changer, ni modifier la nature des choses: il analyse ce qui est.

On présente comme une vérité mathématique le sacrifice que l'on doit faire du petit nombre au plus grand: rien n'est plus erroné, même sous le rapport des combinaisons politiques. L'effet des injustices est tel dans un état, qu'il le désorganise nécessairement.

Quand vous dévouez des innocens à ce que vous croyez l'avantage de la nation, c'est la nation même que vous perdez. D'action en réaction, de vengeance en vengeance, les victimes qu'on avoit immolées sous le prétexte du bien général, renaissent de leurs cendres, se relèvent de leur exil; et tel qui restoit obscur si l'on fut demeuré juste envers lui, reçoit un nom, une puissance par les persécutions mêmes de ses ennemis. Il en est ainsi de tous les problêmes politiques dans lesquels la vertu est intéressée. Il est toujours possible de prouver, par le simple raisonnement, que la solution de ces problêmes

eſt fauſſe comme calcul, ſi elle s'écarte en rien des loix de la morale.

La morale doit être placée au-deſſus du calcul. La morale eſt la nature des choſes dans l'ordre intellectuel; et comme, dans l'ordre phyſique, le calcul part de la nature des choſes, et ne peut y apporter aucun changement, il doit, dans l'ordre intellectuel, partir de la même donnée, c'eſt-à-dire, de la morale.

Cette réflexion nous explique la cauſe de tant d'erreurs atroces ou abſurdes, qui ont décrédité l'uſage des idées abſtraites dans la politique. C'eſt qu'au lieu de prendre la morale pour baſe inébranlable et législateur ſuprême, on l'a conſidérée, tout au plus, comme l'un des élémens du calcul, et non comme ſa règle éternelle. Souvent même on l'a regardée comme un acceſſoire qu'on pouvoit modifier ou ſacrifier à ſon gré.

Établiſſons donc, en premier lieu, la morale comme point fixe. Soumettons enſuite la politique à des calculs partant de ce point, et nous verrons diſparoître tous les inconvéniens reprochés jusqu'à ce jour, à juſte titre, à la métaphyſique appliquée aux inſtitutions ſociales et aux intérêts du genre humain.

La politique eſt ſoumiſe au calcul, parce que, s'appliquant toujours aux hommes réunis en maſſe, elle eſt fondée ſur une combinaiſon générale, et par conſéquent abſtraite; mais la morale ayant pour but la conſervation particulière des droits et du bonheur de chaque homme, eſt néceſſaire pour forcer la politique à reſpecter, dans ſes combinaiſons générales, le bonheur des individus. La morale doit diriger nos calculs, et nos calculs doivent diriger la politique.

Cette place que nous aſſignons à la morale, au-deſſus du calcul, convient également à la morale publique et à la morale individuelle. C'eſt ſous le premier rapport ſur-tout que l'idée contraire a cauſé de grands maux. En ſoumettant la morale publique à ce qui devoit lui être ſubordonné, l'on a ſouvent fait le malheur de chacun, ſous le prétexte du bonheur de tous. Certains ſyſtêmes philoſophiques menacent auſſi la morale individuelle d'une dégradation ſemblable.

Tout doit être ſoumis, en dernier reſſort, à la vertu; et quoique la vertu ſoit ſusceptible d'une démonſtration fondée ſur le calcul de l'utilité, ce n'eſt pas aſſez de ce calcul pour lui ſervir de baſe. Comme elle rencontre beaucoup d'obſtacles, elle a reçu de la nature beaucoup de ſoutiens.

Les ſciences morales ne ſont ſusceptibles que du calcul des probabilités, et ce calcul ne peut ſe fonder que ſur un très-grand nombre de faits, desquels vous pouvez extraire un réſultat approximatif. La ſcience politique s'appliquant toujours aux hommes réunis en nation, les probabilités, dans cette ſcience, peuvent équivaloir à une certitude, vu la multiplicité des chances dont elles ſont tirées; et les inſtitutions que vous établiſſez d'après ces baſes, s'appliquant elles-mêmes auſſi au bonheur de la multitude, ne peuvent manquer leur objet. Mais la morale a pour but chaque homme en particulier, chaque fait, chaque circonſtance; et quoiqu'il ſoit vrai que la très-grande majorité des exemples prouve qu'une conduite vertueuſe eſt en même temps la meilleure conduite à tenir pour le ſuccès des intérêts de

la vie, on ne peut affirmer qu'il n'y ait point d'exception à cette règle générale.

Or, ſi vous voulez ſoumettre ces exceptions aux mêmes loix, ſi vous voulez inſpirer la morale à chaque individu en particulier, dans quelque ſituation qu'il puiſſe être, vous ne pouvez trouver que dans un ſentiment la ſource vive et conſtante qui ſe renouvelle chaque jour pour chaque homme dans chaque moment.

La morale eſt la ſeule des penſées humaines qui ait encore beſoin d'un autre régulateur que le calcul de la raiſon. Toutes les idées qui embraſſent le ſort de pluſieurs hommes à-la-fois, ſe fondent ſur leur intérêt bien entendu; mais lorsqu'on veut donner à chaque homme, pour guide de ſa propre conduite, ſon intérêt perſonnel, quand même ce guide ne l'égareroit pas, il en réſulteroit toujours que l'effet d'une telle opinion ſeroit de tarir dans ſon ame la ſource des belles actions.

Sans doute il eſt évident que la morale eſt presque toujours conforme aux intérêts des hommes; mais lui donner pour point d'appui cette ſorte de motif, c'eſt ôter à l'ame l'énergie néceſſaire pour les ſacrifices de la vertu.

On peut arriver, par un raiſonnement ſubtil, à repréſenter le dévouement le plus généreux comme un égoïſme bien entendu; mais c'eſt prendre l'acception grammaticale d'un mot plutôt que le ſentiment qu'il réveille dans le coeur de ceux qui l'écoutent. Tout revient à l'intérêt, puisque tout revient à ſoi; mais de même qu'on ne diroit pas: *La gloire eſt de mon intérêt, l'héroïſme eſt de mon intérêt, le ſacrifice de ma vie eſt de mon intérêt*, c'eſt tout-à-fait dégrader la vertu, que de dire

ſeulement à l'homme qu'elle eſt de ſon intérêt; car ſi vous reconnoiſſez que ce doit être ſon premier motif pour être honnête, vous ne pouvez pas lui refuſer quelque liberté dans le jugement de ce qui le concerne; et il exiſte une foule de circonſtances dans lesquelles il eſt impoſſible de ne pas croire que l'intérêt et la morale ſe contrarient.

Comment convaincre un homme que tel événement tout-à-fait nouveau, tout-à-fait inattendu a été prévu par ceux qui lui ont préſenté des maximes générales ſur la conduite qu'il devoit tenir. Les règles de la prudence (et la vertu, fondée ſeulement ſur l'intérêt, n'eſt plus qu'une haute prudence), les règles de la prudence les plus reconnues, ſouffrent une multitude d'exceptions; pourquoi la vertu, conſidérée comme le calcul de l'intérêt perſonnel, n'en auroit-elle point? Il n'exiſte aucune manière de prouver qu'elle eſt toujours d'accord avec cet intérêt, à moins d'en revenir à placer le bonheur de l'homme dans le repos de ſa conſcience; ce qui ſignifie ſimplement que les jouiſſances intérieures de la vertu ſont préférables à tous les avantages de l'égoïſme.

Il n'eſt pas vrai que l'intérêt perſonnel ſoit le mobile le plus puiſſant de la conduite des hommes; l'orgueil, l'amour-propre, la colère leur font très-aiſément ſacrifier cet intérêt; et dans les ames vertueuſes, il exiſte un principe d'action tout-à-fait différent d'un calcul individuel quelconque.

J'ai tâché de développer dans ce chapitre combien il importoit de ſoumettre à la démonſtration mathématique toutes les idées humaines; mais quoiqu'on puiſſe

appliquer auſſi ce genre de preuve à la morale, c'eſt à la ſource de la vie qu'elle ſe rattache; ſon impulſion précède toute eſpèce de raiſonnement. La même puiſſance créatrice qui fait couler le ſang vers le coeur, inſpire le courage et la ſenſibilité, deux jouiſſances, deux ſenſations morales dont vous détruiſez l'empire en les analyſant par l'intérêt perſonnel, comme vous flétririez le charme de la beauté, en la décrivant comme un anatomiſte.

Les élémens de notre être, la pitié, le courage, l'humanité, agiſſent en nous avant que nous ſoyons capables d'aucun calcul. En étudiant chacune des parties de la nature, il faut ſuppoſer des données antérieures à l'examen de l'homme; l'impulſion de la vertu doit partir de plus haut que le raiſonnement. Notre organiſation, le développement que les habitudes de l'enfance ont donné à cette organiſation, voilà la véritable cauſe des belles actions humaines, des délices que l'ame éprouve en faiſant le bien. Les idées religieuſes qui plaiſent tant aux ames pures, animent et conſacrent cette élévation ſpontanée, la plus noble et la plus ſûre garantie de la morale. „Dans le ſein de l'homme ver„tueux, diſoit Sénèque, je ne ſais quel Dieu; mais il „habite un Dieu.“ Si ce ſentiment étoit traduit dans la langue de l'égoïſme le plus éclairé, quel effet produiroit-il?

C'eſt l'imagination, pourroit-on dire, qui fait préférer ce genre d'expreſſions; et le véritable ſens de cette idée, comme de toutes, eſt ſoumis au raiſonnement. Sans doute la raiſon eſt la faculté qui juge toutes les autres; mais ce n'eſt pas elle qui conſtitue l'identité de

l'être moral. Quand on l'étudie ſoi-même, on reconnoît que l'amour de la vertu précède en nous la faculté de la réflexion; que ce ſentiment eſt intimement lié à notre nature phyſique, et que ſes impreſſions ſont ſouvent involontaires. La morale doit être conſidérée dans l'homme, comme une inclination, comme une affection dont le principe eſt dans notre être, et que notre jugement doit diriger. Ce principe peut être fortifié par tout ce qui aggrandit l'ame et développe l'eſprit.

Il exiſte ſûrement des moyens d'améliorer, par la réflexion et le calcul, la théorie même de la morale, d'indiquer de nouveaux rapports de délicateſſe et de dévouement entre les hommes; mais ces moyens, utiles lorsqu'on les conſidère comme acceſſoires, deviendroient inſuffiſans et funeſtes, ſi l'on prétendoit les ſubſtituer au ſentiment. Ils rétréciroient la ſphère de la morale, au lieu de l'aggrandir.

La philoſophie, dans ſes obſervations, reconnoît des cauſes premières, des forces préexiſtantes. La vertu eſt de ce nombre; elle eſt fille de la création, et non de l'analyſe; elle naît presque en même-temps que l'inſtinct conſervateur de la vie, et la pitié pour les autres ſe développe presque auſſi-tôt que la crainte du mal qui peut nous arriver à nous-mêmes. Je ne désavoue certainement pas tout ce que la ſaine philoſophie peut ajouter à la morale de ſentiment; mais comme on feroit injure à l'amour maternel, en le croyant le réſultat de la raiſon ſeulement, il faut conſerver dans toutes les vertus ce qu'elles ont de purement naturel, en ſe réſervant de jetter enſuite de nouvelles lumières ſur la meilleure direction de ces mouvemens irréfléchis.

La philoſophie peut découvrir la cauſe des ſentimens que nous éprouvons; mais elle ne doit marcher que dans la route que ces ſentimens lui tracent. La providence a répété deux fois de certaines vérités à l'homme, pour qu'elles ne puſſent échapper ni à ſon intérêt, ni à ſes recherches.

L'homme qui s'égare dans les ſciences phyſiques, eſt ramené à la vérité par l'application qu'il doit faire de ſes combinaiſons aux faits matériels; mais celui qui ſe conſacre aux idées abſtraites dont ſe compoſent les ſciences morales, comment peut-il s'aſſurer, ſi ce qu'il imagine ſera juſte et bon dans l'exécution? comment peut-il diminuer les frais de l'expérience, et préſager l'avenir avec quelque certitude? Ce n'eſt qu'en ſoumettant la raiſon à la vertu. Sans la vertu, rien ne peut ſubſiſter, rien ne peut réuſſir contre elle. La conſolante idée d'une providence éternelle peut tenir lieu de toute autre réflexion; mais il faut que les hommes déifient la morale elle-même, quand ils refuſent de reconnoître un Dieu pour ſon auteur.

CHAPITRE VII.

Du Style des Ecrivains et de celui des Magiſtrats.

AVANT que la carrière des idées philoſophiques excitât en France l'émulation de tous les hommes éclairés, les livres qui discutoient avec fineſſe des queſtions de littérature ou de morale, lorsqu'ils étoient écrits avec élégance et correction, obtenoient un ſuccès du premier ordre. Il exiſtoit, avant la révolution, pluſieurs écrivains qui avoient acquis une grande réputation, ſans jamais conſidérer les objets ſous un point de vue général, et en ramenant toutes les idées morales et politiques à la littérature, au lieu de rattacher la littérature à toutes les idées morales et politiques.

Maintenant il eſt impoſſible de s'intéreſſer fortement à ces ouvrages, qui ne ſont que ſpirituels, n'embraſſent point les ſujets qu'ils traitent dans leur enſemble, et ne les préſentent jamais que par un côté, que par des détails qui ne ſe rallient ni aux idées premières, ni aux impreſſions profondes dont ſe compoſe la nature de l'homme.

Le ſtyle donc doit ſubir des changemens, par la révolution qui s'eſt opérée dans les eſprits et dans les inſtitutions; car le ſtyle ne conſiſte point ſeulement dans les formes grammaticales: il tient au fond des idées, à la nature des eſprits; il n'eſt point une ſimple forme. Le ſtyle des ouvrages eſt comme le caractère d'un hom-

me; ce caractère ne peut être étranger ni à ſes opinions, ni à ſes ſentimens; il modifie tout ſon être.

Examinons donc quel ſtyle doit convenir à des écrivains philoſophes, et chez une nation libre.

Les images, les ſentimens et les idées repréſentent les mêmes vérités à l'homme ſous trois formes différentes; mais le même enchaînement, la même conſéquence ſubſiſtent dans ces trois règnes de l'entendement. Quand vous découvrez une penſée nouvelle, il y a dans la nature une image qui ſert à la peindre, et dans le coeur un ſentiment qui correſpond à cette penſée par des rapports que la réflexion fait découvrir. Les écrivains ne portent au plus haut degré la conviction et l'enthouſiasme, que lorsqu'ils ſavent toucher à-la-fois ces trois cordes, dont l'accord n'eſt autre choſe que l'harmonie de la création.

C'eſt d'après la réunion plus ou moins complette de ces moyens d'influer ſur le ſentiment, l'imagination ou le jugement, que nous pouvons apprécier le mérite des différens auteurs. Il n'y a point de ſtyle digne de louange, s'il ne contient au moins deux des trois qualités qui, réunies ſont la perfection de l'art d'écrire.

Les apperçus fins, les penſées ſubtiles et déliées qui n'entrent point dans la grande chaîne des vérités générales, les rapports ingénieux, mais qui exercent l'eſprit à ſe ſéparer de l'ame, plutôt qu'à faire un avec elle pour ſe fortifier l'un par l'autre, ne placent point un auteur au premier rang. Si vous détaillez trop les idées, elles échappent aux images et aux ſentimens, qui raſſemblent au lieu de diviſer. Les combinaiſons abſtraites que le ſentiment repouſſe, et qui deſſèchent l'imagination, ne

conviennent pas davantage à cette nature univerſelle dont un beau ſtyle doit repréſenter le ſublime enſemble. Les images qui ne répandent de lumière ſur aucune idée, ne ſont que de bizarres fantômes ou des tableaux de ſimple amuſement. Les ſentimens qui ne réveillent dans la penſée aucune idée morale, aucune réflexion générale, ſont problablement des ſentimens affectés qui ne répondent à rien de vrai dans aucun genre.

Marivaux, par exemple, ne préſentant jamais que le côté recherché des apperçus de l'eſprit, il n'y a ni philoſophie, ni tableaux frappans dans ſes écrits. Les ſentimens qui ne peuvent ſe rapporter à des idées juſtes, ne ſont point ſuſceptibles d'images naturelles. Les penſées qui peuvent être offertes ſous le double aſpect du ſentiment et de l'imagination, ſont des penſées premières dans l'ordre moral; mais les idées trop fines n'ont point de tèrmes de comparaiſon dans la nature animée.

Dans les ſciences exactes, vous n'avez beſoin que des formes abſtraites; mais dès que vous traitez tout autre ſujet philoſophique, il faut reſter dans cette région, où vous pouvez vous ſervir à-la-fois de pluſieurs facultés de l'homme, la raiſon, l'imagination et le ſentiment; facultés qui toutes concourent également, par divers moyens, au développement des mêmes vérités.

Fénélon accorde enſemble des ſentimens doux et purs avec les images qui doivent leur appartenir; Boſſuet, les penſées philoſophiques avec les tableaux impoſans qui leur conviennent; Rouſſeau, les paſſions du coeur avec les effets de la nature qui les rappellent; Montesquieu eſt bien près, ſurtout dans le dialogue d'Eucrate et de Sylla, de réunir toutes les qualités du ſtyle, l'enchaîne-

ment des idées, la profondeur des sentimens et la force des images. On trouve dans ce dialogue ce que les grandes pensées ont d'autorité et d'élévation avec l'expression figurée nécessaire au développement complet de l'apperçu philosophique; et l'on éprouve, en lisant les belles pages de Montesquieu, non l'attendrissement ou l'ivresse que l'éloquence passionnée doit faire naître, mais l'émotion que cause ce qui est admirable en tout genre, l'émotion que les étrangers ressentent lorsqu'ils entrent pour la première fois dans Saint-Pierre de Rome, et qu'ils découvrent à chaque instant une nouvelle beauté qu'absorboient, pour ainsi dire, la perfection et l'effet imposant de l'ensemble.

Mallebranche a essayé de réunir, dans ses ouvrages de métaphysique, les images aux idées, mais comme ses idées n'étoient pas justes, on n'a pu sentir que très-imparfaitement la liaison qu'il vouloit établir entr'elles et ses images brillantes. Garat, dans ses Leçons aux Ecoles normales, modèle de perfection en ce genre, et Rivarol, malgré quelques expressions recherchées, font concevoir parfaitement la possibilité de cette concordance entre l'image tirée de la nature physique, et l'idée qui sert à former la chaîne des principes et de leurs déductions dans l'ordre moral. Qui sait jusqu'où l'on pourra porter cette puissance d'analyse, qui, réunie à l'imagination, loin de rien détruire, sert à tout identifier, et semblable à la nature, concentre dans un même foyer les élemens divers de la vie?

Cette réunion sans doute est nécessaire à la perfection du style; mais faut-il en conclure qu'on doit bannir absolument les ouvrages de pensée qui n'ont pas d'imagi-

nation dans le ſtyle, ou les livres d'imagination dépourvus de penſée? Il ne faut rien exclure; mais on doit convenir que les livres philoſophiques qui n'en appellent jamais ni au ſentiment, ni à l'imagination, ſervent d'une manière beaucoup moins utile à la propagation des idées, et que les ouvrages de littérature qui ne ſont point remplis d'idées philoſophiques, lorsqu'ils ſont privés en même temps de cette mélancolie ſenſible qui retrace les grandes penſées, captivent tous les jours moins le ſuffrage des hommes éclairés.

Un livre ſur les principes du goût, ſur la peinture, ſur la muſique, peut être un livre philoſophique, ſ'il parle à l'homme tout entier, ſ'il réveille en lui les ſentimens et les penſées qui aggrandiſſent toutes les queſtions. Un discours ſur les intérêts les plus importans de la ſociété humaine, peut fatiguer l'eſprit, ſ'il ne contient que des idées de circonſtances, ſ'il ne préſente que les rapports étroits des objets les plus importans, ſ'il ne ramène pas la penſée aux conſidérations générales qui l'intéreſſent.

Le charme du ſtyle diſpenſe de l'effort qu'exige la conception des idées abſtraites, les expreſſions figurées réveillent en vous tout ce qui a vie, les tableaux animés vous donnent la force de ſuivre des penſées d'un certain ordre. On n'a plus beſoin de lutter contre les diſtractions, quand l'imagination qui les donne eſt captivée, et ſert elle-même à la puiſſance de l'attention. Les ouvrages de littérature, ſ'ils ne contiennent point cette ſorte d'analyſe qui aggrandit tous les ſujets qu'elle traite, ſ'ils ne caractériſent pas les détails, ſans perdre de vue l'enſemble; les ouvrages de littérature, ſ'ils ne prouvent pas en

même temps la connoiſſance des hommes et l'étude de la vie, paroiſſent, pour ainſi dire, des travaux puériles. On veut qu'un homme, dans un état libre, alors qu'il ſe fait remarquer par un livre, indique dans ce livre les qualités importantes que la république peut un jour réclamer d'un de ſes citoyens, quel qu'il ſoit. Un ouvrage qui n'eſt pas écrit avec philoſophie, claſſe ſon auteur parmi les artiſtes, mais non parmi les penſeurs.

Depuis la révolution, on s'eſt jetté dans un défaut ſingulièrement deſtructeur de toutes les beautés du ſtyle; on a voulu rendre toutes les expreſſions abſtraites, abréger toutes les phraſes par des verbes nouveaux qui dépouillent le ſtyle de toute ſa grace, ſans lui donner même plus de préciſion (1). Rien n'eſt plus contraire au véritable talent d'un grand écrivain. La conciſion ne conſiſte pas dans l'art de diminuer le nombre des mots, elle conſiſte encore moins dans la privation des images. La conciſion qu'il faut envier, c'eſt celle de Tacite, celle qui eſt tout-à-la-fois éloquente et énergique; et loin que les images nuiſent à cette briéveté de ſtyle juſtement admirée, les expreſſions figurées ſont celles qui retracent le plus de penſées avec le moins de termes.

Ce n'eſt pas non plus perfectionner le ſtyle, que d'inventer des mots nouveaux. Les maîtres de l'art peuvent en faire recevoir quelques-uns, lorsqu'ils les créent involontairement, et comme entraînés par l'impulſion de leur penſée; mais il n'eſt point, en général, de ſymptôme plus ſûr de la ſtérilité des idées, que l'invention des mots. Lorsqu'un auteur ſe permet un mot nouveau, le

(1) Utiliſer, activer, préciſer, etc.

lecteur qui n'y eſt point accoutumé, ſ'arrête pour le juger; et cette distraction nuit à l'effet général et continu du ſtyle.

Tout ce que nous avons dit ſur le mauvais goût, peut ſ'appliquer également à tous les défauts du langage employé par pluſieurs écrivains depuis dix ans; cependant il eſt quelques-uns de ces défauts qui tiennent plus directement à l'influence des événemens politiques. Je dois les relever en parlant de l'éloquence. Neanmoins le ſtyle ſe perfectionnera néceſſairement d'une manière très-remarquable, ſi la philoſophie fait de nouveaux progrès.

Les principes littéraires qui peuvent ſ'appliquer à l'art d'écrire, ont été presque tous développés; mais la connoiſſance et l'étude du coeur humain doivent ajouter chaque jour au tact ſûr et rapide des moyens qui font effet ſur les eſprits. En général, toutes les fois que le public impartial n'eſt pas ému, n'eſt pas entraîné, par un discours ou par un ouvrage, l'auteur a tort; mais c'eſt presque toujours à ce qu'il lui manquoit comme moraliſte, qu'il faut attribuer ſes fautes comme écrivain.

Il arrive ſans ceſſe en ſociété, lorsqu'on écoute des hommes ou des femmes qui ont le deſſein de faire croire à leurs vertus ou à leur ſenſibilité, de remarquer combien ils ont mal obſervé la nature, dont ils veulent imiter les ſignes caractériſtiques. Les écrivains font ſans ceſſe des fautes ſemblables, quand ils veulent développer de certaines impreſſions ou de certaines vérités. Sans doute il eſt des ſujets dans lesquels l'art ne peut ſuppléer à ce que l'on éprouve réellement; mais il en eſt d'autres que l'eſprit pourroit toujours traiter avec ſuccès, ſi l'on avoit

profondément réfléchi ſur les impreſſions que reſſentent la plupart des hommes, et ſur les moyens de les faire naître.

C'eſt la gradation des termes, la convenance et le choix des mots, la rapidité de certaines formes, le développement de quelques motifs, le ſtyle enfin qui ſ'inſinue dans la perſuaſion des hommes. Une expreſſion qui ne change rien au fond des idées, mais dont l'application n'eſt pas naturelle, doit devenir l'objet principal pour la plupart des lecteurs. Une épithète trop forte peut détruire entièrement un argument vrai; la plus légère nuance déroute entièrement l'imagination prête à vous ſuivre; une obſcurité de rédaction que la réflexion pénétreroit bien aiſement, laſſe tout-à-coup l'intérêt que vous inſpiriez; enfin le ſtyle exige quelques-unes des qualités néceſſaires pour conduire les hommes. Il faut connoître leurs défauts, tantôt les ménager, tantôt les dominer; mais ſe bien garder de cet amour-propre qui, accuſant une nation plutôt que ſoi-même, ne veut pas prendre l'opinion générale pour juge ſuprême du talent.

Les idées en elles-mêmes ſont indépendantes de l'effet qu'elles produiſent; mais le ſtyle ayant préciſément pour but de faire adopter aux hommes les idées qu'il exprime, ſi l'auteur n'y réuſſit pas, c'eſt que ſa pénétration n'a pas encore ſu découvrir la route qui conduit à ces ſecrets de l'ame, à ces principes du jugement dont il faut ſe rendre maître pour ramener à ſon opinion celle des autres.

C'eſt dans le ſtyle ſur-tout que l'on remarque cette hauteur d'eſprit et d'ame qui fait reconnoître le caractère de l'homme, dans l'écrivain. La convenance, la nobleſſe, la pureté du langage ajoutent beaucoup dans tous les

pays, et particulièrement dans un état où l'égalité politique eſt établie, à la conſidération de ceux qui gouvernent. La vrai dignité du langage eſt le meilleur moyen de prononcer toutes les diſtances morales, d'inſpirer un reſpect qui améliore celui qui l'éprouve. Le talent d'écrire peut devenir l'une des puiſſances d'un état libre.

Lorsque les premiers magiſtrats d'un pays poſſèdent cette puiſſance, elle forme un lien volontaire entre les gouvernans et les gouvernés. Sans doute les actions ſont la meilleure garantie de la moralité d'un homme: néanmoins je croirois qu'il exiſte un accent dans de certaines paroles, et par conſéquent un caractère dans de certaines formes de ſtyle, qui atteſte les qualités de l'ame avec plus de certitude encore que les actions mêmes. Cette ſorte de ſtyle n'eſt point un art que l'on puiſſe acquérir avec de l'eſprit, c'eſt ſoi, c'eſt l'empreinte de ſoi.

Les hommes à imagination, en ſe transportant dans le rôle d'un autre, ont pu découvrir ce qu'un autre auroit dit; mais quand on parle en ſon propre nom, ce ſont ſes propres ſentimens que l'on montre, même alors que l'on fait des efforts pour les cacher. Il n'exiſte pas un ſeul auteur qui ait, en parlant de lui, ſu donner de lui-même une idée ſupérieure à la vérité: un mot, une tranſition fauſſe, une expreſſion exagérée révèlent à l'eſprit ce qu'on vouloit lui dérober.

Si l'homme du plus grand talent, comme orateur, étoit accuſé devant un tribunal, il ſeroit impoſſible de ne pas juger, à ſa manière de ſe défendre, ſ'il eſt innocent ou coupable. Toutes les fois que les paroles ſont appellées en témoignage, on ne peut dénaturer dans le langage le caractère de vérité que la nature y a gravé;

ce n'eſt plus un art menſonger, c'eſt un ſigne irrécuſable; et ce qu'on éprouve échappe, de mille manières, dans ce qu'on dit.

L'homme vertueux ſeroit trop à plaindre, ſ'il ne lui reſtoit pas quelques preuves que le méchant ne pût lui dérober, un ſceau divin que ſes pareils ne duſſent jamais méconnoître. L'expreſſion calme d'un ſentiment élevé, l'énonciation claire d'un fait, ce ſtyle de la raiſon qui ne convient qu'à la vertu, l'eſprit ne peut le feindre: non-ſeulement ce langage eſt le réſultat des ſentimens honnêtes, mais il les inſpire encore avec plus de force.

La beauté noble et ſimple de certaines paroles en impoſe même à celui qui les prononce; et parmi les douleurs attachées à l'aviliſſement de ſoi-même, il faudroit compter auſſi la perte de ce langage qui cauſe à l'homme digne de ſ'en ſervir l'exaltation la plus pure et la plus douce émotion.

Ce ſtyle de l'ame, ſi je puis m'exprimer ainſi, eſt un des premiers moyens de l'autorité dans un gouvernement libre. Ce ſtyle provient d'une telle ſuite de ſentimens en accord avec les voeux de tous les hommes honnêtes, d'une telle confiance et d'un tel reſpect pour l'opinion publique, qu'il eſt la preuve de beaucoup de bonheur précédent, et la garantie de beaucoup de bonheur à venir.

Quand un Américain, en annonçant la mort de Washington, diſoit: *Il a plu à la divine providence de retirer du milieu de nous cet homme, le premier dans la guerre, le premier dans la paix, le premier dans les affections de ſon pays*, que de penſées, que de ſentimens étoient rappellés par ces expreſſions! Ce retour vers la

providence ne nous indique-t-il pas qu'aucun ridicule n'eſt jeté dans ce pays éclairé, ni ſur les idées religieuſes, ni ſur les regrets exprimés avec l'attendriſſement du coeur. Cet éloge ſi ſimple d'un grand homme, cette gradation qui donne pour dernier terme de la gloire *les affections de ſon pays*, fait éprouver à l'ame la plus profonde émotion.

Que de vertus, en effet, l'amour d'une nation libre pour ſon premier magiſtrat ne ſuppoſe-t-il pas! l'amour conſtant pour une réputation de près de vingt années, pour un homme qui, redevenu par ſon choix ſimple particulier, a traverſé le pouvoir dans le voyage de la vie, comme une route qui conduiſoit à la retraite, à la retraite honorée par les plus nobles et les plus doux ſouvenirs!

Jamais dans nos criſes révolutionnaires, jamais aucun homme n'auroit parlé cette langue dont j'ai cité quelques mots remarquables; mais dans tout ce qui nous eſt parvenu des rapports qui ont exiſté par écrit entre les magiſtrats d'Amérique et les citoyens, l'on retrouve ce ſtyle vrai, noble et pur dont la conſcience de l'honnête homme eſt le génie inſpirateur.

J'oſerai dire que mon père eſt le premier, et jusqu'à préſent le plus parfait modèle de l'art d'écrire, pour les hommes publics, de ce talent d'en appeller à l'opinion, de s'aider de ſon ſecours pour ſoutenir le gouvernement, de ranimer dans le coeur des hommes les principes de la morale, puiſſance dont les magiſtrats doivent ſe regarder comme les repréſentans, puiſſance, qui leur donne ſeule le droit de demander à la nation des ſacrifices! Malgré nos pertes en tout genre, il exiſte un progrès ſenſible depuis M. Necker, dans la langue dont ſe ſervent les

chefs de pluſieurs gouvernemens. Ils ſont entrés en diſcuſſion avec la raiſon, quelquefois même avec le ſentiment; mais alors ils ont été, ce me ſemble, inférieurs à cette éloquence perſuaſive, dans laquelle aucun homme n'a, jusqu'à préſent, encore égalé M. Neker.

Les gouvernemens libres ſont appellés ſans ceſſe, par la forme même de leurs inſtitutions, à développer et à commenter les motifs de leurs réſolutions. Lorsque, dans les momens de péril, les magiſtrats n'adreſſoient aux Français que les phraſes bannales, l'éloquence uſitée par les partis entr'eux, ils n'agiſſoient en rien ſur l'opinion. L'eſprit public s'affoibliſſoit à chaque inutile effort qu'on tentoit pour le rélever; on ſollicitoit l'enthouſiasme, et l'enthouſiasme étoit plus que jamais loin de renaître, par cela même qu'on l'avoit en vain évoqué.

Quand une fois la puiſſance de la parole eſt admiſe dans les intérêts politiques, elle devient de la plus haute importance. Dans les états où la loi deſpotique frappe ſilencieuſement ſur les têtes, la conſidération appartient préciſément à ce ſilence, qui laiſſe tout ſuppoſer au gré de la crainte ou de l'eſpoir, mais quand le gouvernement entre avec la nation dans l'examen de ſes intérêts, la nobleſſe et la ſimplicité des expreſſions qu'il emploie, peuvent ſeules lui valoir la confiance nationale.

Les plus grands hommes connus n'ont pas tous aſſurément été diſtingués comme écrivains; mais il en eſt très-peu qui n'aient exercé l'empire de la parole. Tous les beaux discours, tous les mots célèbres des héros de l'antiquité, ſont les modèles des grandes qualités du ſtyle: ce ſont ces expreſſions inſpirées par le génie ou la vertu que le talent s'efforce de recueillir ou d'imiter. Le laco-

nisme des Spartiates, les mots énergiques de Phocion, réuniſſoient autant, et ſouvent mieux que les discours les plus ſoutenus, les attributs néceſſaires à la puiſſance du langage; cette manière de ſ'exprimer agiſſoit ſur l'imagination du peuple, caractériſoit les motifs des actions du gouvernement, et faiſoit connoître avec force les ſentimens des magiſtrats.

Tels ſont les principaux ſecours que l'autorité politique peut retirer de l'art de parler aux hommes; tels ſont les avantages qu'aſſure à l'ordre, à la morale, à l'eſprit public, le ſtyle meſuré, ſolemnel et quelquefois touchant des hommes qui ſont appellés à gouverner l'état. Mais ce n'eſt-là qu'une partie encore de la puiſſance du langage; et les bornes de la carrière que nous parcourons vont reculer au loin devant nous, nous allons voir cette puiſſance ſ'élever à un bien plus haut degré, ſi nous la conſidérons lorsqu'elle défend la liberté, lorsqu'elle protège l'innocence, lorsqu'elle lutte contre l'oppreſſion; ſi nous l'examinons, en un mot, ſous le rapport de l'éloquence.

CHAPITRE VIII.

De l'Eloquence.

DANS les pays libres, la volonté des nations décidant de leur deſtinée politique, les hommes recherchent et acquièrent au plus haut degré les moyens d'influer ſur cette volonté; et le premier de tous, c'eſt l'éloquence. Les efforts ſ'accroiſſent toujours en proportion de la récompenſe; et lorsque la nature du gouvernement promet à l'homme de génie la puiſſance et la gloire, les vainqueurs dignes de remporter un tel prix, ne tardent point à ſe préſenter. L'émulation développe les talens, qui ſeroient demeurés inconnus, dans les états où l'on ne pourroit offrir à une ame fière aucun but qui fût digne d'elle.

Examinons cependant pourquoi, depuis les premières années de la révolution, l'éloquence ſ'altère et ſe détériore en France, au lieu de ſuivre les progrès naturels aux aſſemblées délibérantes; examinons comment elle pourroit renaître et ſe perfectionner, et terminons par un apperçu général ſur l'utilité dont elle eſt aux progrès de l'eſprit humain et au maintien de la liberté.

La force dans les discours ne peut être ſéparée de la meſure. Si tout eſt permis, rien ne peut produire un grand effet. Ménager les convenances morales, c'eſt reſpecter les talens, les ſervices et les vertus; c'eſt honorer dans chaque homme les droits que ſa vie lui donne à l'eſtime publique. Si vous confondez par une égalité

groſſière et jalouſe ce que diſtingue l'inégalité naturelle, votre état ſocial reſſemble à la mêlée d'un combat, dans lequel l'on n'entend plus que des cris de guerre ou de fureur. Quels moyens reſte-t-il alors à l'éloquence pour frapper les eſprits par des penſées ou des expreſſions heureuſes; par le contraſte du vice et de la vertu, par la louange ou par le blâme distribués avec juſtice? Dans ce chaos de ſentimens et d'idées qui a exiſté pendant quelque temps en France, aucun orateur ne pouvoit flatter par ſon eſtime, ni fletrir par ſon mépris; aucun homme ne pouvoit être honoré ni dégradé.

Dans un tel état des choſes, comment tomber? comment ſ'élever? A quoi ſert-il d'accuſer ou de défendre? où eſt le tribunal qui peut abſoudre ou condamner? Qu'y a-t-il d'impoſſible? qu'y a-t-il de certain? Si vous êtes audacieux, qui étonnerez-vous? ſi vous vous taiſez, qui le remarquera? Où eſt la dignité, ſi rien n'eſt à ſa place? Quelles difficultés a-t-on à vaincre, ſ'il n'exiſte aucune barrière? mais auſſi quels monumens peut-on fonder, ſi l'on n'a point de baſe? On peut parcourir en tout ſens l'injure et l'éloge, ſans faire naître l'enthouſiasme ni la haine. On ne ſait plus ce qui doit fixer l'appréciation des hommes; les calomnies commandées par l'eſprit de parti, les louanges inſpirées par la terreur ont tout révoqué en doute, et la parole errante frappe l'air ſans but et ſans effet.

Quand Cicéron voulut défendre Murena contre l'autorité de Caton, il fut éloquent, parce qu'il ſut à-la-fois honorer et combattre la réputation d'un homme tel que Caton. Mais dans nos aſſemblées, où toutes les invectives étoient admiſes contre tous les caractères, qui auroit

ſaiſi la nuance délicate des expreſſions de Cicéron? à qui viendroit-il dans l'eſprit de s'impoſer une contrainte inutile, puiſque perſonne n'en comprendroit le motif et n'en recevroit l'impreſſion? Une voix de Stentor criant à la tribune: *Caton eſt un contre-révolutionnaire, un ſtipendié de nos ennemis; et je demande que la mort de ce grand coupable ſatisfaſſe enfin la juſtice nationale*, feroit oublier l'éloquence de Cicéron.

Dans un pays où l'on anéantit tout l'aſcendant des idées morales, la crainte de la mort peut ſeule remuer les ames. La parole conſerve encore la puiſſance d'une arme meurtrière; mais elle n'a plus de force intellectuelle. On s'en détourne, on en a peur comme d'un danger, mais non comme d'une inſulte; elle n'atteint plus la réputation de perſonne. Cette foule d'écrivains calomniateurs émouſſent juſqu'au reſſentiment qu'ils inſpirent: ils ôtent ſucceſſivement à tous les mots dont ils ſe ſervent, leur puiſſance naturelle. Une ame délicate éprouve une ſorte de dégoût pour la langue dont les expreſſions ſe trouvent dans les écrits de pareils hommes. Le mépris des convenances prive l'éloquence de tous les effets qui tiennent à la ſageſſe de l'eſprit et à la connoiſſance des hommes, et le raiſonnement ne peut exercer aucun empire dans un pays où l'on dédaigne juſqu'à l'apparence même du reſpect pour la vérité?

A pluſieurs époques de notre révolution, les ſophismes les plus révoltans rempliſſoient ſeuls de certains diſcours; les phraſes de parti, que répétoient à l'envi de certains orateurs, fatiguoient les oreilles et flétriſſoient les coeurs. Il n'y a de variété que dans la nature; les ſentimens vrais inſpirent ſeuls des idées neuves. Quel

effet pouvoit produire cette violence monotone, ces termes si forts, qui laissoient l'ame si froide? *Il est temps de vous révéler la vérité toute entière. La nation étoit ensevelie dans un sommeil pire que la mort; mais la représentation nationale étoit là. Le peuple est debout*, etc. Ou dans un autre sens: *Le temps des abstractions est passé; l'ordre social est raffermi sur ses bases*, etc. Je m'arrête; car cette imitation deviendroit aussi fatigante que la réalité même: mais on pourroit extraire des adresses, des journaux et des discours, des pages nombreuses, dans lesquelles on verroit la parole marcher sans la pensée, sans le sentiment, sans la vérité, comme une espèce de litanie, comme si l'on exorcisoit avec des phrases convenues l'éloquence et la raison.

Quel talent pouvoit s'élever à travers tant de mots absurdes, insignifians, exagérés ou faux, ampoulés ou grossiers? Comment arriver à l'ame endurcie contre les paroles par tant d'expressions mensongères? comment convaincre la raison fatiguée par l'erreur, et devenue soupçonneuse par les sophismes? Les individus des mêmes partis, liés entr'eux par des intérêts d'une importante solidarité, se sont accoutumés en France à regarder les discours que comme le mot d'ordre qui doit rallier des soldats servant dans la même cause.

L'esprit seroit moins faussé, l'éloquence ne seroit point perdue, si l'on s'étoit contenté de commander, dans les délibérations comme à la guerre, par le simple signe de la volonté. Mais en France, la force, en recourant à la terreur, a voulu cependant y joindre encore une espèce d'argumentation; et la vanité de l'esprit s'unissant à la véhémence du caractère, s'est empressée de justifier, par

des discours, les doctrines les plus abſurdes et les actions les plus injuſtes. A qui ces discours étoient-ils deſtinés? Ce n'étoit pas aux victimes; il étoit difficile de les convaincre de l'utilité de leur malheur: ce n'étoit pas aux tyrans; ils ne ſe décidoient par aucun des argumens dont ils ſe ſervoient eux-mêmes: ce n'étoit pas à la poſtérité; ſon inflexible jugement eſt celui de la nature des choſes. Mais on vouloit s'aider du fanatisme politique, et mêler dans quelques têtes ce que certains principes ont de vrai, avec les conſéquences iniques et féroces que les paſſions ſavoient en tirer. Ainſi l'on créoit un deſpotisme raiſonneur, mortellement fatal à l'empire des lumières.

Le ſon pur de la vérité qui fait éprouver à l'ame un ſentiment ſi doux et ſi exalté, ces expreſſions juſtes et nobles d'un coeur content de lui, d'un eſprit de bonne-foi, d'un caractère ſans reproches, on ne ſavoit à quels hommes, à quelles opinions les adreſſer, ſous quelle voûte les faire entendre; et la fierté naturelle à la franchiſe, portoit au ſilence bien plutôt qu'à d'inutiles efforts.

La première des vérités, la morale, eſt auſſi la ſource la plus féconde de l'éloquence; mais lorsqu'une philoſophie licencieuſe ſe plaît à tout rabaiſſer pour tout confondre, quelle vertu votre voix peut-elle encore honorer? que rendrez-vous éclatant dans ces ténèbres? que ferez-vous ſortir de cette pouſſière? comment donnerez-vous de l'enthouſiasme aux hommes qui ne craignent ni n'eſpèrent rien de la renommée, et ne reconnoiſſent plus entr'eux les mêmes principes pour juges des mêmes actions?

La morale eſt inépuiſable en ſentimens, en idées heu-

reuſes pour l'homme de génie qui ſait ſ'en pénétrer; c'eſt avec cet appui qu'il ſe ſent fort, et ſ'abandonne ſans crainte à ſon inſpiration. Ce que les anciens appelloient l'eſprit divin, c'étoit ſans doute la conſcience de la vertu dans l'ame du juſte, la puiſſance de la vérité réunie à l'éloquence du talent. Mais de nos jours tant d'hommes craignoient de ſe livrer à la morale, de peur de la trouver accuſatrice de leur propre vie! tant d'hommes n'admettoient aucune idée générale, avant de l'avoir comparée avec leurs actions et leurs intérêts particuliers! d'autres ſans inquiétudes ſur eux-mêmes, mais ne voulant point bleſſer les ſouvenirs de quelques-uns de leurs auditeurs, n'oſoient parler avec enthouſiasme de la juſtice et de l'équité; ils eſſayoient de préſenter la morale avec détour, de lui donner la forme de l'utilité politique, de voiler les principes, de tranſiger à-la fois avec l'orgueil et les remords qui ſ'avertiſſent mutuellement de leurs irritables intérêts.

Le crime pouvoit troubler le jugement, dérouter la raiſon à force de véhémence; mais la vertu n'oſoit ſe développer toute entière: elle vouloit convaincre, et craignoit d'offenſer. On ne peut être éloquent dès qu'il faut ſ'abſtenir de la vérité. De certaines barrières reſpectables ſervent, comme je l'ai dit, aux ſuccès mêmes de l'éloquence; mais lorsque, par condeſcendance pour l'injuſtice ou l'égoïsme, l'on eſt obligé de réprimer les mouvemens d'une ame élevée, lorsque c'eſt non-ſeulement les faits et leur application qu'il faut éviter, mais jusqu'aux conſidérations générales qui pourroient offrir à la penſée tout l'enſemble des idées vraies, toute l'énergie des ſentimens honnêtes, aucun homme ſoumis à de telles

contraintes ne peut être éloquent, et l'orateur encore eſtimable, qui doit parler dans de telles circonſtances, choiſira naturellement les phraſes uſées, celles ſur leſquelles l'expérience des paſſions a été déjà faite, celles qui, reconnues inoffenſives, paſſent à travers toutes les fureurs ſans les exciter.

Les factions ſervent au développement de l'éloquence, tant que les factieux ont beſoin de l'opinion des hommes impartiaux, tant qu'ils ſe disputent entr'eux l'aſſentiment volontaire de la nation; mais quand les mouvemens politiques ſont arrivés à ce terme où la force ſeule décide entre les partis, ce qu'ils y adjoignent de moyens de paroles, de reſſources de diſcuſſion, perd l'éloquence et dégrade l'eſprit au lieu de le développer. Parler dans le ſens du pouvoir injuſte, c'eſt l'impoſer la ſervitude la plus détaillée. Il faut ſoutenir chaque abſurdité dont eſt formée la longue chaîne qui conduit à la réſolution coupable; et le caractère reſteroit, s'il eſt poſſible, plus intact encore après des actions blâmables que la colère auroit inſpirées, qu'après ces discours dans leſquels la baſſeſſe ou la cruauté ſe diſtillent goutte à goutte avec une ſorte d'art que l'on s'efforce de rendre ingénieux.

Quelle honte cependant que de montrer de l'eſprit à l'appui des actes de rigueur ou de ſervitude! quelle honte d'avoir encore de l'amour-propre quand on n'a plus de fierté! de penſer à ſes ſuccès quand on ſacrifie le bonheur des autres! de mettre enfin au ſervice du pouvoir injuſte cette ſorte de talent ſans conſcience, qui prête aux hommes puiſſans les idées et les expreſſions comme des ſatellites de la force, chargés de faire faire place en avant de l'autorité!

Perſonne ne conteſtera que l'éloquence ne ſoit tout-à-fait dénaturée en France depuis pluſieurs années; mais beaucoup affirmeront qu'il eſt impoſſible qu'elle renaiſſe et ſe perfectionne. D'autres prétendront que le talent oratoire eſt nuiſible au repos, à la liberté même d'un pays. Ce ſont ces deux erreurs que je crois utile de réfuter.

Dans quel eſpoir deſirez-vous, pourroit-on me dire, que des hommes éloquens ſe faſſent entendre? L'éloquence ne peut ſe compoſer que d'idées morales et de ſentimens vertueux et dans quels coeurs retentiroient maintenant des paroles généreuſes? Après dix ans de révolution, qui t'ément encore pour la vertu, la délicateſſe, ou même la bonté? Cicéron, Démoſthènes, les plus grands orateurs de l'antiquité, s'ils exiſtoient de nos jours, pourroient-ils agiter l'imperturbable ſang-froid du vice? feroient-ils baiſſer ces regards que la préſence d'un honnête homme ne trouble plus? Dites à ces tranquilles poſſeſſeurs des jouiſſances de la vie, que leurs intérêts ſont menacés, et vous inquiéterez leur ame impaſſible; mais que leur apprendroit l'éloquence? Elle invoqueroit contre eux le mépris de la vertu; et depuis long-temps ne ſavent-ils pas que chacun de leurs jours en eſt couvert? Vous adreſſerez-vous aux hommes avides d'acquérir de la fortune, nouveaux qu'ils ſont aux habitudes comme aux jouiſſances qu'elle permet? Si vous leur inſpiriez un inſtant de nobles deſſeins, le courage leur manqueroit pour les accomplir. N'ont-ils pas à rougir de leur déplorable vie? Il eſt ſans force, l'homme à qui l'on peut reprocher des baſſeſſes: ne craint-il pas toutes les voix qui peuvent l'accuſer? Ne craint-il pas la juſtice,

la liberté, la morale, tout ce qui rend à l'opinion ſa force et à la vérité ſon rang? Voulez-vous du moins faire entendre aux caractères haineux quelques paroles de bienveillance? Vous ſerez également repouſſés. Si vous parlez au nom de la puiſſance, ils vous écouteront avec reſpect, quel que ſoit votre langage; mais ſi vous réclamez pour le foible, ſi votre nature généreuſe, ſi l'inſtinct même de l'éloquence vous fait préférer la cauſe délaiſſée par la faveur et recueillie par l'humanité, vous n'exciterez que le reſſentiment de la faction dominante. Vous vivez dans un temps où l'on eſt indigné contre le malheur, irrité contre l'opprimé, où la colère s'enflamme à l'aſpect du vaincu, où l'on s'attendrit, où l'on s'exalte pour le pouvoir, dès qu'on entre en partage avec lui.

Que fera l'éloquence au milieu de tels ſentimens, l'éloquence à laquelle il faut, pour être touchante et ſublime, un péril à braver, un malheureux à défendre, et la gloire pour prix du courage? En appellera-t-elle à la nation? Hélas! cette nation malheureuſe n'a-t-elle pas entendu prodiguer les noms de toutes les vertus pour défendre tous les crimes? Pourra-t-elle encore reconnoître l'accent de la vérité? Les meilleurs citoyens repoſent dans la tombe, et la multitude qui reſte ne vit plus ni pour l'enthouſiasme, ni pour la gloire, ni pour la morale; elle vit pour le repos que troubleroient presque également et les fureurs du crime, et les généreux élans de la vertu.

Ces objections pourroient décourager pendant quelque temps mon eſpérance; néanmoins il me paroît impoſſible que tout ce qui eſt bien en ſoi n'acquière pas à la fin un grand aſcendant, et je crois toujours que ce

ſont les orateurs ou les écrivains qu'il faut accuſer, lorſque des discours prononcés au milieu d'un très-grand nombre d'hommes, ou des livres qui ont le public entier pour juge, ne produiſent aucun effet.

Sans doute quand vous vous adreſſez à quelques individus réunis par le lien d'un intérêt commun, ou d'une crainte commune, aucun talent ne peut agir ſur eux; ils ont depuis long-temps tari dans leurs coeurs la ſource naturelle qui peut ſortir d'un rocher même à la voix d'un prophète devin; mais quand vous êtes entourés d'une multitude qui contient tous les élémens divers, les hommes impartiaux, les hommes ſenſibles, les hommes foibles qui ſe raſſurent à côté des hommes forts, ſi vous parlez à la nature humaine, elle vous répondra; ſi vous ſavez donner cette commotion électrique dont l'être moral contient auſſi le principe, ne craignez plus ni le ſang-froid de l'inſouciant, ni la moquerie du perfide, ni le calcul de l'égoïſte, ni l'amour-propre de l'envieux; toute cette multitude eſt à vous. Echappe-t-elle aux beautés de l'art tragique, aux ſons divins d'une muſique céleſte, à l'enthouſiasme des chants guerriers? pourquoi donc ſe refuſeroit-elle à l'éloquence? L'ame a beſoin d'exaltation; ſaiſiſſez ce penchant, enflammez ce deſir, et vous enleverez l'opinion.

Quand on ſe rappelle les viſages froids et compoſés que l'on rencontre dans le monde, j'en conviens, on croit impoſſible de remuer les coeurs; mais la plupart des hommes que l'on connoît ſont engagés par leurs actions paſſées, par leurs intérêts, par leurs relations politiques. Jettez les yeux ſur une foule nombreuſe; combien ne vous arrive-t-il pas de rencontrer des traits

dont l'expreſſion amie, dont la douceur, dont la bonté vous préſagent une ame encore inconnue, qui entendroit la vôtre, et céderoit à vos ſentimens! Eh bien! cette foule vous repréſente la véritable nation. Oubliez ce que vous ſavez, ce que vous redoutez de tels ou tels hommes; livrez-vous à vos penſées, à vos émotions; voguez à pleines voiles, et malgré tous les écueils, tous les obſtacles, vous arriverez; vous entraînerez avec vous toutes les affections libres, tous les eſprits qui n'ont reçu ni l'empreinte d'aucun joug, ni les prix de la ſervitude.

Mais par quels moyens peut-on ſe flatter de perfectionner l'éloquence, ſ'il eſt vrai que l'on puiſſe encore en eſpérer quelques ſuccès? L'éloquence appartenant plus aux ſentimens qu'aux idées, paroit moins ſuſceptible que la philoſophie de progrès indéfinis. Cependant, comme les penſées nouvelles développent de nouveaux ſentimens, les progrès de la philoſophie doivent fournir à l'éloquence de nouveaux moyens.

Les idées intermédiaires peuvent être tracées d'une manière plus rapide, lorsque l'enchaînement d'un très-grand nombre de vérités eſt généralement connu; l'intervalle des morceaux de mouvemens peut être rempli par des raiſonnemens forts, l'eſprit peut être conſtamment ſoutenu dans la région des penſées hautes; et l'on peut l'intéreſſer par des réflexions morales, univerſellement compriſes, ſans être devenues communes. Ce qui eſt ſublime dans quelques discours anciens, ce ſont les mots que l'on ne peut ni prévoir, ni oublier, et qui laiſſent trace dans les ſiècles, comme de belles actions. Mais ſi la méthode et la préciſion du raiſonnement, le ſtyle, les idées acceſſoires ſont ſuſceptibles de perfectionnement,

les discours des modernes peuvent acquérir, par leur enſemble, une grande ſupériorité ſur les modèles de l'antiquité; et ce qui appartient à l'imagination même, produiroit néceſſairement plus d'effet, ſi rien n'affoibliſſoit cet effet, et ſi tout ſervoit au contraire à l'accroître.

Dans ce qui caractériſe l'eloquence, le mouvement qui l'inſpire, le génie qui la développe, il faut une grande indépendance, au moins momentanée, de tout ce qui nous environne; il faut s'élever au-deſſus du danger, s'il exiſte, de l'opinion que l'on attaque, des hommes que l'on combat, de tout, hors ſa conſcience et la poſtérité. Les penſées philoſophiques vous placent naturellement à cette élévation où l'expreſſion de la vérité devient ſi facile, ou l'image, où la parole énergique qui peut la peindre ſe préſentent aiſément à l'eſprit animé du feu le plus pur.

Cette élévation n'ôte rien à la vivacité des ſentimens, à cette ardeur ſi néceſſaire à l'éloquence, à cette ardeur qui ſeule lui donne un accent, une énergie irréſiſtibles, un caractère de domination que les hommes reconnoiſſent ſouvent malgré eux, que ſouvent ils conteſtent, mais dont ils ne peuvent jamais ſe défendre.

Si vous ſuppoſez un homme que la réflexion ait rendu tout-à-fait inſenſible aux événemens qui l'environnent, un caractère ſemblable à celui d'Epithète; ſon ſtyle, s'il écrit, ne ſera point éloquent; mais lorsque l'eſprit philoſophique règne dans la claſſe éclairée de la ſociété, il s'unit aux paſſions les plus véhémentes; il n'eſt pas le réſultat du travail de chaque homme ſur lui-même; il eſt une opinion établie dès l'enfance, une opinion qui, ſe mêlant à tous les ſentimens de la nature, ne refroidit

point les ames, en aggrandiſſant les idées. Un très-petit nombre d'hommes ſe vouoit, chez les anciens, à cette morale ſtoïcienne qui réprimoit tous les mouvemens du coeur; la philoſophie des modernes n'eſt qu'une manière de conſidérer tous les objets de la vie, cette manière de voir étant adoptée par les hommes éclairés, influe principalement ſur la teinte générale des idées, elle ne triomphe pas des affections, mais jette de la mélancolie dans l'amour, dans l'ambition, dans la gloire, dans tous les intérêts animés que les hommes ne ceſſent point de pourſuivre, et dont leur raiſon peut être ſouvent détrompée, quoique leur imagination en ſoit encore occupée vivement.

Ce ſentiment de mélancolie que chaque ſiècle doit développer de plus en plus dans le coeur humain, peut donner à l'éloquence un très-grand caractère. L'homme le plus ardent pour ce qu'il ſouhaite, lorſqu'il eſt doué d'un génie ſupérieur, ſe ſent au deſſus du but quelconque qu'il pourſuit; et cette idée vague et ſombre revêt les expreſſions d'une couleur qui peut être à-la-fois impoſante et ſenſible.

Si les vérités morales parviennent un jour à la démonſtration, et que la langue qui doit les exprimer arrive presque à la préciſion mathématique, que deviendra l'éloquence? tout ce qui tient à la vertu dérivant d'une autre ſource, ayant un autre principe que le raiſonnement, l'éloquence règnera toujours dans l'empire qu'elle doit poſſéder. Elle ne ſ'exercera plus ſur tout ce qui a rapport aux ſciences politiques et métaphyſiques, ſur toutes les idées abſtraites de quelque nature qu'elles ſoient; mais elle n'en ſera que plus honorée, car on ne pourra

plus la préſenter comme dangereuſe ſi elle ſe concentre dans ſon foyer naturel, dans la puiſſance des ſentimens ſur notre ame.

Il s'établit depuis quelque temps un ſyſtême abſurde relativement à l'éloquence; frappé de tous les abus qu'on a faits de la parole depuis la révolution, on déclame contre l'éloquence, on veut prémunir contre ce danger qui, certes, n'eſt pas encore imminent; et comme ſi la nation françaiſe étoit condamnée à parcourir ſans ceſſe tout le cercle des idées fauſſes, parce que des hommes ont ſoutenu violemment et ſouvent même groſſièrement de très-injuſtes cauſes, on ne veut plus que des eſprits droits appellent les ſentimens au ſecours des idées juſtes.

Je crois au contraire qu'on pourroit ſoutenir que tout ce qui eſt éloquent eſt vrai; c'eſt à-dire, que dans un plaidoyer en faveur d'une mauvaiſe cauſe, ce qui eſt faux, c'eſt le raiſonnement; mais que l'éloquence proprement dite eſt toujours fondée ſur une vérité; il eſt facile enſuite de dévier dans l'application, ou dans les conſéquences de cette vérité; mais c'eſt alors dans le raiſonnement que conſiſte l'erreur. L'éloquence ayant toujours beſoin du mouvement de l'ame, ne s'adreſſe qu'aux ſentimens des hommes, et les ſentimens de la multitude ſont toujours pour la vertu. Il eſt ſouvent arrivé de ſéduire un individu, en lui parlant ſeul, par des motifs malhonnêtes; mais l'homme en préſence des hommes, ne cède qu'à ce qu'il peut avouer ſans rougir.

Le fanatisme de la religion ou de la politique a fait commettre d'horribles excès, en remuant les aſſemblées par des paroles incendiaires; mais c'eſt la fauſſeté du rai-

ſonnement et non le mouvement de l'ame qui rendoit ces paroles funeſtes.

Ce qui eſt éloquent dans le fanatisme de la religion, ce ſont les ſentimens qui conſeillent le ſacrifice de ſoi-même pour ce qui eſt bien, pour ce qui peut plaire à l'être bienfaiſant, protecteur de cet Univers; mais ce qui eſt faux, c'eſt le raiſonnement qui vous perſuade qu'il eſt bien d'aſſaſſiner ceux qui diffèrent de vos opinions, et qu'une intelligence d'une vertu ſuprême exige de tels attentats.

Ce qui eſt vrai dans le fanatisme politique, c'eſt l'amour de ſon pays, de la liberté, de la juſtice, égale pour tous les hommes, comme la providence éternelle; mais ce qui eſt faux, c'eſt le raiſonnement qui juſtifie tous les crimes pour arriver au but que l'on croit utile.

Examinez tous les ſujets de diſcuſſion parmi les hommes, tous les diſcours célèbres qui ont fait partie de ces diſcuſſions et vous verrez que l'éloquence ſe fondoit toujours ſur ce qu'il y avoit de vrai dans la queſtion, et que le raiſonnement ſeul la dénaturoit, parce que le ſentiment ne peut errer en lui-même, et que les conſéquences que l'argumentation tire du ſentiment, ſont les ſeules erreurs poſſibles. Ces erreurs ſubſiſteront tant que la langue de la logique ne ſera pas dévelopée de la manière la plus évidente, et miſe à la portée du plus grand nombre.

Il eſt encore, je le ſais, beaucoup d'argumens qu'on pourroit eſſayer de diriger contre l'éloquence. Néanmoins il en eſt d'elle comme de tous les biens que peut comporter notre deſtinée: ils ont tous des inconvéniens, que l'on fait reſſortir ſeuls ſi le vent de la faction ſouffle

dans ce ſens; mais en ſe livrant ainſi à l'examen des choſes, quel don de la nature paroîtroit exempt de maux? L'imperfection humaine laiſſe toujours un côté ſans défenſe; et la raiſon n'a d'autre uſage que de nous décider pour la majorité des biens contre telle ou telle objection partielle.

Le raiſonnement dans ſes formes didactiques ne ſuffit point pour défendre la liberté dans toutes les circonſtances; lorsqu'il faut braver un danger quelconque pour prendre une réſolution généreuſe, l'éloquence eſt ſeule aſſez puiſſante pour donner l'impulſion néceſſaire dans les grands périls. Un très-petit nombre de caractères vraiment diſtingués pourroit ſe décider dans le calme de la retraite par le ſeul ſentiment de la vertu; mais lorsqu'il faut du courage pour accomplir un devoir, la plupart des hommes, même bons, ne ſe confient à leur force que quand leur ame eſt émue, et n'oublient leurs intérêts que quand leur ſang eſt agité. L'éloquence tient lieu de la muſique guerrière; elle précipite les ames contre le danger. Les aſſemblées ont alors le courage et les vertus de l'homme le plus diſtingué qui eſt dans leur ſein. Ce n'eſt que par l'éloquence que les vertus d'un ſeul deviennent communes à tous ceux qui l'entourent. Si vous interdiſiez l'éloquence, une réunion d'hommes ſeroit toujours conduite par les ſentimens les plus vulgaires. Car dans l'état habituel ces ſentimens ſont ceux du plus grand nombre, et c'eſt au talent de la parole que l'on a dû toutes les réſolutions nobles et intrépides que les hommes raſſemblés ont jamais adoptées.

Si vous interdiſiez l'éloquence, vous détruiriez la gloire; il faut que l'on puiſſe s'abandonner à l'expreſſion

de l'enthouſiasme pour faire naître ce ſentiment dans les autres; il faut que tout ſoit libre pour que la louange le ſoit, pour qu'elle ait ce caractère qui commande à la raiſon et à la poſtérité.

Enfin, quand on perſiſteroit à croire l'éloquence dangereuſe, que l'on réfléchiſſe un moment ſur tout ce qu'il faut faire pour l'étouffer; et l'on verra qu'il en eſt d'elle comme des lumières, comme de la liberté, comme de tous les grands développemens de l'eſprit humain. Il ſe peut que des malheurs ſoient attachés à ces avantages; mais pour ſe préſerver des malheurs, il faut anéantir tout ce qu'il y a d'utile, de grand et de généreux dans l'exercice des facultés morales. C'eſt la dernière penſée que je me propoſe de développer en terminant cet ouvrage.

CHAPITRE IX et dernier.

Conclusion.

LA perfectibilité de l'espèce humaine est devenue l'objet des sourires indulgens et moqueurs de tous ceux qui regardent de certaines occupations intellectuelles comme une sorte d'imbécillité de l'esprit, et ne considèrent que les facultés qui s'appliquent instantanément aux intérêts de la vie. Ce système de perfectibilité est aussi combattu par quelques penseurs; mais il a sur tout contre lui dans ce moment en France, ces sentimens irréfléchis, ces affections passionnées qui confondent en semble les idées les plus contraires, et servent merveilleusement les hommes criminels, en leur supposant des prétextes honorables. Lorsqu'on accuse la philosophie des forfaits de la révolution, on rattache d'indignes actions à de grandes pensées, dont le procès est encore pendant devant les siècles. Il vaudroit mieux approfondir l'abîme qui sépare le vice de la vertu; réunir l'amour des lumières à celui de la morale, attirer à elle tout ce qu'il y a d'élevé parmi les hommes, afin de livrer le crime à tous les genres de honte, d'ignorance et d'avilissement; mais quelle que soit l'opinion qu'on ait adoptée sur ces conquêtes du temps, sur cet empire indéfini de la raison, il me semble qu'il est un argument qui convient également à toutes les manières de voir. L'on dit que les lumières et tout ce qui dérive d'elles, l'éloquence, la liberté politique, l'indépendance des

opinions religieuſes troublent le repos et le bonheur de l'eſpèce humaine. Mais que l'on réfléchiſſe ſur les moyens qu'il faut employer pour arrêter la tendance des hommes vers les lumières! Que l'on ſe demande comment empêcher ce mal, ſi c'en eſt un, à moins de recourir à des moyens affreux en eux-mêmes, et définitivement infructueux!

J'ai tenté de montrer avec quelle force la raiſon philoſophique, malgré tous les obſtacles, après tous les malheurs, a toujours ſu ſe frayer une route et s'eſt développée ſucceſſivement dans tous les pays, dès qu'une tolérance quelconque, quelque modifiée qu'elle pût être, a permis à l'homme de penſer. Comment donc forcer l'eſprit humain à rétrograder, et lors même qu'on auroit obtenu ce triſte ſuccès, comment prévenir toutes les circonſtances qui pourroient lui donner une impulſion nouvelle? On déſire d'abord, et les rois mêmes ſont de cet avis, que la littérature et les arts faſſent des progrès. Or ces progrès tiennent néceſſairement à toutes les penſées qui doivent mener la réflexion beaucoup au-delà des ſujets qui l'ont fait naître. Dès que les ouvrages de littérature ont pour but de remuer l'ame, ils approchent néceſſairement des idées philoſophiques, et les idées philoſophiques conduiſent à toutes les vérités. Quand l'on imiteroit l'inquiſition d'Eſpagne et le deſpotiſme de Ruſſie, il faudroit encore être aſſuré que dans aucun pays de l'Europe, il ne s'établira d'autres inſtitutions; car les ſimples rapports de commerce, quand même on interdiroit les autres, finiroient par communiquer à un pays les lumières des pays voiſins.

Les ſciences phyſiques ayant pour but une utilité

immédiate, aucun gouvernement ne veut ni ne peut les interdire; et comment l'étude de la nature ne banniroit-elle pas la croyance de certains dogmes? comment l'indépendance religieuſe ne conduiroit-elle pas au libre examen de toutes les autorités de la terre? On peut, dira-t-on, réprimer les excès ſans entraver la raiſon. Qui réprimera ces excès? — le gouvernement. — Peut-il jamais être conſidéré comme une puiſſance impartiale? et les bornes qu'il voudra poſer aux recherches de la penſée ne feront-elles pas préciſément celles que les eſprits ardens voudront franchir?

Si vous portez une nation vers les amuſemens et les voluptés, ſi vous énervez en elle toutes les qualités fortes et courageuſes pour la détourner de la penſée, qui vous défendra contre des voiſins belliqueux? Si vous échappez à la conquête, tous les vices néanmoins s'introduiront chez vous, parce qu'il n'exiſtera plus parmi les hommes que le ſeul intérêt du plaiſir, et par conſéquent de la fortune. Or, parmi les mobiles d'action, il n'en eſt point qui aviliſſe et déprave davantage. Si vous inſpirez à tous l'amour de la guerre, peut-être ferez-vous renaître le mépris de la penſée; mais tous les maux de la féodalité péſeront ſur vous. Il y a plus, la paſſion des armes trompera bientôt votre eſpoir. Dès que vous donnez à l'ame une impulſion forte, vous ne pouvez arrêter ſon eſſor. La valeur guerrière, cette qualité qui produit toujours un enthouſiasme nouveau, cette qualité qui réunit tout ce qui peut frapper l'imagination, enivrer l'ame, la valeur guerrière que vous appellez à l'aide du deſpotiſme, inſpire l'éloquence, et l'éloquence devient bientôt la plus terrible ennemie de ce

despotiſme. Les mots les plus remarquables, les diſcours les plus éclatans ont été prononcés à la veille des batailles, au milieu de leurs dangers, dans ces circonſtances périlleuſes qui élèvent l'homme courageux et développent en lui toutes ſes facultés à la fois. Cette éloquence des combats eſt bientôt imitée dans les luttes civiles. Dès que les ſentimens généreux, de quelque nature qu'ils ſoient, peuvent ſ'exprimer ſans contrainte, l'éloquence, ce talent qu'il ſemble ſi facile d'étouffer, puiſqu'il eſt ſi rare d'y atteindre, renaît, grandit, ſe développe et ſ'empare de tous les ſujets importans.

Par-tout où il a exiſté quelques inſtitutions ſages, ſoit pour améliorer l'adminiſtration, ſoit pour garantir la liberté civile ou la tolérance religieuſe, ſoit pour exciter le courage et la fierté nationale, les progrès des lumières ſe ſont auſſitôt ſignalés. Ce n'eſt que par la ſervitude et l'aviliſſement le plus abſolu, qu'on peut les combattre avec ſuccès. Les tremblemens de terre de la Calabre, la peſte de la Turquie, les glaces éternelles de la Ruſſie et du Kamtſchatka, tous les fléaux de la nature enfin, ſont les véritables alliés du ſyſtême qui voudroit arrêter le développement des facultés de l'homme. Il faut invoquer tous les malheurs et tous les vices pour empêcher les nations de ſ'éclairer.

Tout ce que l'on dit pour et contre les lumières reſſemble aux inconvéniens et aux avantages qu'on peut attribuer à la vie. Si l'on pouvoit faire goûter à l'homme la ſorte de repos dont jouiſſent les êtres qui n'ont reçu de la nature que l'exiſtence phyſique, ce ſeroit un bien peut-être, puiſque la faculté de ſouffrir ſeroit diminuée. Mais pour réduire l'homme à cet état, il faut le

tourmenter ſans ceſſe, car tendant toujours à y échapper par la force même de la nature, pour arrêter cette tendance, il faut le précipiter par la douleur dans l'abrutiſſement. L'on peut donc dire aux partiſans comme aux ennemis des lumières, qu'il eſt un point ſur lequel ils doivent également s'accorder, s'ils ſont amis de l'humanité; c'eſt ſur l'impoſſibilité de contraindre le cours naturel de l'eſprit humain, ſans accabler les hommes de maux bien plus funeſtes encore que tous ceux dont on peut accuſer les progrès des lumières.

Ces progrès, au contraire, ſagement conduits, ne ſont jamais qu'une ſource de biens et de jouiſſances: ſi la plupart des hommes ont ſenti le beſoin d'un avenir par-delà cette vie, d'un appel à l'inconnu dans les tourmens de l'ame, ne faut-il pas, dans les intérêts mêmes du monde, un principe de déciſion entre les opinions diverſes, qui n'ont aucun rapport direct avec la morale, et ſur leſquelles elle ne prononce point? les vérités philoſophiques ont ſur l'eſprit éclairé qui les admet, le même empire que la vertu ſur une ame honnête. Ces vérités ſont un mobile d'émulation indépendant des circonſtances, un but qui conſole des revers, et ne ſoumet pas le bonheur au ſuccès. Si la route de la penſée vers le perfectionnement des facultés n'étoit pas impérieuſement tracée, il faudroit donc obſerver ſans ceſſe l'opinion qui domine chaque jour, ſe conſumer dans le calcul qui peut démontrer l'avantage actuel d'une réſolution; ſe conſumer auſſi dans le regret, ſi cette réſolution n'a point d'effets immédiatement utiles, quel travail pourroit-on faire alors ſur ſoi-même qui n'avilît et ne dégradât la raiſon? Qu'eſt-ce que l'homme s'il ſe ſou-

met à ſuivre les paſſions des hommes, s'il ne recherche pas la vérité pour elle-même, s'il ne marche pas toujours vers les hauteurs des penſées et des ſentimens? Il faut à toutes les carrières un avenir lumineux vers lequel l'ame s'élance; il faut aux guerriers la gloire, aux penſeurs la liberté, aux hommes ſenſibles un Dieu. Il ne faut point étouffer ces mouvemens d'enthouſiasme, il ne faut rabaiſſer aucun genre d'exaltation; le légiſlateur doit ſe propoſer pour but de réunir ce qui eſt bien dans une carrière, à ce qui eſt bien encore dans une autre; de contenir la liberté par la vertu, l'ambition par la gloire. Il doit diriger les lumières par le raiſonnement, ſoumettre le raiſonnement à l'humanité, et raſſembler dans un même foyer tout ce que la nature a de forces utiles, de bons ſentimens, de facultés efficaces, pour combiner enſemble tous les pouvoirs de l'ame, au lieu de forcer l'eſprit à combattre contre ſon propre développement, d'enchaîner une paſſion non par une vertu, mais par une paſſion contraire, et d'oppoſer le mal au mal, tandis que le ſentiment de la moralité peut tout réunir.

Quel préſent du ciel que la moralité! c'eſt elle qui ſert à connoître tout ce qu'il y a de bien dans la nature; c'eſt elle qui peut ſeule ajouter à tous les biens de la vie, la durée et le repos. Ce que l'on admire dans les grands hommes, ce n'eſt jamais que la vertu ſous la forme de la gloire. Pluſieurs, il eſt vrai, ont commis des actes criminels, et la médiocrité qui confond tout, ſe perſuade que les forfaits d'un homme de génie ont illuſtré ſa deſtinée. Mais ſi l'on examine la cauſe de l'admiration, l'on verra que c'eſt toujours de la morale

qu'elle dérive. Dans cette imperfection, à laquelle la nature humaine eſt condamnée, des qualités fortes et généreuſes font oublier des égaremens terribles, pourvu que le caractère de la grandeur reſte encore imprimé ſur le front du coupable, que vous ſentiez les vertus à travers les paſſions, que votre ame enfin ſe confie à ces hommes extraordinaires, ſouvent condamnables, ſouvent redoutés; mais qui, néanmoins, fidèles à quelques nobles idées, n'ont jamais trahi le malheur, ni frémi devant le danger. Oui, tout eſt moralité dans les ſources de l'enthouſiaſme; le courage militaire, c'eſt le ſacrifice de ſoi; l'amour de la gloire, c'eſt le beſoin exalté de l'eſtime; l'exercice des hautes facultés de l'eſprit, c'eſt le bonheur des hommes qu'il a pour but; car on ne trouve que dans le bien un eſpace ſuffiſant pour la penſée. Enfin, qu'on ſe rappelle les noms illuſtres que les ſiècles nous ont tranſmis, et l'on verra qu'il n'en eſt aucun dont l'hiſtoire n'enſeigne au moins une vertu.

La morale et les lumières, les lumières et la morale s'entr'aident mutuellement. Plus votre eſprit s'élève, plus vous avez honte d'avoir cru qu'il exiſtoit quelque ſagacité dans ce qui n'étoit pas la morale, quelque grandeur dans les réſolutions qui ne l'avoient pas pour objet, quelque ſtabilité dans les plans dont elle n'étoit pas le but. Quand le cercle des relations s'aggrandit, la morale devient du talent; puis du génie, puis le ſublime du caractère et de la raiſon. Sans doute on ne peut ſe promettre avec certitude de marcher ſans foibleſſe dans cette noble carrière; mais ce qu'on peut, ce qu'on doit à l'eſpèce humaine, c'eſt de diriger tous ſes moyens,

c'eſt d'invoquer tous ceux des autres, pour répéter aux hommes, qu'étendue d'eſprit et profondeur de morale, ſont deux qualités inſéparables; et que loin que la deſtinée vous condamne à faire un choix entre le génie et la vertu, elle ſe plaît à renverſer ſucceſſivement de mille manières tous les talens qui voguent au haſard ſans ce guide aſſuré.

Il n'eſt pas vrai non plus que la morale exiſte d'une manière plus ſtable parmi les hommes peu éclairés; il ſuffit de la probité ſans des talens ſupérieurs, pour ſe diriger dans les circonſtances ordinaires de la vie; mais dans les places éminentes, les lumières véritables ſont la meilleure garantie de la morale. On ſe trompe ſans ceſſe ſur l'eſprit dans ſes rapports avec les grandes conceptions politiques. Eſt-ce de l'eſprit que l'art de tromper? Eſt-ce de l'eſprit que l'art de tourmenter les individus et les nations? Eſt-ce de l'eſprit que de gouverner ſa fortune ſelon les intétêts d'une avide perſonnalité? Que reſte-t-il de tous ces efforts? Souvent des revers et toujours du malheur au-dedans de ſoi; mais l'eſprit vraiment remarquable, mais une intelligence éclairée, c'eſt l'homme qui choiſit le bien et ſait le faire, pour qui la vérité eſt une puiſſance de gouvernement, et la généroſité un moyen de force. Tels on nous peint les grands hommes de l'antiquité, ils ennobliſſoient, ils élevoient la nation qui vouloit ſuivre leurs pas, et leurs contemporains croyoient à la vertu; c'eſt à ces ſignes qu'on peut reconnoître un eſprit transcendant, et pour former cet eſprit, il faut la plus impoſante des réunions, les lumières et la morale.

J'ai tâché de raſſembler, dans cet ouvrage; tous les

motifs qui peuvent faire aimer les progrès des lumières, convaincre de l'action néceſſaire de ces progrès, et par conſéquent engager les bons eſprits à diriger cette force irréſiſtible, dont la cauſe exiſte dans la nature morale, comme dans la nature phyſique eſt renfermé le principe du mouvement: l'avouerai-je cependant? à chaque page de ce livre où reparoiſſoit cet amour de la philoſophie et de la liberté, que n'ont encore étouffé dans mon coeur ni ſes ennemis, ni ſes amis, je redoutois ſans ceſſe qu'une injuſte et perfide interprétation ne me repréſentât comme indifférente aux crimes que je déteſte, aux malheurs que j'ai ſecourus de toute la puiſſance que peut avoir encore l'eſprit ſans adreſſe, et l'ame ſans déguiſement.

D'autres bravent la malveillance, d'autres oppoſent à ſes calomnies ou la froideur, ou le dédain; pour moi, je ne puis me vanter de ce courage, je ne puis dire à ceux qui m'accuſeroient injuſtement, qu'ils ne troubleroient point ma vie. Non, je ne puis le dire, et ſoit que j'excite ou que je déſarme l'injuſtice, en avouant ſa puiſſance ſur mon bonheur, je n'affecterai point une force d'ame que démentiroit chacun de mes jours. Je ne ſais quel caractère il a reçu du ciel, celui qui ne deſire pas le ſuffrage des hommes, celui qu'un regard bienveillant ne remplit pas du ſentiment le plus doux, et qui n'eſt pas contriſté par la haine, long-temps avant de retrouver la force qu'il faut pour la mépriſer.

Néanmoins cette foibleſſe de coeur ne doit altérer en rien le jugement que l'on porte ſur les idées générales. A quelque peine que l'on puiſſe ſ'expoſer en l'exprimant, il faut la braver; l'on ne développe utilement

que les principes dont on eſt intimement convaincu. Les opinions que vous voudriez ſoutenir contre votre perſuaſion, vous ne pourriez ni les approfondir par l'analyſe, ni les animer par l'expreſſion. Plus l'eſprit eſt naturel, plus il eſt incapable de conſerver aucune force, quand l'appui de la conviction lui manque. L'on doit donc ſ'affranchir, ſ'il ſe peut, des craintes douloureuſes qui pourroient troubler l'indépendance des méditations; confier ſa vie à la morale, ſon bonheur à ceux qu'on aime, et ſes penſées au temps, au temps, l'allié fidèle de la conſcience et de la vérité.

Quel triſte et douloureux appel toutefois, pour les ames qui auroient beſoin d'obtenir chaque jour l'approbation conſtante de tous ceux qui les environnent! Ah! qu'on étoit heureux il y a dix années, lorsqu'entrant dans le monde plein de confiance dans ſes forces, dans les amis qui ſ'offroient à vous, dans la vie qui n'avoit point encore démenti ſes promeſſes, on ne rencontroit ni des partis injuſtes, ni des haines envenimées, ni des rivaux, ni des jaloux; l'on n'étoit alors, aux regards de tous, qu'une eſpérance; et qui n'accueille pas l'eſpérance! Mais dix ans après la route de l'exiſtence eſt déjà profondement tracée; les opinions qu'on a montrées ont heurté des intérêts, des paſſions, des ſentimens, et votre ame et votre penſée n'oſent plus ſ'abandonner en préſence de tous ces juges irrités; l'imagination peut-elle réſiſter à cette foule de ſouvenirs pénibles qui vous aſſiégent à tous les momens? La réflexion les domine; mais je le crains bien, il n'eſt plus poſſible de conſerver ce caractère jeune, ce coeur ouvert à l'amitié, cette ame, non encore bleſſée, qui coloroit le ſtyle, quelque imparfait

qu'il pût être, pas des expreſſions ſenſibles et conſi-antes.

Tel qu'il eſt cependant, je le publie, cet ouvrage; alors qu'on a ceſſé d'être inconnue, encore vaut-il mieux donner de ce qu'on peut être une idée vraie, que de s'en remettre au perfide haſard des inventions calomnieuſes. Mais qu'on voudroit, au prix de la moitié de la vie qui reſte à parcourir, ne pas être entrée dans la carrière des lettres, et de la publicité qu'elles entraînent! Les premiers pas qu'on fait dans l'eſpoir d'atteindre à la réputation ſont pleins de charmes, on eſt ſatisfaite de s'entendre nommer, d'obtenir un rang dans l'opinion, d'être placée ſur une ligne à part; mais ſi l'on y parvient, quelle ſolitude, quel effroi n'éprouve-t-on pas! on veut rentrer dans l'aſſociation commune, il n'eſt plus temps. L'on peut aiſément perdre le peu d'éclat qu'on avoit acquis; mais il n'eſt plus poſſible de retrouver l'accueil bienveillant qu'obtiendroit l'être ignoré. Qu'il importe de veiller ſur la première impulſion qu'on donne au cours de ſa deſtinée! c'eſt elle qui peut ſans retour éloigner du bonheur. Vainement les goûts ſe modifient, les inclinations changent ainſi que le caractère, il faut reſter la même puiſqu'on vous croit la même; il faut tâcher d'avoir quelques ſuccès nouveaux puiſqu'on vous hait encore pour les ſuccès paſſés; il faut traîner cette chaîne des ſouvenirs de vos premières années, des jugemens qu'on a portés ſur vous, de l'exiſtence enfin telle qu'on vous la ſuppoſe, telle qu'on croit que vous la voulez. Vie malheureuſe et trois fois malheureuſe! qui éloigne peut-être de vous des êtres que vous auriez aimés, qui ſe ſeroient attachés à vous, ſi de vains bruits

n'avoient épouvanté les affections qui se nourrissent du calme et du silence. Il faut néanmoins user la trame de cette vie telle qu'elle est formée, puisque l'imprudence de la jeunesse en a tissu les premiers fils, et chercher dans les liens chéris qui nous restent et dans les plaisirs de la pensée, quelques secours contre les blessures du coeur.

Je sais combien il est facile de me blâmer de mêler ainsi les affections de mon ame aux idées générales que doit contenir ce livre; mais je ne puis séparer mes idées de mes sentimens; ce sont les affections qui nous excitent à réfléchir, ce sont elles qui peuvent seules donner à l'esprit une pénétration rapide et profonde. Les affections modifient toutes nos opinions sur tous les sujets; l'on aime tels ouvrages parce qu'ils répondent à des douleurs, à des souvenirs qui disposent de nous-mêmes à notre insu. L'on admire avant tout certains écrits, parce que seuls ils ont ému toutes les puissances morales de notre être. Les esprits froids voudroient qu'on ne leur présentât que les apperçus de la raison, sans y joindre ces mouvemens, ces regrets, ces égaremens de la rêverie qui n'exciteront jamais leur intérêt; je me résigne à leur critique. En effet, comment pourrois-je l'éviter? comment distinguer son talent de son ame? comment écarter ce qu'on éprouve et se retracer ce que l'on pense? comment imposer silence aux sentimens qui vivent en nous, et ne perdre cependant aucune des idées que ces sentimens nous ont fait découvrir? quels seroient les écrits qui pourroient résulter de ces continuels efforts? et ne vaut-il pas mieux se livrer à tous les défauts que peut entraîner l'irrégularité de l'abandon naturel?

TABLE DES CHAPITRES.

INTRODUCTION. . . . . Page x.

PREMIERE PARTIE.

De la Littérature chez les Anciens et chez les Modernes.

CHAPITRE I.

De la première Epoque de la Littérature des Grecs. . 3

CHAPITRE II.

Des Tragédies grecques. 21

CHAPITRE III.

De la Comédie grecque. 34

CHAPITRE IV.

De la Philosophie et de l'Eloquence des Grecs. . . . 39

CHAPITRE V.

De la Littérature latine, pendant que la République Romaine duroit encore. 50

CHAPITRE VI.

De la Littérature latine sous le règne d'Auguste. . . 67

CHAPITRE VII.

De la Littérature latine, depuis la mort d'Auguste jusqu'au règne des Antonins. 76

CHAPITRE VIII.

De l'invasion des Peuples du Nord; de l'établissement de la Religion Chrétienne, et de la renaissance des Lettres. . . 85

CHAPITRE IX.

De l'Esprit général de la Littérature chez les Modernes. . 105

CHAPITRE X.

De la Littérature Italienne et Espagnole. 114

CHAPITRE XI.

De la Littérature du Nord. 134

CHAPITRE XII.

Du principal défaut qu'on reproche, en France, à la Littérature du Nord. 144

CHAPITRE XIII.

Des Tragédies de Shakespear. 149

CHAPITRE XIV.

De la Plaisanterie anglaise. 164

CHAPITRE XV.

De l'imagination des Anglais dans leur Poéſies et leurs Romans. 173

CHAPITRE XVI.

De la Philoſophie et de l'Eloquence des Anglais. 187

CHAPITRE XVII.

De la Littérature allemande. 199

CHAPITRE XVIII.

Pourquoi la Nation Françaiſe étoit-elle la Nation de l'Europe qui avoit le plus de grace, de goût et de gaîté. . . 218

CHAPITRE XIX.

De la Littérature pendant le ſiècle de Louis XIV. . . 227

CHAPITRE XX.

Du dix-huitième Siècle jusqu'en 1789. 235

SECONDE PARTIE.

De l'état actuel des Lumières, et de leurs progrès futurs.

CHAPITRE I.

Idée générale de la ſeconde Partie. 251

CHAPITRE II.

Du goût, de l'urbanité des moeurs, et de leur influence littéraire et politique. 257

CHAPITRE III.

De l'Emulation. 279

CHAPITRE IV.

Des Femmes qui cultivent les Lettres. 294

CHAPITRE V.

Des ouvrages d'imagination. 307

CHAPITRE VI.

De la Philosophie. 333

CHAPITRE VII.

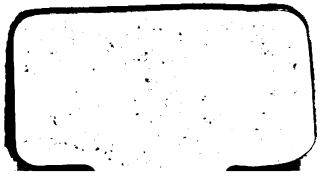
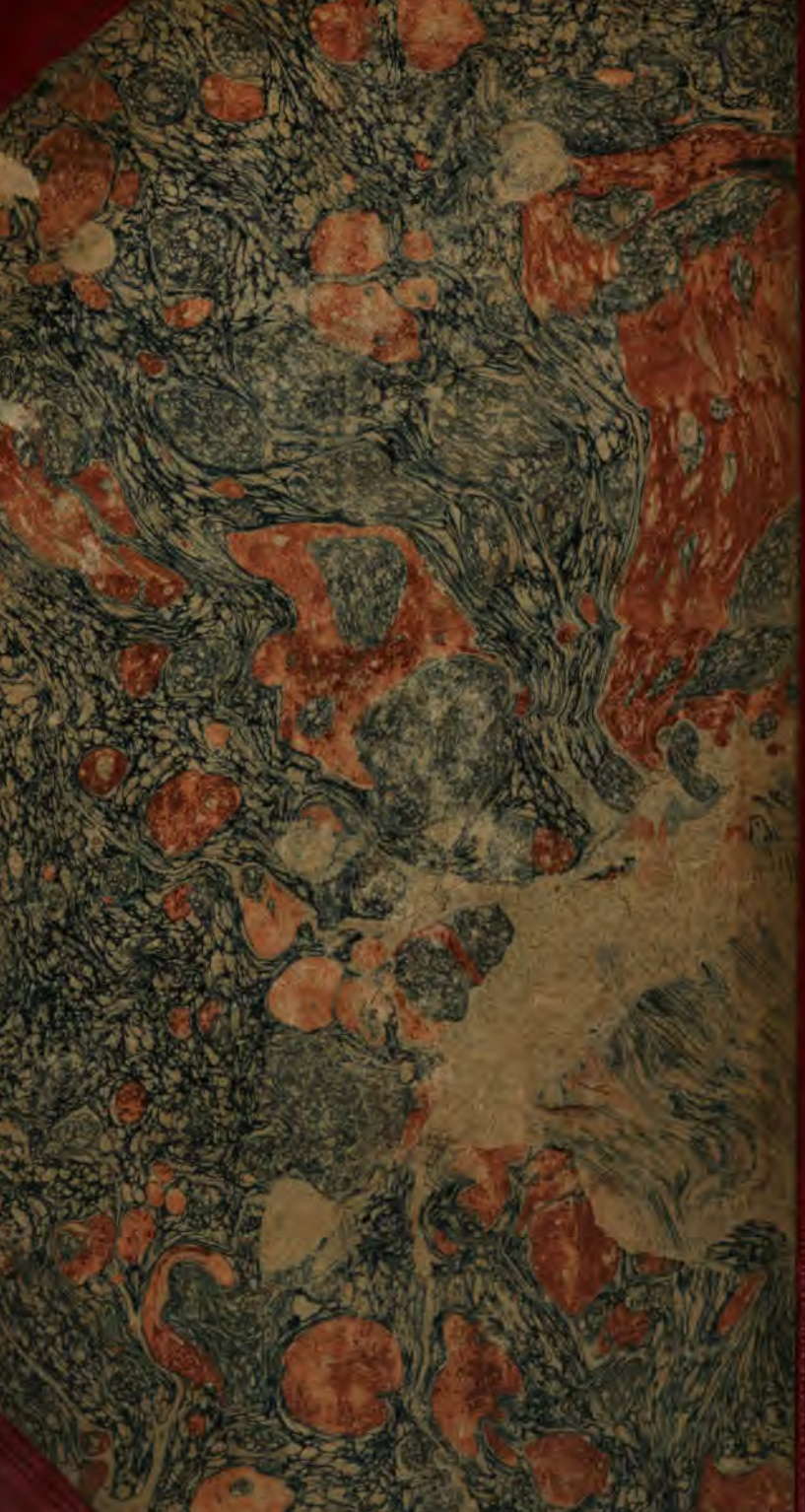
Du Style des Ecrivains et de celui des Magistrats. . . . 353

CHAPITRE VIII.

De l'Eloquence. 366

CHAPITRE IX et dernier.

Conclusion. 383

Hyde Park Barbeque
2.11.81

81[illegible]53